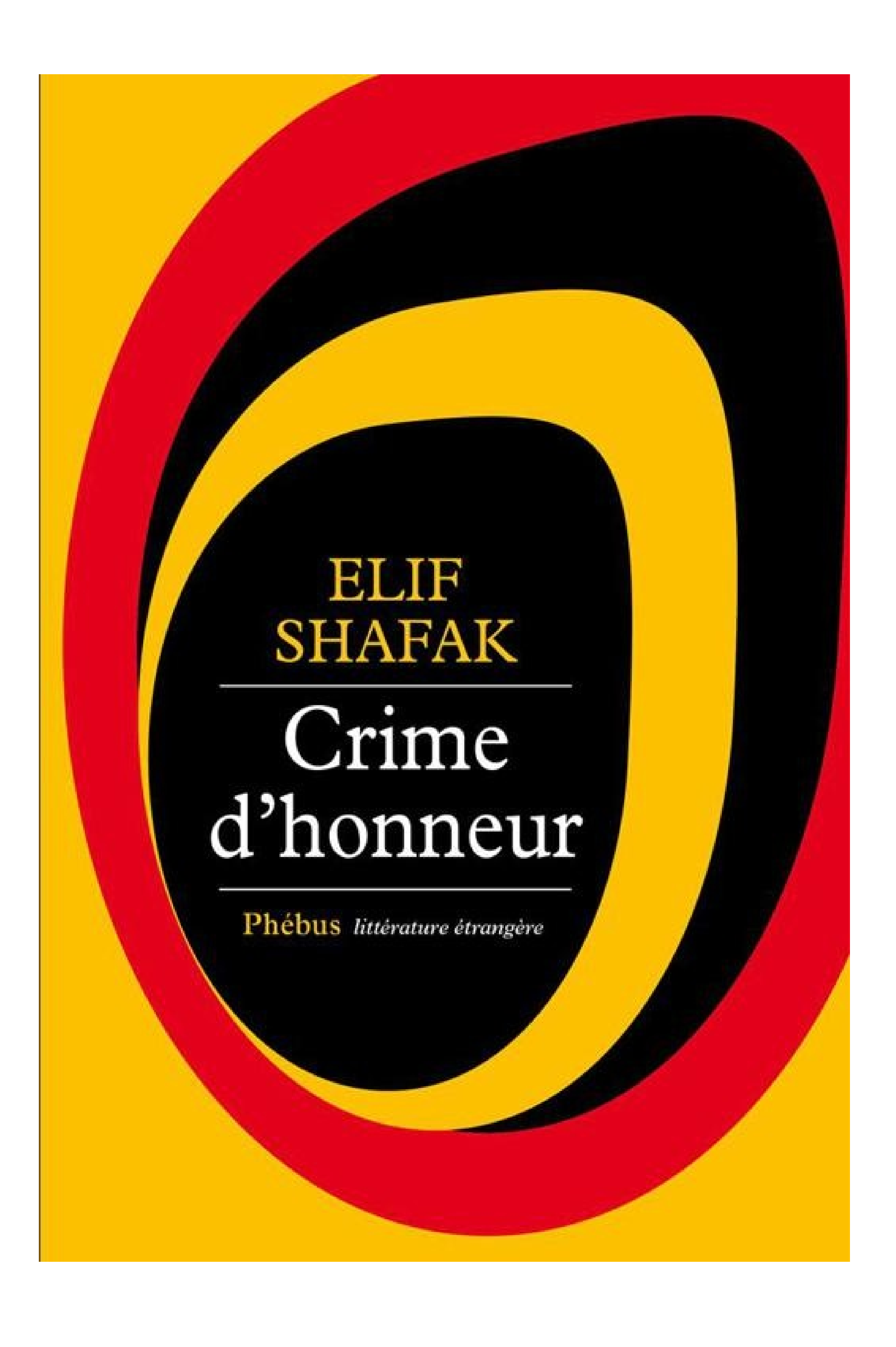


Crime d'honneur

Phébus *littérature étrangère*


ELIF
SHAFAK
Crime
d'honneur
Phébus littérature étrangère

ELIF SHAFAK

CRIME D’HONNEUR

roman

Traduit de l’anglais (Turquie) par
DOMINIQUE LETELLIER



« Ma mère est morte deux fois. » C'est par ces mots qu'Esma, jeune femme kurde, commence le récit de l'histoire de sa famille née sur les rives de l'Euphrate et émigrée à Londres en 1970.

L'histoire, d'abord, de sa grand-mère dans le village de Mala Çar Bayan, désespérée de ne mettre au monde que des filles, elle qui sait combien la vie ne les épargnera pas. L'histoire de sa mère, Pembe la superstitieuse, et de sa tante, Jamila la guérisseuse, sœurs jumelles aux destins très différents. L'histoire des hommes aussi, celle de son père, tour à tour aimant, violent, fuyant, et celle de ses frères, Yunus le rêveur, et Iskender. Iskender, l'enfant chéri de sa mère, la « prunelle de ses yeux », son « sultan ». Son meurtrier.

Enfin, l'histoire de ces immigrés qui ont choisi l'exil pour vivre de miracles et croire aux mirages, qui ont choisi la liberté et l'amour quand d'autres restent ancrés dans les traditions et portent au pinacle l'honneur d'une famille.

Fille de diplomate, Elif Shafak est née à Strasbourg en 1971. Elle a passé son adolescence en Espagne avant de s'établir en Turquie. Après des études en Gender and Women's Studies et un doctorat en sciences politiques, elle a un temps enseigné aux États-Unis. Elle vit aujourd'hui à Istanbul. Internationalement reconnue, elle est notamment l'auteur de La Bâtarde

d'Istanbul *(Phébus, 2007),* Bonbon Palace *(Phébus, 2008),* Lait noir *(Phébus, 2009) et* Soufi, mon amour *(Phébus, 2010).*

ISBN : 978-2-7529-0959-6

Quand j’avais sept ans, nous vivions dans une maison de verre. Un de nos voisins, un tailleur de talent, battait souvent sa femme. Le soir, on écoutait les cris, les pleurs, les insultes. Le matin, on vaquait à nos occupations habituelles. Tout le voisinage prétendait n’avoir rien entendu, n’avoir rien vu.

Ce roman est dédié à ceux qui entendent, à ceux qui voient.

Aussi loin qu'il se souvienne, il s'est toujours perçu comme le prince de la maison et sa mère comme celle qui, de façon contestable, le mettait en valeur, était sa protectrice inquiète.

J. M. COETZEE, *Scènes de la vie d'un jeune garçon.*

ESMA

Londres, septembre 1992

Ma mère est morte deux fois. Je me suis promis de ne pas permettre qu'on oublie son histoire, mais je n'ai jamais trouvé le temps, la volonté ou le courage de la coucher par écrit. Jusqu'à récemment, je veux dire. Je ne crois pas être en mesure de devenir un véritable écrivain, et ça n'a plus d'importance. J'ai atteint un âge qui me met davantage en paix avec mes limites et mes échecs. Il fallait pourtant que je raconte cette histoire, ne serait-ce qu'à une personne. Il fallait que je l'envoie dans un coin de l'univers où elle pourrait flotter librement, loin de nous. Je la devais à maman, cette liberté. Et il fallait que je termine cette année. Avant qu'il soit libéré de prison.

Dans quelques heures, je retirerai du feu le halva au sésame, je le mettrai à refroidir près de l'évier et j'embrasserai mon époux, feignant de ne pas remarquer l'inquiétude dans ses yeux. Je quitterai alors la maison avec mes jumelles – sept ans, nées à quatre minutes d'intervalle – pour les conduire à une fête d'anniversaire. Elles se disputeront en chemin et, pour une fois, je ne les gronderai pas. Elles se demanderont s'il y aura un clown, à la fête, ou mieux : un magicien.

– Comme Harry Houdini, suggérerai-je.

– Harry Wou-quoi ?

– Woudini, elle a dit, idiote !

– C'est qui, maman ?

Ça me fera mal. Une douleur de piqûre d'abeille. Pas grand-chose en surface, mais une brûlure tenace à l'intérieur. Je me rendrai compte, comme à tant d'occasions, qu'elles ne connaissent rien de l'histoire de la famille, parce que je leur en ai raconté si peu. Un jour, quand elles seront prêtes. Quand je serai prête.

Après avoir déposé les petites, je bavarderai un moment avec les autres mères. Je rappellerai à l'hôtesse qu'une de mes filles est allergique aux noix et que, comme il est difficile de distinguer les jumelles, il vaut mieux les garder à l'œil toutes les deux, et s'assurer que ni l'une ni l'autre n'ingère d'aliments contenant des noix, y compris le gâteau d'anniversaire. C'est un peu injuste pour mon autre fille, mais entre jumelles ça arrive parfois – l'injustice, je veux dire.

Je retournerai alors à ma voiture, une Austin Montego que mon mari et moi conduisons à tour de rôle. La route de Londres à Shrewsbury prend trois heures et demie. Il est possible que je doive faire le plein d'essence juste avant Birmingham. J'écouterai la radio. Ça m'aidera à chasser les fantômes, la musique.

Bien des fois, j'ai envisagé de le tuer. J'ai élaboré des plans complexes mettant en action un pistolet, du poison, voire un couteau à cran d'arrêt – une justice poétique, en quelque sorte. J'ai même pensé lui pardonner, tout à fait, en toute sincérité. En fin de compte, je n'ai rien accompli.

*

En arrivant à Shrewsbury, je laisserai la voiture devant la gare et je parcourrai à pied en cinq minutes la distance me séparant du sinistre bâtiment de la prison. Je ferai les cent pas sur le trottoir ou je m'adosserai au mur, face au portail, pour attendre qu'il sorte. Je ne sais pas combien de temps ça prendra. Je ne sais pas non plus comment il réagira en me voyant. Je ne l'ai pas revu depuis plus d'un an. Au début, je lui rendais visite régulièrement mais, alors qu'approchait le jour de sa libération, j'ai cessé de venir.

À un moment, le lourd battant s'ouvrira et il sortira. Il lèvera le regard vers le ciel couvert, lui qui a perdu l'habitude d'une aussi vaste étendue au-dessus de lui, en quatorze années d'incarcération. Je l'imagine plissant les yeux pour se protéger de la lumière du jour, comme une créature de la nuit. Pendant ce temps, je ne bougerai pas, je compterai jusqu'à dix, ou cent, ou trois mille. On ne s'embrassera pas. On ne se serrera pas la main. Un hochement de tête et un salut murmuré de nos voix fluettes et étranglées. Arrivé à la gare, il sautera dans la voiture. Je serai surprise de constater qu'il est toujours musclé. C'est encore un jeune homme, après tout.

S’il veut une cigarette, je ne m’y opposerai pas, bien que j’en déteste l’odeur et que je ne laisse mon mari fumer ni dans la voiture ni à la maison. Je roulerai à travers la campagne anglaise, entre des prairies paisibles et des champs cultivés. Il m’interrogera sur mes filles. Je lui dirai qu’elles sont en bonne santé, qu’elles grandissent vite. Il sourira comme s’il avait la moindre idée de ce que c’est d’être parent. Je ne lui poserai aucune question en retour.

J’aurai apporté une cassette pour la route. « Les plus grands succès d’ABBA » – toutes les chansons que ma mère aimait fredonner en cousant, en faisant la cuisine ou le ménage : *Take a Chance on Me*, *Mamma Mia !*, *Dancing Queen*, *The Name of the Game*… Parce qu’elle nous regardera, j’en suis certaine. Les mères ne montent pas au paradis, quand elles meurent. Elles obtiennent la permission de Dieu de rester un peu plus longtemps dans les parages pour veiller sur leurs enfants, quoi qu’il se soit passé entre eux au cours de leurs brèves vies mortelles.

De retour à Londres, on gagnera Barnsbury Square et je chercherai une place de stationnement en grognant. Il se mettra à pleuvoir – des petites gouttes cristallines – et je réussirai à me garer. Je me demande s’il me dira en riant que j’ai la conduite typique des femmes au volant. Il l’aurait fait, jadis.

On se dirigera ensemble vers la maison, dans la rue silencieuse et lumineuse devant et derrière nous. Pendant un court instant, je comparerai ce qui nous entoure à notre maison de Hackney, celle de Lavender Grove, et je n’en reviendrai pas de trouver tout si différent, désormais – combien le temps a progressé, alors même que nous ne progressions pas !

Une fois à l’intérieur, on retirera nos chaussures et on enfilera des pantoufles, une paire de charentaises anthracite pour lui, empruntée à mon mari, et pour moi des mules bordeaux à pompon. Son visage se crispera en les voyant. Pour l’apaiser, je lui dirai qu’elles sont un cadeau de mes filles. Il se détendra en comprenant que ce ne sont pas les siennes à *elle*, que la ressemblance n’est que pure coïncidence.

Depuis la porte, il me regardera faire du thé, que je lui servirai sans lait mais avec beaucoup de sucre, à condition que la prison n’ait pas changé ses habitudes. Puis je sortirai le halva au sésame. On s’assoira tous les deux près de la fenêtre, nos tasses et nos assiettes à la main, comme des étrangers polis observant la pluie sur les jonquilles du jardin. Il me complimentera sur mes talents de cuisinière et me confiera que le halva au sésame lui a manqué, tout en refusant d’en reprendre. Je lui dirai que je respecte la recette de maman à la lettre, mais que jamais il n’est aussi bon que le sien. Ça le fera taire. On se regardera dans

les yeux, dans un silence lourd. Puis il s'excusera, prétextera de la fatigue pour demander à aller se reposer, si c'est possible. Je le conduirai à sa chambre et je refermerai lentement la porte.

Je le laisserai là. Dans une pièce de ma maison. Ni loin ni trop près. Je le confinerai entre ces quatre murs, entre la haine et l'amour, sentiments que je ne peux m'empêcher d'éprouver, piégés dans une boîte au fond de mon cœur.

C'est mon frère.

Lui, un meurtrier.

DES NOMS COMME DES MORCEAUX DE SUCRE

Un village près de l’Euphrate, 1945

Quand Pembe naquit, Naze fut si triste qu’elle oublia ses souffrances des vingt-six dernières heures et le sang qui coulait entre ses jambes. Elle tenta de se lever. C’est du moins ce que tout le monde a raconté – toutes celles qui étaient présentes à l’accouchement en ce jour venteux.

Elle eut beau vouloir partir, Naze ne put aller nulle part : à la grande surprise des femmes dans la pièce et de son mari, qui attendait dans le jardin, une nouvelle vague de contractions la contraignit à se recoucher. Quelques minutes plus tard, la tête d’un second bébé apparut. Beaucoup de cheveux, peau rougeaude, humide, fripée. Une autre fille, plus petite encore.

Cette fois, Naze ne chercha pas à s’enfuir. Elle poussa un soupir, enfouit son visage dans l’oreiller et se tourna vers la fenêtre ouverte, comme si elle s’efforçait d’entendre le destin murmurer dans le vent, doux comme le lait. Elle se dit que, si elle écoutait très attentivement, elle pourrait percevoir une réponse des cieux. N’y avait-il pas, après tout, une raison qu’elle ignorait mais qui était sûrement évidente aux yeux d’Allah, pour qu’Il leur ait envoyé deux filles de plus, alors qu’ils en avaient déjà six, et toujours aucun fils ?

Naze fit la moue puis serra les lèvres, décidée à ne plus articuler un mot jusqu’à ce qu’Allah explique, complètement et de manière convaincante, les motifs de Ses actions. Même dans son sommeil, sa bouche restait hermétiquement close. Durant les quarante jours et les quarante nuits qui suivirent, elle ne prononça pas une parole. Pas même quand elle cuisinait des pois chiches dans de la graisse de queue de mouton, ni quand elle donnait leur bain à ses six autres filles dans la grande bassine ronde en étain, ni quand elle faisait du fromage assaisonné d’ail sauvage et d’herbes, ni quand son mari lui demandait comment elle aimerait appeler les bébés. Elle garda le silence du

cimetière près des collines, où ses ancêtres étaient enterrés et où, elle aussi, reposerait un jour.

C'était un village kurde, rude et désolé, sans route, sans électricité, sans médecin, sans école. Seules de rares nouvelles de l'extérieur perçaient la gangue qui l'isolait. Les suites de la Seconde Guerre mondiale, la bombe atomique… Les villageois n'en avaient rien appris. Pourtant, ils étaient convaincus que des choses étranges se produisaient dans l'univers, c'est-à-dire par-delà les rives de l'Euphrate. Le monde étant ce qu'il était, il ne servait à rien de souhaiter le découvrir. Tout ce qui avait été et tout ce qui serait était déjà présent, ici et maintenant. Les êtres humains étaient destinés à la sédentarité, comme les arbres et les rochers. Sauf si vous étiez un de ces trois personnages : le mystique errant qui a perdu son passé, le fou qui a perdu la tête ou un Majnûn qui a perdu sa bien-aimée.

À part les derviches, les originaux et les amants, les autres ne s'étonnaient de rien et considéraient que tout était comme il se devait. Quoi qu'il se produisît dans un coin du village, ça se savait immédiatement. Les secrets étaient un luxe que seuls les riches pouvaient s'offrir et, à Mala Çar Bayan, qui signifie « maison des quatre vents », personne n'était riche.

Les anciens du village, trois hommes menus et pitoyables, occupaient presque tout leur temps dans l'unique café à contempler les mystères de la Sagesse divine et la stupidité des politiciens en sirotant leur thé dans des verres minces comme des coquilles d'œufs, aussi fragiles que la vie. Quand ils furent informés du vœu de silence de Naze, ils décidèrent de lui rendre visite.

– Nous sommes venus te mettre en garde, car tu es sur le point de commettre un sacrilège, lui dit le premier homme, si âgé que la moindre brise risquait de le jeter à terre.

– Comment peux-tu espérer qu'Allah le Tout-Puissant te révèle Ses intentions alors qu'on sait qu'Il ne s'est jamais adressé qu'aux prophètes ? remarqua le second homme qui n'avait plus que quelques dents dans la bouche. En tout cas, il n'y avait aucune femme parmi eux.

Le troisième homme agita les mains, raides et noueuses comme des racines d'olivier.

– Allah veut t'entendre parler, déclara-t-il. Dans le cas contraire, Il t'aurait faite poisson.

Naze les écouta en se tamponnant les yeux de temps à autre avec les pans de son foulard. Pendant un moment, elle s'imagina poisson – une grande truite brune dans la rivière, ses nageoires luisant au soleil, ses taches entourées de

halos pâles. Elle ne savait pas que ses enfants et ses petits-enfants, à différentes époques de leurs vies, se sentiraient attachés à diverses sortes de poissons, et qu'une affinité avec le royaume des eaux habiterait la famille pendant des générations à venir.

– Parle ! ordonna le premier vieillard. C'est contre nature pour ton genre de rester silencieuse. Tout ce qui est contre la nature est contre la volonté d'Allah.

Naze resta silencieuse.

Quand les honorables invités se retirèrent, elle s'approcha du berceau où dormaient les jumelles. Les flammes dans la cheminée éclairaient la pièce d'une lueur dorée qui conférait à la peau des bébés un éclat doux, presque angélique. Son cœur fondit. Elle se tourna vers ses six filles, qui s'étaient rassemblées derrière elle, de la plus grande à la plus petite, et annonça, d'une voix à la fois rauque et vide :

– Je sais quel nom je vais leur attribuer.

– Dis-nous, *mama* ! s'exclamèrent les filles, tout excitées, ravies de l'entendre parler à nouveau.

Naze s'éclaircit la gorge et déclara, comme vaincue :

– Celle-ci sera Bext et celle-là Bese.

– Bext et Bese, reprirent les filles à l'unisson.

– Oui, mes enfants.

Elle fit claquer ses lèvres comme si ces noms avaient laissé un goût dans sa bouche, une saveur salée et aigre. Bext et Bese en kurde, Kader et Yeter en turc, Destinée et Assez dans toutes les langues possibles. C'était sa façon de dire à Allah : « Comme une bonne musulmane, je me soumets à mon destin, mais j'ai eu mon lot de filles et, la prochaine fois que je serai enceinte, et je sais que ce sera la dernière, parce que j'ai quarante et un ans et que je ne suis plus de prime jeunesse, il faut que Vous me donniez un fils, et rien d'autre qu'un fils. »

Le soir, quand leur père rentra à la maison, les filles se précipitèrent pour lui annoncer la nouvelle :

– Papa ! Papa ! Maman parle.

Berzo, bien que ravi d'entendre enfin sa femme reparler, fronça les sourcils quand il apprit quels noms elle avait choisis pour les bébés. Il resta un long moment silencieux, secouant la tête.

– Destinée et Assez, marmonna-t-il comme à lui-même, ce ne sont pas des noms que tu as donnés aux enfants, c'est une pétition au ciel !

Naze baissa les yeux et observa le gros orteil qui sortait d'un trou dans sa chaussette en laine.

– Des noms suggérant un ressentiment risquent d'offenser le Créateur, continua-t-il. Pourquoi attirer Sa colère sur nous ? Il vaut mieux nous en tenir à des noms ordinaires, par prudence.

Il annonça alors qu'il avait une alternative : Pembe et Jamila – Rose et Belle. Des noms tels des morceaux de sucre qui fondent dans le thé, doux, onctueux, sans aspérités.

La décision de Berzo avait beau être définitive, les choix de Naze ne s'oublièrent pas si facilement. Ils s'attardèrent dans l'esprit de tous, attachés à l'arbre généalogique comme des cerfs-volants pris dans les branches. On appela donc les jumelles par leurs deux noms : Pembe-Kader et Jamila-Yeter, Destinée-Rose et Assez-Belle. Qui aurait pu deviner que l'un de ces noms ferait un jour la une des journaux dans le monde entier ?

COULEURS

Un village près de l'Euphrate, 1953

Depuis qu'elle était petite, Pembe adorait les chiens. Elle aimait leur manière de lire dans l'âme des gens, même profondément endormis, à travers leurs paupières closes. La plupart des adultes croient que les chiens ne comprennent pas grand-chose, mais elle pensait qu'ils avaient tort, que les chiens comprenaient tout. Ils étaient juste indulgents.

Il y avait, en particulier, un chien de berger qu'elle chérissait – oreilles tombantes, long museau, fourrure broussailleuse noir, blanc et marron. Doté d'un bon naturel, il pourchassait les papillons, rapportait les brindilles qu'on lui lançait et mangeait presque tout ce qu'on lui donnait. Elle l'appelait Kitmir, quand ce n'était pas Quto ou Dodo. Il répondait à de multiples noms.

Un jour, tout à coup, l'animal eut un comportement bizarre, comme s'il était possédé par un djinn maléfique. Quand Pembe tenta de le caresser, il se retourna en grognant et lui mordit la main. Au-delà de la minuscule entaille qu'il avait causée, c'est le changement de caractère du chien qui inquiéta. Ces derniers temps, il y avait eu une épidémie de rage dans la région, et les trois anciens du village insistèrent pour que Pembe consulte un médecin – sauf qu'il n'y en avait pas à moins de cent kilomètres.

C'est ainsi que la petite Pembe, accompagnée de son père Berzo, prit d'abord un minibus, puis un car jusqu'à la grande ville, Urfa. L'idée de passer une journée loin de sa jumelle Jamila lui provoqua un frisson, mais elle n'en était pas moins ravie d'avoir son père rien que pour elle. Berzo, solide, large d'épaules, les traits bien marqués, la moustache généreuse, avait des mains de paysan, des cheveux qui grisonnaient aux tempes et de gentils yeux noisette. Sauf quand il piquait une colère, il était plutôt calme, même si ne pas avoir de fils pour porter

son nom au bout de la terre l'attristait profondément. Homme de peu de mots et de sourires plus rares encore, il communiquait pourtant mieux avec ses enfants que son épouse. En retour, ses huit filles se disputaient son amour, telles des poules devant partager une poignée de graines.

Se rendre en ville était amusant, excitant même. Attendre à l'hôpital ne fut ni l'un ni l'autre. Vingt-trois personnes patientaient devant la porte du médecin. Pembe les avait comptées, parce que, contrairement aux autres petites filles de huit ans de son entourage, Jamila et elle allaient à l'école – un bâtiment décrépit de plain-pied à quarante minutes de marche, dans le village voisin. Au milieu de la salle de classe, un poêle donnait plus de fumée que de chaleur. Les plus jeunes enfants s'installaient d'un côté, les plus âgés de l'autre. Comme on ouvrait peu les fenêtres, l'air était rance et épais comme de la sciure.

Avant d'entrer à l'école, Pembe croyait que tout le monde parlait kurde. Elle savait désormais que ce n'était pas le cas. Il y avait même des gens qui ne connaissaient pas du tout le kurde. Leur maître, par exemple. Les cheveux rares coupés court, les yeux tristes semblant regretter la vie qu'il avait abandonnée à Istanbul quand on l'avait envoyé dans ce village perdu, il s'irritait quand des élèves ne le comprenaient pas, ou quand ils faisaient, à ses dépens, des plaisanteries en kurde. Dernièrement, il avait introduit de nouvelles règles. Quiconque articulait un seul mot en kurde devrait se placer dos à ses camarades, sur un pied, à côté du tableau. La plupart des contrevenants étaient pardonnés au bout de quelques minutes à condition de promettre de ne plus recommencer mais, de temps à autre, un élève était oublié là et restait des heures dans la même position. Cette règle entraîna des réactions opposées chez les jumelles. Si Jamila se tut tout à fait, refusant de parler quelque langue que ce soit, Pembe fit de son mieux pour exceller en turc, bien décidée à se familiariser avec la langue du maître et, grâce à ça, à gagner son cœur.

Leur mère ne voyait pas l'intérêt de déployer tant d'efforts pour apprendre des mots et des chiffres qui ne leur serviraient à rien, puisque, bientôt, elles seraient mariées, mais son époux insistait pour que ses filles soient instruites.

– Chaque jour, elles font l'aller-retour à pied, et ça use leurs chaussures, grommelait Naze. Et pour quoi ?

– Pour qu'elles puissent lire la Constitution, rétorquait Berzo.

– C'est quoi, une constitution ? demandait-elle, soupçonneuse.

– La loi, ignorante ! Le grand livre ! Il y a des choses autorisées et des choses interdites, et si on ne connaît pas la différence, on a de graves ennuis.

Naze fit claquer sa langue. Il ne l'avait pas convaincue.

– En quoi est-ce que ça va aider mes filles à se marier ?

– Qu’est-ce que tu en sais ? Si un jour leur mari ne les traite pas bien, elles n’auront pas à le supporter. Elles pourront partir avec leurs enfants.

– Ah, oui ? Et où iraient-elles ?

Berzo n’y avait pas pensé.

– Elles trouveront refuge chez leur père, bien sûr !

– Hum… C’est pour ça qu’elles marchent plus d’une heure chaque jour et qu’elles se remplissent la tête de tous ces trucs ? Pour retourner dans la maison où elles sont nées ?

– Apporte-moi donc du thé ! Tu parles trop.

– Pas question ! marmonna Naze en gagnant la cuisine. Jamais une de mes filles n’abandonnera son mari. Sinon, je lui donnerai une sacrée raclée, même si je suis morte. Je reviendrai sous forme de spectre.

Cette menace, vide et impétueuse, était pourtant une prophétie. Bien après sa mort, Naze revint hanter ses filles, certaines plus que d’autres. Elle était butée. Jamais elle n’oubliait. Jamais elle ne pardonnait – contrairement aux chiens.

Le jour dont nous parlons, alors qu’ils attendaient à l’hôpital, Pembe observait, éberluée, les hommes et les femmes qui faisaient la queue dans le couloir. Certains fumaient ou mangeaient le pain plat qu’ils avaient apporté de chez eux, d’autres protégeaient des blessures ou gémissaient de douleur. Sur eux tous planait une lourde puanteur – sueur, désinfectant, sirop pour la toux.

Tandis qu’elle se faisait une idée des affections de chaque patient, la petite fille éprouvait une admiration croissante pour le médecin qu’elle allait rencontrer. L’homme qui pouvait guérir des maux si divers devait être une personne extraordinaire, décida-t-elle. Un devin. Un mage. Un sorcier sans âge aux doigts miraculeux. Quand leur tour arriva, frémissante de curiosité, elle suivit son père dans le cabinet médical.

À l’intérieur, tout était blanc. Pas comme la mousse de savon qui se formait au lavoir. Pas comme la neige qui s’amoncelait dehors pendant les nuits d’hiver ni comme le petit-lait qu’on mêlait à l’ail sauvage pour faire du fromage. C’était un blanc comme elle n’en avait jamais vu auparavant – inflexible, surnaturel. Un blanc si froid qu’elle en frissonna. Les chaises, les murs, la table d’examen, jusqu’aux coupelles et aux instruments qui étaient nimbés de cette non-couleur. Pembe ne pensait pas que le blanc pût être si déconcertant, si distant, si sombre.

Une plus grande surprise l’attendait : le médecin était une femme – mais différente de sa mère, de ses tantes, de ses voisines. Tout comme la pièce baignait dans cette absence de couleur, le médecin face à elle ne possédait

aucune des qualités que Pembe associait à la féminité. Sous sa longue blouse, elle portait une jupe couleur taupe aux genoux, des bas de la texture la plus fine et la plus douce possible, et des bottes en cuir. Ses lunettes rectangulaires lui donnaient un air de chouette de mauvaise humeur – non que l'enfant eût vu une chouette de mauvaise humeur, mais elle imaginait qu'elle devait avoir cette tête-là. Comme elle était différente des femmes qui travaillaient de l'aube au crépuscule dans les champs, qui se ridaient à force de plisser les yeux au soleil et qui enfantaient jusqu'à ce qu'elles aient assez de fils ! Cette femme-là était habituée à ce que les gens, même les hommes, boivent la moindre de ses paroles. Jusqu'à Berzo qui avait retiré sa casquette et voûtait les épaules, en sa présence.

Le médecin n'accorda au père et à la fille qu'un coup d'œil distrait, comme si leur simple existence l'épuisait – l'attristait, même. À l'évidence, ils étaient les dernières personnes qu'elle avait envie de soigner au milieu d'une dure journée. Elle ne leur dit pas grand-chose, laissant l'infirmière poser les questions importantes : *Comment se comporte le chien ? A-t-il l'écume aux lèvres ? Semble-t-il redouter l'eau ? A-t-il mordu quelqu'un d'autre au village ? L'a-t-on observé après ?* L'infirmière parlait très vite, le temps lui étant compté. Pembe fut heureuse que sa mère ne soit pas venue avec eux. Naze n'aurait pas été capable de suivre la conversation et, rendue acerbe par l'appréhension, elle aurait tiré toutes les mauvaises conclusions.

Tandis que le médecin rédigeait l'ordonnance, l'infirmière administrait une piqûre à l'enfant, dans le ventre, ce qui fit pousser à Pembe un cri strident. Elle pleurait encore très fort quand ils sortirent du cabinet, et le regard de ceux qui attendaient leur tour accentua sa détresse. C'est à ce moment que son père, tête droite, épaules en arrière – Berzo à nouveau –, lui murmura que si elle se calmait, si elle redevenait la gentille petite fille qu'il connaissait, il l'emmènerait au cinéma.

Pembe se tut immédiatement, les yeux brillants. Le mot « cinéma » ressemblait à un bonbon dans son papier chatoyant. Elle ne savait pas ce qu'il y avait dedans, mais elle ne doutait pas que ce soit quelque chose de délicieux.

*

La ville comptait deux salles. La plus grande accueillait plus d'hommes politiques en visite que d'acteurs et de musiciens locaux. Avant et après les élections, des foules s'y rassemblaient pour entendre des discours enflammés,

promesses, engagements et propagande tourbillonnant comme un essaim d'abeilles.

La seconde salle, bien plus modeste, était tout aussi populaire. On y projetait des films de qualité variée, en fonction des goûts des propriétaires qui, préférant les aventures aux tirades politiques, payaient grassement les contrebandiers qui leur apportaient de nouveaux films – à côté de sacs de tabac, de thé et d'autres denrées rares. Les habitants d'Urfa avaient donc vu nombre de westerns avec John Wayne en plus du *Déserteur de Fort Alamo*, de *Jules César* et de films avec ce drôle de petit homme à moustache noire, dont *La Ruée vers l'or*.

Ce jour-là, il s'agissait d'un film turc en noir et blanc, que Pembe regarda du début à la fin, la bouche légèrement entrouverte. L'héroïne était une jolie jeune fille pauvre, amoureuse d'un garçon plus riche et trop gâté. Mais il changeait. Telle était la magie de l'amour ! Alors que tout le monde – à commencer par les parents du garçon – critiquait les amants et s'ingéniait à les séparer, ils se retrouvaient en secret sous un saule pleureur près de la rivière. Là, ils se tenaient par la main et chantaient des chansons tristes comme un soupir.

Pembe adora tout, au cinéma – le hall et ses ornements, les lourds rideaux en velours rouge, l'obscurité qui tombait, épaisse. Elle était impatiente de raconter ces merveilles à Jamila. Dans le bus qui la ramenait chez elle, elle chanta sans cesse le thème du film :

Ton nom est gravé sur mon destin,
Ton amour coule dans mes veines
Si tu souris à quelqu'un
Je me tuerai ou d'abord me tuera ma peine.

Tandis que Pembe ondulait des hanches et faisait voler ses mains, les autres passagers applaudissaient et la félicitaient. Quand elle se tut, plus par fatigue que par timidité, Berzo éclata de rire, des pattes-d'oie se formant au coin de ses yeux.

– Ma petite fille si talentueuse ! s'exclama-t-il fièrement.

Pembe enfouit son visage contre la large poitrine de son père et inhala la lavande dont il parfumait sa moustache. Elle ne le savait pas, mais ce serait un des moments les plus heureux de sa vie.

*

À leur retour, ils trouvèrent Jamila dans tous ses états, les yeux gonflés. Elle avait attendu pendant des heures, collée contre la fenêtre à se tripoter les cheveux, à se mordre les lèvres. Puis, soudain, sans raison, elle avait poussé un cri terrible. En dépit des efforts de sa mère et de ses sœurs pour la calmer, elle n'avait cessé de sangloter.

– Quelle heure était-il, quand Jamila a crié ? demanda Pembe.

Naze réfléchit un moment.

– Dans l'après-midi, je crois, pourquoi ?

Pembe ne proposa pas de réponse. Elle avait appris ce qu'elle voulait savoir. Sa jumelle et elle, bien que séparées de cent kilomètres, avaient crié de concert à l'heure de la piqûre. On dit que les jumeaux ont deux corps et une âme, mais c'est plus que ça. Ils sont un corps et une âme. Destinée et Assez. Quand l'une fermait les yeux, l'autre devenait aveugle. Si l'une se blessait, l'autre saignait. Quand l'une faisait un cauchemar, c'était le cœur de l'autre qui se déchaînait dans sa poitrine.

Le soir, Pembe montra à Jamila les mouvements de danse qu'elle avait retenus en regardant le film. Jouant l'héroïne, à tour de rôle, elles virevoltèrent, s'embrassèrent et se serrèrent l'une contre l'autre comme le couple d'amoureux, le tout en riant.

– Pourquoi tout ce bruit ?

C'était Naze, la voix cinglante de dédain. Elle vannait du riz sur un plateau, séparant le bon grain de l'ivraie.

Pembe lui en voulut, écarquilla les yeux et répondit :

– On dansait, c'est tout !

– Et pourquoi ? répliqua Naze. À moins d'avoir décidé de devenir des traînées, toutes les deux !

Pembe ne savait pas ce qu'était une traînée, mais elle n'osa pas interroger sa mère. Elle était furieuse : pourquoi Naze ne pouvait-elle prendre plaisir à la chanson, comme les passagers du car ? Pourquoi de parfaits étrangers étaient-ils plus tolérants que sa plus proche parente ? Elle se le demandait encore quand elle entendit Jamila faire un pas, comme pour assumer toute la culpabilité, et murmurer :

– On est désolées, mama, on ne le refera plus.

Pembe, se sentant trahie, lança un coup d'œil assassin à sa jumelle.

– C'est pour votre bien, que je vous dis ça. Si vous riez trop aujourd'hui, prophétisa Naze, vous pleurerez demain. Il vaut mieux être mal tout de suite que juste après.

– Je ne comprends pas pourquoi on ne peut pas rire aujourd'hui, demain et les jours suivants, rétorqua Pembe.

Ce fut au tour de Jamila de froncer les sourcils contre sa jumelle. L'insolence de sa sœur ne l'avait pas seulement surprise, elle l'avait mise dans une position inconfortable. Elle retint son souffle, craignant ce qui allait suivre : le rouleau à pâtisserie. Chaque fois qu'une des filles se comportait mal, Naze la frappait de cette baguette qui était son principal ustensile de cuisine. Jamais sur le visage – la beauté d'une fille était sa dot –, mais sur le dos ou les fesses. Les filles trouvaient étrange que l'accessoire qu'elles redoutaient le plus aidât à fabriquer les pâtisseries aériennes qu'elles adoraient.

Pourtant, ce soir-là, Naze ne punit personne. Elle fronça le nez, secoua la tête et détourna les yeux, comme si elle aspirait à être ailleurs. Quand elle reprit la parole, sa voix était calme.

– La pudeur est le seul bouclier d'une femme, déclara-t-elle. Ne l'oubliez jamais. Si vous ne la conservez pas, vous ne vaudrez pas plus qu'un *kuruş* [1] écorné. Ce monde est cruel. Il n'aura pas pitié de vous.

Mentalement, Pembe jeta une pièce en l'air et la regarda retomber dans sa paume. Il y avait toujours deux possibilités, deux seulement. On gagnait ou on perdait. Dignité ou disgrâce, et peu de consolation pour ceux qui tombaient sur le mauvais côté.

Tout ça parce que les femmes étaient faites de la batiste la plus fine, alors que les hommes étaient coupés dans un tissu plus épais et plus sombre. C'était ainsi que Dieu les avait confectionnés, l'un supérieur à l'autre. Quant à savoir pourquoi Il avait fait ça, ce n'était pas aux humains d'en décider. Seul comptait le fait que le noir ne révélait pas les taches comme le blanc, sur lequel la moindre poussière se voyait. On remarquait donc immédiatement les femmes souillées et on les séparait des autres, comme le bon grain de l'ivraie, et quand une vierge se donnait à un homme – même si c'était celui qu'elle aimait –, elle avait tout à perdre et lui rien.

C'est ainsi que, dans le pays où naquirent Destinée-Rose et Assez-Belle, « honneur » était plus qu'un mot. C'était aussi un nom. On pouvait le donner à un enfant, à condition que ce soit un garçon. Les hommes avaient de l'honneur – les vieillards, ceux dans la force de l'âge, même les écoliers, si jeunes que, si on leur appuyait sur le nez, il en sortirait du lait. Les femmes n'avaient pas d'honneur. Elles étaient marquées par la honte. Comme tout le monde le savait, « Honte » était un bien mauvais nom à porter.

En écoutant sa mère, Pembe se souvint de la blancheur impitoyable du cabinet médical. L'inconfort qu'elle y avait éprouvé la saisit de nouveau, plus puissant encore. Elle s'interrogea sur les autres couleurs – bleu pervenche, vert pistache, brun noisette – et sur les autres tissus – velours, gabardine, brocart. Le monde recelait une telle variété ! Sûrement plus qu'un plateau de riz vanné.

Ce serait une des nombreuses ironies de la vie de Pembe, que ce qu'elle détestait le plus dans la bouche de sa mère, elle allait le répéter à sa fille Esma, mot pour mot, des années plus tard, en Angleterre.

1. Petite pièce de monnaie turque.

ASKANDER… ASKANDER…

Un village près de l'Euphrate, 1962-1967

Pembe était une femme aux pensées illogiques et aux peurs infondées. Cette part de sa personnalité n'avait pas évolué au fil des années – non, Pembe était devenue superstitieuse tout d'un coup, presque d'un jour à l'autre : la nuit où Iskender était né.

La jeune mère – belle, effrayée – avait dix-sept ans. Elle se trouvait dans une pièce crépusculaire, les yeux rivés sur le berceau comme si elle n'était toujours pas convaincue que ce bébé aux doigts roses si fragiles, à la peau translucide et à la tache pourpre sur son petit nez ait survécu, contre toute attente ; que, désormais, il serait son enfant, à elle. Un fils – ce fils que sa mère avait tenté de concevoir, qu'elle avait appelé de ses vœux, qu'elle avait demandé dans ses prières pendant toute sa vie !

Naze avait à nouveau procréé, après Destinée-Rose et Assez-Belle. Il fallait que ce soit un garçon, cette fois – il ne pouvait en être autrement. Allah le lui devait. *Il a une dette envers moi*, affirmait-elle, alors qu'elle savait proférer là un affreux blasphème. Il s'agissait d'un accord secret entre elle et le Créateur. Après tant de filles, Il allait se faire pardonner. Elle en était si convaincue qu'elle avait passé des mois à tricoter des couvertures, des chaussons et des brassières dans un bleu plus profond qu'une nuit d'orage, le tout prévu pour un petit garçon parfait. Elle n'écoutait personne, pas même la sage-femme qui l'avait examinée après la rupture de la poche des eaux et qui, d'une voix aussi douce que la brise, lui avait annoncé que le bébé se présentait mal, qu'il vaudrait mieux se rendre en ville. Elle avait encore le temps. S'ils partaient tout de suite, ils pourraient atteindre l'hôpital avant le début du travail.

– Balivernes ! avait rétorqué Naze, en soutenant le regard de la sage-femme de ses yeux furieux.

Tout allait bien. Tout était entre Ses mains. Elle avait quarante-neuf ans. Ce serait son enfant miracle. Elle allait donner naissance ici, dans sa propre maison, dans son propre lit, comme à chacune de ses autres grossesses, mais cette fois ce serait un garçon.

Le bébé arrivait par le siège. Il était si gros, il se présentait dans une si mauvaise position ! Les heures passèrent. Personne ne les compta, car ça portait malchance. Allah n'était-Il pas le seul Maître du Temps, l'Horloger divin ? Ce que les simples mortels trouvaient horriblement long ne durait qu'un clignement d'œil pour Lui. C'était pourquoi on avait couvert toutes les pendules de velours noir, ainsi que les miroirs de la maison, qui constituaient des portes vers l'inconnu.

– Elle ne peut plus pousser, constata une des femmes présentes à l'accouchement.

– Il va donc falloir que je le fasse pour elle, déclara la sage-femme sans la moindre hésitation.

Son regard trahit pourtant la peur qu'elle voulait dissimuler. Elle glissa la main dans le corps de Naze jusqu'à toucher le torse visqueux du bébé. Elle sentit un faible battement de cœur, tel le crachotement d'une bougie qui va s'éteindre. Avec douceur mais fermeté, elle tenta de retourner l'enfant dans le ventre. Une fois, deux fois. Elle fut plus brutale la troisième, pressée par l'urgence. Le bébé tourna dans le sens des aiguilles d'une montre, mais ce ne fut pas suffisant. Sa tête compressait le cordon ombilical, réduisant dangereusement la quantité d'oxygène qui lui parvenait.

Naze avait perdu tellement de sang qu'elle s'évanouissait de temps à autre. Ses joues avaient la couleur de l'hiver. Il fallait faire un choix. La sage-femme savait que ne survivrait que la mère ou l'enfant. Elle n'avait aucun moyen de les sauver tous les deux. Sa conscience observa un silence de nuit sans lune, d'un noir absolu. En un instant, elle prit sa décision : elle allait choisir la femme.

À ce moment, Naze, allongée, les yeux clos, frôlant la mort, saignée à blanc, leva la tête et s'écria : « Non, espèce de putain ! »

Un cri suraigu et puissant qui n'avait rien d'humain. La femme en couches s'était transformée en animal sauvage, avide, farouche, prêt à attaquer quiconque se mettait en travers de son chemin. Elle courait dans une forêt dense, où les rayons du soleil se reflétaient sur les feuilles dorées, libre comme jamais. Ceux qui l'entendirent pensèrent qu'elle avait perdu l'esprit. Seule une folle pouvait crier ainsi.

– Ouvre-moi, salope ! Sors-le ! ordonna Naze.

Elle rit, l'air d'avoir déjà passé un seuil au-delà duquel tout n'était que plaisanterie.

– Tu ne vois pas ? Mon fils arrive ! Sale putain méprisable et jalouse ! Prends une paire de ciseaux ! Tout de suite ! Ouvre-moi le ventre et sors mon fils !

Des nuages de mouches tourbillonnaient dans la pièce comme des charognards au-dessus d'une proie. Il y avait trop de sang partout. Trop de rage et de ressentiment dégoulinant sur les draps, les murs, les tapis. L'air était devenu épais, immobile. Les mouches… Si seulement les mouches pouvaient disparaître !

Naze ne survécut pas. Ni le bébé bien longtemps – ce bébé à propos duquel Naze s'était trompée. Son neuvième enfant, celui qui l'avait tuée et qui s'était ensuite éteint doucement dans son berceau, était une fille.

Ainsi, en ce jour de novembre 1962, alors qu'elle était éveillée dans son lit au petit matin, l'idée que Dieu pût être si arbitraire bouleversait Pembe. À dix-sept ans à peine, elle allaitait déjà un fils ! Elle ne put s'empêcher de penser que, quelque part dans le ciel, sous une lumière aqueuse, sa mère la regardait avec envie. *Huit naissances, cinq fausses couches, un bébé mort et aucun n'était un fils… et Tu donnes un fils bien sain à mon écervelée de fille ! Pourquoi, Allah ? Pourquoi ?*

La voix de Naze résonna dans les oreilles de Pembe, évoluant en une boule de rage incandescente qui descendit dans sa poitrine et se logea dans son ventre. Elle eut beau lutter de toutes ses forces contre ses angoisses, elle ne parvint qu'à en créer de nouvelles. Elles décrivirent des cercles dans son esprit, telles des toupies, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus nulle part où se cacher du regard mauvais de sa mère défunte. Dès qu'elle y prêtait attention, elle retrouvait ce regard partout – dans les graines et les noix de cajou qu'elle pilait dans un mortier en pierre et transformait en pâte pour enrichir son lait, dans les rigoles de pluie qui sillonnaient la fenêtre, dans l'huile d'amande douce dont elle oignait ses cheveux après le bain, dans les bulles de l'épaisse soupe au yaourt qui cuisait sur le poêle.

Allah le Miséricordieux, je t'en supplie, fais que ma mère ferme les yeux dans sa tombe et donne à mon fils force et santé ! priait Pembe en se balançant d'avant en arrière comme si c'était elle qu'on devait endormir, et non le bébé.

*

La nuit où Iskender naquit, Pembe fit un cauchemar, comme très souvent pendant sa grossesse, mais celui-ci lui parut si réel qu'elle ne put s'en détacher et ne ressortit jamais complètement des terres liquides du rêve.

Elle se voyait allongée la tête en bas sur un tapis ornemental, les yeux grands ouverts, le ventre gonflé. Au-dessus d'elle, des nuages circulaient dans le ciel. Elle se rendait compte que le tapis était étendu sur l'eau d'une rivière tumultueuse qui tourbillonnait sous son corps. *Comment se fait-il que je ne coule pas ?* se demandait-elle. En guise de réponse, le ciel se fendait et deux mains en descendaient. Étaient-ce les mains de Dieu ou les mains de sa mère ? Elle n'aurait su le dire. Elles ouvraient son ventre. Elle n'éprouvait aucune douleur, seule l'horreur de savoir ce qui se passait. Puis les mains sortaient le bébé. C'était un garçon rondelet aux yeux couleur de galets sombres. Avant que Pembe puisse le toucher, et encore moins le câliner, les mains jetaient le bébé dans la rivière. Il s'éloignait à la surface de l'eau comme un bout de bois, comme le prophète Moïse dans son panier.

Pembe ne partagea son cauchemar qu'avec une personne, les yeux brillants et brûlants pendant le récit, enfiévrée. Jamila écouta et, soit qu'elle y crût, soit qu'elle voulût libérer sa jumelle de la terreur que lui inspirait le spectre de Naze, elle trouva une explication :

– Tu as été envoûtée. Probablement par un djinn.

– Un djinn ?

– Oui, ma chérie. Les djinns adorent faire la sieste sur les fauteuils et les canapés, tu le sais bien ! Les djinns adultes peuvent s'en extraire à toute vitesse quand ils voient arriver un humain, mais les nourrissons ne sont pas aussi rapides, et les femmes enceintes sont lourdes et maladroites. Tu as dû t'asseoir sur un bébé djinn et l'écraser.

– Oh, mon Dieu !

Jamila fronça le nez comme si elle percevait une mauvaise odeur.

– À mon avis, sa mère a dû revenir et, pour se venger, t'a jeté un sort.

– Qu'est-ce que je vais devenir ?

– Ne t'en fais pas, il y a toujours un moyen d'apaiser un djinn, si furieux soit-il, affirma Jamila.

C'est ainsi que, pendant que Pembe allaitait son nouveau-né, Jamila lui fit jeter du pain sec à une meute de chiens sauvages et s'éloigner sans se retourner, lancer une pincée de sel sur son épaule gauche et une pincée de sucre sur son épaule droite, traverser des champs labourés de frais et passer sous des toiles d'araignées, verser de l'eau de rose dans tous les recoins de la maison et porter

une amulette autour du cou pendant quarante jours. Elle espérait ainsi guérir Pembe de sa peur de leur défunte mère. Elle ne parvint qu'à ouvrir la porte aux superstitions – une porte dont Pembe connaissait l'existence, mais qu'elle n'avait pas osé franchir auparavant.

Cependant, Iskender grandissait. La peau de la couleur du sable chaud, les cheveux sombres et ondulés brillants comme de la poussière d'étoiles, les yeux malicieux, sa tache de naissance sur le nez disparue depuis longtemps, il souriait à l'envi et gagnait les cœurs. Plus son fils devenait beau, plus les choses qu'elle ne pouvait contrôler terrifiaient Pembe : les tremblements de terre, les coulées de boue, les incendies, les maladies contagieuses, la colère du spectre de Naze ou la vengeance d'une mère djinn. Le monde avait toujours été un lieu dangereux mais, soudain, le danger était trop réel, trop proche.

Le désarroi de Pembe était tel qu'elle refusa de donner un nom à son fils, afin de le protéger d'Azraël, l'Ange de la Mort. Si le bébé n'avait pas d'affiliation particulière, se disait-elle, Azraël ne pourrait le trouver, si ardentes soient ses recherches. L'enfant passa donc sans prénom sa première année sur terre, comme une enveloppe sans adresse. Il en alla de même pour sa deuxième, sa troisième et sa quatrième année. Quand on voulait l'appeler, on disait « Fils ! », « Junior ! » ou « Eh, garçon ! ».

Pourquoi Adem ne s'insurgea-t-il pas contre cette absurdité ? Pourquoi ne prit-il pas la situation en main et ne donna-t-il pas un nom à son héritier, comme tout autre homme l'aurait fait ? Quelque chose le retint, une intuition plus forte que son caractère emporté et sa fierté de mâle, un secret entre eux qui conférait à Pembe un pouvoir sur lui et l'affaiblissait, qui le poussait vers un monde interlope, à Istanbul, où il pouvait jouer et être roi, ne serait-ce que pour une nuit.

Ce n'est que lorsque le petit eut cinq ans qu'Adem assuma son rôle et annonça que ça ne pouvait durer éternellement. Son fils irait bientôt à l'école et, s'il n'avait pas de nom d'ici là, les autres enfants s'assureraient de lui attribuer le plus ridicule possible. À contrecœur, Pembe accepta, mais à une condition : elle ramènerait l'enfant au village et obtiendrait la bénédiction de sa jumelle et de son père. Une fois sur place, elle consulterait les trois anciens du village qui, à l'époque, étaient aussi âgés que le mont Ararat, mais qui continuaient à dispenser de sages conseils.

*

– C’est très avisé de ta part de venir nous voir ! confirma le premier ancien du village, si frêle désormais que, lorsqu’une porte claquait près de lui, les vibrations le faisaient frémir jusqu’à la moelle des os.

– C’est très bien aussi de ne pas avoir insisté pour nommer ton bébé toi-même, comme les mères le font, de nos jours ! remarqua le deuxième homme, qui n’avait plus qu’une dent – une petite perle qui brillait comme la première dent d’un nourrisson.

Le troisième homme prit alors la parole, mais d’une voix sourde, et il articulait si mal que personne ne comprit ce qu’il dit. Après plusieurs tours de table, les anciens firent part de leur décision : ce serait à un étranger de nommer le garçon, quelqu’un qui ne savait rien de la famille et donc rien du spectre de Naze.

Grâce à la confiance qu’ils lui inspiraient, Pembe accepta. À quelques kilomètres, un torrent n’avait que peu d’eau en hiver et devenait tumultueux en été. Les paysans le traversaient sur une sorte de radeau attaché à un filin tendu entre les deux rives. C’était risqué. Chaque année, quelques passagers tombaient dans les flots. On décida que Pembe se posterait là et demanderait au premier homme ayant accompli la traversée d’attribuer un nom à son fils. Les anciens se dissimuleraient dans les buissons et interviendraient si le besoin se faisait sentir.

Pembe et son fils attendirent donc. Elle portait une robe rouge qui tombait aux chevilles et un châle en dentelle noire autour des épaules. Le petit avait revêtu son unique costume, qui lui donnait l’air d’un homme miniature. Le temps passait et l’enfant s’ennuyait. Pembe lui racontait des histoires pour le distraire. Une de ces histoires se grava à jamais dans sa mémoire.

– *Quand Nasreddin Hodja était enfant, il était la prunelle des yeux de sa mère*.

– Pourquoi avait-elle des prunes dans les yeux ? demanda l’enfant.

– C’est une expression, mon sultan. Ça veut dire qu’elle l’aimait beaucoup. *Tous deux vivaient dans une jolie maison en bordure de la ville*.

– Où était le père ?

– Il était parti à la guerre. Écoute ! *Un jour, la mère dut aller au bazar. Elle lui ordonna : « Tu dois rester à la maison et surveiller la porte. Si un voleur tente d’entrer, crie de toutes tes forces. Il aura peur et s’enfuira. Je serai de retour avant midi. » Nasreddin fit ce qu’on lui avait prescrit. Il ne quitta pas la porte des yeux, pas même un seul instant*.

– Il n’a pas eu envie de faire pipi ?

– Il avait un pot près de lui.

– Il n’a pas eu faim ?
– Sa mère lui avait laissé à manger.
– Des gâteaux ?
– Et du halva au sésame ! affirma Pembe, qui connaissait bien son fils. *Au bout d’une heure, on secoua la porte. C’était l’oncle de Nasreddin qui venait prendre des nouvelles. Il demanda au garçon où était sa mère et ordonna : « Va lui dire de rentrer et de préparer le souper. Ma famille va lui rendre visite. »*
– Mais il surveillait la porte !
– Exactement ! *Nasreddin ne savait que faire. Sa mère lui avait ordonné une chose et son oncle une autre. Il ne voulait désobéir ni à l’un, ni à l’autre. Il dégonda la porte, la hissa sur son dos et partit chercher sa mère.*
L’enfant pouffa de rire, mais redevint vite sérieux.
– Je ne ferais pas ça. Je choisirais toujours d’obéir à ma mère plutôt qu’à mon oncle.
Il n’avait pas sitôt terminé sa phrase qu’ils entendirent un bruit. Quelqu’un venait de traverser la rivière et se dirigeait vers eux. À la grande surprise de Pembe – et des anciens du village –, il s’agissait d’une vieille femme. Elle était dotée d’un nez aquilin spectaculaire, de joues creuses sous des pommettes ridées et de dents toutes tordues. Ses petits yeux en boutons de bottine bougeaient sans cesse, incapables de se fixer.
Pembe lui dit que son fils avait besoin d’un nom, et la pria d’avoir la bonté de les aider, évitant de donner des détails sur le spectre de Naze ou sur les anciens cachés dans les buissons. La vieille femme ne parut pas le moins du monde étonnée. Appuyée sur sa canne, elle soupesa quelque chose dans sa tête, calme et bienveillante, comme si cette requête était la chose la plus normale qui fût.
– Maman, qui est-ce ? demanda l’enfant.
– Chut, mon lion. Cette gentille dame va te choisir un nom.
– Mais elle est laide !
Feignant de ne pas avoir entendu, la vieille femme s’approcha d’un pas et scruta le visage de l’enfant.
– Tu n’as donc pas encore trouvé ton nom, je suppose.
L’enfant leva ses petits sourcils et refusa de répondre.
– D’accord, très bien, j’ai soif, déclara la femme en montrant un endroit où la rivière formait une anse. Peux-tu me puiser une tasse d’eau ?
– Je n’ai pas de tasse.
– Prends-la dans tes paumes, alors ! insista la vieille femme.

Les sourcils froncés, l’enfant regarda la femme, puis sa mère, avant de revenir à l’étrangère.

– Non, affirma-t-il avec une autorité toute nouvelle. Pourquoi est-ce que vous n’allez pas chercher votre eau vous-même ? Je ne suis pas votre serviteur.

La vieille femme inclina la tête comme si ces mots étaient une gifle qu’elle devait éviter.

– Il n’aime pas servir, n’est-ce pas ? Il veut seulement être servi.

Pembe, convaincue d’avoir choisi la mauvaise personne, décida d’apaiser les esprits et, de sa voix la plus conciliante, elle proposa :

– Je vais vous puiser de l’eau.

La vieille femme ne but pas l’eau que Pembe lui rapporta au creux de ses mains. Elle la *lut*.

– Ma fille, cet enfant restera longtemps un gamin. Il ne grandira que lorsqu’il atteindra le milieu de sa vie. Il mûrira très tard.

Pembe retint son souffle. Elle eut la certitude que la vieille femme allait leur révéler un secret, quelque chose qu’elle n’était pas censée dévoiler.

– Certains enfants sont comme l’Euphrate – rapides, impétueux. Leurs parents n’arrivent pas à les suivre. Je crains que ton fils te brise le cœur.

Ces mots tombèrent entre eux comme une pierre lancée de nulle part.

– Ce n’est pas ce que je vous ai demandé ! protesta Pembe, un peu tendue. Avez-vous pensé à un nom pour lui ?

– Oui, j’y ai réfléchi. Deux noms pourraient lui convenir, en fonction de vos attentes. Le premier est Saalim. À une époque, un sultan s’appelait ainsi, poète et bon musicien, de surcroît. Puisse ton fils aussi apprécier la beauté, si on lui donne ce nom.

– Et l’autre ? s’enquit Pembe, qui respirait à peine dans l’attente de cette révélation.

Jusqu’à l’enfant qui semblait s’intéresser désormais à la conversation.

– Le second est le nom d’un grand général, qui a toujours marché devant ses soldats, qui s’est battu comme un tigre, qui a gagné toutes ses batailles, détruit tous ses ennemis, conquis un pays après l’autre, uni l’Est et l’Ouest, le Levant et le Couchant, et qui en voulait plus encore. Puisse ton fils, lui aussi, être invincible et volontaire, qu’il commande aux hommes, s’il est nommé comme lui.

– Je préfère celui-là ! déclara Pembe, dont le visage s’était éclairé.

– Vous en avez donc terminé avec moi.

Sur quoi la vieille femme serra son bâton et s’éloigna sur la route, adoptant une démarche d’une agilité surprenante. Il fallut à Pembe quelques secondes pour reprendre ses esprits et courir derrière elle.

– Quel est-il ?

– Quel est quoi ? demanda la vieille femme en se retournant pour la regarder, comme si elle avait oublié qui elle était.

– Le nom ! Vous ne me l’avez pas révélé.

– Oh ! C’est Askander.

– Askander… Askander… répéta Pembe avec délices.

Quand ils revinrent à Istanbul, l’enfant fut enregistré au bureau de l’état civil. Bien que des années en retard, grâce à des suppliques éloquentes et des pots-de-vin plus éloquents encore, son existence devint légale. Le nom qu’on inscrivit sur sa fiche quand il entra à l’école fut Iskender Toprak.

– Un nom digne du roi du monde, déclara Pembe.

Depuis, elle avait appris qui était Alexandre le Grand.

C’est ainsi que son premier enfant, la prunelle de ses yeux, fut Askander en kurde, Iskender en turc et, quand la famille émigra finalement à Londres, Alex pour les enfants et les enseignants de son école – le nom que lui donneraient aussi les prisonniers comme les gardiens du centre de détention de Shrewsbury.

UN PRINCE DANS L'ARBRE

Istanbul, 1969

Au printemps qui précéda ses sept ans, Iskender s'enfuit devant un homme qu'il n'avait jamais vu mais dont il avait beaucoup entendu parler. L'homme était différent de ce qu'il avait imaginé, pourtant, moins effrayant. Il portait des lunettes épaisses qui glissaient sur son nez, tenait une cigarette éteinte entre ses lèvres, et à son épaule pendait une sacoche dont on disait qu'elle contenait des instruments tranchants et un morceau de peau de chacune de ses victimes.

Dès qu'il le vit, Iskender sentit une boule de feu remonter le long de sa colonne vertébrale. Il laissa tomber son sorbet aux airelles, des gouttes rouges venant tacher le devant de sa chemise comme du sang sur la neige. Il tenta de faire disparaître les éclaboussures, d'abord avec ses mains, puis avec l'ourlet de sa cape. En vain. Son beau costume était fichu.

Taches ou pas, il restait un prince, avec sa longue cape argentée, son bonnet constellé de pierres brillantes et, dans la main, un sceptre si poli qu'on l'aurait cru translucide. Depuis le début de l'après-midi, il était assis sur un haut fauteuil, l'air d'inspecter ses terres. Il faut dire que, puisqu'il était un peu petit pour son âge, tous les fauteuils semblaient hauts. À sa gauche trônaient quatre autres garçons plus âgés et plus grands que lui, mais vêtus aussi somptueusement. Comme pour les évaluer avant un combat, Iskender les avait observés de la tête aux pieds et il avait décidé que leurs costumes n'étaient pas aussi impressionnants que le sien.

Tandis que les autres princes mangeaient des bonbons et plaisantaient, Iskender attendait en balançant ses jambes. Comment pouvaient-ils être si insouciants en sachant ce qui allait se passer ? Ses yeux trahissaient son anxiété. Il ne manquait pas de monde dans la salle, mais il savait que personne ne viendrait à son secours, pas même sa mère, surtout pas elle. Pembe avait pleuré

toute la matinée sans cesser de lui dire combien elle était fière de son petit garçon qui allait devenir un homme. Car c'est ce qu'on devient, quand on est circoncis : un homme.

Iskender ne parvenait pas à comprendre comment il pourrait devenir un homme par un simple coup de couteau. C'était une énigme difficile à déchiffrer. Avec moins on devenait plus. Il ne parvenait pas non plus à comprendre pourquoi on lui avait dit de ne pas pleurer, bien qu'il fût clair qu'on allait lui faire mal, alors que sa mère pouvait pleurer toutes les larmes de son corps, elle à qui il n'arriverait rien.

Du coin de l'œil, il surveillait l'homme à la sacoche en cuir. Il remarqua qu'une cicatrice barrait sa joue gauche de la pommette à la mâchoire. C'était peut-être un des garçons qu'il avait coupé qui s'était vengé ? Pendant une minute, il nourrit cette idée, imaginant comment, à l'instant même où l'homme allait le circoncire, il se libérerait des mains qui tenteraient de l'immobiliser, s'emparerait de la lame et trancherait la joue droite de son tortionnaire. Il aiderait alors les autres garçons à se lever et, ensemble, ils fileraient vers la porte, victorieux. Mais ce fantasme devint flou et la salle reprit vie – un *hâfiz* aveugle récitait le Coran, une femme servait du thé et de la pâte d'amandes, les invités bavardaient tout bas. Le moment qu'il redoutait le plus s'approchait dangereusement. Avec des mouvements lents, Iskender glissa de son fauteuil. Ses pieds touchèrent le sol, les poils du tapis s'écartant sous son poids. Il fit un pas et retint son souffle, s'attendant à ce que quelqu'un, n'importe qui, lui demande où il allait. Personne ne dit rien. Il dépassa sur la pointe des pieds le grand lit qu'on avait disposé dans un coin – montants en fer forgé, coussins brodés, amulettes contre le mauvais œil, courtepointe en satin bleu de cobalt. Le bleu était la couleur préférée d'Iskender. C'était la couleur des garçons, ce qui signifiait que le ciel était un garçon. De même que les rivières et les lacs. Les océans aussi, mais il n'en avait encore vu aucun.

Se sentant plus léger et plus téméraire à chaque pas, il fila par la porte de service. Une fois dehors, il se mit à courir, de plus en plus vite pour traverser le jardin, contourner le puits, descendre l'allée caillouteuse, longer la maison des voisins, gravir la colline. Il souillait son costume, mais il s'en moquait. Ça n'avait plus d'importance.

Iskender pensa aux mains de sa mère – peignant ses cheveux ondulés, préparant du yaourt dans des pots en terre, lui caressant la joue, modelant des figurines dans la pâte à gâteaux. Jusqu'à ce qu'il atteigne le chêne, il se représenta ces images, rien d'autre.

C’était un vieil arbre dont les racines s’étendaient dans quatre directions au-dessus du sol et dont les branches s’étiraient vers les volutes de nuages. Le souffle court, il entreprit de grimper, rapide, concentré. Deux fois, ses mains glissèrent et il faillit tomber, mais il retrouva son équilibre. Jamais il n’était monté si haut, et il fut un peu déçu que personne ne soit là pour admirer son exploit. De là-haut, le ciel était si proche qu’il aurait presque pu le toucher. Il s’installa, paisible, satisfait, sous sa couverture de nuages, jusqu’à ce qu’il se rende compte qu’il ne savait pas comment redescendre.

Une heure plus tard, un oiseau noir vint se percher à un mètre de lui, une créature exquise aux yeux cerclés de jaune, avec un soupçon de rouge sur les ailes. Il pépia une fois, timide et frêle, mais vibrant de vie. S’il s’était approché davantage, Iskender aurait pu le prendre entre ses mains, et écouter son petit cœur battre contre sa peau. Il aurait pu abriter l’oiseau, l’aimer, le protéger, ou, d’un geste preste, lui briser le cou.

Cette idée ne lui avait pas plus tôt traversé l’esprit qu’il éprouva des remords. Il y avait d’énormes chaudrons, en enfer, qui bouillonnaient à l’intention de ceux qui nourrissaient de telles pensées. Ses yeux s’emplirent de larmes. Il était persuadé que sa mère, remarquant son absence, enverrait des gens à sa recherche, mais personne ne venait. Il allait mourir ici. Périr, plus probablement, de froid ou de faim. Que diraient les gens, quand ils apprendraient qu’il était mort non pas de maladie ou par accident, comme cela semblait le cas général, mais par lâcheté ?

Peut-être l’avait-on cherché aux mauvais endroits, à moins qu’on l’ait cru parti très loin. Peut-être avait-on envisagé une attaque de loups, même s’il n’y en avait guère dans la région. Il imagina une mort horrible, son corps déchiqueté par les griffes et les dents d’animaux féroces. Sa mère serait-elle désespérée ou se réjouirait-elle en secret d’avoir une bouche de moins à nourrir ?

Penser à sa mère en train de cuisiner lui fit prendre conscience de la faim qui le tenaillait. De manière plus urgente encore, il fallait qu’il urine. Incapable de se retenir plus longtemps, il ouvrit sa braguette et sortit son zizi, la cause de son désarroi. Il commençait à peine à se soulager quand il entendit quelqu’un crier :

– Eh ! Il est là-haut, je l’ai trouvé !

Quelques secondes plus tard, un homme apparut, puis un autre, puis dix de plus. Ils entourèrent l’arbre et levèrent la tête. Sous leur regard, Iskender continua de pisser, sa vessie semblant contenir deux fois plus que d’habitude. Il remonta enfin sa fermeture à glissière et il envisageait de demander qu’on l’aide à descendre quand il remarqua, dans le groupe, l’homme à la sacoche en cuir.

C’est alors qu’une chose étrange se produisit : Iskender se figea. Ses membres ne réagirent plus, sa langue fut paralysée et son estomac se transforma en pierre. Il entendait bien qu’on lui disait de descendre, mais il ne pouvait répondre. Il resta immobile comme s’il était devenu une partie de l’arbre. Un garçon-feuille.

Au début, ceux d’en dessous le soupçonnèrent de faire le mort afin d’attirer l’attention sur lui. Ce n’est que lorsqu’ils comprirent que l’enfant ne jouait pas la comédie, qu’il était paralysé, qu’ils commencèrent à réfléchir à la manière de le faire descendre. Un homme entreprit de grimper à l’arbre, mais il ne parvint pas à gagner la branche latérale où était perché Iskender. Un autre voulut montrer ses talents, sans plus de succès. Pendant ce temps, on déployait des couvertures pour y faire tomber l’enfant ou on fabriquait des cordes, même si personne ne savait à quoi elles pourraient servir. Rien n’y fit. Les échelles étaient trop courtes, les cordes trop fines, et le garçon n’aidait en rien.

C’est alors qu’une voix transperça l’air.

– Que fait-il là ? s’écria Pembe, qui montait au flanc de la colline.

– Il n’arrive pas à descendre, expliqua quelqu’un.

– Oh, tu parles qu’il ne peut pas ! C’est un grand garçon ! assura Pembe en regardant avec réprobation les jambes maigrelettes de son fils qui pendaient de chaque côté de la branche. Descends immédiatement !

Telle la glace au soleil, Iskender sentit tout son corps fondre.

– Descends, fripon ! Tu fais honte à ton père. Tous les garçons ont été circoncis. Tu es le seul qui s’est enfui de peur.

Il eut beau essayer, Iskender ne parvint pas à bouger son corps. Il baissa les yeux et sourit. Peut-être que, s’il prenait la situation à la légère, elle deviendrait moins pesante. Ce fut une erreur. Toute la pression accumulée en sa mère jaillit en un flot de rage, quand elle le vit sourire.

– Sale petit pourri-gâté ! Descends tout de suite si tu ne veux pas que je te brise les os ! Est-ce que tu ne veux pas être un homme ?

Iskender y réfléchit.

– Non, finit-il par répondre.

– Si tu restes un enfant, jamais tu n’auras ta propre voiture.

Il haussa les épaules. Il pourrait marcher. Ou prendre le bus.

– Ni posséder ta propre maison.

Iskender tenta un nouveau haussement d’épaules. Il pourrait vivre sous une tente, comme les gitans – il en avait vu.

– Ni épouser une belle jeune fille.

L’incompréhension se lut sur le visage d’Iskender. Il désirait une épouse, une femme qui ressemblerait à sa mère, mais qui jamais ne le gronderait. Après ce qui parut à tous une attente interminable, il mobilisa assez de volonté et de force pour regarder sa mère dans les yeux, des yeux sombres et verts comme deux feuilles d’ortie qui l’attiraient vers elle avec gentillesse, mais une grande fermeté.

– D’accord, céda Pembe avec un soupir. Tu gagnes. Je perds. Tu ne seras pas circoncis. Je ne laisserai personne te toucher.

– C’est promis ?

– Promis, mon sultan !

Elle avait une voix chaude, rassurante. En l’entendant, Iskender sentit la panique évacuer son corps. Il bougea les doigts puis les orteils, et réussit à descendre de quelques branches jusqu’à l’homme qui attendait sur le barreau le plus haut de l’échelle qu’on avait appuyée au tronc. Il venait à peine de poser le pied par terre qu’il courait vers sa mère en sanglotant.

– Mon fils ! dit Pembe, comme s’il était besoin de vérifier.

Elle le serra si fort qu’il perçut les battements de son cœur à travers sa cage thoracique.

– *Malamin*[1], mon sultan !

Iskender fut heureux de retrouver la terre sous ses pieds, plus heureux encore d’avoir autant manqué à sa mère. Pourtant, il y avait quelque chose de suffocant, dans sa façon de l’embrasser, une douceur écœurante – ses lèvres contre son cou, son souffle, ses bras qui l’enserraient comme un cercueil.

Pembe avait-elle lu dans ses pensées ? Elle le saisit par les épaules, le repoussa pour qu’ils puissent la regarder dans les yeux, puis elle le gifla, fort.

– Ne me fais plus jamais honte !

Elle se tourna alors vers l’homme à la sacoche en cuir.

– Prenez-le !

Iskender pâlit. Il était plus surpris que bouleversé. Sa mère l’avait trompé devant tout le monde. Elle l’avait giflé. Jamais elle ne l’avait frappé, auparavant. La possibilité qu’elle pût le faire ne lui était jamais venue à l’esprit. Il eut beau tenter de parler, les mots restèrent coincés dans sa gorge, telles des billes de marbre.

Le soir, tout le monde félicita Iskender pour son courage pendant la circoncision. On dit qu’il n’avait pas versé une larme, mais il savait que sa performance n’avait rien à voir avec le courage. C’était parce qu’il pensait encore à ce que sa mère avait fait, et à la raison pour laquelle elle l’avait fait, que

sa stupéfaction avait supplanté l’opération même. Jamais il n’aurait cru qu’on pouvait être trahi par une personne qui vous était si chère. Jusqu’à ce jour, il ne savait pas qu’on pouvait aimer quelqu’un de tout son cœur, et être pourtant prêt à lui faire du mal. Ce fut sa première leçon en complexité de l’amour.

1. Ma maison, mon foyer (en kurde).

LA FONTAINE AUX VŒUX

Un lieu près de l'Euphrate, 1977

Pembe était partie, sa jumelle-miroir, son reflet dans l'eau calme. Elle dormait sous un autre ciel et, de temps à autre, envoyait des lettres et des cartes postales avec des images de bus rouges à impériale et d'une immense tour d'horloge. Quand elle revenait en visite – si elle revenait –, ses vêtements avaient une odeur différente et ils étaient doux au toucher. Rien ne fascinait plus Jamila que de regarder sa sœur ouvrir sa valise et en sortir des arômes, des goûts et des étoffes de terres étrangères. Pembe était partie dans l'idée tacite que tout serait identique à son retour. Mais rien n'était resté pareil. Et elle n'était pas rentrée pour de bon.

Pendant des années, Pembe avait écrit à Jamila des lettres lui décrivant sa vie en Angleterre. Les enfants, eux aussi, ajoutaient parfois quelques lignes, Yunus plus que les autres. Jamila conservait ces missives, trésor accumulé, dans une boîte à thé en fer-blanc, sous son lit. Elle répondait, même si elle avait moins à raconter, à son avis. Récemment, elle avait demandé à Yunus s'il avait vu la reine et, dans ce cas, à quoi ressemblait-elle ? Il avait expliqué :

La reine vie dans un palet. Si grand qu'elle si perd. Mais on la retrouve et on la rassoi sur son trône. Elle porte une robe différente chaque jour, et un drole de chapo. Il doit être de la couleur de la robe. Elle a les main douces parce qu'elle met des gans et beaucoup de crème. Et elle ne lave pas la vésselle. J'ai vu sa foto à l'école. Elle a l'air gentille.

Jamila n'arrivait pas à comprendre comment la famille avait pu rester sur cette île si longtemps sans jamais avoir posé les yeux sur la reine, sauf dans les magazines et les journaux. Elle doutait parfois que Pembe s'aventurât hors du

quartier où elle habitait. Si elle avait fini confinée entre quatre murs, à quoi cela avait-il servi de voyager jusqu'à un pays si lointain ? Pourquoi les êtres humains ne pouvaient-ils vivre et mourir où ils étaient nés ? Jamila trouvait les grandes villes suffocantes et l'idée de lieux inconnus l'effrayait – les immeubles, les avenues, la foule, tout l'oppressait, lui rendait la respiration difficile.

Dans ses lettres, le plus souvent vers le dernier paragraphe, Pembe écrivait : *Es-tu en colère contre moi, ma sœur ? Parviens-tu à me pardonner dans ton cœur ?* Mais elle savait déjà quelle serait la réponse. Jamila n'était pas en colère contre sa jumelle ni contre quiconque. Pourtant Jamila avait conscience que cette question devait être posée, encore et encore, comme une blessure dont il fallait régulièrement changer le pansement.

On l'appelait *Kız Ebe* – Sage-Femme vierge. On disait qu'elle était la meilleure sage-femme que le Kurdistan appauvri avait connue depuis cent ans. Les femmes enceintes étaient soulagées, quand elles la voyaient arriver, comme si sa seule présence pouvait assurer un travail facile et retenir Azraël au loin. Leurs maris hochaient la tête et marmonnaient : « La Sage-Femme vierge maîtrise la situation. Tout ira bien. Remercions d'abord Allah, puis elle. »

Ces paroles ne parvenaient qu'à accentuer les craintes qu'éprouvait Jamila à l'idée de ne pas être à la hauteur des attentes de ses patientes. Elle se savait compétente – aussi capable qu'on pouvait l'être avant de commencer à décliner à cause de l'âge, une mauvaise vue ou de la malchance. Comme toute sage-femme, elle était consciente du danger que lui faisait courir cette habitude de dire son nom dans la même phrase que celui de Dieu. Quand les paysans proféraient ce blasphème, elle murmurait *Tövbe Tövbe* [1] ! Il était inutile qu'ils l'entendent ; il suffisait que Dieu lui prête l'oreille. Il fallait qu'elle Lui signifie clairement qu'elle ne convoitait pas Son pouvoir, qu'elle n'entrait pas en compétition avec Lui, le seul et unique donneur de vie.

Jamila sentait qu'elle marchait sur un fil. On se croit expérimenté et savant jusqu'à ce qu'on soit confronté à un accouchement qui vous terrorise et vous renvoie presque à l'état de novice. Il se pouvait que quelque chose se passe mal, très mal, en dépit de tous ses efforts. D'autres fois, elle n'arrivait pas à temps et, quand elle pénétrait dans la pièce, elle trouvait la mère qui avait donné naissance toute seule, qui avait même parfois coupé le cordon ombilical avec une lame émoussée et l'avait noué avec ses cheveux. Jamila prenait ces incidents pour des signes envoyés par Dieu afin de lui rappeler ses limites.

– Puisse-t-elle porter votre nom et être moitié moins chaste que vous ! priaient les pères des filles qu'elle mettait au monde.

Jamila hochait la tête et ne répondait rien, consciente du sous-entendu. Ils voulaient que leurs filles soient pudiques et vertueuses, mais ils voulaient néanmoins qu'elles se marient et qu'elles aient des enfants, le temps venu. Le nom et le caractère de leurs filles pouvaient être les mêmes que ceux de la sage-femme, mais leur destin devait être différent.

Jamila s'approcha de la fenêtre, un châle en tricot autour des épaules, une lampe à la main, et scruta l'obscurité. Sous l'épais manteau de la nuit, la vallée dormait, nue et stérile, image floue de buissons entremêlés et de terre aride. Elle avait toujours imaginé une douceur, sous ce paysage désolé, qu'elle apparentait à un homme rude cachant un cœur tendre. Pourtant, rien ne l'obligeait à vivre seule dans une contrée si reculée. Elle aussi aurait pu partir. Quelque part. N'importe où. Il est vrai qu'elle n'avait ni les moyens ni des parents prêts à la soutenir pour tout recommencer ailleurs. À trente-deux ans, elle n'était déjà plus toute jeune, et elle avait depuis longtemps dépassé l'âge de convoler. Il était trop tard pour fonder une famille. *Un ventre sec est comme un melon avarié : beau à l'extérieur, desséché au-dedans, bon à rien*, disaient les paysans à propos de femmes comme elle.

Elle aurait pu se marier avec un handicapé ou un vieillard, comme elle aurait pu accepter d'être une seconde épouse – ou une troisième, ou une quatrième, même si c'était rare. Seule la première épouse était légale, bien sûr. Elle seule pouvait aller à l'hôpital, au tribunal ou à la perception, et prétendre être une femme mariée avec des enfants légitimes, mais dans cette partie du pays, on ne se rendait pas dans de tels lieux, de toute façon, tant qu'on n'avait pas de graves ennuis, qu'on ne mourait pas d'une infection ou qu'on ne perdait pas l'esprit. Dans ces cas, quelle différence cela pouvait-il faire d'être la première ou la quatrième épouse ?

Sa maison – si ce terme peut convenir à une cahute – était nichée près d'un ravin, hors de Mala Çar Bayan. En contrebas, un amas de roches rappelait des géants pétrifiés, aux temps anciens. Luisantes comme des rubis sous les rayons du soleil, ces pierres étaient à l'origine de nombreuses légendes, et derrière chaque légende, il y a une histoire d'amour défendu. Pendant des siècles, chrétiens, musulmans, zoroastriens et yazidis avaient vécu ici, ils s'étaient aimés et ils étaient morts côte à côte. Leurs petits-enfants, pourtant, étaient depuis longtemps partis pour d'autres contrées. Étaient restés une poignée de paysans – et Jamila.

Ces lieux déserts grouillaient jadis de vie. Il en émanait une sorte de tristesse, une peine fantomatique qui flottait dans la brise et s'insinuait dans chaque crevasse. Pour cette raison peut-être, au bout d'un moment, les habitants de cette paroisse déshéritée finissaient par ressembler à l'endroit : silencieux, discrets, solitaires. Ce n'était que la surface. Avec les gens comme avec la terre, la surface représente rarement le cœur.

Sous les couches de vêtements qui lui tenaient chaud, il y avait une autre Jamila : jeune, jolie, joviale, avec un rire qui tintait comme des verres quand on trinque. Elle ne sortait guère, ces derniers temps, cachée derrière la femme pratique qui coupait du bois, labourait les champs, puisait de l'eau et fabriquait des potions. Il lui arrivait de craindre de perdre l'esprit. Et si cette longue solitude avait réussi à l'atteindre, à grignoter son esprit, peu à peu ?

Quand le vent soufflait des montagnes, il apportait des effluves de fleurs sauvages, d'herbes fraîches et de buissons en fleur, mais il transportait aussi l'odeur mièvre de la viande rôtie qui dominait toutes les autres et collait à la peau. Il ne manquait pas de contrebandiers et de brigands, dans la région, qui occupaient cavernes et précipices sans jamais rester plus d'une journée dans un même lieu. Les nuits sans lune, elle voyait leurs feux de camp scintiller dans le noir telles des étoiles perdues. Les émanations se modifiaient en fonction de ce qu'ils mangeaient et de leur proximité.

Il y avait aussi des loups. Jamila les entendait tout le temps, le jour, le soir, en pleine nuit. Ils pouvaient gronder et grogner, et parfois japper des aboiements aigus ou hurler en tandem. De temps à autre ils arrivaient jusqu'à son seuil, si proches, si furtifs ! Ils humaient sa solitude. Puis ils repartaient, les mâchoires serrées, renfrognés, l'air déçu, comme s'ils ne l'avaient pas trouvée assez bonne pour un festin. Jamila n'avait pas peur d'eux. Les loups n'étaient pas ses ennemis et, comme les bandits, ils visaient des proies plus importantes qu'elle. De plus, Jamila s'était forgé la certitude que le danger vient toujours de là où on l'attend le moins.

Le tas de braises se ranima quand une brindille prit feu. Le visage de Jamila rayonna, bien que le reste de la maison fût encore plongé dans l'ombre. Elle soupçonnait les paysans de ne pas l'aimer, mais ils la respectaient. Arrivée à dos de cheval, de mule ou d'âne, elle pouvait poser le pied dans des lieux interdits à toute autre femme. Souvent, elle était accompagnée de personnes qu'elle connaissait, mais parfois aussi de parfaits étrangers.

– Venez, vite, je vous en prie !

Un homme qu’elle n’avait jamais vu frappait à sa porte en pleine nuit et la suppliait.

– Ma femme va accoucher dans tel ou tel village. Il faut se presser. Elle ne va pas bien.

Il pouvait mentir. Que le diable vienne déguisé restait une possibilité – mince, néanmoins. En suivant l’homme dans la nuit, Jamila savait qu’il pouvait l’enlever, la violer et la tuer. Elle n’avait d’autre choix que de faire confiance. Pas à lui, mais à Lui. Pourtant, il existait une loi profonde que personne de sensé n’aurait osé violer : une sage-femme, celle qui mettait les bébés au monde, était presque sacrée. Elle oscillait délicatement entre le monde visible et le monde invisible, sur un fil de toile d’araignée.

Après avoir nourri le feu, Jamila posa le *cezve* en cuivre sur le trépied. Eau, sucre et café – des ingrédients rares, mais les familles ne cessaient de lui apporter des cadeaux : du henné, du thé, du safran, des pistaches, des cacahuètes et du tabac passés en fraude à la frontière. Jamila savait que, si on l’avait rémunérée avec de l’argent, elle aurait été payée une fois pour toutes. Les cadeaux, eux, s’échelonnaient sur la durée.

Elle mélangea le café avec précaution, tout doucement. *Le café, c’est comme l’amour*, dit-on, *plus on est patient avec lui, meilleur sera son goût.* Jamila n’était guère au fait de ces choses. Elle avait été amoureuse, une fois, et ça avait eu un goût aigre et sombre. La langue brûlée, elle n’en avait plus jamais parlé.

En surveillant la mousse du café qui montait, elle tendit l’oreille vers les sons proches et lointains. La vallée bruissait d’esprits, ces créatures pas plus grandes qu’un grain de riz, imperceptibles à l’œil nu, mais puissantes et dangereuses. Des oiseaux tapaient aux fenêtres, des insectes rebondissaient dans les seaux et glissaient à la surface du lac. Tout avait un langage, à son avis. L’orage, la rosée du matin, les mouches attirées par son bol de sucre… Il lui arrivait de penser qu’elle comprenait leur babil.

Rien ne lui aurait davantage plu qu’être sage-femme. C’était sa mission, sa chance. En plein brouillard ou sous le soleil brûlant, dans un mètre de neige et à n’importe quelle heure du jour ou de la nuit, elle était de garde, attendant qu’on frappe à sa porte. Personne ne le savait, mais au plus profond de son cœur, elle était mariée. Jamila était mariée à son destin.

*

Dehors, la nuit crépitait. Jamila sortit le café des flammes et en versa un peu dans une petite tasse en porcelaine à l'anse cassée. Elle le but à lentes gorgées. Le feu ressemblait à la vie, se consumant de l'intérieur, ne laissant personne approcher, les moments précieux transformés en braises qui perdaient de leur éclat comme des rêves mourants.

Au loin, un oiseau poussa un cri – une chouette, la « mère des ruines », comme l'appelaient les gens du coin. Elle hulula de nouveau, plus franchement cette fois. Jamila serra les paupières, l'esprit agité. En dépit des difficultés, son enfance lui avait laissé une impression de bonheur. Pour s'amuser, une des jumelles prétendait être la mère et l'autre le bébé. Bien que plus âgée de trois minutes, Pembe était toujours le bébé, Jamila jouant la mère qui tentait de la maîtriser, de la contrôler et de la rassurer. Elle la cajolait, lui chantait des berceuses, lui racontait des histoires. Rétrospectivement, Jamila voyait à quel point ces jeux étaient sérieux.

Elle se souvint du jour où leur père, Berzo, les avait emmenées en ville. Elles avaient découvert une fontaine à souhaits. Des femmes qui n'arrivaient pas à être enceintes, des belles-mères qui voulaient jeter un sort à leur belle-fille, des vierges qui rêvaient d'un mari riche venaient là et lançaient des pièces dans l'eau. Une fois tout le monde parti, Pembe avait relevé ses jupes et elle était entrée dans la fontaine pour ramasser des pièces. Les jumelles s'étaient alors enfuies à toutes jambes, criant leur excitation, jusqu'à l'épicerie la plus proche, où elles avaient acheté des chewing-gums et des cannes en sucre filé.

Si l'aventure avait amusé Jamila, elle s'était sentie coupable, par la suite. Elles avaient volé. Pire que ça : voler les souhaits des gens était bien plus méprisable que voler leur porte-monnaie.

– Ne sois pas si sentimentale ! lui avait répondu Pembe, quand elle lui avait avoué ses inquiétudes. Ils avaient abandonné cet argent, et on l'a ramassé, c'est tout.

– Oui, mais les pièces étaient rattachées à des prières. Si quelqu'un volait tes souhaits secrets, est-ce que ça ne t'ennuierait pas ? Moi, si.

– Et quel est ton souhait secret ? avait ironisé Pembe.

Jamila avait pâli. Elle était coincée. En vérité, elle voulait se marier, un jour, elle voulait une belle robe et une pièce montée comme on en faisait en ville, avec de la crème au beurre. Ce serait merveilleux, mais ce n'était pas le plus important. Elle aurait aimé avoir des enfants… Était-ce parce qu'elle en désirait vraiment ou parce que tout le monde lui disait qu'il fallait en avoir ? Ce serait bien de posséder une ferme et de cultiver la terre, mais c'était plus une lubie

qu'une passion. En y réfléchissant mieux, Jamila se réjouit de n'être qu'une voleuse et non une de celles qui avaient fait un vœu à la fontaine. Si on lui avait donné une pièce pour faire un vœu, elle aurait risqué de ne pas en trouver un.

La voyant hésiter, Pembe avait pouffé de rire, les yeux malicieux.

– Je serai marin et je parcourrai les mers du globe. Chaque jour, je me réveillerai dans un nouveau port.

Jamais Jamila ne s'était sentie plus seule qu'à cet instant. Elle avait compris que, bien qu'identiques, elles avaient une différence vitale : l'ambition. Pembe voulait voir le monde au-delà de l'Euphrate. Elle avait le courage de suivre son cœur, sans se soucier de ce que les autres pensaient d'elle. C'est alors que Jamila avait éprouvé tout le tragique de leur situation : sa jumelle et elle allaient passer leur vie séparées.

Leur père disait que des jumelles identiques étaient bénies et damnées à la fois. Bénies parce qu'elles auraient toujours quelqu'un sur qui compter, damnées parce que, quel que soit le malheur qui frapperait l'une, elles étaient vouées à souffrir ensemble, et donc deux fois plus. Dans ce cas, s'était demandé Jamila, qu'est-ce qui risquait de causer le plus de peine, les passions de sa sœur ou son manque apparent de passions ?

1. Reprends-le, reprends-le !

SOUVENIRS

Londres, décembre 1977

Alors qu'il prenait une poignée de biscuits d'avoine sur le tapis roulant et la plaçait dans une boîte métallique, Adem Toprak eut une révélation : il n'arrivait plus à se souvenir du visage de sa mère. Il se figea un instant, la chair de poule parcourant son corps, et cette interruption lui fit rater le tas de biscuits suivant. Bilal, à quelques mètres de lui sur la chaîne, remarqua l'erreur et y remédia sans rien dire. Si Adem s'était rendu compte de ce qui s'était produit, il aurait remercié son ami d'un hochement de tête, mais, sur l'instant, il tentait toujours de se rappeler le visage de sa mère.

Une femme errait tout au fond de sa mémoire, distante, floue, dans une sorte de brume, grande, mince, les traits comme taillés dans le marbre, les yeux pâles, calmes mais inquiets. Un rayon de soleil glissait entre les lattes d'un volet et tombait sur sa nuque, laissant la moitié de son visage dans l'ombre. Elle avait les cheveux brun cuivré, de la couleur des feuilles d'automne, mais, la lumière faiblissant, ils passaient à une teinte si sombre qu'ils semblaient d'un noir d'encre. Elle avait les lèvres pleines, rondes. Peut-être pas. Adem n'en était pas certain. Et si des lèvres minces s'abaissaient aux commissures ? La femme changeait d'une seconde à l'autre, comme sculptée dans de la cire fondante.

À moins qu'il ne confonde l'image de la femme qui l'avait mis au monde avec celle de son épouse. Les longs cheveux châtains qu'il voyait maintenant étaient ceux de Pembe, pas de sa mère Aïsha. Sa femme était-elle devenue une partie si inséparable de son existence qu'elle éclipsait ses souvenirs, jusqu'à ceux d'avant leur rencontre ? Il passa son poids sur sa jambe gauche et ferma les yeux.

Un autre souvenir s'imposa. Sa mère et lui dans un champ vert émeraude dominant un barrage. Il devait avoir huit ans. Sa mère avait lâché ses cheveux, et le célèbre *poyraz* [1] d'Istanbul les faisait voler autour de sa tête. Devant eux, le ciel était d'un bleu généreux, avec des pépites d'or, d'étain et d'argent soulignant les collines, au loin. Des nombreux battants, peu étaient ouverts, et le niveau du lac très bas. L'enfant eut un vertige en regardant le bouillonnement de l'eau en contrebas. N'importe quel autre jour, sa mère lui aurait demandé de ne pas se tenir si près du bord. Curieusement, pas aujourd'hui.

Sheitan attend à la saillie pour faire tomber ceux qui s'en approchent trop.

C'était pourquoi ils tombaient tout le temps – les gamins qui se penchaient au balcon, les femmes qui montaient sur le rebord des fenêtres pour nettoyer les vitres, les ramoneurs qui marchaient près de la gouttière. Sheitan les saisissait aux chevilles dans ses serres et les attirait dans le vide. Seuls les chats survivaient, parce qu'ils avaient neuf vies et pouvaient se permettre de mourir huit fois.

Main dans la main, ils gravirent la colline et atteignirent l'immense muraille qui s'enfonçait jusqu'au pied du barrage. Aïsha soupira au sommet du ravin, les lèvres mobiles. Elle semblait avoir oublié la proximité du Malin. À moins que non, car, en écoutant ce qu'elle disait, l'enfant se rendit compte qu'elle priait – pour se prémunir contre le malheur, sans aucun doute. Il fut soulagé, mais ça ne dura pas. Et si le diable était caché derrière les buissons, prêt à les pousser dans l'abîme ? Sur une impulsion soudaine, il retira sa main de celle de sa mère et regarda autour de lui, pour s'assurer qu'il n'y avait personne d'autre. Quand il se retourna vers elle, elle était partie.

*

Adem ouvrit les yeux et vit Bilal qui le fixait d'un regard quelque peu inquiet.

– Qu'est-ce qui t'arrive, vieux ? demanda-t-il par-delà le tumulte des machines. Tu as raté plus d'une douzaine de piles.

– Rien, répondit Adem en posant sa main droite sur son cœur. Je vais bien.

Le sourire de Bilal fut long à venir, mais sincère. Il hocha la tête et retourna à son travail, ainsi qu'Adem. Le reste de l'après-midi, ce dernier réussit à ranger chaque biscuit, mais les collègues qui le connaissaient perçurent que quelque chose le tracassait. Impossible à contrôler, au-delà de sa volonté, un douloureux

malaise s’insinuait dans les profondeurs de son âme, aussi sinistre qu’un nuage d’orage.

Il l’avait reconnu : c’était l’angoisse de l’animal acculé. Il se sentait pourchassé, piégé, comme infecté par un poison qui, s’il ne tuait pas, ralentissait la proie. Où qu’il se tourne, il voyait l’ombre de ses prédateurs. Nulle fuite envisageable, à moins de quitter l’Angleterre pour de bon, ce qui était impensable avec les enfants et son épouse qui dépendaient de lui. Pour emmener sa famille, il faudrait de l’argent. Beaucoup. Il était coincé. Les Chinois en étaient bien conscients, et c’était pourquoi ils ne prenaient pas la peine de venir vérifier sa présence chaque jour. Ils savaient où le trouver s’il ratait un paiement. Une autre raison empêchait Adem de partir : Roxana.

*

Un mois et demi plus tôt, Adem s’était réveillé en éprouvant une sensation inhabituelle. Les présages. Ils ne l’avaient jamais trahi auparavant. Ses paumes le grattaient, son cœur battait plus vite, son œil gauche sursautait un peu. Rien d’inquiétant. Juste un petit tic qui allait et venait, tel un message codé des cieux. Un jour ordinaire, pour le reste, mais cette sensation ne le quitta pas. Tout l’après-midi, les gens furent polis avec lui, et lui de même. C’était une belle journée ensoleillée et le ciel qui se reflétait dans la Tamise était lumineux, plein de promesses.

Après le coucher du soleil, il se rendit au tripot. Un jour prochain, dans pas longtemps, il arrêterait. Il mettrait fin à cette habitude, l’arracherait de son corps comme s’il coupait une branche malade d’un arbre sain. Tout comme l’arbre ne pourrait faire repousser cette branche, jamais plus il n’éprouverait ce besoin. Mais pas tout de suite. Il n’était pas tout à fait prêt à renoncer. *Aujourd’hui, c’est bon*, se rassurait-il. *Aujourd’hui, les signes sont favorables*.

Le tripot se trouvait dans le sous-sol d’une maison en briques de Bethnal Green, fière de son grand âge et de sa façade symétrique. À l’intérieur, c’était un autre monde. Dans chacune des cinq pièces, des hommes jouaient au billard ou se rassemblaient autour d’une roulette, s’essayaient au black jack ou au poker. L’air n’était que fumée. Les joueurs les plus sérieux se retrouvaient dans la salle du fond. On les entendait murmurer, derrière la porte close, soupirer ou grogner quand la roulette cessait de tourner.

C’était un univers d’hommes. Les rares femmes présentes étaient déjà en main et donc inapprochables. Tout le monde se pliait à des règles tacites. Indiens, Pakistanais, Indonésiens, Bangladeshis, Caribéens, Iraniens, Turcs, Grecs, Italiens… tous parlaient anglais mais juraient, conspiraient et priaient dans leur langue maternelle. *Le Repaire* – le nom qu’ils donnaient à ce lieu – était dirigé par une famille chinoise taciturne qui avait vécu des générations au Vietnam, et qui en avait été chassée après la guerre. Adem était toujours mal à l’aise en leur compagnie. Ces Chinois n’étaient pas protecteurs les uns envers les autres, comme les Italiens, et ils n’avaient pas le tempérament explosif des Irlandais. Pourtant, il percevait une qualité inconnue dans leur comportement, un peu comme le temps, prêt à changer sur un coup de tête.

Ce soir-là, Adem joua au black jack et fit quelques parties de dés, puis passa à la roulette. Il posa sa première plaque sur les noirs. Un début prometteur. Il choisit alors une combinaison. Il n’eut pas de chance, mais il avait peu misé. Il passa aux rouges et gagna trois fois d’affilée, risquant toutes ses plaques sur chaque pari. Ce fut un de ces moments magiques où l’on *sent* la roulette. Comme lui, la roulette manquait de mémoire. Vous pouviez placer le même pari plusieurs fois, vos chances de gagner restaient les mêmes. La roulette ne respectait aucun ordre reconnaissable. Il joua donc sans mémoire, se concentrant sur chaque nouveau pari comme si c’était son premier et son dernier.

Dans la salle, les hommes levaient les pouces et lui tapotaient l’épaule en murmurant des mots d’encouragement. Quelle sensation extraordinaire, d’être révéré par des étrangers, d’être admiré, envié ! Il triompha d’une autre série de mises. La foule s’était faite plus dense, autour de la table. Un quart d’heure plus tard, il regardait toujours la bille tourner sur le plateau, et il gagnait. Le croupier demanda qu’on fasse une pause.

En quête d’air frais, Adem sortit dans la rue. Il y avait là un Marocain, grand, fort, qu’il connaissait de l’usine. Il était assis tout seul sur le trottoir.

– T’as de la chance, constata le Marocain.

– *Kısmet*. Pas tous les jours.

– Allah te teste, peut-être, suggéra l’homme en lui jetant un coup d’œil. Tu sais ce qu’on dit : *Celui qui veut monter un cheval rapide risque de se briser les os, mais le cheval doit galoper*.

– Qu’est-ce que ça signifie ?

– J’en sais rien. J’aime juste la musique de la phrase.

Ils rirent, leurs voix transportées par l’air nocturne.

– J’en ai une bonne : *On peut fuir au bout du monde, mais on ne peut fuir son derrière*.

– Hum…

Le Marocain était sur le point de lever son verre quand il remarqua les mains vides de son compagnon.

– Je ne bois pas, expliqua Adem.

L’autre s’esclaffa.

– Oh là là ! Regardez-moi ça ! T’es accro au jeu, mais quand il s’agit de gnôle, tu redeviens un pieux musulman.

Le visage d’Adem se referma comme une trappe. Il n’était pas accro. Il pouvait arrêter quand il voulait. Quant au fait qu’il ne buvait pas, c’était pour une raison dont il parlait rarement, surtout à des étrangers. Ce soir, il fit une exception :

– Mon père était un ivrogne, déclara-t-il.

Il venait à peine d’atteindre le sous-sol que les lumières s’éteignirent. Encore une panne d’électricité. La troisième, cette semaine. Depuis un certain temps, Londres était gris le matin, à cause des nuages, noir le soir à cause des coupures. *Le marchand de bougies de Hackney doit faire fortune*, se dit Adem. La vente des bougies devenait aussi lucrative que celle de denrées vitales comme le pain et le lait.

Adem plissa les yeux dans le couloir jusqu’à y voir assez pour trouver la pièce du fond. Trois Chinois, à la table, entouraient une lampe à huile ; des hommes de peu de mots et à l’expression impénétrable. Adem sentait qu’il était temps de partir. Ce qu’il avait gagné devait le satisfaire. Il prit sa veste, donna un pourboire au croupier et il allait sortir, quand il s’arrêta.

Plus tard, chaque fois qu’il se souviendrait de ce moment – soit assez souvent –, il penserait au signal d’alarme dans le train. Jamais il n’avait essayé de tirer une de ces poignées, mais il savait que, si on le faisait, le train s’arrêterait. Ce soir-là, il s’était arrêté comme s’il y avait une de ces poignées attachée à son dos et que quelqu’un avait tiré, tiré dessus.

Une jeune femme venait d’entrer, telle une apparition dans l’ombre. À la faible lueur de la flamme, il émanait de ses cheveux un halo irréel, soulignant les boucles sous les oreilles, petites, délicates. Minijupe en cuir, haut sans manches en soie blanche, talons aiguilles, chaque centimètre de son visage en forme de cœur exprimait qu’elle n’était pas contente de se trouver là et qu’elle aurait préféré être ailleurs, très loin. Il la vit s’asseoir près d’un Chinois chauve, gras, qui faisait montre de son autorité – peut-être était-il le patron –, et murmurer à

son oreille. L'homme eut un petit sourire et lui caressa la cuisse. Quelque chose se déchira en Adem.

– Vous êtes encore là. Voulez-vous continuer à jouer, mon ami ?

L'homme avait posé la question sans lever la tête ni viser quelqu'un en particulier. Pourtant, Adem savait, comme tous les autres dans la pièce, que la question lui était adressée. Il sentit les regards de chaque personne, mais ce furent ses yeux à elle qui le transpercèrent – une paire de saphirs. Jamais il n'avait vu d'yeux si grands, si lumineux, si bleus. Pour peu que son épouse rencontre cette femme, elle craindrait le mauvais œil, car Pembe croyait que, quand de tels yeux vous fixaient, ne serait-ce qu'une seule seconde, il fallait courir à la maison et jeter du sel sur le poêle.

Le visage brûlant, Adem comprit à cet instant qu'il était sur le point de commettre la pire erreur de jeu, sinon la pire de sa vie : se laisser provoquer. Le comprendre était une chose, l'accepter une tout autre. Inclinant la tête, il répondit :

– Oui, je vais jouer.

Il gagna de nouveau, mais ce fut différent cette fois. L'énergie autour de lui avait changé. La roulette et lui étaient deux êtres distincts, sans aucune synchronisation. Cela ne le fit pas bouger. Droit sur son siège, il contempla la déesse qui regardait la bille tourner.

La lumière revint. Il considéra que c'était un signe favorable et continua de parier. Il gagna, gagna encore. Les enjeux étaient plus élevés. Ça devenait dangereux. C'était de la folie. Le Chinois tentait de rester impassible, mais sa nervosité commençait à se voir. Dans la foule, Adem croisa les yeux du Marocain, qui avait les sourcils froncés, l'air angoissé. L'homme secoua la tête et articula sans un son : Ça suffit, mon frère !

Adem ne pouvait pas tout lâcher. Elle le regardait à l'autre bout de la table, ses lèvres telles des cerises, pleines, attirantes, et il sentait la possibilité, une chance sur mille, mais une chance néanmoins, de gagner son cœur s'il continuait à gagner à la roulette. Quelques secondes plus tard, il entendit quelqu'un l'appeler, et c'est ainsi qu'il découvrit son nom : Roxana.

Pour aller droit au but, il plaça toutes ses plaques sur un seul chiffre, le quatorze. La bille tourna en sens inverse du cylindre, à l'instar des deux forces de la vie – la famille et la liberté –, qui le tiraient dans des directions opposées. Un chœur de murmures monta de l'assemblée – des vagues venant frapper la grève. La bille sursauta et finit par se stabiliser dans une encoche, tandis que le cylindre décrivait un tour de plus. Le visage d'Adem s'illumina de stupéfaction

et de joie, presque d’admiration. Il n’avait pas besoin de regarder pour savoir qu’il avait gagné.

C’est alors qu’un des Chinois marmonna dans sa barbe, mais assez fort pour qu’il l’entende :

– Est-ce que tu n’as pas une famille qui t’attend, mon ami ? Ils doivent s’inquiéter pour toi. Il se fait tard.

La mise en garde discrète et le mot « famille » tirèrent un épais rideau entre la roulette et lui, la pièce et lui, elle et lui. Adam déposa ses plaques dans une boîte, alla les changer en billets et sortit. Un ami le rapprocha de chez lui en voiture et il fit le reste de la route à pied.

Des piles d’ordures s’amoncelaient dans les rues de North London. Des déchets pourrissaient partout, jetés au hasard. Le monde était devenu fou. Tous les travailleurs étaient en grève : pompiers, mineurs, boulangers, personnel hospitalier et, maintenant, les éboueurs. Plus personne ne voulait jouer le jeu. Personne, sauf les joueurs.

Il arriva dans son appartement de Lavender Grove, à quatre heures du matin. Il fuma une cigarette sur le canapé, les cendres tombant sur ses doigts, la liasse de billets, chauds, loyaux, près de lui. Seize mille quatre cents livres. Comme tout le monde dormait profondément, il ne put annoncer sa victoire. Ça devrait attendre. Il s’allongea, les yeux grands ouverts, dans le salon sombre, habité d’un sentiment de solitude si intense qu’il lui parut insurmontable. Il entendait le souffle rauque de sa femme. Et ses deux fils, sa fille, jusqu’au poisson rouge… enveloppés d’une mystérieuse sérénité.

Il l’avait remarqué pendant son service militaire, en Turquie : quand plus de trois personnes dorment dans un lieu confiné, tôt ou tard leur respiration se synchronise. C’est peut-être la manière que Dieu a trouvée de nous dire que, si nous nous laissions aller, nous atteindrions l’harmonie, et il n’y aurait plus de disputes. Cette idée nouvelle le réjouit et il en profita un moment, mais même si l’harmonie existait, il ne pourrait en faire partie. Une pensée lui vint à l’esprit, comme à de multiples occasions : il était un homme comme tous les autres, ni meilleur ni pire, mais il trahissait les gens qu’il aimait. Il se demanda pour la énième fois si sa chair et son sang ne vivraient pas mieux sans lui.

Incapable de dormir, il quitta l’appartement à l’aube. Conscient que c’était de la folie, il emporta pourtant l’argent sur lui. Hackney grouillait de brutes et de voleurs qui se moqueraient bien de lui briser les côtes pour une telle somme. Il allongea le pas et tremblait, glacé, chaque fois qu’un étranger s’approchait de lui.

À l’usine United Biscuits, on l’accueillit comme un roi. Tout le monde savait. Pendant la pause déjeuner, Tariq vint le féliciter… et solliciter un service.

– Tu connais ma femme, dit-il dans un murmure confidentiel. Elle me tarabuste pour avoir une nouvelle cuisine.

Tariq avait une théorie à propos des cuisines britanniques : elles étaient délibérément minuscules et sombres pour inciter les gens à acheter des plats préparés. Les architectes étaient complices de cette conspiration, de même que les hommes politiques, les municipalités et les syndicats, qui touchaient des pots-de-vin des propriétaires de restaurants, et… sa diatribe pouvait durer des heures.

Adem hocha la tête avec un gentil sourire, alors qu’il savait que son frère aîné allait lui emprunter autant que possible et qu’il ne dépenserait que très peu pour la cuisine, thésaurisant le reste sur son compte épargne. Tariq gardait son argent. Adem avait du mal à croire qu’il s’agissait du même homme qui, tout jeune, avait si généreusement soutenu ses deux frères. À la mort de leur père, Tariq avait travaillé dur pour prendre soin d’Adem et de Khalil, mais, depuis quelques années, il était devenu presque avare – il compressait les tubes de dentifrice pour en extraire toute la pâte, découpait des coupons de réduction dans les journaux gratuits, éteignait le ballon d’eau chaude, réutilisait les sachets de thé, n’achetait que d’occasion et interdisait à sa famille de rien acquérir sans lui en avoir parlé d’abord, demandes auxquelles il répondait toujours par : « On n’en a pas besoin. »

Adem prit une inspiration saccadée.

– Est-ce qu’il t’arrive de penser à notre mère ?

Un jour ordinaire, jamais Adem n’aurait pu se résoudre à prononcer une telle phrase, mais puisque son frère sollicitait un service, il avait quelques droits. Il méritait de collecter des souvenirs en échange des billets. Pourtant, la question était si inattendue que, pendant un instant, Tariq parut ne pas trouver que dire. Une ride profonde se creusa entre ses sourcils, qui s’étendit à tout son front, ravivant les taches claires dues à une maladie infantile. Quand il réussit à parler, ce fut d’une voix dure, grognon.

– Et pourquoi je ferais ça ? C’était une bonne à rien.

Est-ce que tu n’as pas envie de savoir si elle est en vie, si elle a eu d’autres enfants, comment elle va, si on lui a manqué ? voulait s’enquérir Adem. Il faillit le faire, mais, dans le silence pesant qui suivit, il renonça.

– Je passerai chez toi ce soir pour t’apporter l’argent. Annonce à ma belle-sœur qu’elle va avoir sa cuisine de rêve.

Après le coucher du soleil, il se dit que s’il rejouait et gagnait ce soir aussi, il aurait deux fois plus de billets. Il pourrait alors donner de l’argent à Tariq et à d’autres, sans rien demander en échange. Motivé par cette noble cause, il retourna dans le sous-sol d’East London et revit la femme aux yeux bleus. À nouveau il la regarda observer la bille qui tournait sur le plateau. À nouveau il joua gros. Et il perdit. Tout.

*

Jamais je n’avais bégayé avant ce mardi 14 novembre 1978. Le jour où j’ai décidé de me procurer un couteau.

On était dans la cafétéria du lycée, mes copains et moi. Plateaux en plastique orange, tourtes à la viande, gâteau à la confiture, pichets d’eau métalliques, le cadre habituel. Je blaguais et, d’un seul coup, j’ai buté sur mes mots comme un crétin. Ça s’est produit si vite que tout le monde a cru que je plaisantais.

On parlait du match du lendemain. Chelsea affrontait le Dynamo de Moscou. Arshad, un Paki trapu, solide, qui rêvait de jouer en défense pour Nottingham Forest, a dit qu’il était prêt à parier ses Doc Martens toutes neuves que nos gars en bleu allaient gagner – une promenade de santé, selon lui –, mais on savait tous que c’étaient des conneries.

Furieux qu’on ne le prenne pas au sérieux, Arshad s’est tourné vers moi avec une lueur malicieuse dans les yeux, comme toujours quand il voulait quelque chose.

– Eh, tu vas me donner ton gâteau ?

– Nnn… non, ppppa qu… qu… quesssstion ! Llll… aisse ttom… bber.

Il m’a dévisagé. D’autres aussi, comme s’ils me voyaient pour la première fois. Puis quelqu’un a parlé de ce type d’une autre classe qui bégayait tant que plus personne ne lui adressait la parole. Pensant que je le singeais, ils ont éclaté de rire. J’ai ri, moi aussi. Mais, tout au fond de moi, j’ai senti une vague de panique. J’ai poussé mon plateau vers Arshad et je lui ai fait signe de manger ce qui restait. J’avais perdu l’appétit.

À la fin de la pause, je suis retourné en classe, complètement abattu. Comment avais-je pu souffrir si vite d’un tel défaut de langage ? Personne dans ma famille ne bégayait. Ces choses-là, ce n’était pas

génétique, en principe ? Peut-être pas. C'était sûrement un accident. Un épisode unique. Un problème cérébral temporaire, comme sous l'effet d'une drogue. Ça allait disparaître aussi soudainement que c'était apparu. Il fallait que j'en aie le cœur net. J'ai mis ma montre dans ma poche et je me suis approché de deux filles pour leur demander l'heure. Il n'est sorti de ma bouche qu'un son étranglé.

Elles ont pouffé de rire. Les idiotes ! Elles ont dû croire que j'en pinçais pour elles. Je me suis détourné, rouge de honte. Du coin de l'œil, j'ai vu ma petite amie qui surveillait chacun de mes gestes. Quand le cours d'histoire a commencé, Katie m'a envoyé un mot : *Maggie, Christine, Hilary. Si c'est un garçon, Tom.*

J'ai froissé le papier, que j'ai glissé dans ma poche. Immédiatement elle m'a lancé une autre boulette : *Qu'est-ce qui t'arrive ?*

J'ai haussé les épaules, pour signifier qu'il n'y avait rien d'important, mais, même si Katie a compris le message, elle n'a pas eu l'air convaincu. Je lui ai donc envoyé un autre bout de papier : *Je te raconterai plus tard.*

Pendant tout le cours, j'étais angoissé à l'idée que le prof me pose une question. Je deviendrais la cible de toutes les plaisanteries. Heureusement, il n'y a eu aucune question. Sitôt la torture terminée, j'ai pris mon sac et j'ai filé vers la porte. J'avais décidé de sécher le reste des cours et de rentrer tôt à la maison, pour une fois.

*

Il était quinze heures trente, quand je suis arrivé chez nous et que j'ai sonné. En attendant que la porte s'ouvre, mes yeux ont glissé vers le nom près de la sonnette : *ADEM TOPRAK.*

Ma sœur Esma l'avait calligraphié de sa plume fleurie. Contre sa volonté.

– On habite ici, nous aussi, avait-elle grogné. Pourquoi n'écrire que le nom de papa ?

Esma était toute menue, mais elle s'exprimait toujours avec des idées géantes : égalité des chances, justice sociale, droits des femmes… Mes amis la disaient folle ou communiste. Si elle avait eu le choix, elle aurait inscrit : *FAMILLE TOPRAK.*

Ou, mieux encore : *ADEM, PEMBE, ISKENDER, ESMA, YUNUS & LE POISSON ROUGE.*

Ça ou autre chose, ça m'était égal. Personnellement, j'aurais laissé la plaque anonyme. Ç'aurait été plus convenable, plus franc. Ç'aurait été ma manière de dire que personne ne vivait là. Pas vraiment. On ne vivait pas dans cet appartement, on y séjournait. Notre résidence n'était pas différente d'un hôtel une étoile où maman lavait les draps au lieu de les confier à une femme de chambre, et où chaque matin le petit déjeuner était le même : fromage blanc, olives noires et thé dans de petits verres – jamais de lait.

Arshad jouerait peut-être un jour en première division. Pourquoi pas ? Il pourrait remplir ses poches de photos de la reine et sa voiture de jolies filles, mais les gens comme nous seraient toujours des étrangers. Nous, les Toprak, n'étions que de passage dans la ville, une famille mi-turque, mi-kurde dans un mauvais quartier de Londres.

J'ai sonné à nouveau. Pas un bruit. Où pouvait bien être maman ? Elle ne s'était pas rendue aux *Ciseaux de Cristal*, puisqu'elle avait abandonné son emploi plusieurs jours auparavant. J'étais le chef de famille depuis le départ de papa, et je ne voulais plus qu'elle travaille. Elle avait beaucoup pleuré, mais sans me résister. Elle savait que j'avais mes raisons. Les gens bavardaient. Il n'y a pas de fumée sans feu. Je lui ai donc ordonné de rester à la maison. Il fallait que j'éteigne les flammes.

Personne au lycée n'était au courant de ce qui se passait. C'était inutile. Le lycée, c'était le lycée. La maison, c'était la maison. Katie ne savait rien non plus. Une petite amie, c'était une petite amie. La famille, c'était la famille. Il y a des choses qu'on ne mélange pas. Comme l'eau et l'huile.

J'ai pensé que maman avait pu aller faire des courses. Il faudrait que je lui parle de ça, aussi. J'ai sorti ma clé et je l'ai insérée dans la serrure, mais j'ai eu beau insister, ça n'a pas joué. La porte était verrouillée. Soudain, j'ai entendu des pas dans le couloir.

– Qui est-ce ? a demandé ma mère.

– Ccc'est mmm… oi, mmm… amm… an.

– Iskender ?

Il y avait de la panique dans sa voix, comme si quelque chose de terrible allait se produire. J'ai entendu un murmure, grave, rapide, et j'ai su que ce n'était pas la voix de ma mère. Mon cœur s'est emballé et j'ai

eu du mal à respirer. Je ne pouvais ni avancer ni reculer. J'ai donc continué à me battre avec la clé. Ça a duré une minute, plus peut-être, jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

Ma mère a bloqué l'entrée, les lèvres relevées pour sourire, mais les yeux trop vifs. J'ai remarqué une mèche de cheveux sortie de sa queue-de-cheval et un bouton de son chemisier blanc dans le mauvais trou.

– Iskender, mon fils… tu es rentré.

J'ignorais ce qui la surprenait le plus : que je sois rentré trois heures plus tôt ou que je sois son fils.

– Est-ce que tu vas bien ? m'a-t-elle demandé. Tu as une petite mine, mon sultan.

Ne m'appelle pas comme ça ! ai-je voulu dire. Ne m'appelle rien ! J'ai retiré mes chaussures sans un mot et je suis entré en force, la renversant presque. J'ai filé droit dans ma chambre, j'ai claqué la porte et j'ai traîné une chaise devant pour que personne ne puisse entrer. Je me suis jeté sur mon lit et j'ai tiré le drap par-dessus ma tête pour me concentrer sur ma respiration, comme on nous l'avait appris en cours de boxe. Inspirer. Expirer. Inspirer…

À l'extérieur, j'analysais des bruits secrets : le parquet qui craquait, le vent qui soufflait, la pluie tombant sur la ville. Au milieu de ces sons mêlés, j'ai entendu notre porte s'ouvrir et quelqu'un sortir, aussi discret qu'une souris.

Avant, elle m'aimait plus que tout – son premier enfant, son premier fils, Roniya Chavemin [2]. Tout était différent désormais. Gâché. Une larme a roulé sur ma joue. Je me suis giflé pour m'empêcher de continuer, mais ça n'a servi à rien. Je me suis giflé à nouveau, plus fort.

J'ai entendu ses pas dans le couloir, doux, réguliers comme les battements d'un cœur. Elle s'est arrêtée devant ma porte, mais n'a pas osé frapper. Je suivais ses mouvements, j'éprouvais sa culpabilité, je sentais sa honte. Nous avons attendu Dieu sait combien de temps, à écouter nos respirations, à deviner ce que l'autre devait penser. Puis elle s'est éloignée, comme si elle n'avait rien à dire, qu'elle ne me devait aucune explication, comme si mon opinion ne comptait pas, ni ma colère, ni ma douleur. Elle s'est éloignée de moi.

C'est alors que j'ai su que ce qu'Oncle Tariq m'avait dit sur ma mère était vrai. C'est alors qu'il m'est venu l'idée d'acheter un couteau. Manche en bois, lame repliable à pointe recourbée. Illégal, bien sûr.

Personne ne voudrait avoir des ennuis avec les flics en vendant un couteau à cran d'arrêt, surtout à un type comme moi, mais je savais où m'en procurer un. Je connaissais l'homme qu'il fallait.

Je n'allais blesser personne, je voulais juste faire peur à ma mère – ou à lui.

Iskender Toprak

1. Vent qui souffle du nord-est et qui apporte souvent de la pluie.
2. Signifie « Lumière de mes yeux » (en kurde).

PIQUE-NIQUE AU SOLEIL

Istanbul, 1954

Contrairement à ses amis, Adem avait passé son enfance déchiré entre deux pères : son *baba* sobre et son *baba* ivre. Les deux hommes occupaient le même corps, mais ils étaient aussi différents que la nuit et le jour. Le contraste était si flagrant qu'Adem soupçonnait que la boisson que son père engloutissait chaque soir devait être une sorte de potion magique. Elle ne transformait pas les crapauds en princes ni les dragons en sorcières, mais elle changeait en étranger l'homme qu'il aimait.

Baba (Le Sobre) était affable, disert, il aimait passer du temps avec ses trois fils (Tariq, Khalil et Adem) et il avait pour habitude d'emmener l'un d'eux partout où il allait, une loterie d'amour et d'intérêt. L'heureux élu accompagnait son père chez des amis, en promenade sur l'avenue Istiklal ou à son travail, un garage près de la place Taksim, où il était mécanicien en chef. De grosses voitures aux noms compliqués arrivaient pour qu'on les répare, ou pour que leurs propriétaires trouvent des pièces détachées – Chevrolet Bel Air, Buick Roadmaster, Cadillac Fleetwood ou la nouvelle Mercedes-Benz. Tout le monde ne pouvait pas s'offrir ces modèles, en ville, et leurs propriétaires étaient pour la plupart des politiciens, des hommes d'affaires, des chanceux au casino ou des joueurs de foot. On avait collé aux murs des photos des mécaniciens posant, tout sourire, à côté de leurs importants clients.

Parfois, Adem escortait baba au salon de thé, où ils passaient le temps à siroter du *salep* [1], du tilleul ou du thé en regardant des hommes de tous âges disputer des parties de backgammon et d'échecs. La politique était de toutes les conversations, ainsi que le foot et les nouvelles locales. Avec une élection nationale en ligne de mire, le salon de thé bourdonnait de débats animés. Le

Premier ministre – le premier de l'histoire du pays à avoir été élu démocratiquement – prétendait que son parti démocrate allait gagner haut la main. Personne ne pouvait deviner qu'il serait, en effet, réélu, ni qu'à la fin de son mandat il serait pendu par une junte militaire.

Durant ces après-midi paresseux, Adem imitait son baba (Le Sobre). Il faisait claquer sa langue sur un morceau de sucre et tenait son verre de thé le petit doigt dressé en l'air. Il y avait tant de fumée qu'à son retour à la maison ses cheveux dégageaient une puanteur de cendrier. Avec une légère moue de réprobation, sa mère Aïsha l'envoyait à la salle de bains. Il aurait aimé qu'elle ne le fasse pas. Il avait l'impression d'être un grand, quand il sentait le tabac. Le jour où il l'avoua à son père, baba rit.

– Il y a deux choses en ce monde qui font un homme d'un gamin. La première, c'est l'amour d'une femme. La seconde, c'est la haine d'un autre homme.

Baba (Le Sobre) expliqua que ceux qui ne connaissaient que la première s'amollissaient et devenaient des poules mouillées, et ceux qui ne connaissaient que la seconde durcissaient comme la roche. Quand on faisait l'expérience des deux, on y trouvait ce qu'il fallait pour devenir un Glaive d'Acier. Comme le savaient les bons artisans, la meilleure façon de rendre le métal solide est de le chauffer au feu et de le tremper dans l'eau.

– Il en va de même pour l'homme. Il a besoin de la chaleur de l'amour et d'être trempé dans la haine, conclut baba avant de marquer une pause pour que sa leçon soit digérée.

Si Adem s'inquiéta de ne pas avoir d'émotions aussi intenses, il garda cette angoisse pour lui. La même année, il souffrit de sa première crise d'asthme, une maladie qui disparaîtrait à l'adolescence, mais qui n'abandonnerait jamais vraiment son corps et le pourchasserait toute sa vie.

De temps à autre, baba (Le Sobre) rapportait des restes d'un abattoir du quartier – morceaux de viande, os, entrailles. À l'occasion, il empruntait la camionnette à ridelles de son patron et emmenait la famille pour un pique-nique avec barbecue. Adem et ses frères s'installaient à l'arrière et pariaient combien de saucisses ou de pieds de veau ils pourraient dévorer en un repas. Baba plaisantait dans la cabine, près de son épouse, et, quand il était d'humeur particulièrement joyeuse, il ouvrait la fenêtre et chantait. Ces chansons traditionnelles, il les claironnait si allègrement qu'on ne se rendait pas compte de leur profonde tristesse. Le cœur léger et gai, leur camionnette chargée de casseroles, de poêles et de nappes, ils montaient dans les collines dominant le

Bosphore. Ça les ennuyait qu’il y ait un cimetière dans le coin, mais ils n’y pouvaient rien. Depuis des temps immémoriaux, les morts d’Istanbul résidaient dans les zones les plus vertes offrant le meilleur panorama sur la ville.

Sitôt la voiture arrêtée, les garçons partaient en quête d’une place à l’ombre, tandis que leur mère priait pour l’âme des morts et leur demandait l’autorisation de s’installer quelques heures sur leur terre. Heureusement, les morts répondaient toujours par l’affirmative. Aïsha attendait quelques secondes et hochait la tête avant de disposer les coussins sur lesquels ils s’asseyaient. Elle allumait ensuite le poêle portable et préparait le repas, pendant que les garçons faisaient les fous, détruisaient des fourmilières, pourchassaient des criquets et jouaient aux zombies. Quand l’odeur de la viande grillée embaumait l’air, baba claquait dans ses mains pour indiquer que le moment était venu et qu’il allait ouvrir sa première bouteille de raki.

Il commençait lentement et accélérait peu à peu, à moins qu’il ne démarre vite et ne descende trois verres dans le temps que ça lui prenait en général pour en siroter un. D’une manière ou d’une autre, à la fin du déjeuner, il était déjà bien soûl.

Baba n’avait pas plus tôt terminé la première bouteille qu’il montrait des signes annonciateurs. Il grognait plus souvent, jurait et grondait les garçons pour des broutilles dont personne ne se souvenait par la suite. Tout l’agaçait : le plat était trop salé, le pain rassis, la glace pas assez froide… Pour se calmer les nerfs, il ouvrait une deuxième bouteille.

Derrière eux, le soleil s’abaissait vers l’horizon et les mouettes criaient, toujours sur le qui-vive. Le temps s’arrêtait, la forte odeur d’anis du raki suspendue dans l’air. Baba ajoutait de l’eau dans son verre pour voir le liquide transparent devenir laiteux, aussi embrumé que ses pensées. Au bout d’un moment, il se dressait péniblement, le regard solennel, le menton levé, et portait un toast au cimetière.

– Vous, les gars, vous en avez de la veine ! Pas de loyer à payer, pas d’essence à acheter, pas de bouches à nourrir, pas d’épouse qui vous casse les pieds, pas de patron qui vous engueule. Vous savez pas la chance que vous avez !

Les tombes écoutaient, le vent soulevait les feuilles mortes.

– Nous sommes poussière et nous retournerons à la poussière, déclarait baba.

Pour le trajet qui les ramenait à la maison, il ordonnait aux garçons de venir à l’avant avec leur mère et lui. Malgré toutes les précautions qu’ils prenaient, retenant chaque respiration angoissée, pesant chaque mot, il se produisait toujours quelque chose d’assez affreux pour que leur père pique une colère :

nids-de-poule sur la route, panneau indicateur disparu, chien errant qui passait devant la camionnette, les nouvelles à la radio. Ce nouveau type, Khrouchtchev, on se demandait s'il savait ce qu'il faisait, avec son cerveau baignant dans la vodka, une boisson vulgaire qui ne tenait pas la comparaison avec le raki ; Nasser attendait trop des Arabes, qui parlaient la même langue, mais ne s'écoutaient jamais les uns les autres ; et pourquoi le shah d'Iran ne divorçait-il pas de sa deuxième épouse qui, à l'évidence, ne pouvait lui donner d'héritier ?

– Quel bordel ! Quel monde de merde !

Baba (L'Ivrogne) maudissait la municipalité, le maire, le Premier ministre. Pendant quelques minutes bénies, son irritation visait le monde extérieur, épargnant sa famille. Puis, à tous les coups, quelqu'un dans la cabine faisait ou disait quelque chose qui l'agaçait. Un des enfants se tortillait, avait le hoquet, rotait, pétait ou gloussait, à moins que, pire encore, sa femme Aïsha ne le supplie de conduire plus lentement.

– Qu'est-ce qui ne va pas, chez toi ? demandait-il d'un ton posé qui ne correspondait guère à la sévérité de la question. Est-ce que je ne peux pas avoir la paix un moment ? Hein ? Tu veux que j'explose ? C'est ça que tu cherches ?

Personne ne répondait. Les garçons baissaient les yeux vers leurs genoux écorchés ou regardaient une mouche entrée par la fenêtre ouverte et incapable de ressortir.

Baba élevait la voix.

– Je travaille tellement que j'use mes doigts jusqu'à l'os. Tous les putains de jours ! Comme une mule ! Tout ça pour que vous ayez à manger ! Et c'est moi l'abruti de la famille ?

Quelqu'un murmurait *estağfurullah* [2] – piètre tentative réduite au silence par ce qui suivait.

– Vous êtes des vampires, tous, vous sucez mon sang ! braillait-il en retirant ses mains du volant pour montrer ses poignets, minces, tendineux. Est-ce que j'ai encore du sang pour vous nourrir ? Est-ce que vous m'en avez laissé ?

– Je t'en prie, tiens le volant, grommelait sa femme.

– Ferme ta gueule ! C'est pas toi qui vas m'apprendre à conduire.

Adem ne pouvait s'empêcher d'être désolé pour baba, la victime, à l'évidence, celui qui souffrait. La culpabilité rongeait chaque fibre de son corps. Ils avaient recommencé. Ils l'avaient irrité, alors qu'il les avait mis en garde à maintes reprises. Adem voulait réparer les dégâts, lui baiser la main, lui promettre de ne plus jamais lui sucer le sang.

– Est-ce que je te dis comment faire cuire les lentilles ? Bien sûr que non ! Parce que c’est pas mon boulot. Conduire, c’est pas *ton* boulot, femme ! Qu’est-ce que t’y connais, en voitures ?

Une fois, il avait écrasé les freins si fort que la voiture avait pivoté, comme sur de la glace. Ils avaient dérivé de l’autre côté de la route, droit dans un parterre de fleurs, n’échappant à la pente abrupte que de quelques mètres. Adem avait rouvert les yeux dans un monde incroyablement immobile, dans le silence parfait qui s’abat après un accident. Il avait remarqué, pour la première fois, le chuintement du vent, les traits de lumière dans l’air. Son frère Tariq tenait son coude, le visage tordu de douleur, les lèvres relevées autour d’un gémissement qui ne sortit jamais de sa gorge. Lentement, baba s’était extrait de son siège, la lèvre supérieure en sang. Il avait contourné la voiture et ouvert la portière de sa femme.

– Descends !

– Oh, je t’en prie ! avait murmuré Aïsha, le visage décoloré.

– J’ai dit : descends !

Il l’avait empoignée par le bras et l’avait traînée vers le capot, que le choc avait ouvert quand la voiture s’était immobilisée.

– Puisque tu sais tout sur les voitures, répare-la donc !

Sur le visage d’Aïsha, aucun muscle ne bougeait. Baba avait poussé sa tête vers le moteur et ne s’était arrêté que lorsque son front l’avait heurté violemment.

– Quoi ? Tu ne peux pas la réparer ?

Elle avait marmonné des mots si étranglés que ni Adem ni ses frères n’en avaient saisi le sens, mais ils entendirent tous baba annoncer :

– Ferme ta gueule, et ne me dis pas comment conduire !

Ensemble, deux des garçons et baba avaient extrait la voiture du parterre de fleurs. Tariq avait regardé sans un mot, serrant son bras fracturé contre lui. Leur mère elle aussi était restée sur le bord de la route, en larmes. C’était toujours la même chose. Chaque pique-nique commençait avec de grands espoirs et se terminait par des pleurs ou des blessures.

La nuit suivante, Adem arrivait à se convaincre que c’était son autre baba qui avait fulminé et crié, tout comme c’était son autre baba qui avait donné un coup de poing sur le volant ou dans le mur, sur la table, contre la porte, dans le vaisselier, et, quand ça ne suffisait pas, qui les avait frappés à coups de ceinture, qui une fois avait asséné un coup de pied dans le ventre de sa femme, l’envoyant dégringoler au bas de l’escalier. Ça l’aidait de se souvenir qu’il ne s’agissait pas

du même homme. Ça ne diminuait ni sa douleur ni sa peur, mais ça lui permettait plus facilement, le lendemain matin, d’aimer à nouveau baba (Le Sobre).

1. Un breuvage d’été fait avec du lait, du sucre et de la cannelle.
2. Signifiant à l’origine « votre santé, votre bonté », ce mot est utilisé pour dire « bien sûr que non ».

UNE PARCELLE DE VÉRITÉ

Londres, décembre 1977

Il y avait un salon pour les artistes, en coulisses. Personne d'autre que Roxana ne l'appelait ainsi. Elle était la seule à considérer cette loge froide et exiguë qui puait la cigarette, le talc, le parfum et la sueur, comme un lieu où les artistes pouvaient se détendre avant d'entrer en scène. Non qu'elle se prît pour une *artiste*. Ce n'était pas le cas. Quand il fallait qualifier sa profession, elle utilisait d'autres mots : interprète, entraîneuse, amuseuse, danseuse exotique.

Il était presque minuit. Dans moins d'un quart d'heure, ce serait son tour de faire son numéro. Elle examina son costume et pulvérisa de la poudre dorée sur sa poitrine. Pour sa première apparition, elle portait la tenue d'une danseuse de samba : tiare aux plumes d'un violet flamboyant, soutien-gorge orné de pierres et de paillettes, pantalon métallique argenté avec en dessous le plus petit des strings, qu'elle révélerait à la fin. Avec une aisance née de l'habitude, elle ouvrit son coffret de maquillage et rangea les disques de coton et les brosses de toutes tailles. C'était un vieux coffret tout usé, utilisé bien des fois par de nombreuses femmes. Les éponges avaient pris une teinte de moisissures toxiques, les applicateurs de mascara étaient encombrés d'une croûte épaisse et certaines couleurs de la palette de fards étaient épuisées, leurs emplacements la regardant comme des orbites vides. Il ne restait plus de turquoise, par exemple, ni de platine ni de champagne – les ombres préférées de Roxana. Elle choisit donc l'améthyste, à nouveau.

Pour finir, elle peignit ses lèvres d'un rouge framboise lumineux et ajouta du gloss. Puis elle remonta ses seins et les disposa pour les faire paraître plus gros, plus rebondis, dans son soutien-gorge en dentelle. Jamais on ne parlait de « poitrine » en Angleterre. On utilisait de drôles de noms, à la place : enjoliveurs, flotteurs, lolos, nénés, nibards, nichons, roploplos, tétons.

Un jour, elle avait dansé en privé pour un vieux monsieur – un député conservateur qui vendait des fourrures au noir, à ce qu'on disait. Il lui avait demandé : « Secoue tes cloches pour moi, chérie ! »

Il lui avait fallu quelques secondes pour comprendre précisément à quelle partie de son corps il faisait allusion.

Elle avait fait de remarquables progrès en anglais, au fil des ans, même si elle n'arrivait pas à se débarrasser de son accent. Parfois, elle insistait délibérément sur les *r*, allongeait ses *u*, remplaçait des *w* par des *v*. Puisqu'elle ne pouvait se défaire de son accent, elle l'exagérait, s'exprimant comme les Anglais s'attendaient à entendre une Russe parler – car c'était ce que Roxana disait à toute personne qu'elle rencontrait : qu'elle venait de Russie.

En vérité, elle était bulgare, mais, en Angleterre, même à Londres où l'on entendait tant de langues et de dialectes dans la rue, les gens ne savaient pas grand-chose de sa patrie. Les Balkans restaient pour eux un puzzle aux innombrables pièces, chacune aussi peu familière et excentrique que sa voisine. Si Roxana disait qu'elle venait de Bulgarie, ses interlocuteurs hochaient poliment la tête et ne demandaient rien de plus, mais chaque fois qu'elle annonçait qu'elle était née et avait été élevée en Russie, ils réagissaient par un barrage de questions. C'était intrigant, voire romantique, de venir du pays de la neige, de la vodka, du caviar et, curieusement, des espions du KGB.

« Les filles qui ont les plus grandes ambitions retombent plus bas », la prévenait-on. Si c'était vrai, même si elle devait trébucher, même si son rêve ne devait durer que le temps d'un battement d'aile de papillon, ça valait la peine d'essayer, non ? Roxana était sa propre création. Elle s'était trouvé un nom (Roksana, Roxane ou Roxie, comme les hommes disaient tour à tour), une nationalité, un passé, un avenir, une histoire à raconter. La vérité, sa vérité, n'était pas dissimulée sous de multiples couches, comme sous le jupon d'une dame de l'époque victorienne. Elle était la somme de tous les mensonges et de toutes les affabulations qui la constituaient : une fille originaire d'un petit village de Bulgarie, qui prétendait être russe, et dansait la samba brésilienne dans un club de strip-tease au cœur de Londres.

*

En coulisses, au-delà des rideaux rouge magenta qui n'avaient pas été nettoyés depuis des siècles, voire jamais, Roxana était prête, parée de tous ses atours. Elle jeta un coup d'œil entre les panneaux : le pub était bondé. Encore une nuit chargée. Elle repéra les habitués et quelques nouveaux clients : les célibataires, les fiancés, les divorcés récents, les maris de longue date. Noirs, Jaunes, Blancs. Jeunes et vieux, mais surtout entre deux âges.

C'est alors qu'elle le vit au bar, en train de siroter lentement un soda, ce Turc aux cheveux noirs et au visage trahissant un désespoir infini et qui portait ses appréhensions comme une veste mangée aux mites. Elle l'avait vu pour la première fois dans la salle de jeu où l'un des propriétaires chinois l'avait invitée. C'était là qu'elle avait appris son nom : Adem. Elle l'avait regardé gagner une forte somme à la roulette. Tout autre homme aurait flambé cet argent jusqu'à plus soif, mais il était revenu le lendemain, il avait joué plus gros encore et il avait tout perdu. Elle le méprisait pour sa stupidité. Elle l'applaudissait pour sa témérité.

Depuis, il venait à chacun de ses spectacles et chaque fois l'invitait à boire un verre. Il se montrait attentionné, l'interrogeait sur son passé dans l'espoir d'entendre les confessions les plus sinistres. La seule parcelle de vérité qu'elle avait laissé échapper concernait son père et la boisson.

– Vraiment ? Ton vieux était donc exactement comme le mien ! Baba est mort d'une cirrhose.

C'est alors qu'elle avait senti une boule dans son estomac, comme si elle avait trébuché sur un obstacle invisible. Elle ne voulait pas connaître la triste histoire de cet homme. Elle ne voulait connaître la triste histoire de personne. Elle voulait seulement inventer ses propres histoires, se rassurer en sachant qu'elles n'étaient pas réelles, qu'elles ne le seraient jamais.

Elle pouvait le rembarrer, lui dire de ne plus s'approcher d'elle. Il en serait blessé, mais ça vaudrait mieux pour lui – et pour sa famille. Peut-être qu'alors il serait fidèle à son épouse, mais elle en doutait. Les hommes comme lui, dès qu'ils se mettaient à fréquenter ces lieux et à fantasmer sur une escapade romantique que la vie leur avait refusée, ne revenaient pas à leur famille, à moins de faire l'expérience d'un désastre mémorable.

SERMENT DE POIDS

Londres, octobre 1977

Yunus était le seul des enfants Toprak né en Angleterre. Il parlait parfaitement anglais ; son turc était plus hésitant. Ses cheveux auburn bouclaient aux extrémités et ses joues s'ornaient de quelques taches de rousseur. Ses oreilles décollées lui conféraient un charme puéril. Sa mère prétendait qu'il avait une tête un peu disproportionnée, assez grosse pour son âge, parce qu'*il pensait trop*. Ses yeux passaient du vert mousse au vert myrte, selon la couleur de ses vêtements et son humeur. Il portait le nom du prophète Jonas – le prophète en fuite, l'homme qui, apprenant qu'il était destiné à dire au peuple une vérité qu'il n'était pas prêt à entendre, avait pris la direction des collines puis était monté à bord d'un bateau dans l'espoir d'échapper à la mission que Dieu lui avait confiée, l'homme qui avait été avalé par une baleine et qui avait subi trois jours et trois nuits dans le noir, seul, rongé de remords.

À sept ans, Yunus adorait écouter cette histoire, son visage s'éclairant de curiosité en se représentant les entrailles du poisson – sombres, profondes et humides. L'histoire l'intéressait pour une autre raison : comme le prophète, Yunus avait tendance à s'échapper à toute vitesse. Quand il n'aimait pas l'école, il s'enfuyait ; quand il n'aimait pas sa maison, il fuyait sa famille. Au plus petit moment d'ennui, il se levait, prêt à s'enfuir à nouveau. En dépit des efforts incessants de Pembe, il passait beaucoup de temps dehors, maîtrisant à tel point les ruelles et les allées de Hackney qu'il pouvait diriger les chauffeurs de taxi.

Pembe avouait ne jamais avoir compris comment ses enfants pouvaient être si différents, et Yunus était différent. C'était l'introverti. Le philosophe. Le rêveur. L'ermite qui vivait dans sa propre grotte imaginaire, celui qui trouvait des richesses dans les choses ordinaires, de la compagnie dans la solitude, de la

beauté partout. Si Iskender et Esma se méfiaient des gens et se querellaient, s'ils en voulaient à la vie, Yunus ne méprisait personne et n'appartenait qu'à lui. Si chaque membre de la famille se sentait étranger, bien que pour des raisons différentes, Yunus semblait le plus à l'aise dans sa peau. Quand il se repliait en lui-même, il était si satisfait qu'il n'avait besoin d'aucune distraction. Il aurait pu vivre dans le ventre d'un poisson.

Tout cela parce qu'il n'avait eu sa dose ni de son ventre ni de son lait, pensait Pembe. De ses trois enfants, Yunus était le seul prématuré qui, de plus, avait refusé le sein et avait dû être élevé au biberon.

– Tu vois le résultat ? Ça l'a rendu distant, inaccessible, se plaignait-elle.

Alors qu'Iskender aspirait à contrôler le monde et qu'Esma voulait le changer une fois pour toutes, Yunus voulait le comprendre. Simplement.

*

En 1977, au début de l'automne, Yunus fut le premier à remarquer que quelque chose n'allait pas, chez sa mère. Elle était renfermée, perdue dans ses pensées. Elle avait oublié de lui donner son argent de poche, et elle le nourrissait moins, lui enfournant peu d'aliments dans la bouche – et c'est là que Yunus comprit qu'il se passait quelque chose de grave. Pembe n'aurait jamais négligé de le nourrir. Même le matin de l'Apocalypse, elle se serait assuré qu'il monte au ciel le ventre plein !

Yunus ne s'inquiétait pas pour lui – il ne se préoccupait que des autres. De toute façon, il avait trouvé un moyen de se faire de l'argent de poche, davantage que ce que Pembe lui avait jamais donné.

Il y avait une maison dans Moulins Road, à quelques rues au nord-ouest de son école, un grand bâtiment victorien solitaire, abandonné et hanté par des fantômes, à en croire les voisins. Yunus avait découvert son toit pentu, sa galerie sur trois côtés et ses fenêtres en ogive lors d'une de ses myriades d'explorations du quartier. De jeunes squatters l'occupaient, des punks, des anarchistes, des nihilistes, des écolos, des pacifistes, ceux que la société avait rejetés et les déviants de toutes opinions, dont bon nombre sans aucune affiliation. C'était un groupe pittoresque, presque uniquement en rouge et noir. Personne, dans la famille Toprak, ne savait comment Yunus les avait rencontrés, mais les squatters aimaient bien cet enfant réfléchi. Ils l'envoyaient faire des courses quand ils étaient trop crevés ou quand ils n'avaient tout simplement pas envie de bouger.

Pain, fromage, lait, jambon, barres chocolatées, poches de tabac, papier à rouler… Yunus avait appris à obtenir le meilleur prix pour chaque achat. Il arrivait aussi qu'on lui demande de récupérer des paquets chez un Asiatique au visage rébarbatif qui vivait dans un immeuble mal éclairé à dix minutes en vélo ; une corvée que Yunus redoutait en secret, alors même que l'homme lui donnait un pourboire et ne posait aucune question. Il régnait là une odeur gênante, de décomposition, de maladie. Le squat puait aussi, plus encore ; pourtant, sous les lourds effluves qui recouvraient tout et tous, flottaient d'autres arômes : de fleurs, d'épices, de feuilles – de vies en transition.

Dans la maison, un escalier montait sur trois étages, si raide et son bois si pourri qu'il oscillait quand on l'empruntait. Les murs des deux premiers étages avaient été démolis, créant un espace ouvert utilisé comme dortoir. Jusqu'aux baignoires qui étaient transformées en lits ! Au troisième, c'était ce qu'ils appelaient « l'agora ». Les squatters s'y retrouvaient régulièrement, comme les Grecs antiques dans leur cité-État, et ils y discutaient, votaient et entérinaient les décisions de la communauté.

La plupart des meubles étaient réservés à l'agora : lampes récupérées chez des revendeurs, fauteuils et chaises dépareillés, canapés troués de brûlures de cigarettes, le tout posé sur un tapis d'Orient à motifs complexes sur fond rouge, un peu élimé par endroits, mais encore en bon état. Personne ne savait d'où venait cet élément le plus précieux du squat. Autour s'empilaient des montagnes de livres, de magazines, de fanzines, parmi les tasses de café et les verres de vin vides, les biscuits rances, les harmonicas et un lecteur de cassettes inutilisable que personne ne tentait de réparer. Tout appartenait à tous, et peu de choses appartenaient à quiconque.

Le nombre de résidents changeait d'une semaine sur l'autre. Yunus le découvrit lors de sa seconde visite, quand il fut accueilli par de nouveaux visages et apprit que certains habitants qu'il avait vus étaient partis.

– C'est comme une maison flottante, expliqua un type avec un sourire de drogué. C'est notre navire et nous voguons dans le Grand Inconnu. En chemin, des passagers débarquent et d'autres montent à bord.

Les cheveux de ce type, colorés en jaune canari, formaient des piques ressemblant à des flammes. On aurait cru sa tête en feu.

– Ouais, une arche, confirma une jeune Irlandaise aux yeux en amande, à la crinière noir charbon et au sourire lumineux.

Elle se tourna vers l'enfant :

– Salut, je m'appelle…

Yunus n’entendit pas son nom. Ni alors, ni plus tard. Il était trop concentré sur sa bague de lèvre, ses sourcils percés, ses tatouages sur les bras, les épaules et le décolleté. Devant son air stupéfait, elle lui demanda de s’approcher et lui montra toutes les images visibles de son corps – une passionnée d’art faisant visiter sa collection à un invité.

Elle avait un archer sur le bras gauche pour représenter son signe – Sagittaire. Comme elle ne voulait pas que l’archer se sente seul et misérable, elle lui avait adjoint un ange avec une harpe en or. De la nuque vers les épaules s’épanouissait une fleur de lotus, blanche à reflets métalliques, dont les racines descendaient au bas de son dos. Sur son bras droit, une superbe rose poussait du mot « Tobiko ».

– Qu’est-ce que ça veut dire ? demanda Yunus.

– Oh, c’est une longue histoire.

– Ma sœur dit qu’une longue histoire, ça n’existe pas, qu’il n’y a que des histoires courtes et celles qu’on ne veut pas révéler.

– Hum, c’est cool ! Et qu’est-ce qu’elle fait, ta sœur ?

– Elle veut être écrivain. Elle veut écrire des romans où personne ne tombe amoureux, parce que l’amour, c’est pour les idiots.

La fille éclata de rire, puis lui raconta l’histoire de son tatouage. À une époque, elle avait écrit « Toby » sur son poignet, le nom de son petit ami. *Il était dans la musique, toujours bourré*. Elle l’aimait quand même. Un jour, elle lui a annoncé qu’elle était enceinte. Ce n’était pas vrai : elle voulait juste voir sa réaction. Les hommes partaient aux deux extrêmes, en apprenant ce genre de nouvelle. On ne savait jamais à quoi s’attendre. Ils changeaient. Le plus gentil pouvait se montrer sans cœur, et le plus distant devenir délicat, plein de considération, *tout à fait zen*.

– Qu’est-ce qu’il a dit, ton amoureux ?

– Oh, il a pété les plombs ! Il n’a vraiment pas assuré, ce sale rat !

Toby avait demandé si le bébé était bien de lui. Même dans ce cas, avait-il déclaré, c’était à elle de *régler le problème*. C’est alors qu’elle l’avait jeté, même si ça la torturait. Effacer un tatouage, c’est pas de la rigolade, et il reste une cicatrice. Elle n’avait rien contre les cicatrices – elles faisaient partie de la vie –, mais elle ne voulait pas de sa cicatrice à lui sur elle. Elle était donc allée voir un artiste, qui avait transformé Toby en Tobiko.

– Ouah ! Et ça veut dire quoi ?

– Oh, c’est juste un plat japonais. Des œufs de poisson volant.

– Des œufs de poisson volant… murmura Yunus comme s’il refusait de rompre le charme.

Devant ses yeux, des dizaines de poissons volants sautèrent hors de l'eau et glissèrent gracieusement vers le soleil couchant. Yunus, l'enfant à qui l'on avait donné le nom du prophète qui avait survécu dans le ventre d'une baleine, était amoureux.

Dès lors, il se rendit à la maison des squatters à la moindre occasion. Ils lui permettaient de rester avec eux, même quand ils n'avaient pas de courses à lui confier. Il s'asseyait près de Tobiko, suspendu à ses lèvres, bien qu'il fût rarement capable de suivre la conversation. *Chômage, fausse conscience, droits des travailleurs,* hégémonie culturelle… Si on se place hors de la société, il est impossible d'impulser des changements notoires à l'intérieur, apprit-il, mais si on s'intègre au système, il détruit votre âme. *Donc, comment est-ce qu'on transforme quelque chose de l'intérieur tout en en étant immunisé, gamin ?* Yunus réfléchit en sirotant son thé fumé entre de rares lichettes de vin, mais son esprit eut beau atteindre des sommets, il ne trouva pas de réponse.

La nuit, Yunus rêvait du squat, emporté sur un océan si parfait qu'il se confondait avec le ciel, où s'élevaient et se précipitaient les mouettes. Les squatters, sirènes folâtres, pataugeaient dans l'eau, braillards, nus. Tobiko se dressait au sommet d'une falaise, ses longs cheveux noirs flottant dans le vent, et elle lui faisait signe – pure joie. Yunus répondait à son salut, le soleil sur le visage, puis plongeait dans l'azur et nageait jusqu'à en avoir les muscles douloureux.

Au matin, il constatait une fois de plus qu'il avait mouillé son lit.

*

On ne cuisinait guère, au squat, sauf pour préparer leur plat fétiche : le chili con carne – viande hachée, tomates en boîte, sac de haricots rouges. Pour dîner, on se contentait de biscuits, de barres chocolatées, de pommes, de bananes et de pâtisseries du supermarché approchant de leur date d'expiration. Si elle était d'humeur, Tobiko confectionnait des gâteaux avec ce qu'elle trouvait dans la cuisine et une quantité généreuse de haschisch.

Le conseil municipal de Hackney tentait depuis longtemps d'expulser les squatters pour pouvoir rénover la demeure et la vendre avec un beau bénéfice. La guerre faisait rage entre les deux groupes. Récemment, le conseil avait coupé l'électricité. Il y avait donc, à chaque étage, des bougies et des lampes à huile projetant des ombres mystérieuses et mouvantes sur les murs. Les toilettes

étaient souvent engorgées et l'eau rare. Yunus n'arrivait pas à comprendre pourquoi Tobiko vivait là. S'il était plus âgé, s'il travaillait et disposait de son propre appartement, il lui demanderait d'habiter avec lui. Sauf qu'elle entraînerait probablement le Capitaine à sa suite, et le Capitaine inviterait toute la troupe, parce que les chefs ont besoin de gens à commander, et tout le monde se retrouverait chez lui, et son appartement, en quelques semaines, serait identique au squat.

Celui qu'on appelait « le Capitaine » était un étudiant malingre aux yeux gris ardoise, aux dents tachées de tabac, aux cheveux coupés si court qu'on n'aurait su en distinguer la couleur. Il avait tendance à énoncer tout haut ce qui lui passait par la tête. Il adorait parler, sa voix se faisant plus passionnée à chaque nouvel argument adressé à son auditoire fasciné. Le Capitaine fut le premier à appeler Yunus « Muzzie[1] ». L'enfant n'avait jamais entendu ce mot, et il ne l'aima pas.

– T'inquiète, le rassura Tobiko quand Yunus lui confia son trouble. En dépit des apparences, il n'est pas raciste. Comment pourrait-il être raciste alors qu'il est antifasciste, hein ?

Yunus ouvrit de grands yeux.

– Je veux dire qu'il est du genre à mettre les gens dans des cases, juste pour savoir où les situer. Son esprit fonctionne comme ça.

– Ma sœur Esma aime les mots, elle aussi ! l'interrompit Yunus, conscient que c'était une remarque idiote.

– Le Capitaine n'aime pas les mots, sourit Tobiko. Il leur fait l'amour.

L'envie et le désespoir durent se lire sur le visage du gamin, car soudain Tobiko l'attira vers elle et lui déposa un baiser sur le front.

– Mon petit chou, si seulement tu avais dix ans de plus !

– Ça arrivera, déclara Yunus comme une évidence en rougissant jusqu'aux oreilles. Dans dix ans.

– Dans dix ans, j'aurai tout d'un pruneau desséché, croulante, ridée…

Elle ébouriffa ses cheveux, un de ses gestes préférés, et dont Yunus n'aurait jamais admis qu'il le détestait.

– Je grandirai vite, tenta-t-il.

– Oh, je le sais ! Tu es déjà le plus vieux petit garçon que j'aie connu.

Elle l'embrassa de nouveau, sur les lèvres cette fois, légères, humides. Il eut l'impression d'embrasser la pluie.

– Ne change jamais, mon biquet, murmura Tobiko. Ne laisse pas le système capitaliste te saisir dans ses serres.

– D'ac… cord.

– Donne-moi ta parole ! Non, attends ! Jure sur quelque chose qui est important pour toi.

– Le Coran ? risqua Yunus timidement.

– Oh ! oui, c’est une brillante inspiration.

C’est alors que, les lèvres tremblantes, le cœur battant la chamade, Yunus, sept ans, promit à Allah que jamais il ne laisserait le système capitaliste s’approcher de lui – bien qu’il n’eût pas la moindre idée de ce que ça pouvait signifier.

*

Prison de Shrewsbury, 1990

Elle est enfin arrivée. L’affiche de Harry Houdini. L’homme qu’on ne pouvait ni enchaîner ni menotter. Ni emprisonner, d’ailleurs. Mon idole. C’est une de ses premières photos, en noir et blanc, avec beaucoup de nuances de gris. Houdini est jeune, un magicien tout en nerfs, au front large et au regard stupéfiant. Les manches de son smoking sont relevées pour montrer la demi-douzaine de menottes autour de ses poignets. Aucune trace de peur sur son visage, juste un air vague, pensif. On dirait qu’il sort d’un rêve.

Je l’ai mise au mur. Top la regarde et sourit. Mon compagnon de cellule s’appelle Patrick, mais personne ne s’en souvient. Chaque fois que quelque chose attire son attention – ce qui se produit assez souvent, même dans un lieu aussi insipide que le nôtre –, il dit : « Ouah ! C’est top ! » D’où son nom.

Top est plus jeune que moi, un peu plus petit. Le teint cireux, le cheveu rare, des yeux marron, gravement chargé. Quel que soit l’âge d’un prisonnier, sa mère croit toujours que c’est un bon garçon corrompu par de mauvaises fréquentations. En général, c’est des conneries. Dans le cas de Top, c’est vrai. Ce gentil garçon de Stafford s’est mêlé au groupe qu’il ne fallait pas. Le plus drôle, c’est que ces crétins ont réussi à se faire la malle, alors que Top en a pris pour dix ans. C’est comme ça. Les chacals s’en sortent. Seuls ceux qui les imitent se font coffrer. Je ne dis pas qu’on vaut mieux qu’eux. Jouer au chacal, c’est pire que d’en être un, parfois.

Je ne le lui ai jamais dit, mais les yeux de Top me rappellent ceux de Yunus. C’est lui qui me manque le plus. Je n’ai pas été un bon grand frère. Je n’ai pas été là quand il a eu besoin de moi, trop occupé à livrer les mauvaises batailles.

Yunus est devenu célèbre. Il a du talent, paraît-il. Il n’est venu me voir que deux fois en douze ans. Esma me rend encore visite de temps à autre, mais pas dernièrement. Elle me dit combien je lui manque, combien elle a pitié de moi et combien elle me déteste, dans cet ordre. Pas Yunus. Il a coupé les ponts et il s’est enfui, comme toujours. Les mots les plus acerbes d’Esma ne me blessent pas autant que l’absence de mon petit frère. Je voudrais qu’il me pardonne – s’il en trouve la force dans son cœur. Je n’espère pas qu’il m’aime. Ce serait illusoire. Je veux qu’il me pardonne pour son propre bien. La colère est mauvaise. Elle donne le cancer. Les hommes comme moi y sont habitués, mais Yunus mérite mieux.

– C’est qui, ce type ? demande Top en montrant le mur.

– C’était un grand magicien. Le meilleur.

– Ah, ouais ?

– Ouais. Certains de ses trucs restent un mystère.

– Il pouvait faire disparaître des gens ?

– Il pouvait faire disparaître des putains d’éléphants !

– Ouah, c’est top !

On a passé l’après-midi à parler de Houdini, la tête pleine d’histoires et, dans le cas de Top, pleine de came. J’aime une fumette, de temps en temps, mais pas plus. Pas de cachetons, pas de crack, pas d’héroïne. J’ai jamais essayé et j’essaierai jamais. Je ne vais pas descendre cette route-là. Quand je rappelle à Top qu’il devrait arrêter, il met son pouce dans sa bouche et fait des bruits de succion.

– Je suis pas un bébé.

– Ta gueule !

Il sourit comme un mauvais garçon, cette tronche de camé, mais il n’insiste pas. Il sait qu’il est le seul à pouvoir me parler comme ça et il mesure mes limites.

Peu après l’appel du soir, Martin apparaît avec un gardien, petit, râblé, qu’on ne connaît pas. Il a une fossette au menton et les cheveux si noirs que je me demande s’il les teint.

– L’officier Andrew McLaughlin a pris ses fonctions ce matin. On visite quelques cellules.

Martin va bientôt partir à la retraite, et il veut s’assurer qu’on respectera ce jeune homme venu le remplacer. Silence embarrassé. On est tous gênés et on ne sait pas quoi dire. Soudain, les yeux de Martin se posent sur l’affiche, derrière moi.

– Qui a eu cette idée ? murmure-t-il, et, sans attendre une réponse, il se tourne vers moi : C’est toi, hein ?

Martin est un mauvais acteur. Il a déjà vu l’affiche. S’il n’avait pas approuvé, jamais je ne l’aurais récupérée. Il fait comme s’il la découvrait, juste pour montrer au nouveau qu’il a beau avoir l’âge de la retraite, il connaît tous les trucs. Il dit que, toutes ces années, il en a vu des images aux murs – des portraits de famille, des icônes religieuses, des photos de stars de cinéma, de joueurs de foot ou de cricket, des unes de *Playboy* –, mais Houdini, c’est le pompon !

– Est-ce que tu aurais perdu l’esprit ? me demande Martin en gloussant.

– Peut-être.

L’officier Andrew s’approche et renifle l’air autour de moi, comme un chien de chasse sur une piste.

– À moins qu’il ne prépare une évasion. Houdini était un spécialiste de la chose.

Qu’est-ce que c’est, cette histoire ? Les veines de mon front se mettent à pulser.

– Pourquoi je ferais un truc pareil ?

– Ouais, reprend Martin avec un regard soudain dur. Pourquoi il ferait ça ?

Il se tourne vers le nouveau venu et lui explique :

– Alex est ici depuis 1978, et il ne lui reste que deux ans à tirer.

– Un an et dix mois.

– Ouais, confirme Martin comme si ça résumait tout.

Comme d’habitude, plusieurs sentiments s’affrontent sur le visage de Martin, un mélange de dégoût et de respect. Le dégoût date du premier jour et n’a jamais disparu – le mépris pour un homme qui a commis le pire crime imaginable et qui a gâché la seule vie que Dieu lui a donnée. Le respect est venu bien plus tard et sans que je m’y attende. On a une longue histoire commune, Martin et moi.

L’expression de l’officier Andrew est tout autre.

– Je crois connaître ton cas, dit-il froidement. Je me souviens avoir lu un article et de m’être demandé comment on peut faire ça à sa propre mère.

Je me rends compte que nous avons le même âge. Non seulement ça : nous sommes de la même étoffe. On aurait pu fréquenter les mêmes pubs, à l’adolescence, embrasser les mêmes filles. Une impression étrange me serre la gorge, comme si je me regardais dans un miroir déformant. Andrew est l’homme que j’aurais pu devenir si j’avais emprunté un chemin différent, et je suis le prisonnier qu’il aurait pu devenir s’il n’avait pas réussi à esquiver les tentations à l’ultime minute.

– Quatorze ans, hein ? Quel gâchis ! dit-il.

Martin tousse nerveusement. On ne fait pas allusion à un crime comme on parlerait de la pluie et du beau temps. On n’en arrive là qu’en dernière extrémité. On ne rappelle pas ce qui s’est produit autrefois. Un prisonnier est enfermé dans le passé, de toute façon.

– Alex a pris un tournant, depuis quelques années, intervient Martin du ton d’un guide touristique. Il a connu des jours sombres et il revient à la lumière.

Ce cher vieux Martin ! Tellement optimiste ! J’ai connu l’enfer, c’est vrai, mais il sait, et Top sait, et je sais, et le fantôme de ma mère sait que j’y suis encore.

J’avais une sale réputation. Je suppose que c’est toujours le cas. C’était difficile de comprendre ce qui me mettait en colère. Je ne m’en rendais pas compte, la plupart du temps. Dès que je m’énervais, je devenais violent. Mon poing gauche valait une pierre, qu’ils disaient. Parfois, j’explosais. Parmi les autres prisonniers, les seuls qui se comportaient comme ça étaient les accros au crack. Quand ils sont en manque et qu’il n’y a pas de moyen de se fournir, ils pètent un câble. Pourtant, je n’étais pas un camé, et c’est sans doute ce qui me rendait encore plus effrayant. C’était mon état naturel, puisque j’étais sobre. Je me faisais du mal. Parce que je n’aimais pas ce qui grouillait à l’intérieur de ma tête. J’écrasais des cigarettes dans mes paumes. Elles gonflaient, comme des yeux tuméfiés. Je scarifiais mes jambes. Il y a beaucoup de viande, sur une jambe, sur les cuisses, même sur les genoux et les chevilles. Plein de possibilités. Un rasoir, à Shrewsbury, est plus précieux qu’un rubis, mais pas aussi difficile à trouver.

– Vous apprendrez à vous connaître, tous les deux, affirma Martin.

– Je n’en doute pas, dit l’officier Andrew.

Top observe la tension qui monte. Il est mal à l’aise. Il sait ce qui se passe. Il a déjà vu ça. Parfois, un maton prend l’un de nous en grippe, et c’est pour toujours. Ça commence mal, et jamais ça ne s’arrange.

Le guide touristique tente à nouveau une réconciliation.

– Alex est boxeur. C’est notre athlète. Il a gagné une médaille, au lycée.

Inutile de dire que ça ne fait rire personne. J’aimerais remercier Martin de prendre ainsi ma défense, mais si je détache les yeux du jeune officier, ne serait-ce qu’une seconde, je n’aurai plus de protection.

Il doit voir que je ne suis pas une mauviette. La dernière fois que j’en ai été une, c’était il y a vingt ans. J’étais un gamin dans un arbre, fuyant sa circoncision. Ça n’a servi à rien. Depuis, je n’ai plus jamais été faible. J’ai eu tort, plus que tort, mais jamais je n’ai été faible. Je ne flanche donc pas, je ne cille pas, je fixe cet Andrew qui me regarde, probablement pour la même putain de raison.

Puis ils partent.

*

Je me réveille en sursaut au milieu de la nuit. Au début, je crois que ma mère m’a rendu visite, mais j’ai beau me concentrer, je ne sens pas sa présence. Pas de bruissement, pas de douce lumière. Il n’y a que Top qui ronfle, pète, grince des dents, combat ses démons.

Je me redresse dans mon lit et je regarde autour de moi pour découvrir ce qui a bien pu me réveiller… Et je la vois. Une page de journal, par terre. Quelqu’un a dû la glisser à travers les barreaux de la porte. À la faible lueur venant du couloir, je la ramasse. C’est un article du *Daily Express*.

Un jeune garçon tue sa mère « pour l’honneur »
– 2 décembre 1978.

Un jeune de 16 ans, d'origine kurde de Turquie, a poignardé sa mère à mort dans le quartier de North London. Ce serait un crime d'honneur. Iskender Toprak a poignardé Pembe Toprak devant la maison familiale, dans Lavender Grove, à Hackney.

Cette mère de trois enfants, âgée de 33 ans, aurait eu une aventure extraconjugale. Les voisins disent que, bien qu'ils aient encore été mariés, Adem et Pembe Toprak ne vivaient plus ensemble. « Quand le père est absent, l'honneur de la mère est gardé par le fils aîné, Iskender, dans ce cas », a expliqué un témoin. La police enquête pour déterminer si l'adolescent, qui est toujours en fuite, a agi seul, ou s'il a été le pion d'autres membres de la famille pour exécuter un meurtre organisé de concert.

La porte-parole de Scotland Yard a révélé au Times *que ce n'est ni le premier ni le dernier cas au Royaume-Uni et en Europe. Elle a annoncé qu'on menait à l'heure actuelle 150 enquêtes sur des morts liées à des crimes d'honneur. « Hélas, le nombre pourrait être plus élevé, puisque tous les cas ne sont pas confiés à la police, a-t-elle regretté. La famille et les voisins en savent plus que ce qu'ils nous disent. Les plus proches des victimes sont ceux qui retiennent les informations les plus cruciales. C'est un cancer croissant de la société moderne, étant donné que, dans nombre de communautés, on considère que l'honneur de la famille est plus important que le bonheur de ses individus. »*

Mes mains tremblent tant que l'article claque comme une feuille dans le vent. Il me faut une cigarette. Ou un verre. Quelque chose de fort et de simple. Mon père ne l'a jamais appris, mais les garçons et moi, on buvait une bière ou du cidre, de temps en temps, mais jamais du whisky. C'était un autre monde. J'en ai goûté pour la première fois sous ce toit. On trouve tout, en prison, si on sait comment s'y prendre.

J'ai plié le papier en deux, rabattu les coins vers le milieu. Un carré, deux triangles, un rectangle… J'ai fait se rejoindre les coins, j'ai tiré les triangles et voilà : un bateau en papier. Je l'ai posé par terre. Il n'y a pas d'eau pour qu'il flotte. Pas de vent pour gonfler ses voiles. On dirait qu'il est en ciment. Il ne va nulle part. Comme la douleur dans ma poitrine.

Iskender Toprak

1. Nom désobligeant donné aux musulmans.

ESMA

Londres, décembre 1977

On habitait Hackney, dans une rue appelée Lavender Grove. Ma mère regrettait qu'il n'y ait pas de buissons de lavande, juste le nom. Elle ne cessait d'espérer trouver, un jour, dans un jardin discret, ou au coin d'une rue, une plantation oubliée, une mer lavande.

J'adorais le quartier. Les coiffeurs afro, le café jamaïcain, la pâtisserie juive, l'Algérien derrière son étal de fruits qui prononçait mon nom d'une drôle de façon et m'offrait toujours quelque chose, le musicien sans le sou, un peu plus loin, qui répétait chaque jour, fenêtres ouvertes, et qui m'a initiée, sans que je le sache, à l'œuvre de Chopin, l'artiste qui dessinait votre portrait pour deux livres au marché de Ridley Road et qui fit le mien, un jour, contre un simple sourire. Tous les horizons, toutes les couleurs.

Avant cette maison, on vivait à Istanbul, où Iskender et moi avons passé notre petite enfance. Ça appartient à une autre époque, à un autre pays. C'est là que notre famille habitait avant de déménager en Angleterre, en mai 1970, juste avant la naissance de Yunus. Comme beaucoup d'expatriés, maman avait une mémoire sélective. Du passé abandonné, elle se rappelait surtout, presque uniquement, les bonnes choses – le soleil si chaud, les pyramides d'épices au marché, les effluves d'algues dans le vent. Le pays natal restait immaculé, un eldorado, un foyer où se réfugier, sinon dans la vraie vie, du moins en rêve.

Mes souvenirs étaient plus mêlés. Du passé qu'ils ont partagé, les enfants ne retiennent sans doute pas les mêmes éléments que leurs parents. De temps à autre, je me remémorais le sous-sol de la vieille maison, les fauteuils couleur azur, les napperons blancs au crochet sur les tables basses, les étagères de la cuisine, les traces de moisissure sur les murs, les fenêtres près du plafond qui

donnaient sur la rue… L'appartement, je le vois peu éclairé, avec le son permanent d'une radio crépitant de parasites et une légère odeur de décomposition. Toujours la pénombre ; que ce soit le matin ou l'après-midi, ça ne faisait aucune différence.

J'étais petite, quand ce lieu était mon foyer. Je m'asseyais en tailleur sur le tapis du salon et je regardais, la bouche entrouverte, par le bandeau des fenêtres, juste sous le plafond. Derrière, de droite et de gauche, des jambes circulaient en foule, celles de ceux qui allaient travailler, qui partaient faire des courses ou qui sortaient se promener.

Observer les pieds des passants et tenter de deviner quelle était leur vie constituait un de nos jeux préférés, à tous les trois, Iskender, maman et moi. Si on voyait une paire de talons aiguilles bien cirée frapper le sol d'un pas vif, la sangle de cheville joliment ajustée, maman disait : « Je crois qu'elle va retrouver son fiancé. » Puis elle forgeait une curieuse histoire d'amour et de peine de cœur. Iskender était très bon à ce jeu, lui aussi. Il repérait des mocassins usés et sales et fabriquait l'histoire d'un homme au chômage depuis un bout de temps, si désespéré qu'il allait cambrioler la banque du quartier, où un employé à la sécurité l'abattrait d'un coup de feu.

Si notre sous-sol ne bénéficiait guère de la lumière du soleil, il recevait beaucoup de pluie. Le crachin ne le menaçait en rien, mais, en cas de grosse averse, les évacuations débordaient et engloutissaient la pièce du fond sous un lac noir et boueux. Les planches à découper et les cuillers en bois, les cadres de photos et les paniers en osier nageaient bien. Les plats de cuisson au four, les cendriers, les théières et le mortier en marbre avec son pilon n'avaient aucune chance. Si le vase posé sur la table s'enfonçait rapidement, les fleurs en plastique qu'il contenait flottaient. Quant au grattoir à dos… J'aurais bien aimé qu'il coule ; ça n'arrivait jamais.

Mes parents parlaient de déménager mais, même s'ils en avaient eu les moyens et s'ils avaient trouvé un sous-sol plus lumineux dans ce quartier pauvre, rien n'aurait garanti qu'il aurait mieux supporté les célèbres trombes d'eau d'Istanbul. Il est aussi possible que, les années passant, ils se soient attachés à leur appartement. Bien que sombre et humide, c'était chez eux.

Istanbul… Dans les circonvolutions de ma mémoire, le nom de la ville se distingue des centaines de mots que j'ai rangés tout au fond, au fil de ma vie. Je le pose sur ma langue, je le déguste lentement, avec envie, tel un bonbon. Si Londres était un bonbon, ce serait un caramel – riche, intense et traditionnel. Istanbul, par contre, serait un morceau de réglisse à la cerise – un mélange de

saveurs opposées, capable de transformer l'aigreur en sucre, la douceur en amertume.

*

À Istanbul, peu après que mon père a parié deux mois de salaire et tout perdu, ma mère a travaillé au-dehors pour la première fois. On n'avait jamais autant eu besoin d'argent. Pendant qu'Iskender était en classe, maman allait chez des riches prendre soin de leurs jeunes enfants, leur faire la cuisine, nettoyer leur appartement, récurer leurs toilettes, repasser leurs vêtements et, à l'occasion, proposer une épaule sur laquelle s'épancher. Elle me confiait à une voisine, une vieille femme à la langue acérée et un peu sourde, mais plutôt gentille.

Le soir, maman nous racontait, en guise d'histoire avant de dormir, la vie dans les villas, où les enfants ont chacun leur chambre et où les maris modernes invitent leurs femmes à boire un verre avec eux. Un couple avait mis un disque de jazz dans une machine et avait dansé – ce qu'elle n'avait guère apprécié, parce qu'ils avaient marché sur le tapis avec leurs chaussures sales. Ça l'avait confortée dans l'idée que les riches sont bizarres – sinon, pourquoi voudraient-ils plonger une olive verte dans leur cocktail, abîmer un beau tapis et déguster des carrés de fromage jaune au bout de piques en bois ?

Après avoir travaillé pour plusieurs familles, maman a trouvé un emploi à plein-temps. Ses patrons étaient célèbres. La femme, une actrice, venait de donner naissance à une petite fille. Quant à son mari, nous n'avons jamais su précisément ce qu'il faisait, mais il était toujours très pris et voyageait beaucoup. Ma mère devait s'occuper de la maison, du bébé et de l'actrice, qui ne semblait pas très bien s'adapter à sa nouvelle vie. Nerveux, souffrant de coliques, le bébé vagissait sans cesse ; la jeune maman pleurait tout aussi facilement, davantage parfois. Elle était ravissante, avec ses yeux en amande, ses cheveux de jais, son nez effilé, ses mains fines aux toutes petites veines. Si ses fans l'avaient vue ainsi, ils auraient sans doute été déçus, mais maman compatissait avec cette femme fragile et dépendante.

La vieille dame qui me gardait est tombée malade, et maman a pris l'habitude de m'emmener. Pendant que je jouais, elle travaillait et dispersait en secret des graines de cardamome autour du lit de l'actrice pour la protéger contre les djinns. Ensuite, on prenait un bus et un *dolmush* [1] pour rentrer à la maison, à

l’heure où le ciel bas assombrissait la ville. Un mois passa. Maman attendait son salaire, mais il n’y était pas fait allusion, et elle était trop timide pour réclamer.

Un après-midi, alors qu’elle préparait le repas et que je jouais sous la table de la cuisine, le mari est arrivé. Il dégageait une odeur un peu sure, un mélange d’after-shave et de whisky. Il n’a pas remarqué ma présence. Les yeux injectés de sang mais mutins, il a titubé vers maman et l’a saisie par les hanches.

– Chut ! a-t-il murmuré en posant un doigt sur ses lèvres. Elles dorment.

Elles dorment. Elles ne nous verront pas. Elles dorment. On peut se coucher aussi. Je t’achèterai des belles choses. Des chaussures, des sacs, des vêtements, une paire de boucles d’oreilles en or… Tu es une femme bien, une sainte. Je t’en supplie, aie pitié de moi ! Ma femme n’en saura jamais rien. Ton mari non plus. Elles dorment. Je ne suis pas un mauvais homme. Mais je suis un homme, comme n’importe quel autre, et j’ai des besoins. Mon épouse n’est plus une femme. Elle a changé depuis le bébé. Elle pleure tout le temps, gémit. Toute la ville dort.

Ma mère l’a repoussé contre le mur. Étant donné son degré d’ébriété, il n’a opposé que peu de résistance. Les bras ballants, son corps s’est amolli comme s’il était vide, une sorte de jouet en caoutchouc. Ma mère m’a tirée d’une main, a saisi son sac de l’autre et nous sommes parties dans le couloir – jusqu’à ce que nous nous rendions compte que nous n’avions pas de quoi payer le transport du retour.

– Monsieur, a murmuré ma mère, vous ne m’avez pas payée.

Il était à la porte, un peu instable.

– Tu veux de l’argent ? a-t-il demandé, surpris.

– C’est mon mois…

– Tu me traites comme ça, et en plus tu veux mon argent ? Tu parles d’une salope !

Nous sommes sorties de la maison à toute vitesse. Nous avons pris le bus, nous sommes descendues à notre arrêt habituel et nous avons décidé de marcher le reste du chemin. Comme maman ne faisait pas attention aux directions que nous empruntions, peu à peu nous nous sommes éloignées des avenues pour nous retrouver dans des ruelles qui serpentaient apparemment vers nulle part. La nuit tombait. Nous sommes arrivées au bord de la mer, dans un quartier où nous n’avions jamais mis les pieds. Les vagues s’écrasaient sur d’énormes rochers noirs. Nous nous sommes assises pour reprendre notre souffle, contempler les splendeurs de la ville et son indifférence envers nous.

Je suis partie ramasser des coquillages. Alors que j'étais près de l'eau, j'ai remarqué deux hommes qui s'approchaient de ma mère. Ils grignotaient des graines de tournesol dont ils recrachaient les cosses, laissant derrière eux une traînée rappelant celle du Petit Poucet.

– Bonsoir, ma sœur ! a lancé le premier. Tu as l'air triste. Qu'est-ce qu'une femme comme toi fait ici à une heure pareille ?

– Ouais, on dirait que tu as besoin d'aide, a suggéré l'autre.

Ma mère n'a pas répondu. Le nez humide de larmes, elle a fouillé dans son sac à la recherche d'un mouchoir. Elle y a trouvé quelques épingles à cheveux, les clés de la maison, des factures à payer, une poignée de noisettes qu'elle avait oublié de me donner, une photo de ses enfants, un miroir qui a reflété sa mélancolie, mais pas de mouchoir.

– Tu sais où dormir, ce soir ? Pourquoi tu ne viendrais pas avec nous ?

– Ouais, on prendrait soin de toi, a susurré l'autre.

– Je n'ai pas besoin de votre aide ! a rétorqué ma mère, irritée.

Elle s'est tournée vers la rive et elle a crié :

– Esma, viens ici, tout de suite !

Les hommes ont été surpris de découvrir ma présence, mais n'ont pas renoncé. Ils se sont mis à nous suivre en silence. C'était un jeu. Ma mère résisterait. Ils insisteraient. Ma mère résisterait. Ils insisteraient. Ma mère céderait.

– Laissez-moi tranquille ! Vous ne voyez pas que je suis mariée ?

L'un des hommes l'a regardée nerveusement ; l'autre a pouffé de rire et levé les yeux au ciel.

– Et alors ?

Dans l'obscurité humide, il y avait de moins en moins de passants, et la circulation automobile se faisait rare. Nous nous sommes dépêchées en évitant les coins où la lune projetait des ombres grises sur les arbres. Des femmes accompagnées de leur mari ou de leur frère profitaient du privilège de leur protection. Dix minutes s'étaient écoulées, voire davantage, quand nous avons croisé un vieil homme avec un petit garçon.

– *Selamun aleykum !* Est-ce que tout va bien ?

– On est perdues ! ai-je déclaré sans attendre que ma mère réagisse.

Le vieil homme a gentiment hoché la tête et m'a souri.

– Et où habites-tu, ma chérie ?

Maman a marmonné le nom du quartier mais, par courtoisie, elle a ajouté qu'il ne devait pas s'inquiéter pour nous.

– Eh bien, vous avez de la chance ! Mon petit-fils et moi allions justement par là.

– Mais non ! a protesté l'enfant, un peu plus âgé que moi.

Le vieil homme lui a serré l'épaule.

– Parfois, le chemin le plus court est de suivre celui d'un ami.

Il s'est tourné vers les deux hommes derrière nous et les a regardés si durement qu'ils ont baissé les yeux, soudain gênés.

C'est ainsi que nous avons pris la direction de la maison, maman, le vieil homme, le petit garçon et moi. J'ai inspiré l'air salé que le vent apportait de la mer, infiniment reconnaissante à ces étrangers apparus de manière si inattendue et devenus des compagnons de route. Quand nous avons atteint notre rue, maman a demandé à l'homme le nom de son petit-fils.

– Yunus, a-t-il répondu fièrement. Il sera circoncis le mois prochain, *inshallah* !

– Si Dieu me donne un autre fils, je me souviendrai de vous et je l'appellerai Yunus, pour qu'il soit aussi bon pour les étrangers que vous l'avez été pour moi.

*

Dans l'appartement en sous-sol, assis sous une fenêtre à cette heure pleine d'un vide couleur ardoise, mon père attendait, fumant cigarette sur cigarette. Dès qu'il a entendu notre clé dans la serrure, il s'est levé d'un bond.

– Où est-ce que vous étiez ?

– On a dû marcher, a répondu maman avant de se tourner vers moi. Esma, retire ton manteau et va dans ta chambre !

Elle m'a poussée dans le couloir et elle a refermé la porte avec une telle énergie que le battant a rebondi et qu'il est resté entrouvert.

– Je n'avais pas assez d'argent pour le dolmush.

– Comment ça, t'avais pas assez ? Combien ils t'ont donné ?

– Rien. Je ne retournerai pas travailler chez eux.

– Qu'est-ce que tu racontes ? On a des dettes, tu le sais !

– Ils ne m'ont pas payée.

Pendant près d'une minute, je n'ai pas entendu un son. Puis, comme sortant des profondeurs marines pour prendre une bouffée d'air, mon père s'est exclamé :

– Tu rentres à la maison à pas d'heure et tu t'imagines que je vais croire tes mensonges ? Où est l'argent, espèce de putain ?

Il y avait un grattoir à dos, sur le canapé, un outil jaune moutarde taillé dans une corne de bélier. En un clin d'œil, il s'en est emparé et l'a lancé vers maman, si distraite par ses paroles qu'elle n'a pas pensé à esquiver le coup. L'engin l'a frappée sur le côté avec un bruit sourd et lui a infligé une coupure au cou.

Non, mon père Adem Toprak ne frappait ni sa femme ni ses enfants. Pourtant, d'autres soirs dans les années à venir, comme ce premier soir, il perdrait facilement patience et proférerait des chapelets de jurons, des mots pleins de pus et de bile. Il fracasserait des objets contre les murs tout en haïssant le monde entier, qui le poussait vers le gouffre où il retrouvait l'ombre d'un père violent, qui l'attendait pour lui dire qu'il pourrait ne pas être bien différent de lui.

1. Minibus servant de navette.

UNE BOÎTE DE BAKLAVAS

Un village près de l'Euphrate, 1961

Né et élevé à Istanbul, Adem ne quitta pas la ville avant d'avoir dix-huit ans. Emportant une valise pleine de sous-vêtements propres, de l'eau de Cologne à la lavande et une boîte de baklavas, il monta dans un bus et arriva vingt-quatre heures plus tard, épuisé, désorienté, dans une bourgade du sud-ouest de la Turquie dont il ne savait pas grand-chose. De là, il grimpa à l'arrière d'un camion jusqu'à un village près de la frontière nord de la Syrie. C'était là que son frère Khalil faisait son service militaire depuis cinq mois.

Le visage tanné par le soleil hivernal, Khalil avait perdu un peu de poids, mais c'était surtout son comportement qui avait changé. Ses yeux avaient pris une lueur rêveuse et il semblait étrangement réticent, comme si porter l'uniforme avait modifié son caractère. S'il exprima sa reconnaissance en acceptant les sous-vêtements et l'eau de Cologne, il parut plus pensif que joyeux. Adem l'examina avec curiosité, car lui aussi deviendrait soldat dans un an. Le service militaire étant obligatoire, il avait décidé de s'en acquitter juste après son diplôme de fin d'études secondaires. L'université, ce n'était pas pour lui et, de toute façon, il ne pourrait pas se l'offrir. À son retour de l'armée, il trouverait un emploi, se marierait et aurait six enfants, trois garçons et trois filles. Tout ça, en résumé, c'était son avenir tel qu'il le prévoyait.

Les heures de visite terminées à la garnison, Adem quitta son frère et repartit à dos d'âne pour le village le plus proche. La terre gelée, de la couleur d'une bouillie d'avoine, s'étendait aussi loin que portait le regard. La nature était résistante ici, invincible. Alors qu'il contemplait le paysage, il se rendit soudain compte qu'il avait oublié de donner à Khalil la boîte de baklavas.

Kısmet ! songea-t-il. *Peut-être est-elle destinée à quelqu'un d'autre.*

En arrivant, Adem trouva le *muhtar* – le chef du village. Par un heureux hasard, son père avait été en relations d'affaires avec lui, dans le passé. Les deux hommes avaient beau ne pas s'être revus depuis des années, ils étaient restés en contact grâce à des amis communs. Avant d'entreprendre son voyage, Adem avait donc envoyé une carte postale à cette relation de son père pour le prévenir de sa venue. Il s'inquiétait du fait qu'il n'ait pas répondu.

– Une carte postale ? s'exclama le chef du village quand Adem frappa chez lui. Quelle carte ? Je n'ai rien reçu !

C'était un homme à la peau sombre, si grand qu'il devait se pencher pour franchir les portes. Une épaisse moustache en guidon de vélo ornait sa lèvre et ses rouflaquettes semblaient lissées à l'huile.

– Je… Je suis désolé… Je ferais mieux… bafouilla Adem.

– Mais où crois-tu donc aller ?

– Je… Écoutez, je…

– Aucun visiteur n'a jamais été importun sous ce toit ! rugit le chef du village.

Il fallut un moment à Adem pour comprendre que le Kurde n'était pas en colère contre lui. Qu'il ne criait pas. Que sa voix était naturellement puissante et rauque, que son turc était si rouillé que le parler lui donnait l'air irrité, alors qu'il ne l'était pas.

– Eh bien, je vous remercie. Ce n'est que pour une nuit…

– Une nuit ? Tu ne peux pas repartir si vite ! Il y a un mariage, dans deux jours. Tu dois te joindre à nous, sinon la famille du marié s'en offusquera.

Comment ces gens pourraient-ils s'en offusquer, alors qu'ils ne le connaissaient même pas ? aurait voulu demander Adem. Les coutumes étaient différentes, dans cette partie du pays, et bien plus impératives. De plus, il n'avait aucune raison de se dépêcher de rentrer à Istanbul, surtout qu'il n'y avait personne au désespoir de le voir revenir.

Les noces, si gaies soient-elles, étaient une source de tristesse pour Adem, parce qu'elles lui rappelaient sa mère Aïsha. Son nom n'était plus mentionné chez eux, ses photos avaient été détruites, comme si elle n'avait jamais existé. La dentelle qu'elle avait crochetée, les mouchoirs qu'elle avait brodés, les colliers qui ornaient jadis son long cou, ses blouses, ses bas, les épingles à cheveux qu'elle avait portées, avaient tous été jetés dans un feu de joie allumé par son baba (L'Ivrogne).

C'est ainsi qu'Adem accepta l'offre du chef et resta au village à se gorger de beurre, de crème et de miel. Le lendemain, dans l'après-midi, le chef faisait la sieste, sa femme et ses filles polissaient les cuivres, ses fils s'étaient lancés dans

une partie de trictrac. Adem avait revu son frère le matin. Cette seconde visite avait été plus courte, mais non moins chargée d'émotions. Il avait à nouveau oublié les baklavas ! N'ayant aucun goût pour le trictrac et sans rien de mieux à faire, il sortit se promener.

Il flâna dans le village, observant les maisons délabrées, les fissures dans les murs, les enfants sans chaussures, l'impression de temps arrêté. Tout était nu et sinistre, mais curieusement fascinant. Sur un sentier, il croisa une meute de chiens errants qui se roulaient dans la poussière. Un molosse à fourrure brune et aux yeux injectés de sang montra les dents. Les autres l'imitèrent en grognant, les oreilles en arrière. Adem fit demi-tour et se mit à courir, bien qu'il sût que ça inciterait la meute à le poursuivre. Hors d'haleine, il se précipita pour descendre le sentier boueux sans savoir où ça le mènerait, jusqu'à ce qu'apparaisse une modeste maison, précédée d'une cour avec poules et poulets. Quelqu'un était assis sur le muret, ni gamine ni femme, qui, à l'évidence, se moquait de son affolement. Adem fonça vers elle et entra dans le jardin sans sa permission, la confiance qu'elle arborait lui promettant un refuge.

Les chiens atteignirent le jardin quelques secondes plus tard et l'entourèrent de toutes parts. Un d'entre eux s'approcha dangereusement, ramassé sur lui-même. À l'instant où il allait attaquer, la jeune femme claqua dans ses mains et cria, d'une voix mi-autoritaire mi-amusée, quelques mots dans une langue qu'Adem ne comprenait pas. L'effet fut magique. L'un après l'autre, les animaux s'assirent, tête baissée, la queue entre les pattes.

Adem contempla celle qui l'avait sauvé, ennuyé que ce fût une fille, mais profondément soulagé. Elle avait une fossette dans la joue gauche et de grands yeux bien symétriques de la couleur d'un lac sans fond. Elle tenait une sorte de pâtisserie dont elle reprit la dégustation vorace. Jamais il n'avait vu une fille montrer un tel appétit.

– Tu as peur des chiens ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas.

– S'ils le sentent, ils vont t'effrayer. Ce sont des animaux intelligents. Ma sœur les adore, dit-elle en se penchant en avant comme pour lui révéler un secret. Pas moi.

Elle parlait turc avec un fort accent. Une Kurde ignorante, se dit-il. Probablement pleine de poux. Il jeta un coup d'œil à ses cheveux tressés avec soin, couleur noisette avec des reflets ambre et or. Il figea sa main en l'air. Il avait une telle envie de toucher ces tresses !

– Comment se fait-il que tu connaisses le turc, contrairement à la plupart des gens du village ? demanda-t-il.

– J'ai fréquenté l'école. Comme toutes mes sœurs. Mon père y tenait.

Adem scruta la maison, les robes, les jupes et les chaussettes accrochées pour sécher.

– Combien de sœurs as-tu ?

– Je suis la septième de la famille.

– Ouah ! Pas de garçon ?

Elle le confirma et changea de sujet.

– Tu en veux ? C'est moi qui l'ai fait.

Il prit un bout de la pâtisserie offerte et enfonça les dents dans la pâte riche et légère. Il ne s'attendait pas à ce que ce soit si bon. Les chiens levèrent la tête, pleins d'espoir, leur queue battant la poussière. Sous leurs yeux pleins de reproches, ils mangèrent un silence, ne sachant comment continuer la conversation.

– Je vis à Istanbul, finit par déclarer Adem.

– Vraiment ? Tout le monde dit que c'est magnifique.

– C'est exact, répondit Adem avec une certaine fierté.

Il décida qu'il aimait bien la légèreté de cette jeune fille, l'aisance avec laquelle elle parlait le fascinait et le rassurait.

– Je peux te poser une question ? demanda-t-elle soudain, et, sans attendre la réponse, elle continua sur sa lancée. Est-ce vrai que les pavés des rues d'Istanbul sont en or ?

Qui peut bien être cette fille, s'interrogea Adem, *assez courageuse pour s'opposer à une meute de chiens sauvages, mais assez naïve pour croire de telles balivernes ?* Il était pourtant subjugué par son charme.

– Oui, en effet. Si tu épouses quelqu'un comme moi, tu pourras venir à Istanbul et le constater par toi-même.

– Pourquoi est-ce que je t'épouserais ? osa-t-elle en rougissant.

– Parce que je t'emmènerais loin d'ici.

– Je ne veux pas partir. J'ai plus que ce qu'il me faut, ici.

Adem se demandait que rétorquer quand ils entendirent une voix de femme, dans la maison. La jeune fille sauta du muret et se planta face à lui, retenant ses yeux par l'intensité de son regard. Puis elle se tourna vers les chiens et agita un index impérieux :

– Laissez-le tranquille !

À peine avait-elle disparu qu'Adem ressortait de la cour à pas comptés. Le chef de la meute ne le quittait pas des yeux et, quand il passa tout près de lui, il grogna, le faisant sursauter au point qu'il laissa tomber le reste de sa pâtisserie. Consterné, il regarda le délice sucré se couvrir de terre.

Il n'y avait pas de trottoirs en or, à Istanbul. Ni nulle part ailleurs dans le monde. Il fallait oublier ce rêve. Ces merveilles n'existaient que dans les légendes et les contes de fées. Le monde réel, avec ses gens réels, ressemblait à ce mélange de sucre et de terre, et il avait plus ou moins le même goût. Ne le savait-elle pas ?

*

Le lendemain, Adem assista au mariage, une cérémonie à mille lieues de ce qu'il avait jamais connu. Il se déroula dans une cour remplie d'hommes de tous âges installés en demi-cercle. Un musicien s'acharnait sur un tambour tandis qu'un autre soufflait dans une clarinette. Les enfants couraient en tous sens sans surveillance. Les femmes étaient reléguées sur un toit plat, leur visage à demi couvert, leurs mains ornées de henné. Adem remarqua que les hommes célibataires veillaient à ne pas lever les yeux. Il fit donc de même et regarda droit devant lui.

Face à l'entrée se tenaient les pères des futurs époux, assis côte à côte sans échanger un mot. En fonction de leur rang ou de leur degré de parenté, les familles avaient pris place de chaque côté. La fiancée et son promis trônaient au centre, pour que tout le monde puisse les voir. Le jeune homme avait été rasé de près et il souriait. Il était impossible de connaître les sentiments de la jeune femme, puisque son visage était dissimulé sous un voile rouge et or. De temps à autre, une femme approchait discrètement et lui offrait de quoi se désaltérer. Ensemble, elles soulevaient à peine le voile pour que la reine de la fête puisse boire sans rien renverser sur sa robe, mais sans être vue non plus.

Adem avait prévu de s'asseoir dans un coin reculé, quand le chef du village le repéra et beugla, en montrant un siège près de lui :

– Le citadin, viens à côté de moi !

Il s'exécuta et se réjouit de profiter de la fête jusqu'à ce que son voisin sorte un pistolet et se mette à tirer en l'air. D'autres l'imitèrent immédiatement. Dans un vacarme assourdissant, une des balles frappa une maison, y laissant un trou et envoyant voler la poussière des tuiles. Craignant d'être touché, affolé, Adem

regarda autour de lui et, au milieu du chaos, il retint son souffle quand il la vit, debout sur un toit, qui baissait les yeux vers lui, calme, sans peur, comme consciente d'être le seul être serein dans un monde ayant échappé à tout contrôle.

Sitôt les tirs terminés, Adem s'excusa sous prétexte d'aller se soulager, alors qu'il voulait trouver un moyen de parler à la jeune fille. Il n'avait pas plus tôt passé le portail qu'il la repéra, assise près du puits, occupée à préparer un énorme pot de boisson au yaourt. Quand était-elle descendue du toit ?

– Ça me fait plaisir de te revoir, dit-il.

– Qu'est-ce que tu racontes ? demanda-t-elle en posant sur lui un regard glacial.

Adem pensa qu'elle devait faire semblant de ne jamais l'avoir rencontré par pudeur et par modestie, qualités qui, sans aucun doute, étaient exigées d'une jeune femme dans un tel lieu. Il décida de jouer le jeu.

– Je suis désolé ! Je n'aurais pas dû vous aborder ainsi. Vous ne me connaissez pas, bien sûr. Je m'appelle Adem. Puis-je apprendre votre nom ?

– Pourquoi est-ce que je vous dirais mon nom ? rétorqua-t-elle avec un sourire ironique qui creusa une fossette dans sa joue droite.

Ses yeux étaient différents, aujourd'hui ; les mêmes, et pourtant changés, avec une lueur de condescendance, à ce qui sembla à Adem. Dépité, il crut qu'elle se moquait de lui. Il s'excusa et s'éloigna.

Quand il revint, après avoir uriné derrière un buisson et s'être quelque peu calmé, elle n'était plus au puits. La mariée partait vers sa nouvelle demeure, montée sur un cheval à robe ivoire tenu par un petit garçon, pour qu'elle ait des fils. On avait orné la crinière de l'animal de rubans rouges et de perles en verre représentant le mauvais œil et tressé sa queue. Tandis qu'un groupe d'enfants et plusieurs femmes suivaient le cheval en hululant et en applaudissant, les hommes s'installaient pour le banquet de noce. Des jeunes apportèrent de grands plateaux ronds en cuivre. En les rejoignant, Adem huma le pain plat et la viande. Dès qu'il arriva dans la cour, il l'aperçut, visiblement pressée, un gamin en pleurs dans les bras.

– Pourquoi es-tu en colère contre moi ? lui demanda-t-il en lui bloquant le passage.

– Quoi ? Pourquoi serais-je en colère contre toi ? s'étonna-t-elle en riant.

L'enfant, stupéfait lui aussi, s'était tu.

– Alors, pourquoi n'as-tu pas voulu me donner ton nom ?

Elle repoussa une mèche de cheveux dans son foulard et sourit :

– Parce que tu ne me l’as pas demandé. Mais puisque tu le fais maintenant, c’est Jamila.

Il hocha la tête en guise de remerciement.

– Et quel est le tien ?

– Je te l’ai dit il y a une minute !

L’étonnement ne fit que passer sur le visage de la jeune femme.

– Tu as sans doute parlé à Pembe, ma sœur jumelle. Quand l’as-tu vue ?

Comme déclenchés par cette question, les tirs reprirent. L’enfant éclata en sanglots et Jamila dut fuir la cour. Adem resta planté là, un peu étourdi, mais soulagé. Une jumelle ! Oui, ça expliquait tout. Le comportement dur, le regard de glace. Ce n’était pas Jamila. Pas *sa* Jamila.

Le soir, Adem contempla par la fenêtre le croissant de lune qui envoyait des rais argentés sur les toits du village. Les lumières dans les maisons ressemblaient à des cigarettes luisant dans le noir. Istanbul lui manquait, et il était content de partir bientôt. Pourtant, qu’allait-il faire à propos de Jamila ?

Il se rendit auprès du chef du village, qu’il trouva en tenue de nuit en train de fumer sa pipe. La lampe à huile près de lui, qui projetait des ombres sur les murs, soulignait les cernes sous ses yeux.

– Je voulais vous donner cette boîte de baklavas pour vous remercier pour votre hospitalité et…

– Oh, je ne peux pas en manger, hélas ! soupira le chef. J’ai du diabète.

Adem baissa les yeux vers la boîte. Peut-être était-elle destinée à quelqu’un d’autre. Il prit une profonde inspiration. Il avait prévu d’aborder le sujet indirectement, mais il se rendait compte qu’il n’y parviendrait pas.

– Aujourd’hui, j’ai vu une fille…

– Une fille ?

L’homme leva les sourcils en mesurant ce qu’impliquait cette déclaration. *Oh, mon Dieu ! Le gamin croit être tombé amoureux !*

– De qui s’agit-il ? Quel est son nom ?

– Jamila, répondit Adem en rougissant.

– Jamila… Je ne connais pas de Jamila.

– De longs cheveux châtains. De grands yeux verts.

Le chef tira des bouffées de sa pipe et secoua la tête.

– Non, il n’y a pas de fille comme ça ici.

– Elle parle turc.

– Oh… Je pense que je vois qui tu veux dire. Une fille de Berzo. Elles sont toutes allées à l’école. S’agirait-il d’Assez-Belle ?

– Assez belle ?

– Oui, sa jumelle et elle ont été nommées deux fois. Destinée-Rose et Assez-Belle, énonça le chef du village sans plus d'explication. Écoute, tu es trop jeune pour en avoir fait l'expérience, mais l'amour d'un homme est le reflet de son caractère.

Adem écouta, sans savoir que faire de cette information.

– Si un homme est querelleur, son amour est plein de luttes. S'il est calme, son amour est un baume. S'il se plaint tout le temps, son amour tombera en poussière. S'il est joyeux, son amour parlera de joie. Avant de perdre ton cœur pour une femme, tu dois te demander quel genre d'amour tu peux lui offrir.

– Je… Je suis un homme bien.

– Le seul homme bien que je connaisse était le Prophète, la paix soit avec lui ! De toute façon, Berzo a trop de filles. La coutume exige qu'il marie les aînées d'abord. Jamila est la plus jeune. Pourtant, je vois que vous formeriez un couple parfait. La famille a connu des épreuves. La mère, Naze, est morte en couches, la pauvre femme. Elle voulait un fils. Berzo s'est remarié, mais sa nouvelle épouse ne lui a pas encore donné d'enfant. Quant à la fille aînée Hediye…

– Qu'est-il arrivé ?

– Cet homme est maudit, mon garçon. Il pourrait être disposé à marier ses filles dans le désordre. Il est possible que Jamila ne doive pas attendre les noces de ses sœurs.

Adem sourit. Il y avait donc un espoir, même s'il était mince.

– N'oublie pas qu'ils sont pauvres ! Ton père et tes frères pourraient désapprouver le choix d'une Kurde, d'une villageoise sans biens. D'un autre côté… ta famille n'a pas une réputation sans tache, depuis que ta mère s'est enfuie avec un autre homme. Peut-être vaut-il mieux pour toi de faire alliance avec quelqu'un d'ici, loin de chez toi.

Le visage d'Adem s'assombrit. Il ne savait pas cet homme au courant de la honte familiale. Les mots, comme les tribus nomades, n'ont pas d'adresse. Ils voyagent au loin, se dispersent sur la terre.

UN AMOUR COMÈTE

Un village près de l'Euphrate, décembre 1977

Dans le silence de la nuit, Jamila somnolait près de la cheminée, la tête inclinée sur le côté. Sa main gauche pendait au bord du fauteuil, et la droite serrait une lettre. Elle s'était endormie en la lisant pour la énième fois.

Son sommeil agité, plein de démons, avait coloré ses pommettes et fait luire son visage de sueur. Dans son rêve, elle était dans une ville curieusement familière et pourtant différente de tout ce qu'elle connaissait. Une rivière coulait en son centre, large, tumultueuse, secouant les vaisseaux de toutes tailles amarrés à ses rives. Jamila regardait à l'intérieur d'un bateau de pêche. Elle découvrait plusieurs hommes, dans la cabine, qui arboraient des expressions maussades. Leurs corps souples et visqueux semblaient modelés dans la cire. Ils parlaient… *d'elle.*

Un soupir, presque un gémissement, passa sur ses lèvres. Un membre du groupe – un homme qui ressemblait étrangement à Adem – la remarqua et alerta les autres. Furieux et rancuniers sans raison, ils jaillirent hors du bateau et la coursèrent sur le ponton. Elle prit ses jambes à son cou et s'échappa par les allées sinueuses et les places pavées, mais la fatigue eut raison d'elle, ses pieds se firent aussi lourds que des blocs de ciment. Elle se réveillerait un peu plus tard, quand ses poursuivants l'auraient rattrapée dans une impasse. Elle se catapulterait alors de toutes ses forces hors de son rêve, le souffle court. Pour l'instant, elle n'était pas sortie de la ville de son cauchemar.

Dans la cabane, l'air était humide, rance. La dernière bûche dans la cheminée craqua et s'enflamma, projetant une pluie d'étincelles dorées comme d'un coup de baguette magique. Dans la vallée, un oiseau poussa un cri. Des bruits de pas, au loin, indistincts. Jamila ne les entendit pas. Pas encore. Elle était en train de courir et venait de tourner dans l'impasse.

Le visage de Jamila accusait un âge plus avancé que ses trente-deux ans. Les rides autour de son cou s'entremêlaient, rappelant un alphabet mystérieux ciselé dans le bois. En vérité, elle avait cessé de se sentir jeune des années plus tôt.

Dans un sursaut, le corps de Jamila revint à la réalité et elle se réveilla, le dossier sculpté du fauteuil imprimé sur sa joue. Elle avait si mal à l'épaule gauche qu'elle n'osa pas bouger tout de suite. Tout doucement, elle massa d'une main ses membres raidis, sans lâcher la lettre de l'autre. Pendant quelques secondes, elle regarda la feuille de papier les yeux dans le vague, comme si elle avait oublié ce que c'était. Contrairement aux navires de son rêve, la lettre était réelle. Aussi réelle que les montagnes qui l'entouraient et tout aussi sinistre. Jamila en reprit la lecture.

Ma sœur,

Depuis que je suis arrivée sur cette île, je n'ai toujours pas vu la mer. Bien des fois, j'ai souhaité que tu sois auprès de moi, mais jamais autant qu'en ce moment. Si tu étais ici, je poserais ma tête sur tes genoux et je te dirais que je suis en train de tomber. Me retiendrais-tu ?

Adem n'est pas un époux pour moi. Il ne rentre plus à la maison. Il s'est trouvé une autre femme. Les enfants ne sont pas au courant. Je garde tout pour moi. Toujours. Mon cœur déborde de mots non dits, de larmes retenues. Je ne lui en veux pas. Je m'en veux à moi. J'ai fait la pire erreur de nos vies en devenant sa femme à ta place. C'est vrai. Jamais il ne m'a aimée comme il t'aimait. C'est un homme de nombreux regrets et de peu de courage. J'ai pitié de lui.

Si seulement nous étions à nouveau des enfants, toi et moi, en train de voler des pièces dans la fontaine aux vœux ! Si seulement nous avions su alors ce que nous savons maintenant !

T'ai-je rapporté ce qu'Adem m'a dit, un jour ? « J'aimerais posséder une gomme magique. Il y a tant de choses que je voudrais changer ! » Il ne me l'a pas avoué, mais je sais qu'il pensait à nous. Je n'aurais pas dû l'épouser. La décision ne m'appartenait pas, mais je n'ai rien fait pour l'éviter. Pas vraiment. J'avais tant envie de quitter le village ! Il était mon billet pour des terres lointaines. Jamila, tu dois m'en vouloir. Je m'en voudrais si j'étais à ta place.

T'arrive-t-il de penser à notre sœur Hediye ? L'autre jour, j'ai fait du halva pour son âme et je l'ai distribué à mes voisins. Ils ont été un peu surpris, ignorant nos coutumes. C'est une honte de ne pas l'avoir pleurée comme nous l'aurions dû. Es-tu du même avis ?

Ta moitié qui t'aime, Pembe

Jamila se leva, frotta les cals sur ses paumes, s'approcha de la fenêtre et regarda dans la nuit. Elle crut entendre un bruit mais, en tendant l'oreille, elle en douta. Elle soupira et alla mettre à chauffer de l'eau pour se faire du thé.

*

– Il y a tant d'étoiles dans le ciel, ce soir ! s'était émerveillé Adem en cette nuit glaciale de l'an 1961.

Il s'était rapproché, ses yeux balayant le visage de Jamila. Il lui avait dit que certains amours ressemblaient aux étoiles les plus brillantes. Elles faisaient des clins d'œil aux humains, emplissant leur cœur d'espoir et de joie, même quand les temps étaient difficiles. D'autres amours ressemblaient à la Voie lactée, avec, en écho, la cohorte pâle des fantômes de leurs ancêtres.

– Qu'en est-il de notre amour, avait demandé Jamila, est-ce une étoile aussi ?

Adem avait sursauté devant l'aisance avec laquelle elle avait utilisé le mot. Il avait réfléchi à la manière de lui avouer qu'il l'aimait, mais elle le disait soudain. Elle était plus vive que lui, plus téméraire. Pour lui, tout arrivait trop vite, et il en était étourdi, troublé. Il n'y avait pourtant pas de temps à perdre, pas de temps pour se tenir par la main, pas de temps pour des baisers volés, pas de temps pour se connaître.

Il avait donc arboré un large sourire et répondu :

– Notre amour est une étoile suivie d'une énorme double queue. Tu sais ce que c'est ?

Jamila avait secoué la tête.

– Ça s'appelle une comète.

– Une comète…

Jamila n'avait pas fini de répéter le mot qu'elle s'était levée d'un bond, avait saisi une faucille accrochée au mur et coupé une boucle de ses longs cheveux.

– Pour moi ? s'était étonné Adem.

– Elle te fera penser à moi. Garde-la toujours sur toi.

Sur son visage, il avait lu de l’affection, de l’inquiétude et une chose qu’il n’avait rencontrée chez personne d’autre : de la confiance.

– Je n’ai pas besoin de la garder sur moi, puisque tu seras tout le temps à mes côtés, avait-il répondu.

Il avait pourtant glissé le cadeau dans sa poche, comme s’il ne croyait pas ses propres paroles.

Des années plus tard, elle en apprendrait plus sur les comètes. Il n’avait rien voulu insinuer, ça ne lui était sans doute pas venu à l’esprit, à l’époque, mais elle se rendit compte que, comme une comète, ils s’étaient précipités à une vitesse stupéfiante vers une collision, traînant à leur suite le fardeau de promesses non tenues, de rêves jamais réalisés.

*

Jamila retira la bouilloire du feu et versa du thé dans un petit verre. Avant sa première gorgée, elle glissa un carré de sucre dans sa bouche et le suça, perdue dans ses pensées. Elle saisit alors un stylo, usant d’une force exagérée, comme ont tendance à le faire tous ceux qui ne sont pas habitués à écrire. Contrairement à sa jumelle, qui mêlait turc et kurde, elle s’en tenait au kurde.

> *Ma bien-aimée Pembe, ma chair, mon sang, mon autre moitié, mon infinie nostalgie,*
>
> *Je ne suis jamais en colère contre toi. Nos vies sont créées par Allah, par Lui seul.*
>
> *Ces jours-ci, je me réveille avec un pressentiment. Il va se produire quelque chose. Je n’arrive plus à dormir dans mon lit. Je m’endors dans mon fauteuil. Rien ne m’aide. Je fais des cauchemars. Ça passera, bien sûr. Inutile de s’inquiéter.*

Jamila posa son stylo. Sa main se détendit, son front se plissa. Elle entendait qu’on approchait du nord-ouest – trois ou quatre visiteurs, devina-t-elle. Elle reconnaissait le craquement des brindilles sous de lourdes bottes, le tintement des cailloux projetés vers la vallée.

Des soldats, peut-être, ou des brigands. Ça pouvait être n’importe qui. Jamila vérifia que sa porte était verrouillée et ses fenêtres barrées de planches mangées aux vers. Elle mit un foulard et décrocha son fusil du mur. Elle ne pouvait rien faire de plus.

Elle voulait terminer sa lettre. Elle devait en dire davantage à Pembe à propos de ce mauvais pressentiment et l’inciter à ne rien entreprendre de déraisonnable ou de malséant au sein de son mariage. Mais Pembe avait-elle jamais été prudente ? Sa jumelle, cette maigrichonne qui posait des questions impossibles, qui demandait même pourquoi les racines des arbres étaient sous terre et non dans les airs, où elles s’abreuveraient de gouttes de pluie ! Elle avait grandi, mais pas changé.

Une autre inquiétude pesait sur son cœur : sa sœur avait un visage tel un livre ouvert. Quoi que Pembe éprouvât, le plus infime plaisir, l’ombre d’une peine, ça se reflétait sur ses traits. Si elle était incapable de dissimuler les émotions les plus simples, comment pourrait-elle dissimuler à tous l’indifférence que lui inspirait son mariage ?

Dehors, les pas se firent plus sonores avant de s’arrêter sur son seuil. On frappa des petits coups timides mais insistants. Jamila prit une profonde inspiration, récita une courte prière et ouvrit la porte.

C’étaient trois hommes avec deux chiens sur leurs talons. Elle conclut immédiatement qu’il s’agissait de hors-la-loi. Des glaçons étaient accrochés à leur moustache comme des stalactites au bord des toits. Un d’entre eux s’avança, un homme fort aux yeux enfoncés, une dent en or brillant dans sa bouche. Elle l’avait déjà vu. C’était le chef.

– Ma femme, lança le bandit. Vous devez venir !

– Quand les douleurs ont-elles commencé ?

– Il y a deux heures, peut-être davantage.

Jamila hocha la tête et enfila son manteau. Sans lâcher son fusil, elle les suivit.

Plus tard dans la nuit, elle se retrouva dans une cahute délabrée au toit de tôle ondulée et dont des coups de feu avaient percé la porte de multiples trous. Le visage couvert de sang et de sueur, elle tenait le bébé le plus étrange qu’elle avait jamais mis au monde.

C’était une fille, ou plus précisément une fille et demie. Le corps d’un petit garçon était attaché à sa poitrine et à son abdomen. Ils avaient commencé leur aventure en tant que jumeaux, dans le ventre de leur mère, mais l’un d’eux s’était développé, tandis que l’autre s’arrêtait à mi-chemin, comme s’il craignait

le monde et qu'il avait changé d'avis. Le bébé non développé était resté joint à sa jumelle.

– Vous devez aller en ville, dit Jamila. Il faut opérer. Le second bébé doit être retiré. Ensuite, votre enfant ira bien.

Le contrebandier était interdit, les yeux plissés. Il hésitait entre incrédulité et acceptation.

– C'est un présage ?

Jamila s'attendait à cette question.

– Ce n'est pas un présage, répondit-elle gentiment. Ces naissances sont rares, mais pas inconnues. Certains jumeaux ne parviennent pas à se séparer.

– J'ai eu une chèvre à cinq pattes. Juste comme ça… marmonna-t-il, ignorant ce qu'elle venait de lui expliquer.

– Cette enfant est spéciale. Elle a besoin de votre amour, continua Jamila en prenant conscience du peu de mots qu'elle réussissait à trouver pour réconforter cet homme des montagnes. Quiconque vous dira le contraire n'est pas votre ami. Est-ce que vous comprenez ?

L'homme détourna les yeux.

Pourtant, quand Jamila regagna sa maisonnette, épuisée mais toujours dans l'incapacité de dormir, elle se demanda si ça n'avait pas été un signe. Pas pour le bandit et sa famille, mais pour elle. Elle s'assit et termina sa lettre à sa sœur.

> *Je reviens d'un accouchement difficile. Des jumeaux. L'un mort, l'autre en vie. Si tu étais là, tu demanderais : « Pourquoi permet-Il que ça se produise ? C'est injuste ! » Ce n'est pas ma façon de voir. Je m'en remets totalement à Lui, inconditionnellement, et je fais de mon mieux pour aider les gens.*
>
> *Ma chérie, on ne peut effacer le passé. Ce n'est pas en notre pouvoir. Je ne suis pas en colère contre toi ou contre Adem, jamais je ne l'ai été. Peux-tu arrêter un coup de vent ? Peux-tu faire que la neige ne tombe pas blanche ? On accepte facilement de ne pas avoir de pouvoir sur la nature. Pourquoi ne pas admettre que nous ne pouvons pas davantage changer notre destin ? Ce n'est pas si différent. Si Allah nous a entraînées sur des chemins distincts, Il devait avoir une raison. Tu as ta vie là-bas, j'ai ma vie ici. Nous devons l'accepter. Je m'inquiète cependant pour ton mariage. Ne peux-tu faire davantage d'efforts pour qu'il fonctionne ? Pour l'amour de tes enfants, tu le dois.*

Tu fais allusion à Hediye. Comme c'est étrange ! J'ai moi aussi pensé à elle, ces derniers temps plus que jamais.

Ta sœur aimante, toujours,

Jamila

PAS DE SAGESSE SANS FOLIE

Un village près de l’Euphrate, 1961

Dans l’après-midi, l’appel du muezzin résonna à travers le petit village kurde. Adem l’écouta le souffle court, les yeux clos. Le temps s’étirait jusqu’à l’agonie, et pourtant, il filait trop vite. Il avait repoussé son retour à Istanbul de quelques jours, mais il ne pouvait plus retarder son départ. Il se rendit à la mosquée avec le chef du village et pria pour la première fois depuis que sa mère avait quitté le foyer.

– Allah, mon Dieu, je sais que je ne prie pas assez souvent, murmura-t-il en s’asseyant sur le tapis de prière. Je n’ai pas jeûné non plus pendant le dernier ramadan. Pourrais-Tu quand même m’aider, s’il Te plaît ? Fasse que les yeux de Jamila ne voient d’autres yeux que les miens, jamais !

– Est-ce que ça va, mon garçon ? demanda le chef quand ils ressortirent en plein jour.

En dépit du soleil, l’air était frais.

– Il faut que je l’épouse.

– N’es-tu pas trop jeune pour ça ?

– Je suis assez âgé pour me marier.

– Oui, mais tu n’as pas d’emploi. Tu n’as même pas fait ton service militaire. Pourquoi te précipiter ?

La veille, Adem était allé rendre visite à son frère Khalil dans les baraquements et, avec son aide, il avait envoyé un télégramme à Tariq, resté à Istanbul.

MON FRÈRE J'AI RENCONTRÉ UNE FILLE STOP C'EST LA BONNE STOP JE SAIS QUE JE SUIS JEUNE STOP MAIS C'EST L'APPEL DE DIEU STOP VAIS L'ÉPOUSER STOP BESOIN DE TA BÉNÉDICTION STOP ET D'ARGENT STOP

Adem n'en dit rien au chef du village. À sa question, il répondit : – Parce que j'ai trouvé la fille que je veux. Je mourrai si je ne peux l'avoir.

– Il faut donc que tu parles à son père.

– Et s'il refuse de me voir ?

– Ne t'en fais pas, j'intercéderai en ta faveur auprès de Berzo. Il ne te mangera pas.

– Pourquoi m'aidez-vous ? voulut savoir Adem après un court silence.

L'homme pouffa de rire.

– Parce qu'il faut bien que quelqu'un le fasse ! Tu ne me sembles pas capable de grand-chose par toi-même.

Obtenir un entretien avec le père de Jamila fut plus simple qu'Adem l'avait imaginé, mais conclure la visite comme il l'espérait s'avéra impossible. Berzo, qui n'avait jamais été bavard, était devenu taciturne après la mort de son épouse et de sa fille Hediye. Quand Adem arriva chez Jamila en compagnie du chef du village, la boîte de baklavas sous le bras, il trouva un homme maussade, ses yeux vitreux baissés.

– Je suis venu vous parler de votre fille, osa Adem quand on leur eut servi du thé et des figues séchées.

Puis il se souvint qu'il en avait plusieurs.

– De votre fille Jamila, *Assez-Belle*.

– Pas l'appeler comme ça ! grogna l'homme dans un turc approximatif.

– Je vous prie de m'excuser…

Le père de Jamila éructa un flot de mots en kurde, que le chef traduisit brièvement : – Il dit que seule feu la mère de cette jeune fille pouvait l'appeler Assez.

Adem éprouva un découragement proche du désespoir. Heureusement, le chef intervint.

– Ce jeune homme est un étranger, c'est vrai, mais il est honnête et il vient d'une famille honorable. Je connais son père. Les intentions d'Adem sont pures. Il aimerait épouser votre fille.

Une fois de plus, le père de Jamila s'exprima en kurde, et, une fois de plus, ses paroles furent traduites en partie.

– Quelle demande en mariage est-ce là ? Où sont vos parents ?

– Ma mère est morte, mentit Adem, et baba est malade, ajouta-t-il en toute franchise. J’ai deux frères. Mon frère aîné, Tariq, est comme un père pour moi. Je lui ai envoyé un télégramme.

Le silence s’abattit sur les trois hommes, qui burent leur thé et terminèrent leurs figues avant que le père de Jamila reprenne la parole en turc.

– Tu peux pas l’épouser. Elle déjà promise.

– Quoi ? bredouilla Adem.

Pourquoi ne lui avait-elle rien dit ? Il se tourna vers le chef, qui évita son regard.

Berzo continua.

– Elle fiancée à parent. Marient l’an prochain.

– Mais…

– Tu veux marier fille à moi ? Prends Pembe. Elles pareilles. T’aimes une, t’aimes autre.

Adem secoua la tête et, avec un air de défi :

– Non, je veux Jamila. C’est elle que j’ai dans le cœur. Donnez Pembe à votre parent.

Il savait dépasser les bornes mais ne pouvait s’en empêcher.

Berzo avala la fin de son thé, fit claquer ses lèvres et grogna : – Impossible. Mon dernier mot.

Quand les deux hôtes ressortirent dans le jardin, Adem leva les mains et s’écria : – Qu’est-ce qui se passe, ici ? Vous me devez une explication. Que me cachez-vous ?

Le chef du village tira sa blague à tabac d’une poche et se roula une cigarette.

– Il y a un an, une des sœurs aînées de Jamila, Kamile, allait se marier. Juste avant les noces, les deux familles sont entrées en conflit. Je ne me souviens plus quel était le sujet de discorde. Ça s’est envenimé. Berzo a annulé le mariage. La famille du fiancé en a été si furieuse qu’elle a enlevé Jamila, pour se venger.

– Quoi ?

– Ils l’ont retenue quelques jours. Berzo a fini par donner son consentement au mariage de Kamile et, en échange, ils ont rendu Jamila.

– Est-ce qu’ils… l’ont touchée ?

– Humm… Personne ne le sait. Ils ont assuré qu’ils n’avaient pas posé la main sur elle, mais ils sont évasifs, et la gamine n’a fourni aucune explication. Son père l’a frappée plusieurs fois sans en tirer un mot. Une sage-femme l’a examinée. Elle a dit que Jamila n’avait pas d’hymen, mais que certaines filles naissent ainsi.

Adem en frissonna.

– La bonne nouvelle, c'est que les parents du mari de Kamile acceptent Jamila au sein de leur famille. Ils lui font épouser un vieil oncle, un veuf. Son honneur est sauf.

Furieux, Adem comprit soudain.

– Vous l'avez toujours su !

– Un chef sait tout ce qui se passe dans son village.

– Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

– Il restait une chance que tu obtiennes sa main. Dans le cas contraire, il fallait que tu le découvres par toi-même.

Adem n'écoutait pas bien, étourdi qu'il était par sa colère.

– Je vous prenais pour mon ami ! Pour un sage !

– Personne n'est sage. Nous sommes tous mi-fous, mi-sages. Il n'y a pas de sagesse sans folie, pas de fierté sans attrition.

Adem se précipitait déjà dans la ruelle, comme si on le pourchassait, sauf que, cette fois, il n'y avait pas de meute de chiens à ses trousses. Il trouva Jamila chez une voisine, en train de tisser un tapis en compagnie de femmes d'âges divers. Quand elles le virent regarder par la fenêtre, elles gloussèrent et cachèrent leur visage. Jamila se leva d'un bond et courut dehors.

– Que fais-tu ici ? Tu vas me couvrir de honte !

– Honte ! Oui, c'est exactement le mot que je cherchais.

– De quoi parles-tu ?

– Dis-le-moi ! Apparemment, tu me dois quelques explications.

– D'accord, répondit Jamila dont le regard se durcit. Parlons.

Ils gagnèrent l'arrière de la maison, où quelqu'un venait de faire cuire du pain plat dans le *tandoor*. Bien que le feu fût éteint, il restait des braises rougeoyantes. Tout autour, des plaques d'herbe, des bandes vertes annonçaient le printemps.

– Ton père dit que tu pourrais ne plus être vierge.

Il n'avait pas prévu d'être aussi brutal, mais c'est la phrase qui sortit de sa bouche.

– C'est ce qu'il t'a dit ?

Elle se contenta d'éviter son regard. Adem s'était attendu à une réaction plus spectaculaire, à de véhémentes protestations face à une telle insolence, à un cri du cœur, mais Jamila était étonnamment calme. Elle leva la tête et le regarda.

– Et toi ? demanda-t-elle.

– Quoi, moi ?

– Qu’as-tu dit ?

Il ne s’était pas préparé à cette question.

– Je veux connaître la vérité.

– La vérité est ce que tu en fais.

La rage monta telle de la bile dans la gorge d’Adem.

– Tais-toi ! Arrête de te moquer de moi !

– Je ne me moquais pas, assura Jamila avec un air las sur son joli visage. Est-ce que tu peux m’aimer telle que je suis ?

Il ne répondit pas. Il aurait voulu dire « oui ! », mais le mot ne franchit pas ses lèvres. Il tourna les yeux vers les montagnes et l’entendit murmurer, avant qu’elle s’éloigne : – Eh bien, je crois que je ne verrai pas les pavés en or d’Istanbul, en fin de compte !

Ce jour-là, dans le village kurde, Adem passa le reste de l’après-midi à marcher, débattant furieusement, ses pieds frappant avec force sur la terre inégale. Il décrivit des cercles autour d’une colline dominant la maison de Jamila, la cour où il l’avait rencontrée. Cela faisait cinq jours qu’il était arrivé dans ce maudit village. En cinq jours, sa vie avait tant changé qu’il craignait qu’elle ne pût jamais être la même à nouveau.

Il aurait voulu retourner supplier le père de Jamila, lui dire que ça lui était égal, qu’il l’aimait et que, apparemment, elle l’aimait aussi. Rien d’autre ne comptait. Tout le reste n’était que détails insignifiants. Il l’épouserait et l’emmènerait au loin, comme promis.

Pourtant, il doutait aussi, il était troublé. Jamila ne s’était pas défendue, n’avait pas protesté de sa chasteté. Son silence le déroutait. Et si elle n’était pas vierge ? Comment pourrait-il vivre avec cette interrogation le reste de sa vie ? Que penserait son frère Tariq quand il apprendrait qu’il s’était choisi une femme souillée – la réplique exacte de leur mère ?

Tariq ! Qu’allait-il lui dire ? Il avait déjà dû lire le télégramme. L’idée même de devoir affronter son frère aîné suffit à lui serrer l’estomac. Il ne pouvait rentrer à Istanbul et prétendre que c’était un malentendu. Des heures plus tard, quand il retourna chez le chef du village, il le trouva qui l’attendait en fumant sa pipe.

– Te voilà, jeune citadin ! Pas de villageoise pour toi, c’est ça ?

– C’est faux. Je n’ai pas changé d’avis, assura Adem. Je veux me marier.

– Vraiment ? s’étonna l’homme avec dans les yeux une étincelle d’appréciation. Tu me surprends, gamin. Je pensais que tu ne voudrais pas de Jamila.

– C’est le cas. Je vais prendre l’autre.
– Quoi ?
– Sa jumelle. Je la veux.
Tout au fond de son cœur, par-delà la témérité qu’il faisait passer pour sa personnalité, Adem savait qu’il devrait regretter amèrement la tournure que prenaient les événements. Curieusement, ce n’était pas le cas. En fait, il n’éprouvait rien du tout. Une branche d’arbre ressent-elle de la douleur quand un cours d’eau la charrie ? Une plume est-elle anxieuse quand le vent l’agite ? C’était son état d’esprit, ce jour-là, et il n’en changerait pas avant longtemps.

*

Prison de Shrewsbury, 1991

Top a passé une mauvaise journée. Ici, il y a les mauvais jours et les jours pas trop mauvais, sans parler des « jours à l’ouest » où vous avez l’impression d’être une épave. En dépit de leur nom, ces derniers ne sont pas les pires. Un jour à l’ouest est un peu comme ces nuits où vous vous sentez si naze que vous n’arrivez pas à dormir, vous restez dans un état végétatif et vous ne faites, ne pesez, ne ressentez absolument rien. Plus engourdi qu’un légume. Ces jours-là, vous êtes trop déprimé pour savoir que vous êtes au fond du trou. Quelqu’un prend soin de vous ou personne ne le fait. Dans un cas comme dans l’autre, ça vous importe peu. Les jours pas trop mauvais, comme on peut le deviner, sont passables. Ce sont les mauvais jours qui sont les pires, ceux qui vous atteignent et blessent votre âme.
Le calendrier, c’est une invention idiote. Si le temps file, comme on dit, il ne le fait pas à vitesse égale à tout moment. Si seulement il y avait un moyen de rendre compte séparément de chaque jour de la semaine ! Disons, un jour pas si mauvais serait marqué en blanc et vaudrait un point. Un jour à l’ouest serait en rouge et vaudrait deux points. Un mauvais jour serait en noir et vaudrait trois points.
Un homme qui vit trente mauvais jours vieillit trois fois plus vite que celui qui a vécu un mois de jours pas si mauvais. Faites le calcul, et vous comprendrez pourquoi certains accusent plus leur âge que d’autres. Quant à moi, depuis que je suis arrivé ici, j’ai eu tant de mauvais jours,

l’un après l’autre, que mon calendrier est maculé de noir. Ça me rappelle le khôl dont ma mère se maquillait les yeux.

La femme de Top a fait une demande de divorce. Il savait, je savais et tous les hommes dans ce trou savaient que ça allait arriver, tôt ou tard. Pourtant, nous avons tous été sous le choc, effarés. Non qu’il y ait quoi que ce soit de choquant ou d’effarant dans la démarche. Les divorces et les séparations sont des événements assez ordinaires, en taule. Mais ce qui est arrivé à Top nous a abasourdis. Quand on apprend qu’une épouse quitte un ami, on ne dit pas : « Ouais, on a toujours su que ça allait arriver. » Il passerait pour un crétin, un raté.

On dit : « Oh, merde, et quand c’est arrivé ? On ne sait jamais à quoi s’attendre avec les femmes ! » ou quelque chose dans le genre, on partage la douleur de son pote. Il restera un raté, mais en privé.

Elle apportait à Top des tourtes à la viande que les matons lui permettaient rarement de goûter. Elle continuait quand même à les mettre au four, cette petite femme mince aux cheveux cuivrés, à la peau de lait, avec des taches de rousseur sur les bras et une expression d’infinie patience. Une illusion, bien sûr. Personne n’est patient à ce point.

Aujourd’hui, elle lui a porté la nouvelle en personne. Il faut le reconnaître, elle aurait pu lui envoyer une lettre, ou rien du tout, comme d’autres femmes qu’on a connues. Non, elle est venue et elle a expliqué, à sa façon, de sa voix rauque de fumeuse, avec des mots qui avaient un goût de cendre, qu’elle avait rencontré quelqu’un, qu’il était formidable avec les enfants, qui avaient besoin d’un modèle masculin dans leur vie, surtout leur fils de cinq ans. Elle lui a dit que les enfants continueraient à rendre visite à Top, parce qu’il était leur père et que rien ne changerait ça, puis elle l’a embrassé une dernière fois, elle a laissé une tourte et elle est partie. Bam !

Je me demande souvent ce que ça fait, d’avoir une épouse. Une femme qui connaît vos faiblesses et vos échecs mieux que vous, et qui vous aime quand même. Quelqu’un qui sème dans votre cœur toute une vie de gentilles petites attentions, si agréables, mais si minuscules que vous ne savez pas à quel point vous dépendez d’elles avant de les perdre. Dieu sait combien je regrette de ne pas en avoir fait l’expérience !

Ce que je ne regrette pas, c'est que mon fils Tom appelle un autre homme « papa ». J'aurais été un affreux modèle pour lui, un mauvais père. Un mauvais père, c'est comme une arête de poisson plantée dans la gorge. On ne sait pas comment elle est arrivée là, mais on ne parvient ni à l'extraire en toussant ni à l'avaler. Même si on s'en débarrasse, il reste quelque chose, une cicatrice permanente que personne ne peut voir du dehors mais qu'on sent toujours en soi. Personne n'a besoin de cette merde.

Je me souviens avoir un jour demandé à ma mère pourquoi elle avait épousé mon père. Je ne me suis jamais tant approché de la question qui me taraudait : l'aimait-elle ou non ?

Elle s'est tournée vers moi pour me regarder. La lumière passant par la fenêtre a fait scintiller ses yeux verts de paillettes ambre et or. J'ai découvert à quel point elle était jolie. On ne remarque pas souvent la beauté de sa mère. Ce jour-là, je l'ai perçue clairement. Ça m'a mis mal à l'aise.

– C'était un monde différent, à l'époque, a-t-elle répondu, rien à voir avec ta vie, ici, à Londres. Vous, les jeunes, vous avez beaucoup de chance.

Ce n'était pas la réponse que j'aurais aimé entendre. Pas de mouchoir brodé des initiales de chacun, pas de cœur qui palpite, pas de promesses tendres murmurées dans l'ombre, dans le passé de mes parents. L'amour était une possibilité si lointaine qu'ils n'avaient même pas espéré l'atteindre. Ma sœur le savait. Elle avait conscience qu'aucun de nous n'étions des enfants de l'amour. Elle affirmait que nous n'étions là tous les trois que par devoir, abandon et indifférence. C'est la raison pour laquelle j'étais désobéissant, elle était rebelle et Yunus était intuitif.

Esma et moi bavardions tout le temps.

– Vous débitez les mots comme une averse les gouttes ! disait maman. La pluie dehors, la pluie dans la maison !

J'ai dû confier à Esma des choses que je n'avais partagées avec personne d'autre, pas même avec les copains ou avec Katie. Je me livrais à elle parce qu'elle avait toujours quelque chose d'intéressant à dire. Elle maniait bien les mots. Aussi, tout au fond de mon cœur, je savais qu'elle était la seule de notre famille à être suffisamment impliquée pour voir la situation et suffisamment distante pour s'en sortir.

J'aimais ça en elle – jusqu'à l'automne 1978. Quelque chose s'est cassé en moi alors, qui jamais ne se répara.

*

Top passe le reste de l'après-midi dans un silence mortel, le visage couleur pisse de deux jours. Il a eu le courage de faire bonne figure, pendant la visite. Il a dit à sa femme qu'il comprenait, vraiment, et qu'il lui souhaitait le meilleur dans sa vie. *Nema problema !* Il l'a remerciée de l'avoir si bien soutenu, avec tant de générosité, toutes ces années. Puis il a signalé au garde que la visite était terminée, l'a raccompagnée à la porte, lui a donné un baiser d'adieu en plaisantant sur les tourtes qui lui manqueraient.

Maintenant, il est assis contre le mur, les mâchoires serrées, les yeux fixes. La réalité l'a rattrapé et il pense que c'est une salope sans cœur qui l'a poignardé dans le dos. La nature humaine étant ce qu'elle est, ce sont ceux qu'on a le plus aimés qu'on hait le plus.

– J'en ai marre ! déclare Top en agitant la main comme pour écarter des mauvaises herbes imaginaires.

– Ça passera.

– Ta gueule ! Tu parles que ça va passer !

Je tente une approche différente.

– Tu me dis toujours qu'il y a des foules de misérables, dehors, que tout le monde doit se battre.

Top ne m'écoute pas.

– Je suis sûr qu'elle a un petit pain au four. De ce connard.

– Qu'est-ce que t'en sais ?

– Je le sais, c'est tout ! braille-t-il.

Il se lève d'un bond et fait les cent pas dans la cellule. Il se fige devant l'affiche de Houdini. Pendant une seconde, j'ai l'impression qu'il va l'arracher et la réduire en confettis. Mais non. Il a l'air plus défait que jamais, quand il se lance en avant de toutes ses forces et cogne le mur.

Il produit un son puissant, profond, atroce. Soudain, je me souviens d'un moment du passé. Mon père et moi. Nous sommes dans la rue et nous nous querellons. Les narines frémissantes, la lueur mauvaise dans ses yeux – ou dans les miens ? Oui, j'étais en colère. J'ai pété un plomb

et je me suis précipité contre le mur. Je l'ai frappé de la tête, encore et encore. Des gens ont rappliqué, le cerbère du club était furieux.

Le choc suivant me ramène à la raison. Je tente d'intervenir, mais Top me repousse si fort que j'atterris sur le dos. Avant que j'arrive à le saisir par les bras et à le maintenir à terre, il réussit à se cogner plusieurs fois.

– Continue à faire ça et tu vas attirer tous les matons ! Tu m'entends ?

Il a les poings en sang, sa respiration est saccadée. Je serre sa tête entre mes coudes et j'attends qu'il se calme.

– Tu n'as pas besoin de ça !

– Qu'est-ce que t'en sais ?

– Je sais.

– Il faut que je passe mes nerfs sur quelque chose.

– On ferait mieux de te trouver un sac de frappe.

Top serre les lèvres. Je sais ce qu'il pense : un sac, ça ne suffira pas. C'est sans vie, inerte, muet. Il a besoin de sentir de la chair contre ses phalanges, d'entendre craquer des os. S'il était libre, ce soir, il irait dans un bar, boirait comme un trou et déclencherait une bonne vieille bagarre. Maigrichon comme il est, les autres auraient vite le dessus, mais ça lui fournirait un sujet de plaisanterie pour le lendemain. Quelque chose sur quoi se concentrer.

Sans le lâcher, je penche la tête pour le regarder dans les yeux.

– Frappe-moi !

– Quoi ?

– Chuttt ! Baisse le son ! Je suis boxeur, tu l'as oublié ?

Je vois la confusion quitter lentement son visage.

– T'es cinglé !

Il éclate de rire, mais on sait tous les deux que ça veut dire « oui ».

Une sorte de frénésie s'empare de moi. Je retire mon T-shirt et le lance sur la couchette. J'inspire profondément et je souffle. Je travaille ma respiration un moment, sans jamais la retenir trop longtemps. Inspirer, expirer, inspirer, expirer…

Épaules basses, ventre gonflé, je serre les poings et bande mes muscles. Il faut de l'espace. Entre vous et l'ennemi, le poing et les organes internes, l'individu et la société, le passé et le présent, les souvenirs et le cœur… pour tout ce que vous faites, tout ce que vous éprouvez dans la vie, vous avez besoin d'espace. L'espace vous

protège. Le truc, pour supporter un coup puissant, c'est de savoir créer un espace supplémentaire.

Pendant toute cette préparation, Top me regarde, un sourcil levé, comme toujours quand il est face à quelque chose qu'il ne comprend pas.

– Qu'est-ce que t'attends, sac à merde ? dis-je pour le provoquer.

Le premier coup arrive un peu hésitant, de côté. Il doit avoir eu plus mal que moi. Je laisse échapper un sifflement long et grave.

– Quoi ? s'irrite Top.

– Rien ! dis-je avec un petit sourire satisfait.

Top déteste que les gens sourient ainsi. C'est plus fort que lui. Ça le fait bouillir. En fait, personne, dans cette taule, n'aime ces sourires.

J'ai l'abdomen en béton, grâce à des années d'entraînement, mais la force du coup suivant me surprend. Une douleur aiguë va et vient sous ma cage thoracique. Top se fige et me regarde, étonné de sa propre force.

Un autre souvenir surgit : le jour où ma mère m'a emmené au hammam, à Istanbul. Je devais avoir environ six ans. La vapeur, la chaleur, les corps nus des femmes partout, jambes écartées, une grand-mère et ses seins tombants. Terrifié, je me suis précipité vers la sortie. Maman m'a rattrapé et m'a secoué durement.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– J'aime pas être ici.

– Ne sois pas idiot. Je ne t'appelle pas « sultan » sans raison. Conduis-toi en sultan, si tu ne veux pas que je t'appelle « clown » !

De l'espace. Il me faut plus d'espace entre son souvenir et moi. Ça me rend fou. Je souris ironiquement à nouveau.

– Vas-y, espèce de clown ! J'ai des fourmis dans les pieds !

Les coups de Top se font plus puissants, plus précis. S'il n'est pas costaud, il n'a rien d'une mauviette. Il me fait penser à un chien de chasse : mince, élancé, sans un gramme de graisse, mais têtu, acharné.

On continue un bon moment. Une fois, Top se laisse emporter et m'assène un coup au menton mais, sinon, il se concentre toujours sur le même point. Derrière ce muscle, il y a mon appendice, endormi, recroquevillé comme un ver, organe inutile. Un bon à rien. Sauf qu'il a tué Houdini.

Au bout de quelques minutes, les portes métalliques du couloir s’ouvrent, on allume les lampes. Quelqu’un dans une autre cellule ricane comme si le tumulte le réjouissait, et trois matons déboulent. Ils entrent en trombe, persuadés qu’on se battait. Top m’entoure le torse de ses bras pour leur prouver que ce n’est pas le cas. On est amis. Il leur adresse un sourire, tout fier. Ça suffit. Ce sourire. Comme je l’ai dit, personne ne les aime, par ici.

Ils se mettent à hurler, à jurer, à menacer, à nous bousculer dans une de leurs manifestations d’autorité, et ils braquent sur nous une lampe, puissante, blessante. Top et moi nous recroquevillons comme des insectes surpris la nuit dans la cuisine.

– Vous comprenez pas ! On se battait pas ! crie Top de toutes ses forces.

– Et vous faisiez quoi, alors ? Vous dansiez ?

Top me regarde, sur le coup troublé par la question du gardien. Il a l’air de me demander : « Au fait, qu’est-ce qu’on faisait ? Qu’est-ce qui nous a pris ? »

*

Le lendemain matin, l’officier Andrew McLaughlin arrive, sa vanité le suivant comme un petit chien. Il s’est fait au boulot, mais pas à moi. Il a lu les rapports sur la nuit précédente et déclare qu’on devait être sous l’influence de drogues, parce qu’aucun homme sensé ne déclencherait une bagarre pour rien. Quand il ordonne la fouille de nos affaires, il veille à ce que ses hommes ne laissent rien au hasard. Ils passent en revue couvertures, livres, jusqu’aux photos des enfants de Top, à mon carnet de notes, sans oublier l’intérieur de nos matelas.

Top se mord les joues pour s’empêcher de sourire. On pense tous les deux la même chose. Miraculeusement, on est clean. Si la fouille avait eu lieu quelques jours plus tôt, ils auraient trouvé de quoi s’amuser. Mais tout est parti. On n’a rien à craindre.

Alors qu’il semble sur le point d’en finir, l’officier Andrew s’arrête. Il tient quelque chose dans la main.

– Qu’est-ce que c’est, ça ?

Il montre une carte postale représentant un manège dans un parc d'attractions. Chevaux de bois, petites voitures, lumières au fond. Il n'y a personne sur l'image, juste un ballon rouge qui s'éloigne pour suggérer le souffle du vent.

– J'attends ! rugit Andrew.

Top et moi ne savons que répondre. L'officier Andrew se met à lire ce qui est écrit au verso, en imitant une voix de femme.

Cher frère… ou devrais-je éviter de t'appeler ainsi, désormais ? Quel nom dois-je te donner ? Askander ? Iskender ? Alex ? Sultan ? Meurtrier ? Te souviens-tu du manège où notre mère nous conduisait quand nous sommes arrivés à Londres ? Est-ce que ce n'était pas formidable ? Yunus n'était pas encore né et Dieu seul savait où se trouvait papa. Il n'y avait que maman, toi et moi.

Jamais je ne te pardonnerai ce que tu as fait. Tu peux pourrir en prison ou brûler en enfer : la punition de la reine, pas plus que celle de Dieu n'effaceront jamais ce péché à mes yeux. Au tribunal, je ne te soutiendrai pas. Quoi que dise Oncle Tariq, je témoignerai contre toi. Aujourd'hui, je pleure deux morts : celle d'une mère, mais aussi celle d'un frère…

Esma

– Elle est cool, ta sœur, commente l'officier Andrew en posant la main sur le cœur comme s'il souffrait. C'est une bonne chose de savoir qu'un membre de ton clan connaît la différence entre le bien et le mal.

Il ne regarde personne, en disant ça. Dès qu'il a fini sa phrase, il me fixe droit dans les yeux. Je tends la main pour lui reprendre la carte, mais il la lève au-dessus de sa tête, comme par jeu.

– Hep là ! Avant, tu dois me donner une réponse : pourquoi tu as demandé à Top de te frapper ?

Devant mon silence, l'officier Andrew hausse les épaules et examine ses ongles.

– Très bien, conclut-il. Je vais vous laisser, tous les deux, pour l'instant. J'emporte cette charmante carte, Alex. Quand tu auras envie de me dire la vérité, viens me voir et je te la rendrai.

Je n’ai pas besoin d’avoir la carte sous les yeux pour savoir ce qu’elle dit. Andrew ne comprend pas que j’ai mémorisé chaque mot qu’elle contient. Chaque « pas », chaque virgule, chaque « maman ».

Dès l’officier Andrew parti, je m’assieds. Ma gorge se serre, les larmes arrivent. J’ai beau tout faire pour rester calme, pour rester sain d’esprit, je sens que je craque. Je me gifle. Ça ne marche pas. Je me gifle encore. Ça va être un mauvais jour, je le sens.

Iskender Toprak

RACISME ET GÂTEAU DE RIZ

Londres, décembre 1977

Depuis qu'elle était née la septième fille d'une femme qui aspirait désespérément à donner naissance à un fils, Pembe avait considéré le monde comme un vivier de favoritisme et d'inégalités. Elle acceptait certains de ces travers, qu'elle jugeait immuables, *propres aux humains*, mais jamais de sa vie elle n'avait été l'objet d'une hostilité flagrante à cause de qui elle était. Jusqu'à ce jour de début décembre 1977 – le jour où elle le rencontra.

Il n'y avait qu'une cliente aux *Ciseaux de Cristal* – la bibliothécaire à la retraite qui ne semblait pas pressée de partir – et Pembe demanda à la coiffeuse si elle pouvait prendre une pause pour faire quelques courses. Yunus réclamait son dessert préféré, un gâteau de riz à la fleur d'oranger, et elle voulait lui en faire la surprise ce soir.

– Rita, est-ce que je peux m'absenter une heure ?

Rita n'était pas seulement sa patronne ; c'était une amie. Pembe adorait écouter cette grande femme noire à l'énorme poitrine, aux dents inégales et au sourire ensoleillé d'un ciel d'été, parler d'où elle venait : la *Jamaïque*. À la simple évocation de ce nom, Pembe imaginait une noix de cajou parfumée et croustillante. Rita l'appelait Rose, et par conséquent, les clients aussi.

– Vas-y, Rose chérie, je m'occupe de la bibliothécaire ! Je parie qu'elle veut me raconter ses vacances en Italie.

Pembe quitta le salon, légère et pesante à la fois. Légère parce qu'elle avait une heure entière devant elle. Pesante parce que les choses allaient mal, ces derniers temps. Esma ne cessait de bouder, un livre à la main, traversant une phase critique de plus. Iskender était pire. Il rentrait tard chaque soir et elle craignait qu'il se lie d'amitié avec de mauvais garçons. Quant à son mari… elle ne voulait pas vraiment savoir dans quel pétrin il s'était fourré, cette fois. Il

disparaissait des semaines d’affilée et rapportait sur lui l’odeur d’une autre femme – s’il revenait.

Adem était un homme morose. Il parlait souvent de son enfance, racontait les mêmes souvenirs tristes, incapable de lâcher prise. Ils étaient comme ces friandises dont vous savez qu’elles sont néfastes à votre santé, mais que vous ne pouvez vous empêcher de grignoter, même quand vous n’avez plus faim. Presque sans s’en rendre compte, l’air absent, il partait dans ses réminiscences. Quant à Pembe, confiante que le temps, ou ses prières, remettrait tout à sa place, elle continuait son chemin sans protester, certaine que tout allait bien – ou que tout irait bien. Pour elle, l’avenir était une terre pleine de promesses. Elle n’en connaissait rien, mais elle ne doutait pas qu’il fût lumineux et superbe, un lieu au potentiel infini, une mosaïque de pierres mouvantes, tantôt en ordre impeccable, tantôt un peu désorganisées, qui se recréait constamment.

Pour Adem, le passé était un autel, fiable, solide, immuable et surtout persistant. Il fournissait l’explication du début de tout ; il lui donnait une impression de stabilité, de cohérence et de continuité. Il le revisitait avec dévotion, souvent, moins par besoin que par une sorte de sentiment du devoir, comme s’il se soumettait à une volonté plus haute. Alors qu’il restait religieusement dans le passé, Pembe avait foi en l’avenir.

Contrairement au matin ensoleillé, l’après-midi s’annonçait humide et venteux. Pembe portait un manteau gris boutonné jusqu’au cou, qui non seulement la faisait paraître plus âgée, mais rappelait l’époque de la guerre, quand les filles devaient veiller à ne pas dépenser un centime de plus que nécessaire – ce qui était effectivement son cas. Elle s’arrêta en coup de vent au Tesco, pour y acheter les ingrédients dont elle avait besoin. En passant devant la boulangerie du coin, elle remarqua des éclairs au chocolat en vitrine, pas de gros éclairs épais fourrés de crème chimique, mais des petits éclairs bien brillants comme elle les aimait.

Elle qui ne cédait que rarement à la tentation fila droit dans la boulangerie en faisant tinter joyeusement la cloche de la porte. La boulangère – une forte femme aux jambes sillonnées de varices et aux sourcils si fins qu’ils étaient presque invisibles – menait une conversation animée avec une de ses connaissances. Pendant ce temps, son commis servait les clients. C’était un petit gars de moins de vingt ans au crâne rasé, aux yeux bleus en boutons de bottine et à la peau des joues rouge et sensible. Il avait le front couvert d’acné et les bras et les phalanges ornés de tatouages, dont un gros swastika.

Comme une cliente la précédait – une dame âgée bien habillée –, Pembe attendit. Une minute plus tard, la cloche résonna de nouveau, et un homme entre deux âges entra. Elle le regarda à peine.

La vieille dame était du genre chipoteux, et elle changeait constamment d'avis. Elle voulait des pains aux raisins, trois, enfin… plutôt quatre, mais peut-être des croissants. Les pains au chocolat avaient l'air bien bons, et les croissants aux amandes aussi. Finalement, elle allait en prendre à la place des pains aux raisins, s'il vous plaît. Elle trouvait aussi très appétissantes les tartes aux fraises, mais étaient-elles fraîches, et la pâte croustillante ? Parce que, dans ce cas, elle pourrait acheter des tartes à la place des croissants, qui étaient parfois trop gras et lui pesaient sur l'estomac. Et ça continua un moment.

Chaque fois qu'elle modifiait son choix, le commis reposait la pâtisserie sur le présentoir et y prélevait celle qu'elle demandait, la lui montrait, et quêtait son approbation. Quand elle se décida enfin pour une demi-douzaine de petits pains au sucre, ils discutèrent de la manière de les envelopper : valait-il mieux les mettre dans un sac en papier, léger et facile à utiliser, mais qui risquait de se déchirer en chemin, ou dans une boîte, plus sûre, en effet, sauf qu'elle était plus délicate à porter ? Levant la tête par-delà le présentoir en verre, le commis jeta un coup d'œil aux clients qui attendaient. Il s'arrêta sur Pembe. Elle ne remarqua pas l'aigreur dans les yeux du jeune homme, mais le client derrière elle, si.

La vieille dame partit, si lentement que la cloche ne tinta même pas quand elle ouvrit la porte. Le tour de Pembe était venu. Elle adressa un signe de tête au commis, mais il l'ignora et entreprit de réorganiser les plateaux de gâteaux, de sortir des boîtes, de les ranger à nouveau.

– Excusez-moi, se manifesta Pembe en montrant les éclairs au chocolat, j'en voudrais deux, s'il vous plaît.

– Attendez votre tour ! marmonna le commis en essuyant une pince.

Plus stupéfaite par le ton que par les paroles, Pembe hésita un moment. C'est alors que l'autre client intervint.

– C'est son tour !

Le commis posa ses pinces et s'approcha, les yeux rivés sur Pembe.

– Et qu'est-ce que *tu* veux ?

Jamais auparavant Pembe n'avait été confrontée au racisme, et l'idée que quelqu'un puisse haïr une autre personne à cause de sa peau, de sa religion ou de sa classe sociale lui était aussi étrangère que la neige en août. De complets inconnus l'avaient déjà mal traitée ou rabaissée, mais c'était sous le coup de la colère, apparemment, plutôt qu'en fonction de préjugés sur lesquels elle n'avait

aucun contrôle. Elle était bien consciente des différences entre les Toprak et leurs voisins anglais, mais les Turcs et les Kurdes étaient différents aussi, et certains Kurdes très différents d'autres Kurdes. Même dans son petit village au bord de l'Euphrate, chaque famille avait son histoire, et au sein de chaque famille, il n'y avait pas deux enfants semblables. Si Allah avait voulu créer les êtres humains tous semblables, Il l'aurait sûrement fait. Pembe ne savait pas pourquoi Il avait institué tant de variété dans Sa création, mais elle se fiait à Ses intentions. Accepter les gens tels qu'ils étaient nés revenait à respecter le projet divin.

En vérité, si elle était d'une tolérance absolue quant aux différences de naissance, elle regimbait à admettre les variations introduites par la suite. Un punk aux cheveux pointus comme des piquants de hérisson, un ado aux sourcils percés, un chanteur tatoué sur tout le corps, une femme liftée… ou la passion d'Esma pour les pantalons et les bretelles – elle avait du mal à le digérer. Sa logique interne lui posait parfois un vrai dilemme. Quand elle rencontrait un homosexuel, par exemple, elle désirait comprendre s'il était né ainsi ou si ça s'était produit plus tard. S'il s'agissait de l'œuvre de Dieu, ça allait, si c'était du fait de la personne, elle désapprouvait. Pourtant, comme, en définitive, tout était l'œuvre de Dieu et de Lui seul, elle ne pouvait nourrir longtemps de sentiments négatifs contre quiconque.

Quand le commis lui demanda ce qu'elle voulait, Pembe retint donc la question, pas le ton haineux, et elle s'appliqua à répéter poliment :

– J'aimerais celui-ci et celui-là, s'il vous plaît.

Le commis laissa son regard se perdre au loin, par-dessus sa tête, comme si elle était invisible.

– Est-ce qu'ils n'ont pas un nom ? demanda-t-il.

Pensant qu'il ne l'avait pas comprise, Pembe s'approcha du plateau et montra de nouveau les éclairs, sans se rendre compte que le bord de son manteau effleurait les petits pains à la cannelle.

– Eh ! Ne touche pas à ça ! hurla le commis.

Il prit une des viennoiseries et l'inspecta.

– Voilà, je ne peux plus les vendre, maintenant !

– Quoi ?

– Tu vois ce duvet ? gronda-t-il. Ça vient de ton manteau. Il va falloir que tu paies tout le plateau.

– Duvet ? répéta Pembe, ce mot insolite laissant un goût aigre dans sa bouche. Non, je ne veux pas tout le plateau !

Elle était si troublée qu'elle leva les mains et qu'un de ses sacs de courses renversa un panier de biscuits qui tomba par terre.

– Eh bien, on peut dire que t'es une catastrophe ambulante !

Le tumulte avait fini par attirer l'attention de la boulangère qui arriva à grands pas voir ce qui se passait.

– Cette femme, là, a gâché les petits pains et renversé les biscuits. Je lui ai dit qu'il fallait les payer, mais elle ne veut pas comprendre.

Sous le regard de la boulangère, les joues de Pembe virèrent au rouge cramoisi.

– J'ai l'impression qu'elle ne parle même pas anglais, persifla le commis.

– Je le parle !

– Dans ce cas, vous devez avoir compris ce qu'on vous a dit, articula lentement la boulangère.

Elle avait parlé plus fort que nécessaire, comme quand on pense que l'interlocuteur est sourd ou quand on veut prendre l'assistance à témoin.

– Il a dit d'acheter tout le plateau, protesta Pembe. Je n'ai pas beaucoup d'argent.

– Il va donc falloir qu'on appelle la police, fit remarquer le commis en croisant les bras sur sa poitrine.

– La police ! Pourquoi ? demanda Pembe prise de panique.

– Hum, intervint le client derrière elle.

Il avait toussé si ostensiblement que toutes les têtes se tournèrent vers ce spectateur privilégié.

– J'ai observé la crise des éclairs, déclara-t-il, et je me sens contraint de dire quelques mots. Si les forces de l'ordre sont impliquées dans cette affaire, je pense que je serai le seul témoin.

– Et alors ? ironisa le commis.

– Je leur raconterai donc l'autre version de l'histoire.

– Quelle autre version ?

– Que vous avez maltraité votre cliente, que vous ne l'avez pas servie comme il se doit, que vous avez été lent, impoli, désobligeant, non coopératif, voire agressif.

– Voyons, voyons, messieurs ! s'interposa la boulangère, un sourire artificiel sur les lèvres, maintenant qu'elle comprenait que la situation risquait de lui échapper. Ne faisons pas une montagne d'un petit rien. Il n'y a pas de mal. Inutile d'appeler la police !

Doucement, comme dans de l'eau, Pembe se tourna vers le client, qu'elle vit réellement pour la première fois. Il portait un col roulé beige et une veste en velours sépia avec des coudes en cuir. Un visage long, un nez proéminent et des cheveux brun clair à reflets dorés qui commençaient à se raréfier, il avait des yeux doux fatigués, de la couleur de l'orage, gris, intenses, derrière des lunettes qui lui donnaient l'air d'un professeur d'université, songea-t-elle.

Le commis lui aussi l'inspectait, mais avec beaucoup d'animosité.

– Donc, en quoi puis-je vous aider ? lui demanda-t-il.

– Cette dame est avant moi, rétorqua le client. Vous ne l'avez pas encore servie.

*

Ils quittèrent la boulangerie ensemble – des étrangers unis par un événement. Il sembla naturel qu'ils fissent quelques pas de concert, pour revivre l'expérience, sceller leur camaraderie. Il insista pour porter ses sacs, ce qui lui parut normal, même si elle ne l'eût jamais autorisé dans son quartier.

Ils marchèrent jusqu'à un terrain de jeux curieusement vide, sans doute à cause du mauvais temps. Il y avait tant de vent que les feuilles volaient comme dans un tourbillon. Pourtant, pour la première fois depuis son arrivée en Angleterre, Pembe trouva un côté enchanteur à cette météo : au-delà du vent, de la pluie et des nuages noirs, flottait une sorte de sérénité à laquelle elle s'était habituée et qu'elle aimait sans s'en rendre compte. Elle devint pensive.

Il la regardait du coin de l'œil. Il remarqua qu'elle n'était pas maquillée et que ses cheveux, soufflés en partie hors de son foulard, avaient la couleur de l'automne, noisette lumineux, avec des reflets roux si subtils qu'elle n'en avait sans doute pas conscience. Il admira ses lèvres pleines et repéra une très séduisante fossette dans une joue, mais il garda ses observations pour lui. La loterie de la nature était bizarre. Cette femme, vêtue différemment, avec une autre démarche, pourrait faire tourner bien des têtes dans la rue. Peut-être valait-il mieux que sa beauté soit un peu dissimulée.

– Ce garçon était fou ! déclara Pembe, qui pensait toujours à ce qui s'était passé dans la boulangerie.

– Pas fou, contra l'homme. Raciste.

Elle s'arrêta, surprise. *Les racistes sont les gens qui n'aiment pas les Noirs, ceux qui méprisent Rita*.

– Je ne suis pas noire !

Il rit, croyant à une plaisanterie. Quand il comprit qu'elle était sérieuse, il la regarda, stupéfait.

– Nul besoin d'être noire pour qu'un raciste s'en prenne à vous. Il y a de nombreuses formes de racisme, bien qu'elles soient toutes les mêmes, à mon avis.

Elle écouta, attentive à décrypter son accent, différent de tous ceux qu'elle avait entendus depuis son arrivée.

– Il y a des Blancs qui détestent les Noirs, continua-t-il. Et il y a les Blancs qui détestent les Bruns. Pour compliquer les choses, certains Noirs détestent les Bruns et certains Bruns détestent les Noirs, sans oublier les Noirs qui se détestent, comme les Bruns et les Blancs, et les Noirs, Bruns et Blancs qui détestent tout le monde. S'ajoute à ça la religion, bien sûr, qui divise plus encore. Certains musulmans détestent tous les juifs et certains juifs détestent tous les musulmans. Oh ! Et il y a des chrétiens qui les détestent tous les deux.

– Mais… Pourquoi détester ?

Plus que la question, c'est la manière de demander, la sobriété et l'innocence même, presque enfantine, du ton, qui le surprit. Elle était parfaitement sérieuse, il le comprit. Le chômage grandissant, la pauvreté, la xénophobie, l'intégrisme, les heurts idéologiques, la crise du pétrole… À cet instant, rien de tout ça n'aurait été une réponse adéquate à une question aussi simple, fondamentale. Lui, le vieux sceptique, le mécréant absolu, l'éternel pessimiste, lui qui n'avait confiance ni dans les informations télévisées ni dans les journaux, qui doutait de tout, à commencer par ses propres vérités, et qui ne nourrissait aucun espoir dans l'avenir de l'humanité, répéta, comme un écho lointain :

– Hummm, c'est très vrai. Pourquoi détester ?

Plus tard, ni l'un ni l'autre ne se souviendrait qui avait eu l'idée de s'asseoir dans le parc de jeux. Pembe lui raconta, dans son anglais approximatif, qu'elle travaillait chez une coiffeuse et qu'elle avait pris une courte pause pour acheter de quoi faire un gâteau de riz. Elle n'avait pu trouver de noisettes comme celles qu'elle utilisait à Istanbul, et il faudrait qu'elle se contente d'amandes. À sa grande surprise, il l'écouta avec sympathie. Jamais elle n'aurait cru qu'un homme pût montrer tant d'intérêt pour la cuisine.

– Vous êtes donc turque ?

Il ne lui vint pas à l'esprit de dire qu'elle était kurde. Elle ne le faisait qu'à de rares occasions. Il lui fallait toujours du temps pour révéler ses origines, comme si elle y repensait soudain. Elle hocha la tête.

– *Lokumcu geldi hanım, leblebilerim var* [1], chantonna-t-il.

Elle ouvrit de grands yeux incrédules et fut étonnée qu'il éclate de rire.

– Je crains que ce soit tout. Je ne connais que quelques mots.

– Pourquoi ?

– Ma grand-mère était grecque. D'Istanbul. Elle m'a appris quelques mots. Elle adorait cette ville.

Il ne lui raconta pas que sa grand-mère avait quitté Istanbul à l'époque de l'Empire ottoman, qu'elle s'était mariée à un commerçant levantin et que, jusqu'au jour de sa mort, elle avait regretté ses voisins et sa maison sur le Bosphore. Il se concentra sur le souvenir d'autres mots partagés par les Turcs et les Grecs : *cacik-caciki*, *avanak-avanakis*, *ıspanak-spanaki*, *çiftetelli-tsiftetelli*… Son accent la faisait glousser, tête baissée, bouche fermée – l'attitude universelle des gens qui ne sont pas à l'aise avec leur dentition ou leur hilarité.

Il l'observa longuement, puis fit remarquer :

– Je ne connais même pas votre nom.

Pembe écarta une mèche de cheveux de ses yeux et, bien qu'elle mentionnât rarement ses noms multiples, et n'en traduisît jamais le sens, elle s'entendit répondre :

– Pembe-Kader. Ça signifie Destinée-Rose.

Il ne haussa pas les sourcils et il ne ricana pas, comme elle s'y attendait. Il la regarda comme si elle venait de lui révéler un triste secret.

– Votre nom, c'est de la poésie.

Pembe connaissait le mot « poésie ». Oui, vraiment. Elle sourit. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas souri.

Elle ouvrit le carton à pâtisseries et offrit un éclair au chocolat à son compagnon, gardant l'autre pour elle. En retour, il partagea avec elle son pain aux raisins. Ils mangèrent, d'abord en silence, puis tentèrent quelques mots comme « si », « peut-être », « je ne suis pas certaine, mais… ». Lentement ils finirent par tenir une conversation après cette rencontre sur fond de racisme et de gâteau de riz.

Il s'appelait Elias. Comme elle, il était arrivé à Londres presque huit ans plus tôt. Il aimait bien la ville, et ça ne lui posait pas de problème de s'y sentir étranger, parce que c'était ce qu'il éprouvait dans son cœur : il était partout étranger. En l'écoutant, Pembe souhaita plusieurs fois que son anglais fût meilleur, mais il n'était pas impératif de parler couramment une langue pour s'exprimer. Son mari et elle parlaient la même langue, et ne s'adressaient presque plus la parole – l'avaient-ils jamais fait ?

– Vous êtes donc grec ?

Elle ne lui rapporta pas ce que son beau-frère Tariq pensait des Grecs, ni toutes les remarques négatives qu'elle avait entendues sur eux.

– Pas vraiment. Je suis un quart grec, un quart libanais, un quart iranien et un quart canadien.

– Comment cela se fait-il ?

– Ma grand-mère a épousé un Libanais et ils ont donné naissance à ma mère. Mon père est né de citoyens canadiens originaires de Téhéran. Je suis né à Beyrouth, mais j'ai été élevé à Montréal. Maintenant, je suis à Londres. Que suis-je, en réalité ?

Tant de voyages, tant de ruptures et un nouveau départ dans un lieu insolite… N'avait-il pas peur d'être ainsi environné de tant d'incertitudes ? Pembe se souvint d'avoir rêvé de devenir marin, de voguer vers des ports lointains sur sept continents, mais c'était voilà bien longtemps !

Comme s'il avait senti ses doutes, il sourit :

– Eh ! Ce n'est pas si terrible. Certaines personnes sont de partout.

Il arracha ses yeux de l'alliance qu'il avait immédiatement remarquée au doigt de Pembe. Quant à elle, elle ne s'était pas rendu compte qu'une alliance avait laissé une légère trace à son annulaire, l'ombre d'une épouse qui n'était plus là, et qui pourtant n'avait pas tout à fait disparu.

– Vous travaillez ? demanda Pembe.

– Oui, je suis chef de cuisine.

– Vraiment ? insista Pembe dont le visage s'illumina.

– Oui. Je parie que je fais un aussi bon gâteau de riz que vous !

Pembe l'imagina en train de couper des oignons ou de lancer des courgettes dans une poêle. Cette idée lui parut si étrange qu'elle rit, mais elle étouffa bientôt son hilarité de crainte de le blesser. Les hommes qu'elle connaissait ne mettaient les pieds dans une cuisine que pour se servir un verre d'eau. Elle se dit soudain que c'était ainsi qu'elle avait élevé ses deux fils, surtout Iskender.

– Votre femme a de la chance.

– Nous sommes séparés, déclara Elias avec le geste de rompre le pain.

Habilement, Pembe fit dévier la conversation :

– Qu'a dit votre père ? Il a dit : « D'accord, tu cuisines » ?

C'était une question curieuse, et pourtant, elle était juste. Son père n'avait plus adressé la parole à Elias pendant des années, expliqua-t-il d'une voix rendue inégale par l'émotion, mais ils avaient fait la paix bien avant qu'il meure. Il

raconta que son intérêt pour la cuisine avait commencé quand, enfant, il cherchait comment remonter le moral de sa sœur Cleo.

– Votre sœur était malade ?

– Non, elle était spéciale.

Les enfants du quartier la traitaient d'« attardée ». Née trisomique, elle était handicapée physiquement et mentalement. Alors qu'à l'école, près de chez eux, il était dans une classe pour surdoués, Cléo devait chaque jour parcourir une longue distance pour se rendre dans une institution hors de la ville. Elle était souvent grognon, stressée ; elle jetait ses jouets, s'arrachait les cheveux et mangeait de la terre. La seule chose qui la calmait, avait découvert Elias, c'était la bonne cuisine. Une tarte aux pommes la faisait sourire, l'aidait à redevenir une gentille fille. C'était ainsi que, peu à peu, il s'était mis à préparer de bons plats pour Cleo. Avec le temps, il s'était rendu compte que s'il aidait sa sœur, elle l'aidait plus encore à suivre son cœur.

– Quand vous pétrissez de la pâte à pain, le terroir s'écoule dans vos veines, solide, fort. Quand vous faites griller de la viande, l'esprit de l'animal vous parle et vous devez apprendre à le respecter. Quand vous videz un poisson, vous entendez chuinter l'eau où il nageait, et il faut le faire mariner tendrement, comme pour laver de ses nageoires le souvenir de la rivière.

Pembe écoutait, fascinée, ratant bien des mots, mais le comprenant, à sa grande surprise.

*

– Oh, mon Dieu ! Il faut que je parte, s'exclama Pembe en se levant d'un bond quand elle prit conscience du temps qui s'était écoulé.

– Est-ce que je peux vous aider à porter vos sacs jusqu'au salon de coiffure ?

– Non, non… Je peux y arriver.

Il lui était venu à l'esprit qu'un passant pourrait les surprendre et le raconter. Les gens aimaient les ragots, et l'histoire parviendrait aux oreilles de sa famille. Elle se rendit compte, le cœur serré, qu'elle n'avait aucune chance de revoir cet homme.

Sans qu'elle ait exprimé ses pensées, il sortit une carte de visite de sa poche.

ELIAS STEPHANOS ROBERT

ELIAS STEPHANOS ROBERT GROGAN

Chef

Elle fut surprise qu'il ait tant de noms, autant que les pays de ses origines. Au dos de la carte figurait l'adresse du restaurant.

– Si vous venez le soir, je ne pourrai pas quitter la cuisine. Le déjeuner n'est pas non plus un bon moment. Vers seize heures, ce serait parfait. Je serais ravi de vous faire visiter les lieux et de vous cuisiner quelque chose.

En retour, elle ne lui donna rien. Pas de papier. Pas d'adresse. Pas de promesse.

Il se pencha et lui déposa un baiser sur la joue, à quoi elle répondit en reculant, ce qui le troubla et l'embarrassa. Elle en fut mortifiée et lui tendit la main, qu'il rata, tant il réfléchissait à la raison pour laquelle elle ne l'avait pas laissé lui donner ce chaste baiser. Dans leur confusion, il lui caressa le poignet et elle lui tapota l'épaule. Ces maladresses auraient fait rire un spectateur, mais ils en éprouvèrent une telle gêne qu'ils s'éloignèrent l'un de l'autre, comme s'ils avaient touché un fil électrifié. Puis, aussi vite que possible, ils partirent chacun de leur côté.

1. Comme une vendeuse au marché : *Madame, j'ai des délices turcs, des pois chiches…*

LA BELLE ET LA BÊTE

Londres, 17 décembre 1977

C’était l’anniversaire de Tobiko. Un an avant que la vie des Toprak aille à vau-l’eau, Yunus, sept ans, était dans le squat, follement amoureux.

Tobiko venait d’avoir vingt ans.

– Je suis un Sagittaire typique, annonça-t-elle.

Yunus n’aurait su dire si c’était bien ou mal. Il était du signe du Lion, mais ça ne signifiait pas grand-chose pour lui non plus. Tout ce qui comptait, c’était l’énorme différence d’âge entre Tobiko et lui, qui venait de s’agrandir encore, son projet de la rattraper plus inaccessible que jamais.

Il resta renfrogné dans son coin à grignoter du pop-corn dans un bol en plastique et regarda les squatters – ravis, en pleine forme – donner des cadeaux à la jeune fille du jour : piercings en argent, épingles à nourrice, collier de chien orné de piques, bracelets tressés, ceinture cloutée, bas en filet déchiré et une paire de bottines militaires. Il y avait aussi un patchwork au bord duquel on avait brodé « Marijuana médicinale », un collier avec son signe, une affiche de Patti Smith, des livres (*Shining* de Stephen King, *Au sud de nulle part* de Charles Bukowski), un casque de policier (volé à un officier qui l’avait laissé un instant sur une table, dans un café du quartier), une affiche sur laquelle on lisait : *L’ennui est révolutionnaire*, et un T-shirt noir avec la photo d’un groupe punk – The Damned.

Yunus, à l’écart, voulait être le dernier à remettre son cadeau à Tobiko, et ce, pour deux raisons : il espérait être seul avec elle, ne serait-ce que quelques minutes, mais il craignait aussi qu’elle n’aime pas le cadeau qu’il avait choisi – doute qui s’accentua quand il vit le bazar que les autres lui avaient offert.

Il s’interrogeait encore en boudant dans son coin quand le Capitaine entra, vêtu du jean le plus moulant que Yunus avait jamais vu, d’une veste en cuir qui paraissait trop petite de deux tailles au moins, et chaussé de bottes de moto. Il n’apporta aucun cadeau à Tobiko, ne lui donnant qu’un long baiser et une promesse :

– Tu seras à moi plus tard, bébé.

Pendant un instant, le cœur serré, Yunus envisagea de faire la même chose. Il pourrait se lever, s’approcher de Tobiko, l’air décidé, vêtu de son uniforme scolaire – pantalon gris et pull bleu que sa mère lui avait tricoté – , et, d’une voix grave et mystérieuse, lui dire : « Tu seras à moi plus tard, bébé. »

Que ferait Tobiko ? Lui sourirait-elle comme elle avait souri au Capitaine ? Yunus en doutait. Il ferma les yeux et sentit la nervosité bouillonner dans son ventre. Sa mère le mettait toujours en garde : « Méfie-toi des filles. Les garçons sont simples, les filles, non. Elles se joueront de toi comme d’un *saz* [1]. » Si c’était vrai, si Tobiko jouait de lui comme d’un instrument de musique, l’air qui sortait de Yunus ce jour-là était sombre, mélancolique, un peu faux.

– Eh ! gamin, tu veux une taffe ?

Yunus ouvrit les yeux. Un jeune homme aux longues dreadlocks était vautré à ses pieds, ses yeux rapprochés fixés sur un point invisible au plafond. Il tenait un joint. Sur son bras, il y avait un tatouage : *Quand les riches combattent, ce sont les pauvres qui meurent*. L’enfant ne put s’empêcher de penser que, si sa mère le voyait, elle serait horrifiée. *Mais comment lavent-ils leurs cheveux ?* aurait-elle demandé, avant de réfléchir, troublée : *Ils se lavent bien les cheveux, n’est-ce pas ?*

Yunus avait déjà goûté à la bière et tiré sur des mégots abandonnés, mais jamais il n’avait vraiment essayé la drogue. C’était un sujet très controversé, au squat. Il y avait ceux (les partisans des Black Panthers, les féministes intégristes, les marxistes, les trotskistes) qui y étaient farouchement opposés et méprisaient ceux qui en prenaient ; ceux (les hippies et les ex-hippies) qui acceptaient certaines drogues – le cannabis –, mais pas d’autres ; et il y avait ceux (les punks, les nihilistes et les situationnistes) qui snobaient l’herbe en faveur de pilules et d’autres produits chimiques qui procuraient une puissante énergie, une formidable colère. Ce n’était pourtant pas cette bataille permanente au sein du squat qui avait prémuni Yunus contre la drogue. C’était le courroux de sa mère.

Comme on lui offrait *juste une taffe*, le petit garçon ne vit pas pourquoi il refuserait. Poliment, il prit le joint et inhala si profondément qu’il recracha le tout en toussant.

– Est-ce qu'on t'a appris cette chanson à l'école ? demanda l'homme aux dreadlocks en bâillant avant d'entonner : *Roll roll roll your joint, gently down the line*…

Yunus pouffa de rire et tira sur le joint. L'autre continua sa chanson sur les bienfaits de la drogue :

– Have a whiff from my spliff, blow your fucking mind…

Yunus tira sur le joint et pouffa de rire. À eux deux, ils faisaient tant de bruit qu'ils attirèrent l'attention des autres, y compris de Tobiko. Elle s'approcha d'eux, l'air triste et étonné.

– Ne fais pas ça, mon petit chou, dit-elle en prenant le joint et en le mettant entre ses propres lèvres. Pourquoi veux-tu ressembler à tout le monde ? Tu es différent. C'est ça qui te rend si spécial.

Devant son regard enjoué et l'appréhension dans sa voix, Yunus sentit sa gorge se serrer. Au lieu de la phrase laconique à laquelle il avait songé plus tôt, il bafouilla :

– J'ai un cadeau pour toi.

– C'est vrai ? s'exclama Tobiko en feignant la surprise. Et c'est quoi, mon lapin ?

Yunus se leva, la tête haute, la poitrine en avant, comme un soldat prêt à recevoir des ordres, et tendit à Tobiko un paquet qu'il avait caché toute la soirée – boîte dorée, papier doré, ruban doré.

À l'intérieur, il y avait une boule à neige musicale, rose, violette, parfaite. Deux personnages – une princesse et un monstre – se tenaient devant un magnifique château, enlacés. Elle était vêtue d'une ravissante robe. Le gros monstre, malgré sa taille, paraissait timide, maladroit. Quand on tournait la clé, ils dansaient sur un air qui rappelait le refrain des camions vendant des cornets de glace dans la rue. Dès que Yunus avait vu la boule et appris qu'elle évoquait un conte, *La Belle et la Bête*, il s'était souvenu que Tobiko adorait une chanson de David Bowie portant ce titre. Si elle aimait la chanson, elle aimerait aussi la boule.

À dire vrai, Yunus avait d'abord pensé acheter une boule à neige avec un couple de mariés qui s'embrassaient devant une église sous une pluie de riz, mais il doutait que Tobiko l'aime. Elle était contre le mariage, contre la religion et Dieu seul savait si elle n'était pas aussi contre le fait de lancer du riz en l'air. Il avait donc choisi l'autre boule, plus chère ; toutes ses économies y étaient passées.

À ses yeux, Tobiko valait bien les princesses. Elle était magnifique, sans défauts, alors que lui était un peu un monstre. Il était la bête, dans son élégant costume, qui l'entraînait sur la piste de danse, héros improbable de l'histoire, pas encore un homme, mais avec le potentiel d'en devenir un. Il portait son enfance telle une malédiction, espérant contre tout espoir qu'elle serait bientôt levée.

Tobiko ne s'était pas préparée à un objet d'une naïveté si flagrante. La boule à neige au creux de ses paumes, elle rayonnait de plaisir.

– Oh, mon chéri, c'est fantastique !

Yunus sourit. Il allait l'épouser.

– Qu'est-ce qui est *fan-tas-tique* ? demanda le Capitaine depuis l'autre extrémité de la pièce.

Tobiko ne lui répondit pas.

Le sourire de Yunus s'agrandit au point qu'il se transforma en voile qui recouvrit la maison, dissimula les toiles d'araignées, mit fin au vol des moucherons autour de la flamme des bougies, arrêta le travail des termites dans les pieds de fauteuils, fit disparaître tout ce qu'il ne voulait plus voir, y compris tous ses rivaux.

*

La soirée continua au son des Clash, des Cockney Rejects, des Sex Pistols, le tout agrémenté d'un énorme gâteau chocolat-banane-haschisch. Pas de bougies à souffler, mais les lanternes en cuivre et en étain subtilisées dans une boutique le jour même fournissaient l'air de fête nécessaire.

Yunus, qui avait pris de trop nombreuses gorgées de bière et plusieurs tranches du gâteau spécial, sentait sa tête tourner presque autant que son estomac. Luttant contre une nausée, il s'adossa à son siège et regarda le mur. À la lumière tremblotante, il remarqua une image qu'il n'avait pas encore vue, celle d'un homme aux larges épaules, au nez imposant, à la barbe et aux cheveux poivre et sel qui auraient bien mérité un coup de peigne. Comme c'était l'anniversaire de Tobiko, il pensa que cet homme devait avoir un lien avec elle.

– C'est ton grand-père ?

Avant que Tobiko voie ce qu'il montrait du doigt, l'homme aux dreadlocks, qui avait entendu la question, interpella les autres joyeusement :

– Eh, les gars ! Le gamin demande si Karl Marx est le grand-père de Tobiko !

Suivit un immense éclat de rire collectif.

– C’est notre grand-père à tous ! dit quelqu’un.

– Et notre grand-père va changer le monde ! affirma le Capitaine, que cette conversation amusait beaucoup.

Comprenant qu’il avait dit quelque chose d’idiot, Yunus rougit jusqu’aux oreilles, mais décida qu’il devait affronter le Capitaine.

– Est-ce qu’il n’est pas un peu vieux pour ça ? remarqua-t-il.

– Vieux et sage !

Suivit un autre éclat de rire collectif, mais le Capitaine redevint sérieux, les yeux réduits à deux fentes.

– Est-ce que tu ne pourrais pas montrer un peu plus de respect ? Cet homme était de ton côté. Il s’est battu pour les droits de gens comme toi.

– Il était turc ? ne put s’empêcher de demander Yunus.

Les squatters rirent si fort qu’un d’entre eux tomba du canapé. Essuyant des larmes provoquées par leur fou rire, ils attendirent la suite avec gourmandise.

– *Des gens comme toi*, ça veut dire les défavorisés, expliqua le Capitaine.

– C’est quoi, un défavorisé ?

– Les défavorisés sont les gens à qui on a refusé le droit d’avoir, pour que ceux qui sont favorisés puissent avoir plus qu’ils ne devraient.

Yunus se mordit la lèvre, complètement perdu.

– Aucune autre espèce au monde n’est aussi arrogante, cruelle et cupide que l’être humain, continua le Capitaine. Toute l’économie capitaliste s’appuie sur l’exploitation systématique des défavorisés par les favorisés. Toi, moi, notre jeune ami, ici, et sa famille, nous sommes des gens du peuple, le Sel de la Terre ! Les sans-culottes.

– Ma mère me laisserait jamais sortir sans culotte ! affirma Yunus, qui n’avait pu trouver une autre objection.

Ils rirent à nouveau, mais ce fut différent cette fois, plus gentil, avec un mélange de pitié et de sympathie.

Emporté par ses propres paroles, le Capitaine n’avait pas remarqué le changement d’humeur de son public.

– Réveille-toi, mon garçon ! La vérité, c’est que les gens comme tes parents sont exploités pour que d’autres puissent se remplir les poches.

La respiration courte, Yunus se leva d’un bond et, pas très stable sur ses pieds, s’écria :

– Mes parents ne sont pas exploités et on n’est pas sans culotte. Mon frère est boxeur.

Seule sa fierté l'avait poussé à s'exprimer ainsi. Jamais Yunus n'avait considéré que sa famille était *pauvre*. Bien sûr, parfois, sa mère se plaignait de ne pas arriver à joindre les deux bouts mais, à la maison, personne ne se disait dans le besoin, lésé, de classe inférieure et encore moins sans culotte.

Personne ne rit, cette fois. Dehors, la nuit était tombée. Pas très loin, éclairée par la faible lueur d'un réverbère, Pembe attendait à la fenêtre de la cuisine, malade d'inquiétude pour son plus jeune fils, le corps enveloppé de l'épais silence et de sa solitude, telle une figurine dans une boule à neige.

– Je ne voulais pas t'offenser ! dit le Capitaine avec un petit rire, afin que ses paroles suivantes ne soient pas prises pour un reproche. Je suppose que tu es trop jeune.

Ces derniers mots résumaient tout ce que Yunus haïssait : son âge, l'impossibilité de l'amour… Il s'affala dans un fauteuil, déprimé.

– Ne l'écoute pas, mon biquet, murmura Tobiko. Il se fait tard. Tu devrais rentrer.

– Oui ! admit Yunus, toujours renfrogné, son estomac lui procurant à nouveau une impression bizarre.

– Bonne nuit, gamin !

Yunus leur fit au revoir, non pas en posant sa main droite sur son cœur, comme le lui avaient appris son père et son oncle, mais en levant l'index et le majeur en un V, comme les squatters. Il n'avait pas fait un pas que la pièce se mit à tourner, la lumière faiblit et il glissa dans un autre royaume. Sans signe annonciateur, devant tout le monde, l'enfant vomit… pas sur le sol : sur la jolie robe de la femme qu'il aimait.

– Oh, non ! gémit-il avant de fermer les yeux, persuadé qu'après ça, elle ne l'aimerait jamais.

Ce soir-là, les punks emportèrent Yunus jusque chez lui, sonnèrent à sa porte et s'enfuirent quelques secondes avant qu'une Pembe, aux cent coups, ouvre et ne trouve son fils ronflant sur le paillasson.

1. Instrument de musique à cordes, populaire en Anatolie.

UN CARDIGAN MOUSSEUX

Londres, 18 décembre 1977

Depuis le début de l'année scolaire, Katie Evans était amoureuse d'Iskender, presque malgré elle. Alex, Alexander. Peu importait. Un vrai crétin. Tellement prétentieux ! Toujours entouré de ses groupies, comme un chef de gang. Un beau mec, il fallait l'avouer, avec son teint mat et ses yeux de braise. Elle réussit à trouver le courage de lui demander s'il aimerait sortir avec elle, à quoi Iskender répondit un laconique « OK ». Il expliqua que, dimanche, il devait aider sa mère le matin et se rendre à un entraînement de boxe de onze à quatorze heures. Il était libre après, *si elle voulait*.

Des heures avant leur rendez-vous, Katie, dans sa chambre, essayait toute sa garde-robe et se désolait devant son miroir. Les pulls en mohair si doux et de couleurs seyantes – fuchsia, pêche, lavande, écume de mer – qu'elle avait achetés avec sa mère lui parurent soudain ridicules. De même que les jupes fleuries Laura Ashley, les robes-trapèze et les chaussures Babies. Elle regarda ses vêtements avec les yeux d'Iskender et fut horrifiée de constater à quel point ils étaient *gamine*. Après beaucoup de frustration et de recherches, elle se décida pour une allure décontractée : jean, chaussures de sport et sweat-shirt bleu marine. Elle se fit une queue-de-cheval et opta pour un maquillage léger, espérant qu'il prendrait son style pour de la confiance en soi ou de la modestie – les deux, au mieux.

Katie arriva au café cinq minutes en avance, après avoir vérifié son allure dans toutes les vitrines sur le chemin. Quarante minutes plus tard, Iskender n'était toujours pas là. Trop fière pour admettre sa défaite, elle commanda un autre Coca. Elle avait eu envie d'un milk-shake – fraise et banane, son préféré –, mais elle avait changé d'avis, trouvant à nouveau que ça ferait trop *gamine*.

Elle allait terminer son second Coca et ce qui restait de sa patience quand la porte s’ouvrit en coup de vent. Iskender entra d’un pas martial, un chewing-gum dans la bouche, un sac de gym sur l’épaule, les cheveux encore humides de la douche après l’effort. Elle remarqua qu’il avait pris le temps de se coiffer méticuleusement, pas pressé du tout de la retrouver.

– Comment ça va, chérie ?

Ce mot, ce simple mot, idiot, *chérie*, fit fondre sa colère, qu’elle lança par la fenêtre comme une balle. Elle rougit.

– Ça fait longtemps que tu attends ?

– Pas de problème.

Ses yeux sombres la regardèrent, inspectant ses cheveux, ses lèvres, son sweat-shirt large qui dissimulait la forme de ses seins. Pourquoi n’était-elle pas mieux habillée ? se demanda-t-il.

– Comment s’est passée ta séance de boxe ?

– Super ! Mon coach est génial. Il a combattu au Vietnam. Quand il est rentré aux États-Unis, ça ne lui a pas plu – les manifs et tout ça, ça l’énervait. Il est venu ici. Ce type a vu des trucs atroces.

– Est-ce qu’il a jamais utilisé son arme ?

Iskender pouffa.

– *S’il a jamais utilisé son arme* ? Il a tué au moins dix Viêt-cong. Il a été prisonnier de guerre. Ils lui ont coupé un doigt, mais il n’a pas parlé. Il a dû manger des insectes, des scorpions, vivants ! Ce type a appris la boxe à la dure, pas dans une salle pour minettes.

Katie pâlit un peu, soudain contente de ne pas porter un de ses pulls mousseux.

– Qu’est-ce que tu bois ? demanda Iskender en montrant son verre vide.

– J’ai pris deux Coca, tu en veux un ?

– Nan, je déteste le Coca, ça me gonfle le ventre. Il y a quelque chose de pourri dans cette mixture secrète à bulles. Je préfère les milk-shakes.

Pas un muscle de Katie ne se contracta quand Iskender appela le serveur et commanda un autre Coca pour elle et un milk-shake pour lui – fraise et banane. Ils parlèrent du lycée, des types qui ne se lavaient jamais, des profs qu’ils ne pouvaient pas voir en peinture. Elle commençait à se sentir à l’aise quand le visage d’Iskender s’assombrit.

– Katie, qu’est-ce que tu fais ici, avec moi ?

Son regard vacilla un instant avant de se fixer à nouveau sur lui. Pouvait-elle lui avouer qu'elle avait passé la nuit, son magnétophone contre son cœur, dans son lit, à écouter, encore et encore, les Bee Gees chanter *How Deep is Your Love* ?

– On… on bavarde…

– Écoute, ne le prends pas mal. Je te trouve superbe, vraiment, mais on n'accroche pas, toi et moi. On le sait tous les deux. Je veux dire… Je ne suis pas le type qu'il te faut. Nous vivons dans deux mondes différents.

Elle se mordit la lèvre inférieure, sur le point de pleurer, sentant qu'on lui avait volé quelque chose de précieux. Comme il la rejetait franchement, comme il les jugeait incompatibles, comme il était inaccessible, le conquérir devint dès lors le but de sa vie.

– Tu ne me connais pas du tout ! affirma-t-elle d'un ton mi-tendre, mi-agressif.

– Eh ! Je ne voulais pas te contrarier.

Il n'avait pas l'air désolé du tout. C'était une délicieuse surprise de voir cette *prétentieuse Katie Evans* si déstabilisée, si fragile. Il devina qu'elle avait un faible pour lui.

– On a mal démarré. Je te propose une chose, déclara-t-il en se penchant vers elle pour lui prendre la main. Pourquoi on ne recommencerait pas à zéro ? Bonjour, ravi de te rencontrer ! Je m'appelle Iskender. Tu peux m'appeler Alex.

– Ravie de te rencontrer, dit-elle en ouvrant à peine les lèvres.

Avant qu'ils quittent le café, Iskender s'excusa pour aller aux toilettes. Au milieu de l'escalier qui y descendait, il croisa un jeune maigrichon au crâne rasé, aux yeux bleus en boutons de bottine et au visage couvert d'acné. Ce commis de boulangerie toisa Iskender un instant et eut un petit sourire coincé.

Quand Iskender entra dans les toilettes, il vit un Noir devant les urinoirs. Il gagna une cabine en sifflotant. En refermant la porte, il n'en crut pas ses yeux : sur le battant, on avait dessiné un swastika de cinquante centimètres entouré de slogans et d'insultes racistes. En dessous, il lut : *White Power*. Certains mots avaient été gravés avec un objet métallique, le reste tracé en vitesse à la bombe. Iskender toucha la peinture. Celui qui avait fait ça ne devait pas être loin.

Il ressortit de la cabine, fit un signe de tête à l'homme qui se lavait les mains et se sentit intimidé par son regard. Alors qu'il rejoignait Katie, il regretta d'avoir raté le néonazi.

*

Ils se promenèrent, ce qui soulagea Katie, après trois Coca. Sans but, ils passèrent devant des épiceries, des pharmacies et des kiosques où prendre des paris, suivant la course du soleil couchant. En dépit du temps venteux et du ciel sinistre, beaucoup de gens vaquaient à leurs occupations dans les rues.

À Abney Park, ils regardèrent les pigeons au bord de la mare. C'était agréable de sentir sous leurs pieds l'herbe fraîche, pleine de promesses. Il lui passa un bras autour des épaules, l'attira contre lui et l'embrassa. Elle aima son odeur, le goût de ses lèvres. Elle aima aussi qu'il ne tente pas de glisser la main sous ses vêtements pour toucher sa poitrine, comme d'autres, dans l'espoir d'aller plus loin. Elle nota le zèle dans sa voix, la témérité dans ses yeux, la faim dans son âme.

Ils se tinrent par la main. Assis sur un banc, ils observèrent les promeneurs en se murmurant des remarques frivoles sur chaque passant. *Taré. Nunuche. Vieille peau. Brute*. Quelques personnes leur sourirent, heureuses de voir un jeune couple amoureux. D'autres évitèrent leur regard.

– Et ce gars, là-bas, dit Katie, est-ce qu'il n'a pas l'air un peu louche ?

Iskender se tourna et vit un homme mince aux cheveux sombres qui s'approchait d'eux. Son torse se raidit et, autour de Katie, ses bras se desserrèrent.

– Quoi ? Tu le connais ?

Sans un mot, Iskender tourna le dos au chemin et remonta son col pour mieux dissimuler son visage. L'homme, que tout le monde appelait l'Orateur, passa sans un regard pour le couple sur le banc.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? Est-ce que c'est quelqu'un que tu ne veux pas voir ?

– Il ne pose pas de problème, mais je préfère qu'il ne me surprenne pas avec toi.

Ça intriguait Katie qu'Iskender se ferme comme une trappe métallique chaque fois qu'on lui posait une question à laquelle il ne voulait pas répondre, y compris celles concernant sa famille et son enfance. Il y avait des aspects de lui qu'elle ne comprenait pas. C'était un type cool, à son avis, mais sujet à des colères subites. Quand ils se retrouveraient la prochaine fois – elle savait qu'il y aurait une prochaine fois –, il la traiterait mieux. Elle en était certaine.

MIRACLES

Londres, 24 décembre 1977

Dans une cuisine spacieuse et bien éclairée, pleine de cuisiniers et de commis, Elias, propriétaire et chef du *Cleo's*, était penché sur un grand piano où cuisaient divers mets. Il tournait lentement une sauce aux champignons bien crémeuse. Elle était presque prête, mais pas encore parfaite. Il ajoutait toujours une pincée de noix de muscade avant de retirer la casserole du feu. C'était son petit secret. Aujourd'hui, il fallait que tout soit impeccable, puisque c'était la veillée de Noël.

D'origine chrétienne orthodoxe, agnostique par choix, il aimait l'esprit de Noël, les chants, les réunions familiales, les échanges, les cadeaux, mais surtout la foi dans les miracles. C'était ça qu'il partageait le mieux avec les croyants. Enfant, son saint préféré était saint André de Crète, non parce qu'on le disait plus pieux et plus vertueux que les autres saints, mais parce que, contrairement à eux, il était un miracle vivant. Saint André, muet de naissance, était resté coi jusqu'au jour où, à sept ans, il s'était mis à énoncer des vérités qui n'étaient pas de son âge. Le jeune Elias adorait cette histoire. Il prenait un plaisir impie à imaginer le choc sur le visage de ceux qui entendirent l'enfant prononcer ses premiers mots. Il se réjouissait du fait que ce saint soit devenu célèbre pour ses talents d'orateur et en tant qu'hymnographe. Si un muet pouvait faire tout ça, la vie n'était peut-être pas aussi terrible qu'il y paraissait.

Après avoir râpé de la noix de muscade dans la casserole, Elias tourna une dernière fois la sauce aux champignons et arrêta le feu. Son second arriva et versa soigneusement le mélange onctueux dans une saucière en porcelaine où elle refroidirait un peu avant de napper cinquante-cinq filets de bœuf.

Elias consulta sa montre et attaqua le plat suivant : gâteaux aux poires épicées et sa sauce aux noix de pécan dans du sirop d'érable. Jamais il n'utilisait d'ustensile en métal. C'était un autre de ses secrets. Tout devait être en bois. Le métal était froid, rutilant, trop parfait. Il ne fusionnait pas avec les ingrédients, il se contentait de les contrôler, alors que le bois, bien que maladroit et primitif, était sincère.

Il ne restait que sept heures avant minuit et, tant qu'il en était à compter, 1977 se terminerait dans quelques jours. Elias ne nourrissait pas de grands espoirs pour l'année à venir. Enfin, un seul : qu'elle ne soit pas aussi horrible que celle qui se terminait.

1977 avait égrené les douze mois les plus durs de ses presque cinq décennies de vie. Elias avait commencé l'année avec sa carrière en pleine ascension, une ravissante épouse, une belle maison à Islington et plus de travail qu'il ne pouvait en effectuer au restaurant. Au bout de sept mois, il était célibataire et vivait dans un petit appartement sans presque aucun meuble. Hormis quelques amis, il ne voyait plus personne, abattu par un divorce auquel il n'était pas préparé. Sur le plan émotionnel, il comparait son état à un train miniature dont les piles avaient lâché en montée, dans un tournant. Au cours de la dernière phase de son mariage, il avait continué à tirer les wagons avec une énergie qu'il ne possédait plus, jusqu'à ce qu'il déraille. Le divorce avait été sale, ni l'un ni l'autre n'agissant en conformité avec ce qu'ils étaient profondément. Il s'était souvent retrouvé à discuter de problèmes financiers au lieu de se concentrer sur ses émotions, puis il avait tout cédé – elle, la pension alimentaire, les souvenirs…

Il avait aimé sa femme et, d'une certaine façon, il l'aimait encore. La silhouette mince, les épaules étroites, le teint pâle, l'accent très british, de brillantes idées, Annabel avait été la raison de son emménagement en Angleterre. Comme elle était *plus britannique que la reine*, comme elle n'avait pas coupé le cordon ombilical avec sa famille du Gloucestershire, et comme le métier d'Elias était plus flexible que le sien – en pionnière, elle avait fondé un centre juridique pour femmes –, il avait semblé naturel qu'après une brève lune de miel à Ibiza ils s'installent à Londres.

Elias ne s'était pas opposé à ce projet, mais le déménagement avait été compliqué. Londres, au début des années soixante-dix, n'avait rien d'un paradis culinaire. On n'y comptait qu'une poignée de restaurants de grande classe, et la nouvelle approche de la cuisine, sans même parler de cuisine fusion, était considérée avec une circonspection évidente. Si la cuisine indienne était assez populaire, elle n'avait rien à voir avec les goûts qu'Elias voulait introduire. Dans

l’ensemble, il trouvait la cuisine anglaise lourde, insulaire, et les clients résistants aux saveurs insolites. C’était tout cela qu’il avait l’intention d’affronter.

Son mariage se termina exactement comme il avait débuté : avec un sentiment d’urgence et de défi. Une fois le jugement prononcé, tout ce qui resta à Elias au bout de sept ans et demi de mariage fut un vieux chat paresseux, Magnolia, des albums photos qu’il n’avait plus envie de regarder et un cœur amer.

Au milieu de l’été, il reçut un coup de téléphone de sa mère pour l’informer que son père venait d’avoir une crise cardiaque.

– Il parlait de toi tous les jours, assura-t-elle. Ton papa te respectait et admirait ce que tu as accompli, là-bas, mais il était trop fier pour te le dire en face.

La liaison était si mauvaise qu’Elias ne fut pas certain d’avoir bien entendu.

– Je rentre à la maison, maman.

– Pas maintenant, mon chéri. Tu viendras nous voir, Cleo et moi, quand tu iras mieux et quand j’irai mieux. Tout de suite, nous ne pourrions rien faire l’un pour l’autre. Reste où tu es et fais ce que tu as à faire ! Ton papa aurait préféré ça.

Elias savait, même si elle ne le disait pas, qu’elle avait compris : il n’abandonnerait pas Londres. Il allait travailler, travailler, dévorer son passé avec rage, ténacité, tel un mille-pattes qui grignote toutes les feuilles autour de lui, puis attend le moment où quelqu’un le sortira de son cocon, miraculeusement transformé. La seule chose que 1977 n’avait pas détruite, c’était son affaire. Le restaurant remportait un tel succès qu’il prévoyait d’en ouvrir un second à Richmond, comme pour compenser le chaos du reste de sa vie.

Désormais, Elias s’était habitué à la douleur. Elle avait pris naissance dans son estomac, qu’elle avait enserré avant de gagner sa cage thoracique et de s’y nicher, l’empêchant de rire, gênant parfois sa respiration. Il n’avait pas consulté de médecin, pas plus qu’il n’avait montré d’intérêt pour les conseils juridiques ou ces cours du soir qui promettaient de guérir les cœurs brisés. Ses amis lui téléphonaient, l’incitant à revenir dans le monde des rencontres où, disaient-ils, les *chefs en vogue* étaient très demandés. Ils laissaient des messages sur son répondeur, lui organisaient des rendez-vous surprise avec des femmes qui s’adoraient ou se méprisaient. En vérité, et de plus en plus, Elias inventait des excuses pour rester seul. La solitude, cette impression terne qu’il avait redoutée toute sa vie, devenait palpable, physique, presque liquide. Elle se précipitait à travers sa peau, pénétrant chaque vaisseau, chaque muscle de son corps comme de l’eau imbibant une éponge. Curieusement, il ne trouvait pas ça désagréable.

Destinée-Rose – c'était son nom. Elias ne put s'empêcher de noter combien elle était différente d'Annabel. Si son ex-épouse avait rencontré Pembe, elle aurait eu un petit sourire supérieur, la jugeant simple et sans éducation. N'est-elle pas celle que tous les hommes souhaitaient trouver, au fond ? aurait-elle dit – une femme sans complication, quelqu'un qui ne les remet pas en question, qui ne les lancine pas, qui ne s'oppose pas à eux, qui jamais ne les critique. De toute façon, aurait ajouté Annabel, c'était un fantasme irréaliste, car il n'existe pas de femme sans complication. Il n'y a que des femmes ouvertement compliquées et des femmes qui cachent leur complexité.

Annabel avait beau vouloir s'accrocher aux pensées d'Elias, il se tournait vers le souvenir de Pembe. Au début, il avait espéré qu'elle lui rende visite. Ils parleraient des plats qu'ils aimaient, ils cuisineraient même l'un pour l'autre. *Un échange amical, rien de plus*. Il avait pris soin de son aspect pendant des semaines, mais la certitude qu'elle ne viendrait pas avait remplacé l'espoir. Pourquoi viendrait-elle ? Il fallait admettre qu'il vivait depuis si longtemps dans sa tête qu'il avait fini par perdre toute notion de la réalité des possibles.

Travailler l'apaisait, comme toujours. Ce soir, en plus de la foule de Noël au restaurant, il était le traiteur choisi pour deux événements prestigieux. Il se réjouissait que, tout le personnel étant à fond dans les préparations, personne ne lui ait demandé pourquoi il avait inclus à la dernière minute un nouveau dessert : du gâteau de riz à l'eau de fleur d'oranger.

Une demi-heure plus tard, alors que les steaks marinaient encore dans une sauce relevée, un des commis s'approcha de lui.

– Chef, une personne vous demande.

Elias leva les sourcils en émergeant de ses pensées.

– Hein ?

– Une visiteuse.

– Plus tard. Je n'ai même pas le temps de pisser.

Du coin de l'œil, Elias regarda le commis hausser les épaules et retourner en salle, quand un doute s'insinua en lui.

– Attends ! Est-ce que c'est une femme aux cheveux auburn ?

– C'est quoi, exactement, des cheveux auburn, chef ?

– Laisse tomber ! marmonna Elias.

Il avait décidé d'aller voir par lui-même.

Des années après cette veillée de Noël, Elias se souviendrait de cet instant, quand il était sorti de la cuisine en s'essuyant les mains sur un torchon et s'était arrêté dès qu'il l'avait vue, debout à l'entrée, en train de lisser sa jupe sous ses

genoux, comme si soudain elle la trouvait trop courte, un sac bordeaux sous le bras, une ombre de culpabilité sur ses joues, n'arrivant toujours pas à croire qu'elle était bien là.

Ils prirent place à une table du restaurant vide, ce qui parut curieux à l'équipe qui continuait de courir. Toutes les deux ou trois minutes, un des commis venait poser une question et, chaque fois, Elias répondait avec un mélange d'inquiétude et de calme.

– Retournez à la cuisine ! lui conseilla Pembe au bout d'un moment.

– Non, non, ne vous en faites pas. J'ai tout le temps, mentit Elias.

– Si, allez-y, insista résolument Pembe, mais… est-ce que je peux venir aussi ?

– Vous êtes sûre ? C'est comme un poulailler où aurait pénétré un renard, là-dedans ! Il ne reste que deux heures avant le dîner et ils sont tous devenus fous.

Elle sourit, inébranlable. Le salon de coiffure avait fermé et, comme sa famille ne célébrait pas Noël, dit-elle, elle avait du temps devant elle. De plus, elle adorait les poulaillers.

Encore hésitant, Elias l'entraîna vers la cuisine, où tout le monde était trop occupé pour s'intéresser à elle, il lui donna un tablier puis, à sa demande, il plaça devant elle des poivrons à couper en petits morceaux, du persil à hacher, du gingembre à éplucher, *etc.* Sans un mot, sans prendre de pause, elle travailla.

Plus tard, quand l'heure fut venue pour elle de partir, Elias l'escorta hors de la cuisine. Ils s'arrêtèrent sous un tableau représentant une femme nue à la peau de lait qui semblait poser sur eux un regard indifférent – une reproduction de *La Grande Odalisque* d'Ingres. Pour différentes raisons, ils se sentirent tous deux mal à l'aise et détournèrent les yeux de la toile sans oser se regarder non plus.

– Je vous dois une faveur, lui dit-il. Je vous remercie, ajouta-t-il quand il vit qu'elle n'avait pas compris.

– C'est moi qui vous remercie. Vous m'avez aidée, l'autre jour.

Il craignit tant de dire ou de faire quelque chose d'inconvenant, de transgresser une règle culturelle, qu'il lui tendit la main pour la lui serrer amicalement. Elle ignora son geste et s'approcha pour lui déposer un petit baiser sur la joue.

*

Prison de Shrewsbury, 1991

Cet après-midi, je suis allé au bureau de l'officier Andrew McLaughlin pour récupérer la carte postale de ma sœur, comme il savait que je le ferais.

Il me fait attendre une demi-heure, pas parce qu'il a autre chose à faire, mais pour me rappeler qu'il est le patron. Un nouveau venu l'attend aussi, le poisson hors de l'eau, qui balance sa jambe nerveusement, serre des papiers dans ses mains. Il est là pour déposer plainte. Il suffit d'un coup d'œil pour voir que ce type est un bleu – il n'a pas été testé, pas mis à l'épreuve, pas blessé.

Ne joue pas aux crétins, j'ai envie de lui dire. *Épargne ta salive*.

C'est jamais une bonne idée, de cafarder, en prison, surtout dans les premières semaines, quand ils te surveillent comme des vautours et que tu ne sais pas qui est qui. Il y a de gros orteils sur lesquels il vaut mieux ne pas marcher, et tu fais mieux de te blinder.

En face de moi, sur un tableau, on a punaisé des notices sur le don d'organe, la thérapie de substitution par méthadone, la gestion de la colère, les hépatites B et C, et le programme de soutien aux prisonniers des Bons Samaritains. Pour un homme libre, tout ça doit évoquer la tristesse de la vie à l'intérieur, mais ce n'est pas ce que j'éprouve. Après plus de dix ans en cage, c'est le monde extérieur que je redoute.

J'avais huit ans et Esma presque sept, quand on est venus en Angleterre et qu'on a vu, du haut d'un bus rouge, l'horloge chantante de la reine – c'est comme ça qu'on appelait Big Ben. On a vite appris l'anglais, contrairement à nos parents, maman en particulier. Ce n'était pas la grammaire qu'elle n'arrivait pas à saisir, juste qu'elle n'avait pas confiance dans la langue. Ce n'est pas qu'elle était plus à l'aise en turc ni même dans son kurde natal ! Les mots créaient des ennuis, à son avis. À cause d'eux, les gens se comprenaient mal. Elle avait moins confiance encore en ceux qui utilisaient un jargon, comme les journalistes, les avocats ou les écrivains. Maman aimait les chansons, les berceuses, les recettes et les prières, où les mots, s'ils avaient une quelconque importance, n'étaient que secondaires.

À la maison, avec nous, les enfants, maman parlait un turc assaisonné de kurde. Nous lui répondions en anglais et nous ne parlions qu'anglais entre nous. J'ai toujours soupçonné qu'elle comprenait plus qu'elle ne l'avouait.

Peut-être tous les immigrants se méfient-ils d'une nouvelle langue. Prenez le pavé qu'est le *Cambridge English Dictionary* et montrez à un nouvel arrivant quelques pages, interrogez-le sur certaines entrées, surtout des idiomes et des métaphores – ce sont les pires. Imaginez-vous tenter de trouver la signification de *kicking the bucket* [1]. Vous avez appris que *to kick* veut dire donner un coup de pied et vous savez bien ce qu'est un *bucket*, ça ressemble à « baquet » – c'est un seau –, mais vous avez beau vous creuser la cervelle, ça ne vous dit rien. La rhétorique ressemble à la paperasserie officielle : face à elle, vous vous sentez petit, vulnérable.

Sauf ma sœur. Esma adorait la langue. Elle y évoluait comme un poisson dans l'eau. Si quelqu'un utilisait une expression qu'elle ne connaissait pas, elle s'ingéniait pour la faire sienne – une vraie collectionneuse de pièces rares. Elle savourait les mots, leur son, leur sens caché. Maman s'inquiétait des heures passées à lire qui risquaient de blesser ses yeux – et de réduire ses possibilités de trouver un époux. Quant à moi, je n'avais pas de temps à consacrer aux livres. J'étais pourtant le meilleur en argot car, pour moi, ça recelait un pouvoir, c'était une monnaie valable. Jusqu'au jour où je me suis mis à bégayer.

J'ai changé, ici. Pas du jour au lendemain, mais centimètre par centimètre. Bien que je ne sois pas vraiment un « prisonnier de confiance », Martin m'a accordé le privilège de me rendre à la bibliothèque en dehors des heures d'ouverture. Je lis, je fais des recherches, je réfléchis – les trois activités qui peuvent faire de la vie en prison un enfer ou un paradis, tout dépend de vous.

On peut penser que tout le monde va détester un type comme moi. Curieusement, ce n'est pas le cas. Je reçois des lettres, des cartes postales et des cadeaux de lieux qui ne sont que des points sur la mappemonde. Des garçons me considèrent comme un héros. Ils ne savent rien de ma vie, mais quand même… Des femmes désirent m'épouser, me guérir grâce à leur amour. Des malades !

Il y a surtout les Escadrons de Dieu, qui veulent « travailler » sur moi. Ils représentent toutes les religions, ou aucune religion en particulier. Je ratisse large ! De temps à autre, je suis le destinataire d'élucubrations New Age. On m'envoie des tracts, des brochures, des bandes magnétiques. « Laisse-nous aider ton âme blessée en éclairant tes heures les plus sombres ! » De grands mots ! Ils prétendent que leur

message concerne l'humanité entière, mais ils sont prêts à pendre toute personne qui ne les suit pas. Pourtant, ils ont de l'affection pour les gens comme moi. Ils ne se lassent jamais de nous, tant leur *désir* est puissant d'amender les pécheurs et de marquer des points aux yeux de Dieu. Nous sommes leur billet pour le ciel, nous, la lie de la terre, les vicieux, les déchus.

Une journaliste, maigre comme une planche à pain, mais bien habillée – jupe courte, longues jambes sexy, *etc.* –, est venue me voir plusieurs fois. Elle avait l'air de partager mon point de vue.

– Je vous assure, Alex, que je ne cherche qu'à comprendre votre histoire et à éveiller la conscience de la société en la racontant.

C'est pas noble, ça ? Et voilà qu'elle pond l'article le plus répugnant qui soit ! Mon éducation aurait été un ratage complet, par la faute de ma mère qui m'a pourri-gâté parce que j'étais son fils aîné. « C'est un cas typique des traditions patriarcales du Proche-Orient », bla, bla, bla. Ça m'a mis dans un tel état que plus jamais je n'ai adressé la parole à un journaliste. Ils ne s'intéressent pas à la vérité. Tout ce qu'ils veulent, c'est que vous entriez dans les cases qu'ils se sont construites dans leur tête.

On a rédigé des rapports sur moi, et même une thèse, dans une université de Londres. À un moment, un politicien m'a brandi pour salir tous les musulmans. « Cet homme est le prototype du genre d'immigrant dont les idées sont clairement incompatibles avec les tenants fondamentaux de la civilisation européenne », a-t-il proclamé. Pour tous ces gens, je suis invisible. Ma mère aussi. Nous ne sommes que des cas utilisés à leurs propres fins.

La porte s'ouvre et l'officier Andrew pointe son nez.

– Regardez un peu qui voilà !

Il me fait entrer. La pièce a beaucoup changé. Quand Martin l'occupait, c'était très différent, mais Martin était un homme différent. On le respectait tous.

Andrew s'assied derrière son bureau et consulte un dossier. Le mien, à l'évidence.

– Je vois que t'es né en 1962. Toi et moi on a le même âge, on est nés le même mois, tu le crois, ça ?

Yunus est Lion, Esma Vierge et moi Scorpion, comme l'officier Andrew.

– On dit qu'il y a deux types de scorpions, tu sais ? continue-t-il. Ceux qui empoisonnent les autres et ceux qui s'empoisonnent eux-mêmes.

Il me regarde comme s'il se demandait si je suis l'anomalie qui correspond aux deux catégories.

– Je lis ici qu'on t'a envoyé plusieurs fois au cachot. Tu t'es souvent battu. T'aimes la violence ! Voyons un peu… Tu as cassé le nez d'un prisonnier, tu as agressé un officier de probation… Oh ! Tu as écrasé les doigts d'un autre prisonnier, quatre doigts… précise-t-il en me toisant. Aïe ! Ça doit faire mal.

Mon estomac se serre.

– Comment as-tu procédé, Alex ? Tu as posé ses doigts sur une surface dure et tu les as cassés d'un coup ? Tu les as tordus un par un ?

Je sais ce qu'il fait. Il me rappelle qui j'étais, qui je pourrais encore être. Ma vie ici se découpe en deux phases. Au début j'emmerdais tout le monde. Il n'y a pas d'autre moyen de le dire. J'étais plein de rage, de rancune, complètement perdu. La seconde phase, c'est plus ou moins celle dans laquelle je me trouve aujourd'hui. Je suis toujours en colère, furieux, mais davantage contre moi que contre ceux qui m'entourent.

– Je lui ai écrasé les doigts avec un bloc de ciment.

– C'est ça, approuva Andrew comme s'il appréciait. Et l'officier ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– On a eu un petit différend.

Il l'avait cherché. Il m'avait provoqué pour voir jusqu'où il pouvait aller. Il voulait que je me penche en avant pendant les fouilles à corps, il m'insultait, il me narguait. J'ai caché un rasoir dans ma brosse à dents et je lui ai balafré la moitié du visage. Il a été transféré dans une autre taule. On raconte que sa blessure a mal cicatrisé.

– On dit que t'as eu des convulsions, des crises d'épilepsie, des migraines, des attaques de panique et d'angoisse, que tu souffres de psychose, que tu as tenté de te suicider… hum ! fait-il pour montrer qu'il a trouvé quelque chose d'intéressant. Défaut d'élocution ! De quoi s'agit-il ?

– J'ai bégayé, pendant quelques mois.

Ça n'arrive plus, plus vraiment. Quand je suis nerveux, je bute encore sur les mots, mais je ne vais pas lui faire le plaisir de le lui révéler.

Andrew retourne à sa lecture.

– Sous médication : Trazodone, Zimeldine, lithium, Paxil, Zoloft, Valium, Xanax…

Certains médicaments n'avaient aucun effet, d'autres semblaient marcher un temps et d'autres provoquaient de tels effets secondaires que j'étais plus mal que sans. Le lithium m'avait fait prendre du poids et, une fois, la Trazodone m'avait mis en érection pendant trois jours – très douloureux. Je me demande si ça figure aussi dans mon dossier administratif ou s'il a eu accès à mon dossier médical et, dans ce cas, si c'est légal.

Tout à coup, il ricane, ses épaules secouées d'hilarité.

– Oh, et tu ne manges pas de viande !

Je hoche la tête.

Autre rire.

– Désolé, je ne peux pas m'en empêcher ! Pour une grosse brute comme toi, je veux dire quelqu'un qui a tué sa mère et qui accumule les actes de violence, ça semble bizarre de s'inquiéter pour quelques animaux.

Comme je ne rebondis pas, un silence gêné s'installe.

– Est-ce que je peux récupérer ma carte postale ?

– Bien sûr ! répond-il d'un air soudain sérieux. Dès que tu m'auras avoué pourquoi tu as ordonné à ton compagnon de cellule de te frapper, tu pourras reprendre ta foutue carte.

– Il était sur le point de craquer. Sa femme a demandé le divorce. Il avait besoin de cogner quelqu'un.

– Et toi, en bon Samaritain, tu as offert ta poitrine, c'est ça ?

Il ouvre un tiroir et en sort la carte postale d'Esma. À ma grande surprise, il ne me fait pas poireauter et me la tend.

– Il y a des crétins, dit-il, qui croient que Houdini est mort à cause de coups dans le ventre qui auraient déchiré son appendice.

Je reste coi. Inutile de lui dire que je pourrais bien être un de ces crétins. Si on frappe l'appendice à plusieurs reprises et assez fort, on peut obtenir ce résultat. Il suffit de trouver le bon angle d'attaque. Ça vaut au moins la peine d'essayer. Qu'est-ce que j'ai à perdre ? J'expérimente avec la mort.

– Alex, j'ai assez de preuves pour te soupçonner de tenter de rejoindre ton Créateur, si, bien sûr, tu es un scorpion qui a tendance à s'empoisonner lui-même.

Il est plus malin que je ne l'aurais cru, mais je vais tout de même le nier.

– Pourquoi est-ce que je voudrais me tuer ? Je redeviendrai bientôt un homme libre.

L'officier Andrew se penche alors sur son bureau, me regarde dans les yeux et énonce la plus grande vérité jamais sortie de sa bouche.

– Alex, toi et moi, nous savons que tu ne seras jamais un homme libre. Même quand tu seras libéré, même quand tu seras dans la rue, tu seras enfermé dans ta culpabilité.

Il se radosse à son siège.

– Juste pour ton information, la mort de Houdini n'a rien à voir avec les coups qu'il a reçus. Son appendice était déjà *kaput*.

– Pourquoi vous me dites ça ?

– Parce qu'un marin plein de sagesse rentre au port quand la tempête s'annonce.

– Et s'il n'y a pas de tempête ? dis-je en me levant. Si vous rentrez au port pour rien et que vous ratez le soleil ?

C'est une erreur, je le sais. Je ne devrais pas parler comme ça. Mais il a réveillé ma vanité, à condition qu'elle ait jamais été assoupie.

– Assis !

Je m'exécute et j'attends en silence. Une minute passe.

– Tu peux partir, maintenant, déclare Andrew.

Alors que je gagne la porte, il marmonne, comme pour lui :

– Pourquoi est-ce que vous venez tous en Angleterre nous apporter votre merde ?

En Grande-Bretagne, le mépris des étrangers me surprend à chaque fois. On ne vous traite pas directement de bougnoule ou de raton, même si ça arrive. Le racisme ne fait pas partie de la vie quotidienne, comme dans d'autres pays dont j'ai entendu parler. C'est subtil et toujours raffiné. Ça n'a rien à voir avec votre couleur de peau ou votre religion, en fait. Il s'agit de votre degré de civilisation.

Je retourne dans ma cellule en saluant quelques types au passage. Ils sont des Anglais bon ton, pour la plupart, sous ce toit, mais il y a quelques Hispanos, Russes, Bulgares, Arabes, Africains. Dans toutes les nations, il y a de bonnes graines et de mauvaises graines. C'est ce que je crois. Certains mecs ont la tête en bouillie à cause de la drogue et des combats. La mienne est sans doute pas mal pilée aussi. Ça ne manque

pas, la drogue, entre ces murs. Des types veulent juste se perdre ou se faire un autre gars. Les pédales, c'est dur pour eux. Quand je suis arrivé, j'aimais aucun des gangs et j'ai décidé de former le mien. Ça n'a pas été facile, mais j'ai réussi. On avait des règles tacites mais strictes, auxquelles tout le monde se pliait. Aucune tolérance pour les pédophiles et les violeurs. Pas de fiottes, de tantouses, de lopettes parmi nous. Pas d'agresseurs pervers, de baiseurs.

Un jour, je n'ai plus supporté. J'étais leur chef, mais j'ai abandonné le gang, parce que j'avais des problèmes à résoudre dans ma tête. J'étais sous sédatifs, pour éviter de me faire du mal. On me surveillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours par semaine pour que je ne me suicide pas. Pendant longtemps, je me suis enfoncé, plus bas encore que j'avais jamais atteint.

Un soir, ma mère est venue vers moi. Son fantôme. Une apparition. Appelez ça comme vous voulez. Je percevais le parfum de sa chevelure. C'était réel à ce point. Elle est restée avec moi toute la nuit. Son visage. Ses yeux. J'ai sangloté comme jamais. Après, j'ai commencé à changer. Je suis un homme différent, aujourd'hui. Peut-être pas meilleur, mais différent. C'est une information que l'officier Andrew ne trouvera jamais dans mon dossier.

*

Quand j'entre dans la cellule, Top est sur son lit, enseveli sous plusieurs couvertures, le teint vert, les yeux clos. Il a l'air complètement parti.

– Comment ça s'est passé ? me demande-t-il.

– Formidablement bien ! On ne s'est pas étranglés.

– Charmant…

Il retourne à sa torpeur. Il avale de plus en plus de cachets depuis qu'il a appris l'imminence de son divorce.

Je suis tenté de lui dire de ne pas s'en faire, mais je vois bien qu'il n'a qu'une envie : qu'on le laisse tranquille. Je respecte ça. Je m'allonge sur mon lit, d'humeur sombre.

Il y a un Pont dans l’Autre Monde plus fin qu’un cheveu et bien plus glissant que de la graisse. Quand arrivera le jour du Jugement dernier, chaque personne devra le traverser seule. On entendra les cris des pécheurs dont on brûlera la peau, dont on fera bouillir les os. Si vous êtes un pécheur, vous tomberez dans les flammes qui crépitent en contrebas. Si vous avez fait assez de bien au cours de votre vie, les animaux que vous avez sacrifiés pour l’Aïd se relèveront de la mort et vous conduiront en toute sécurité de l’autre côté. Qui m’a appris ça ? Ce doit être Oncle Tariq, mais je n’en suis pas sûr.

J’avais sept ans quand j’ai arrêté de manger de la viande. À chaque Aïd, on demandait pardon à Dieu de ne pas pouvoir sacrifier un animal. Les voisins nous apportaient de la viande, ce qui était gentil. La dernière année à Istanbul, maman a insisté pour que notre père achète un bélier, et pas n’importe quel bélier : un gros. Ne partions-nous pas pour l’Angleterre ? Papa avait trouvé un emploi dans une usine, là-bas. Dieu nous avait ouvert une nouvelle porte, et il était de notre devoir de Le remercier.

Mon père s’est plaint du coût excessif et inutile de tout ça, mais, un matin, j’ai été réveillé par un bêlement dans le jardin, et j’y ai découvert un bélier qui broutait l’herbe rare. C’était une bête impressionnante, les cornes ornées de rubans. On m’a laissé le nourrir et lui donner de l’eau. Maman a mis du henné sur son museau, ce qui a fait des taches rouges. J’ai passé les deux jours suivants près de lui. Il a été mon premier et unique animal de compagnie.

– Ne t’attache pas trop à ce bélier, m’a conseillé Oncle Tariq.

– Pourquoi ?

– On ne te l’a pas dit ? s’est-il étonné. Il sera bientôt égorgé.

En larmes, j’ai couru vers mon père. D’humeur joyeuse, il m’a promis de ne pas toucher l’animal.

– Je n’ai qu’un fils. Je t’offre ce bélier.

J’étais au septième ciel, fier d’être un garçon, pas une faible fille comme Esma ! Le lendemain, on m’a envoyé faire des courses et, quand je suis revenu, le corps ensanglanté du bélier pendait à un arbre.

Je ne sais pas ce qui m’a le plus blessé : de voir mon animal mort ou le mensonge de mon père ? D’apprendre que maman était complice ? Que je n’étais pas aussi important que je le croyais ? Maman a appliqué une traînée du sang du bélier sur mon front et m’a embrassé, m’assurant

que j’avais l’air d’un sultan, et elle est allée faire cuire la viande. Une odeur lourde, collante, a envahi la maison. Le soir, quand on a déposé le plat devant moi, j’ai refusé de manger.

– Tu sais combien ce bélier m’a coûté ? m’a demandé mon père. Est-ce que tu en as la moindre idée, morveux ingrat ?

Je ne sais pas ce qui m’a pris à l’époque, et pourtant, je le sais. La colère. L’adrénaline. La sensation de tomber et de m’élever à la fois. Ça vous gifle comme une vague. Sans même le décider, vous vous retrouvez debout sur une crête et vous pouvez braver qui vous voulez, même votre propre père. J’ai repoussé mon assiette, plus violemment que je l’avais prévu, et de la nourriture s’est renversée sur la table. Mon père a plissé les yeux, incapable de croire ce dont il venait d’être témoin. Est-ce que j’allais défier son autorité devant ma mère et ma sœur ? Il est devenu fou. Jamais je ne l’avais vu dans un état pareil.

– Iskender, mange ! Je ne frappe pas mes enfants !

Pourquoi a-t-il dit ça ? C’était curieux. J’ai haussé les épaules – la goutte qui a fait déborder le vase. Il a propulsé ma tête vers la viande. Je m’y attendais si peu que mon menton a heurté le fond de l’assiette et ma tête a rebondi comme une balle. Mon nez était couvert de jus gras, épais, mêlé à mes larmes et à ma morve. J’ai entendu une déglutition. Elle venait de ma gorge. Ce goût, je ne l’ai jamais oublié. Le goût de ma faiblesse. Mon père n’avait pas lâché ma nuque, ses doigts me poussaient encore vers la viande. J’ai mâché, mâché, ne relevant la tête que pour respirer entre deux bouchées.

Il a fini par me libérer. J’ai bien vu qu’il avait honte de sa réaction. Ce n’était pas un homme violent, pas de cette manière. Je ne sais pas ce qui lui a pris, ce jour-là. Je ne pense pas qu’il le sache non plus.

Maman s’est précipitée vers moi et m’a essuyé le visage.

– Mon lion, mon sultan, est-ce que tu vas bien ?

J’ai ignoré la main de ma mère sur mon front et posé un regard haineux sur mon père. Il y avait de la rancœur dans ses yeux, mais aussi de la tristesse. Que nous infligions-nous ? Pourquoi nous en prenions-nous toujours les uns aux autres ?

Ce fut une des occasions grâce auxquelles j’ai compris qu’il n’était pas bon de trembler. Si je me montrais faible, mon père me piétinerait. Tout ce foutu monde me piétinerait. Si j’étais fort, vraiment fort, personne ne le pourrait. Dès cet instant, jamais je n’ai été faible. J’ai commis des fautes,

oui. J’ai eu tort, mais jamais je n’ai été faible. Jamais. Et depuis lors, je n’ai plus jamais mangé de viande.

Iskender Toprak

1. Casser sa pipe.

LA MOUSTACHE

Londres, le 1er janvier 1978

Cinq heures quarante du matin et Adem était déjà réveillé. Ces derniers temps, il réglait la sonnerie à des heures indues pour profiter de moments seul avant que Roxana se lève. Il aimait la regarder dormir. Son visage était si différent alors, moins tendu ! Elle oubliait d'être en colère contre lui, à cause de qui il était et de qui il ne pourrait devenir. Le rouge à lèvres cerise brillant retiré, elle avait une bouche plus petite, moins froide. Ses cheveux s'étalaient sur l'oreiller et enserraient le cœur d'Adem.

Être amoureux de Roxana, c'était comme voir passer un bateau au loin. Adem, assis sur la rive, immobile, protégeait ses yeux du soleil pour suivre le navire qui continuait sa route, pas trop vite, jamais pressé, envoyant un adieu presque imperceptible. Il savait comptés leurs jours ensemble. Elle lui échappait millimètre par millimètre, et il ne pouvait qu'attendre qu'elle ne soit plus qu'un point à l'horizon. Quand elle découvrirait qu'il n'avait plus d'argent, elle se débarrasserait de lui. Il le savait parce qu'elle le lui avait clairement déclaré dès le départ. *Une femme a des besoins*, aimait-elle dire. Roxana était toujours d'une franchise stupéfiante et douloureuse.

Elle l'avait vu perdre à la roulette, mais elle croyait encore qu'il avait des réserves – des économies à la banque, un prêt qu'on allait lui rembourser ou une propriété à Londres. *On a forcément quelque chose, quand on est dans ce pays depuis si longtemps !* Elle s'attendait à ce qu'Adem lui révèle bientôt quel était son trésor caché. Elle avait toutes les raisons de se faire des illusions, puisqu'il s'était mis en quatre pour lui donner cette impression.

La vérité : quelques jours plus tôt, Adem avait perdu son emploi à l'usine. Son mauvais travail avait fini par lasser. Sa seule source de revenus était désormais ce qu'il quémandait à des amis, son seul bien l'appartement où vivait sa famille. Pour l'acheter, il avait contracté un emprunt sur vingt-cinq ans auprès d'une banque, et n'avait remboursé que le quart de sa dette.

Roxana soupira et se tourna dans son sommeil. Son visage se tordit et ses narines se dilatèrent.

– Non ! marmonna-t-elle avant d'ajouter une phrase incompréhensible. Non, non !

Adem retint son souffle pour en entendre davantage. Il se demanda à quoi elle rêvait. Son corps était dans le lit avec lui, mais son esprit était bien loin, avec un autre homme. L'aimait-elle ? Il ne savait pas ce qui serait pire : qu'elle n'ait jamais été amoureuse et soit incapable d'ouvrir son cœur, ou qu'elle ait tant aimé jadis qu'elle ne puisse plus s'abandonner à quelqu'un d'autre.

Tout doucement, il se leva. La couverture glissa et révéla les cuisses de Roxana. Elle pouvait dormir nue, hiver comme été, parfaitement à l'aise dans sa peau, contrairement à lui. Chaque fois, il retirait son pyjama avant de faire l'amour et le remettait juste après.

– Enlève tes chaussettes au lit ! On dirait un vieux, protestait Roxana.

Il obéissait, mais à contrecœur, parce qu'il avait toujours froid. Le chauffage était déficient, dans ce logement. Les tuyaux vétustes fuyaient par endroits, mais il n'osait pas se plaindre. Une autre chose que Roxana n'aimait pas : sa moustache.

– Les Anglais n'en ont pas. Quand est-ce que tu vas la raser ? Tu ressembles à Staline.

Adem trouva son chemin dans l'obscurité jusqu'à la cuisine et alluma. Le désordre le surprit, alors même qu'il pensait s'y être habitué. Roxana détestait les travaux ménagers et lui reprochait souvent de ne pas l'aider. *Tu ne voudrais pas que je te serve, quand même, je ne suis pas ta femme !*

Elle affectionnait ce genre d'insinuations plus tranchantes que du verre brisé. Son amertume était une partie inséparable de sa personnalité presque vindicative. La dureté de ses commentaires ne l'ennuyait pourtant pas autant que les poncifs dont elle l'affublait. Chaque fois que Roxana le réprimandait, Adem avait l'impression qu'elle s'adressait à tous les hommes qu'elle avait connus. Ça lui faisait mal. S'insérer dans une galerie de fripouilles sans qu'elle lui octroie de signe distinctif lui faisait bien sentir qu'il n'était qu'un amant de passage. Il voulait être unique, le seul pour elle. Peu importait qu'il y en ait eu d'autres

avant lui. Enfin, si, ça comptait, mais, au moins, s'il pouvait s'assurer d'être quelqu'un de spécial, il serait moins mal à l'aise. Roxana aurait raillé ce genre de pensée. *Je ne t'ai jamais dit que je t'aimais !* S'il était sur le point de parler de ses sentiments, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, ni avec sa femme ni avec ses enfants, elle agitait la main comme pour disperser une fumée de cigarette importune.

Adem ouvrit le placard en veillant à ne pas regarder l'évier où s'empilaient assiettes et tasses sales dans une eau stagnante qui commençait à se remplir de moisissures. Il réussit à débusquer une casserole propre et entreprit de faire du café turc.

Sur le réchaud, à feu doux, le café se mit à frémir, ce qu'il trouva curieusement apaisant. La cuisine s'emplit de l'odeur forte de sa boisson préférée. Il s'assit à la table, tasse à la main, et but à petites gorgées. Il n'était pas tout à fait réveillé. Il portait encore la nuit en lui.

La veille, il s'était posté devant l'école de son plus jeune fils, caché dans l'ombre, *comme un criminel*, s'était-il dit. Quand Yunus était sorti avec des copains, Adem, la gorge serrée, ne l'avait pas appelé. De même, il lui arrivait de traîner autour de *La Caverne d'Aladdin*, dans l'espoir de tomber sur Iskender. Une fois il l'avait repéré, au loin, le bras passé autour des épaules d'une fille mince et blonde. Il était au courant, pour la petite amie anglaise d'Iskender, mais les voir ensemble, légers, pleins d'allant, l'avait fait se sentir vieux et prendre conscience de la vigueur qu'il n'avait plus. Depuis des mois qu'il n'était pas rentré, son fils avait tant grandi ! C'était un jeune homme, très beau. Malgré son envie, il n'arrivait pas à aller lui parler. Les gens le regardaient. C'était le plus dur. Croiser le regard d'amis et de voisins, parler de tout et de rien en feignant de ne pas savoir ce qu'ils avaient en tête. *Quelle honte, cet homme qui a abandonné sa famille pour une danseuse !*

Il traversa le couloir jusqu'à la salle de bains, alluma la lampe et s'observa dans le miroir. Il n'aima pas ses yeux cernés, les traces d'anciens boutons sur ses joues, ses quelques cheveux blancs – comment ses cheveux pouvaient-ils blanchir alors que sa moustache était toujours noire ? Il allait la tailler, comme chaque matin depuis plus de quinze ans, mais sa main sembla nourrir un autre projet : elle saisit le rasoir.

Quand Adem ressortit de la salle de bains, il était rasé. Roxana, assise dans le lit, feuilletait un magazine féminin. Il lui suffit d'un coup d'œil pour comprendre qu'elle avait mal dormi et n'était pas d'humeur radieuse.

– Tu as du café pour moi ? demanda-t-elle sans lever la tête.

– Bien sûr ! dit-il d’une voix qui sonnait différemment quand il s’adressait à elle, comme un écho de celle qu’il utilisait d’ordinaire.

– J’ai à nouveau mal au cou.

Il vint lui masser la nuque, décrivant des cercles au-dessus de ses épaules et descendit jusqu’à ce que ses mains se posent sur ses hanches. Elle laissa échapper un gémissement et tout son corps se détendit, comme dans un bain de mousse. Il continua le massage, plus fort, jusqu’à ce que ses doigts se rencontrent autour de son cou, accidentellement, puis volontairement. Il se dit, et ce n’était pas la première fois, qu’il pourrait tuer cette femme.

– Je vais faire du café, annonça-t-il.

– Attends ! protesta-t-elle en le scrutant. Qu’est-ce que tu as fait à ton visage ?

– Oh, ma moustache ! Tu aimes ?

Roxana hocha la tête, mais elle souhaita soudain, sans trop savoir pourquoi, qu’il n’ait pas rasé sa moustache, qu’il ne l’aime pas autant, que tout soit différent. Quand elle esquissa un triste sourire, toute l’amertume qu’elle éprouvait sembla s’écouler hors d’elle.

SURPRISE SILENCIEUSE

Londres, le 2 janvier 1978

Tôt dans l'après-midi, une lumière dorée baignait la vitrine des *Ciseaux de Cristal*, où pendaient des décorations de Noël, tels des raisins mûrs, qui illuminaient le salon d'éclats scintillants. Pas encore remise des réjouissances de la veille, Rita buvait sa troisième tasse de café noir quand la porte s'ouvrit et qu'un homme entre deux âges entra. Il avait le visage animé, avenant, et se comportait avec une assurance qui aurait pu la rebuter, s'il ne lui avait pas adressé un sourire si chaleureux.

Un sourcil levé, Rita examina l'étranger des pieds à la tête. Il n'avait ni l'allure d'un représentant en shampooings, ni celle d'un type voulant lui faire signer une pétition, ni celle d'un inspecteur venu vérifier l'état sanitaire du salon. Bien vêtu, correct, il avait l'air d'un type sans histoires – mais on ne savait jamais, par les temps qui couraient !

– Puis-je vous aider ?

– Oui, s'il vous plaît, je voudrais une coupe.

Rita pouffa de rire.

– Je crains bien que nous ne soyons pas encore ouvert. Pas avant un bon quart d'heure, et…

– Oh ! Je peux attendre dehors, pas de problème.

– J'allais ajouter que nous ne sommes pas un salon mixte. Pourquoi n'iriez-vous pas voir chez le coiffeur pour hommes, au coin ?

– Pas question ! J'y suis allé une fois : ce type ferait mieux de se recycler dans la boucherie.

– Je suis certaine qu'on devrait vous trouver un endroit adéquat, plaisanta Rita.

– Je me demande si vous avez remarqué combien de salons sont devenus mixtes, ces derniers temps.
– Vraiment ?
Rita s’amusait de cet échange, mais elle n’avait pas écarté l’idée que cet homme pût être un fou.
Pembe, dans la petite arrière-boutique, interrompit le nettoyage des brosses pour tendre l’oreille vers la conversation que tenait Rita. Elle croyait reconnaître la voix… Ça ne pouvait pas être *lui* ! Le cœur bondissant jusqu’à sa gorge, elle se glissa sans bruit dans le salon. Elle fut si surprise de voir Elias bavarder avec sa patronne qu’elle dut s’appuyer au mur, incapable de faire un pas de plus.
Elias n’avait pas remarqué son entrée, derrière lui.
– Je porte les cheveux longs depuis quatre ans et je pense qu’il est temps de changer, expliquait-il.
– Hum… Je dis toujours à mes clientes : « Mesdames, les cheveux longs, c’est pour les femmes. C’est ainsi que Notre-Seigneur l’a voulu. »
Pembe était persuadée de devoir entrer en scène et le faire partir, mais elle ne voyait pas comment. Elle se mordit les lèvres jusqu’au sang sans pouvoir détacher les yeux des deux personnes en pleine conversation.
– Peut-être pourriez-vous m’aider, suggéra Elias. Je suis chef de cuisine, vous comprenez, et chaque jour des clients se plaignent de trouver des cheveux dans leur soupe.
– J’adorerais vous aider, mon mignon, dit Rita dans un éclat de rire, mais j’attends mon rendez-vous de midi et demi.
– Je m’en charge ! intervint Pembe.
Rita et Elias se tournèrent vers elle, bouche bée, bras ballants, comme s’ils avaient oublié qui elle était.
– Je vais lui couper les cheveux, insista Pembe en prenant l’air le plus dégagé possible.
Ce ne serait pas la première fois. Bien qu’elle n’eût aucune formation dans la coiffure, Pembe avait assisté Rita assez longtemps pour apprendre les ficelles du métier, d’autant qu’elle n’était pas arrivée ignorante, après avoir coupé les cheveux de ses enfants, surtout de ses fils, pendant des années.
– C’est donc réglé ! admit Rita en haussant les épaules.
Elle allait ajouter quelque chose quand la porte s’ouvrit et que sa cliente entra. Rita s’avança vers elle, les bras grands ouverts.
– Margaret, je suis si contente de vous voir !

Pembe fit asseoir Elias dans le dernier fauteuil de la rangée et murmura, nerveuse : – Pourquoi êtes-vous venu ici ?

– Désolé, il fallait que je vous parle !

– Non !

Elle avait la voix d’un enfant qui va faire une colère. Elle lui mit une serviette autour du cou, déposa les ciseaux sur un chariot roulant et entreprit de lui humidifier les cheveux avec une bombe d’eau.

Elias remarqua que Pembe était si contrariée par sa présence que ses mains tremblaient. Il eut une telle envie de la prendre dans ses bras et de s’excuser de la bouleverser ainsi qu’il dut inspirer profondément pour se contenir. Il s’en voulait un peu de son initiative, mais le plaisir de la sentir si près de lui compensait la culpabilité. Il suivait chacun de ses gestes dans le miroir ovale au mur. Un instant elle toucha son visage et il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il vit qu’elle aussi l’observait. Ses paroles ne correspondirent pourtant pas à la compassion dans son regard.

– Je vous coupe les cheveux, mais ne revenez pas.

– D’accord. Ne vous inquiétez pas ! Je promets de ne plus revenir.

– Comment je les coupe ? demanda Pembe avec un premier sourire.

– Ça, je n’en sais rien !

Elias avait toujours eu la même coiffure et il se rendait compte seulement maintenant qu’il n’était pas vraiment prêt à changer de style.

– Faites-moi beau, s’il vous plaît. Une jolie coupe.

– Vous êtes déjà beau ! chuchota Pembe, si bas que ce fut un miracle qu’il l’entendît.

Depuis l’autre bout du salon leur parvinrent des éclats de rire. Rita et sa cliente partageaient des ragots sans prêter attention à rien d’autre.

– Je dois vous demander quelque chose.

– Quoi ? lança Pembe avec une certaine appréhension.

– Écoutez, j’aimerais… j’aimerais mieux vous connaître, qu’on passe du temps ensemble, mais si vous préférez que je reste loin de vous, dites-le-moi.

Pembe sentit ses jambes faiblir. Elle pâlit un peu et, après ce qui sembla une éternité, elle murmura : – Ne restez pas loin de moi.

Elias leva sa main droite, la plus proche du mur, cachée aux yeux des autres, et saisit celle de Pembe. C’était la première fois qu’ils se touchaient sans que ce soit par maladresse, ou à l’occasion d’un contact timide lourd de culpabilité et de panique. Tel un homme qui tombe et s’accroche à une corde, il serra sa main si fort qu’elle eut mal. Ça ne la gêna pas. Elle éprouvait la même chose –

l’intensité, le moment trop tardif, l’impossibilité. Dans celle d’Elias, sa main prit la consistance d’un petit moineau tremblant.

Ils restèrent un instant ainsi, puis elle lui retira sa main.

– Comment je les coupe ?

– Comme les siens, s’il vous plaît.

Pembe suivit son regard jusqu’à un magazine ouvert à la page où une star de Hollywood, athlétique, aux dents de porcelaine et à la peau bronzée, recevait une récompense.

– Comme lui ? Non ! rit Pembe malgré elle. Si ? Vous êtes sûr ?

– Absolument. J’ai toujours rêvé de ressembler à une personne célèbre.

Elle prit le magazine et étudia la photo, sachant fort bien qu’il se moquait éperdument de sa coupe, qu’il voulait juste rester le plus longtemps possible près d’elle. Pendant une demi-heure, elle œuvra en silence, les sourcils froncés pour mieux se concentrer. Ils n’échangèrent pas un mot. Chaque fois que Rita jetait un coup d’œil à ce qu’ils faisaient, elle ne voyait que Pembe au travail et ce drôle de client en train de lire un magazine après l’autre.

Quand elle eut terminé, Pembe apporta un miroir pour qu’il puisse admirer l’arrière de sa tête. Elias poussa un soupir et sourit, luttant pour ne pas être démoralisé par ses cheveux courts et l’aspect de sa nuque. Alors qu’elle lui retirait sa blouse, il demanda, comme en passant : – Vous aimez le cinéma, Pembe ?

– Quoi ?

– Le cinéma, vous aimez y aller ?

Pembe hocha la tête en souriant.

Quand elle était arrivée en Angleterre, elle avait souvent incité ses enfants à aller au cinéma, ce qu’ils avaient accepté avec plaisir, mais la langue était un obstacle. Elle avait beaucoup de mal à suivre les dialogues.

– Pourquoi vous me demandez ça ?

Elias s’approcha et la fixa dans les yeux.

– J’ai laissé quelque chose sous la bombe de laque. Regardez, s’il vous plaît ! chuchota-t-il avant de prendre une voix joviale : Très bien, merci beaucoup ! Vous avez fait un excellent travail.

À l’autre bout du salon, Rita sourit, ravie que le client soit satisfait. Tandis qu’Elias et elle échangeaient des galanteries à la caisse, Pembe resta près du fauteuil, les yeux rivés sur la bombe de laque. Il y avait en dessous un billet pour le vendredi suivant, à seize heures, dans une salle du South End, à Brixton. On y jouait un vieux film – en noir et blanc, un film muet.

DISGRÂCE

Londres, le 5 janvier 1978

Tariq était fier de posséder une supérette sur Queensbridge Road. Six jours par semaine, douze heures par jour, il vendait bonbons, sandwiches, produits d'hygiène, boissons, surgelés, cigarettes et objets divers. Sur un présentoir, il proposait aussi des journaux et des magazines, dont certains lui faisaient froncer les sourcils quand ses yeux tombaient dessus – *Mayfair*, *Men Only*, *Fiesta*, *Knave*, *Penthouse*, *Club International*. Il y avait tant d'indécence, dans ce pays ! Toute cette nudité, ça ne pouvait pas être bien. Il n'arrivait pas à comprendre comment des hommes prenaient plaisir à regarder de tels torchons, et il comprenait encore moins les femmes qui posaient pour les photos. N'avaient-elles pas de famille – un père, un mari, un frère ? Il reléguait ces publications obscènes à une extrémité du présentoir, derrière les boîtes de thon et de lait condensé, où les amateurs pouvaient les trouver, mais où elles n'offenseraient pas les yeux innocents.

Comme il avait faim, Tariq consulta l'horloge au mur. Il n'était que onze heures et quart. Sa femme, Meral, lui apportait son déjeuner dans une gamelle chaque jour à midi et demi – *kofta* avec du yaourt à la menthe, purée d'aubergine fumée, riz aux pois chiches. Un samovar chuintait derrière lui, toujours prêt. Au cours d'une journée ordinaire, du matin à tard le soir, Tariq avalait environ trente verres de thé. Il l'aimait fort, noir, et l'aspirait à travers un carré de sucre.

Pendant qu'il mangeait, Meral s'affairait à laver le sol, dépoussiérer les étagères et essuyer le néon en vitrine qui indiquait : *Oasis Mini Mar.et*. Il avait l'intention de réparer le *k* de *Market*, mais ne trouvait jamais le temps. De toute façon, ça n'avait pas l'air de gêner les clients.

Quand il finissait son repas, Meral emportait le récipient vide et rentrait à la maison terminer ses tâches ménagères. Peut-être un jour lui demanderait-il de l'aider au magasin, mais jamais il ne l'autoriserait à travailler ailleurs, au milieu d'étrangers, comme Adem l'avait permis à Pembe. Ce n'était pas bien. Sauf en cas de crise financière, une femme ne devrait pas occuper un emploi.

Tariq ne se rendait à la mosquée du quartier ni avant ni après le déjeuner, comme le faisaient d'autres boutiquiers. Il n'était pas religieux, même si ceux qui voyaient sa barbe fournie et son rosaire à la main pouvaient penser le contraire. Il portait la barbe parce que ça lui allait bien et que ça cachait des cicatrices de boutons, et il tripotait son rosaire plus par habitude que par piété. Il en avait toute une collection à la maison : en ambre, en turquoise, en corail, en onyx, en jade – de toutes les couleurs. Ses mouvements de doigts rapides et réguliers faisaient constamment cliqueter les perles. Il ne s'en rendait même plus compte, tant les bus et les voitures qui freinaient au feu faisaient de bruit.

Des trois frères, Tariq, l'aîné, avait quitté Istanbul le premier, pour travailler à l'étranger. Au début, il était employé dans une usine de moteurs d'une petite ville allemande, Troisdorf. Il avait trouvé le boulot épuisant, les Allemands inaccessibles et leur langue impossible. Les Allemands vous invitaient dans leur pays pour turbiner, pas pour vous intégrer, et comptaient bien que vous repartiriez dès qu'ils n'auraient plus besoin de vous. S'adapter à leur mode de pensée, c'était comme tenter d'embrasser un hérisson. Il y avait peut-être une tendresse secrète, un cœur doux, en dessous, mais on ne pouvait pas ignorer les épines qui en interdisaient l'accès. La communauté des migrants aurait pu l'aider à se stabiliser et à se sentir moins vulnérable, donc moins hostile, mais jamais Tariq n'avait su se faire d'amis, et ses années en Allemagne n'avaient pas fait exception.

Une fois, pourtant, un ouvrier tunisien qu'il avait rencontré au travail l'avait emmené à la Große Freiheit, dans le quartier chaud de Hambourg. Enseignes au néon, clubs, musique, rires gras dans toutes les langues – Tariq avait été scandalisé de voir des femmes montrer leur corps en vitrine, comme des mannequins. Tout aussi troublantes étaient leur expression distante et l'assurance dans leur regard. Elles n'avaient rien en commun avec les prostituées des films turcs, ces femmes malmenées et brisées par la vie.

– Tu veux entrer ? avait demandé son camarade, dans un allemand rudimentaire que Tariq pouvait comprendre, en montrant une porte décorée de lampes clignotantes.

– Qu'est-ce qu'il y a, dedans ?

Un sourire tordu avait fendu le visage du Tunisien.

– *Qu'est-ce qu'il y a, dedans ?* avait-il répété en feignant d'être horrifié. Des chattes, vieux ! Des chattes blondes !

Tariq avait baissé les yeux vers ses bottes sales et marmonné tout bas :

– Je veux pas.

– C'est à toi de choisir, vieux ! avait répondu son compagnon avec dédain. Si tu peux pas le faire, tu peux pas le faire.

Tariq avait eu envie de le frapper, de fracasser ses tibias à coups de bottes boueuses, mais l'idée s'était effacée aussi vite qu'elle était venue. Il avait regardé l'homme entrer et disparaître à sa vue, le laissant seul dans la rue mal éclairée où il avait soudain entendu une femme chanter derrière une fenêtre.

La même semaine, à l'usine, Tariq apprit que le Tunisien racontait à tout le monde qu'il avait eu la frousse devant un bordel ; il aurait dit qu'il ne se sentait pas « à la hauteur » ! Les ouvriers se moquaient de lui dans son dos. Certains suggéraient qu'il était pédé. Tariq prévoyait de se marier, cette année-là ; l'incident précipita ses projets. Quand il revint d'Anatolie avec son épouse – une cousine au troisième degré du côté de son père –, il demanda à Meral de venir chaque jour à l'usine, le premier mois, pour que tout le monde voie qu'il avait une femme, pour leur clouer le bec.

*

À midi vingt-cinq, la porte du magasin s'ouvrit et Meral entra, les joues rosies par le vent. Au menu, il y avait de la soupe aux lentilles, des poivrons verts farcis et du *tulumba* [1]. Elle le regarda manger un moment, fière de son appétit, puis déclara :

– Pembe est passée, ce matin.

– Qu'est-ce qu'elle veut ?

– Elle n'a rien demandé franchement, mais je crois qu'ils ont besoin d'argent.

– Argent, argent, argent… ronchonna Tariq.

Il avait vu un film où le héros entrait dans la pègre afin de sauver son frère de la pauvreté et lui offrir un meilleur avenir que celui que Dieu avait choisi de lui attribuer. À la fin, contre toute attente, le jeune frère, devenu inspecteur de police, arrêtait le héros, alors qu'il le respectait, l'aimait et l'admirait, et qu'il lui vouait une reconnaissance éternelle.

L’histoire de sa propre famille n’était pourtant pas celle de méchants et de héros. S’il avait fait de son mieux pour aider ses deux frères à maintenir la tête hors de l’eau, s’il avait voulu croire qu’avec son soutien ils pourraient changer leur destin, Tariq savait qu’il avait des limites, de même qu’Adem et Khalil. Ses frères avaient suivi son exemple : ils avaient rejoint les rangs des travailleurs migrants, l’un en Australie, l’autre en Angleterre. Au bout de quelques années, Tariq avait quitté son emploi en Allemagne pour venir en Angleterre, où l’on disait le temps détestable mais les gens polis.

– Est-ce que Pembe sait où il est ? demanda-t-il en baissant la tête vers sa soupe.

– Elle n’en a pas la moindre idée, mais… s’interrompit Meral en versant de l’eau bouillante dans le récipient en porcelaine du samovar… elle sait qu’il est avec une autre femme.

– Qu’est-ce qu’elle espérait, si elle n’est pas capable de garder son mari…

Tariq ne termina pas sa phrase. Jamais Adem n’aurait dû épouser cette femme-là. Il ne manquait pas de meilleurs partis pour lui, mais il était tombé amoureux de Pembe. Tariq ne se l’expliquait pas, même s’il reconnaissait que Pembe était très belle. À ses yeux, ça la rendait moins fiable encore. Les hommes avaient tort de convoiter de belles femmes. Ils pouvaient flirter avec elles pendant leur célibat, mais une épouse devait avoir d’autres attributs que la beauté. Il s’était opposé à ce mariage dès le début, alors qu’Adem était seul dans ce village kurde perdu, jeune, trop jeune pour demander la main de Pembe !

Quand leur mère s’était enfuie avec un autre homme, Tariq avait seize ans, Khalil treize et Adem onze ans à peine. Dans les millions de maisons d’Istanbul, les mères faisaient tout leur possible pour garder leur famille unie, leurs enfants heureux, et il avait fallu que la leur, la leur seule, les abandonne !

Tout le monde ne pouvait pas le comprendre, mais certains hommes n’ont, sur cette terre, que leur honneur. Un riche peut se permettre de ruiner puis de reconquérir sa réputation, en achetant des alliances comme d’autres commanderaient une nouvelle voiture ou rénoveraient leur villa. Pour le reste du peuple, c’est très différent. Moins un homme a les moyens, plus il valorise son honneur. Les Anglais ne comprenaient pas ce mode de pensée suranné. Leurs épouses pouvaient embrasser un autre homme, boire et danser avec des étrangers, et ils assistaient au spectacle en souriant.

Un homme privé de l’honneur qui lui est dû est un homme mort. Il ne peut plus marcher dans les rues, à moins de s’habituer à déambuler le nez vers les pavés. Il ne peut plus aller au salon de thé ni jouer au trictrac, ni regarder un

match de foot au bistrot. Il voûte les épaules, serre les poings, ses yeux s’enfoncent dans leurs orbites et tout son être n’est plus qu’une masse apathique contre les rumeurs, de plus en plus rabougrie. Personne ne lui prête attention quand il parle, ses mots n’ayant pas plus de valeur que des galettes de bouse. La cigarette qu’il offre reste intacte, son café est amer jusqu’à la dernière goutte. On ne l’invite plus aux mariages, aux circoncisions ni aux fiançailles, de crainte qu’il porte malheur. Dans son coin, en disgrâce, il s’assèche comme un fruit.

Tariq le savait d’expérience, parce que c’était arrivé à son père. Baba n’était pas mort d’une cirrhose. L’alcool avait sûrement accéléré les choses mais, en fin de compte, c’était le déshonneur qui l’avait tué. Adem et Khalil étaient sans doute trop jeunes pour le comprendre, mais Tariq en avait été témoin.

Meral partie, Tariq profita d’un moment de calme pour réfléchir. Jusque-là, il avait davantage considéré l’état de son frère comme une calamité que comme un vice. Le jeu était une maladie de la pire espèce, mais dilapider son argent pour une danseuse, une femme en tout point semblable à celles qui posaient dans les magazines, c’était pire encore. Il fallait qu’il parle sérieusement à Adem, s’il pouvait le trouver. Quand un homme néglige son foyer à ce point, toute la famille risque de dérailler. Afin de s’assurer que ça n’arriverait pas, Tariq devait surveiller de près Pembe et les enfants. Ils portaient le même nom de famille. Toute disgrâce tombant sur un d’entre eux apporterait la honte sur lui, l’aîné des Toprak. Leur honneur était son honneur.

1. Beignets imbibés de sirop.

LA PIÈCE MANQUANTE

Londres, janvier 1978

Le cinéma Phoenix avait été fondé en 1910. Colonnes aux chapiteaux dorés, quelques marches en marbre pour gagner le foyer, lustres monumentaux… les lieux avaient connu des jours meilleurs avant d'être bombardés par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale, puis abandonnés à leur sort. Grâce à un généreux homme d'affaires, le bâtiment avait été rénové et rouvert, mais il était loin du centre de Londres et les films qu'on y projetait dataient tellement que la salle était presque toujours vide.

Ce jour-là, ils n'étaient que quatre, dans le public : un jeune couple moins intéressé par le film que par l'invention de techniques de baisers, un homme en casquette qui paraissait plus vieux encore que le cinéma, et Elias, raide, anxieux, assis vers le milieu, tout seul. Le film avait commencé depuis plusieurs minutes, mais il n'avait pas renoncé à surveiller l'entrée. Elle n'était pas là.

Elias regarda la première scène le cœur serré. *Un film qui vous fera sourire, et peut-être verser une larme*, lisait-on sur l'écran. Il se détendit en voyant apparaître Charlie Chaplin. Il avait toujours aimé Charlot, son humour mêlé de tristesse, son humanisme infini, ses yeux noirs si mélancoliques. Toute tension le quitta et son esprit dériva vers l'histoire du *Kid*.

Quelques minutes plus tard, Elias sentit un mouvement au bout de sa rangée, mais n'osa pas tourner la tête vers la personne qui approchait dans le noir et s'asseyait près de lui, ombre discrète. Le cœur en folie, il reconnut du coin de l'œil le visage de Pembe, si belle, radieuse. Elle scrutait l'écran, sa poitrine soulevée à chaque inspiration.

Je suis si heureux que vous soyez venue ! aurait voulu dire Elias. *Vous savez, je craignais que vous soyez en colère contre moi*. Mais il respecta son silence et ne prononça pas un mot. Ils se concentrèrent tous deux sur le film.

Pembe regarda *Le Kid* les yeux arrondis par une surprise qui ne fit que croître au fil des scènes. Quand Charlot trouva un bébé abandonné dans une poubelle et l'éleva comme son fils, elle sourit, satisfaite. Quand le petit jeta des pierres dans les fenêtres des voisins pour que le clochard – déguisé en vitrier – puisse les réparer et gagner quelque argent, elle pouffa de rire. Quand les services sociaux emmenèrent l'enfant, ses yeux s'emplirent de larmes. Enfin, quand père et fils furent réunis, son visage s'illumina de félicité, avec une trace d'un sentiment autre, qu'Elias prit pour de la mélancolie. Elle semblait si absorbée dans la contemplation du film qu'il en fut presque jaloux. Comment pouvait-il être jaloux de Charlot ?

Elias l'observa quand elle dénoua puis refit son chignon. Il perçut une bouffée du parfum de sa chevelure – jasmin et rose, un mélange délicieux et puissant. Quelques minutes avant la fin du film, il trouva le courage de toucher ses doigts, tel un adolescent à son premier rendez-vous, et il fut soulagé qu'elle n'écarte pas sa main. Ils restèrent immobiles, deux sculptures découpées dans le noir, effrayés à l'idée de faire un mouvement qui romprait la tendresse du moment.

Quand la lumière revint, il leur fallut quelques secondes pour se réhabituer à la vie réelle. Elias nota rapidement sur une page de son carnet le nom d'un autre cinéma, ailleurs en ville.

– Dans une semaine, même jour, même heure. Viendrez-vous ?

– Oui, souffla-t-elle.

Avant qu'il ait eu le temps de dire autre chose, Pembe s'était levée et prenait la direction de la sortie, le fuyant, fuyant tout ce qui avait été suggéré entre eux, tout ce qui aurait pu se passer, s'ils avaient été différents. Elle serrait dans sa main le nom du lieu où ils se retrouveraient la prochaine fois comme si c'était la clé d'un monde magique, une clé qu'elle utiliserait immédiatement, si elle pouvait en décider.

C'est ainsi que tout commença. Ils se rencontrèrent d'abord les vendredis, puis d'autres jours, à l'occasion. Ils fréquentèrent surtout le Phoenix, mais se rejoignirent aussi dans d'autres salles, hors des sentiers battus, toutes impopulaires. Comme les films ne changeaient pas souvent, ils visionnèrent *Le Kid* deux fois. Mais ils virent également *Le Roi et moi*, *Le Voleur de Bagdad*, *King Kong*, *La Passion de Jeanne d'Arc*, *Le Bossu de Notre-Dame* et *Ben-Hur*.

Ils percevaient tous ces films moins comme des histoires d'une période révolue que comme des destins en devenir. Quelle que soit la séance à laquelle ils assistaient, c'était toujours le même rituel. Elle fixait l'écran des yeux tandis qu'il la dévisageait. Elias adorait sa manière de changer d'expression à chaque

étape de l'intrigue. Il avait l'impression de rencontrer plusieurs femmes en elle, de découvrir des aspects de son caractère cachés à tout autre, peut-être même à Pembe. Parfois, elle aussi le regardait comme pour plonger dans les profondeurs de son âme. Elias tremblait alors à l'idée de ce qu'elle voyait vraiment en lui. Trouverait-elle qu'il valait la peine d'être aimé ?

Au fil du temps, il rassembla d'autres pièces du puzzle qu'elle formait et qu'il ne compléterait que longtemps après qu'elle fut partie. Il apprit, malgré son nom, que sa couleur préférée était l'améthyste. Elle adorait entonner de vieilles chansons d'amour kurdes et elle avait une très belle voix. En plus du porc, interdit par sa religion, jamais elle n'aurait mangé de crevettes, d'escargots, de calamars ou d'airelles, qui lui faisaient grincer des dents, alors qu'elle pouvait sucer des tranches de citron. Il fut aussi surpris de son jeune âge, tant sa façon de s'habiller et de se comporter la vieillissait. Elle avait en fait seize ans de moins que lui.

Il commençait à peine à comprendre la situation. Cette attirance inconcevable, presque énigmatique, qu'il ressentait pour une femme si étrangère à la vie qu'il avait menée, c'était comme la réminiscence d'un souvenir d'enfance. Pour une raison qui lui restait inconnue, mais pas inconnue à son cœur, il éprouvait le besoin de l'aimer et de la protéger contre le monde entier. Il avait goûté cette émotion avec trois femmes : sa sœur, sa mère et son ex-épouse. Elle était sa porte d'entrée dans un univers qui, bien que plus ambigu et plus dangereux, paraissait plus réel. Ça le troublait beaucoup qu'ils vivent un amour illicite, mais la possibilité de la perdre à tout moment ne faisait qu'accentuer son désir. Elle était le chaînon manquant de sa vie, le lien avec son passé, ses ancêtres, son côté oriental. Son amour compensait les éléments perdus et le temps perdu.

Chaque fois, peu avant que se rallume la salle, ils s'écartaient l'un de l'autre et, le film terminé, ils partaient chacun de leur côté. C'était ainsi que jamais on ne les verrait ensemble – du moins l'espéraient-ils.

Elle sortait toujours avant lui. Il traînait dans le cinéma, regardait les affiches aux murs, les papiers par terre, les boissons sucrées ou gazeuses, et il repensait au film, à la lumière dans les yeux de Pembe. Il tentait de s'habituer au vide qu'elle avait laissé derrière elle.

*

Prison de Shrewsbury, 1991

Je me réveille en sursaut au milieu de la nuit. Il ferait noir dans la cellule, sans la lumière jaune sale du couloir qui passe entre les barreaux. Ces ampoules sont censées exercer un effet calmant – une idée de psy. En fait, elles me donnent envie de vomir.

Le lit est dur. On pourrait aussi bien dormir sur des parpaings, mais ce n'est pas la cause de mon réveil à une heure pareille. Quelque chose ne va pas, je le sens. Je retiens mon souffle et j'écoute. Ronflements, pets, gémissements, mouvements entre les draps, grincements de dents me parviennent des autres cellules. Au-dehors, on pense qu'une prison est un lieu silencieux. C'est pas vrai. Cette nuit, malgré les bruits habituels, ça me paraît curieusement vide. Il manque quelque chose. À moins que je ne perde la tête.

Ma mère disait que les prémonitions sont le murmure de Dieu dans une sombre forêt. Parfois, Il nous prévient de nous méfier, de ne pas nous lier d'amitié avec quelqu'un, de ne pas ouvrir certaines portes, mais nous ne faisons pas attention. Je ne suis pas certain de ce qui m'arrive à cet instant. Une prémonition, c'est le sentiment que quelque chose de mauvais va se produire. Ce que j'éprouve est différent. C'est le genre de tristesse qui vous envahit après que quelque chose s'est déjà produit et qu'il est trop tard.

Je me redresse sur un coude et je tends l'oreille. Au début, je soupçonne que le fantôme de ma mère m'a rendu visite, mais je me rends vite compte qu'elle n'est pas là, cette nuit. Mon cœur ne s'emballe pas, comme chaque fois que je sens sa présence. Aucune lueur étrange dans un coin, comme une plaque de neige vierge. Pas de bruissement de rideau de soie. Pas de parfum de jasmin et de rose. Pas d'odeur de halva au sésame. Impossible d'oublier la première fois où ça s'est produit : ça m'a filé une frousse terrible.

Elle me rendait plus souvent visite, dans le passé. C'est de moins en moins fréquent. Ces derniers temps, elle n'est plus apparue du tout. J'ai peur qu'elle ne revienne jamais. C'est une pensée stupide. Tant qu'elle venait me voir, j'espérais qu'elle pourrait me pardonner.

Au début, ça me terrifiait. J'avais peur de m'endormir, de crainte qu'elle arrive au milieu de la nuit pour m'étrangler. Il m'a fallu un moment pour apprendre que les fantômes ne font pas ça. Vous croyez qu'ils veulent se venger, mais ils ne cherchent qu'à comprendre. Ils posent leur regard

vide sur vous et attendent une explication. Ils scrutent votre âme. Ils ne communiquent pas. Ils ne demandent rien. Pas ma mère, en tout cas. C’est comme un film muet, mais en couleurs.

Cette nuit, ma mère n’est pas passée. Le signal d’alarme qui résonne en moi n’a rien à voir avec elle. Que se passe-t-il ? J’expire. J’inspire. Je retiens mon souffle. J’écoute plus attentivement encore. Soudain, je le prends comme une claque : Top ne ronfle pas. Il ne se tortille pas. Il ne parle pas dans son sommeil comme d’habitude, si épuisé ou camé soit-il. Je sors de mon lit et je m’approche. Il me tourne le dos.

– Top ?

Pas de réponse. Pas un mouvement.

– Patrick, ça va ?

Je ne sais pas pourquoi je l’appelle par son vrai nom, que je n’ai pas utilisé depuis des années. Le mot a jailli tout seul. Je lui retire sa couverture d’un geste brusque. Il dégage une odeur nauséabonde. Il a l’air tout petit, comme s’il avait rétréci pendant la nuit. Je lui secoue l’épaule. Il ne bouge pas. Je le secoue plus fort. Ses pieds pendent d’une drôle de façon, comme ceux d’une marionnette désarticulée. Ses bras sont lourds, alors qu’il est le type le plus maigre que je connaisse.

– Top, fais pas le con, vieux ! Arrête !

Je cherche son pouls. Son cou est raide et froid, « plus froid que le cul d’une sorcière », dirait-il. Pas de battement. Je soulève sa tête et je souffle dans sa bouche. La bouche qui a embrassé sa dame et quelques autres femmes. La bouche qui jurait tout le temps, mais qui priait aussi. La bouche qui l’a ruiné, mais qui a été son salut. Pas de réaction.

Je me mets à rire, parce que c’est ridicule. L’Ange de la Mort est soit aveugle soit sénile. Azraël devrait prendre sa retraite ! Est-ce que Dieu ne voit pas que son sbire ne fait pas bien son boulot ? Pourquoi est-ce qu’il se trompe à chaque fois, quand il choisit de faire mourir quelqu’un ? J’ai appris à Top à utiliser ses poings. C’était un très mauvais élève, à qui il fallait beaucoup de temps pour comprendre, mais ça venait. Je l’ai incité à me frapper toujours au même endroit de mon ventre. Il y a des points mortels, dans le corps d’un homme. La tête, par exemple, le cou, la pomme d’Adam, le haut du nez. S’il m’avait cogné là, ça aurait eu l’air d’une vraie bagarre, et Top aurait eu des ennuis. S’il me frappait au ventre, ce serait moins suspect. Tout le monde sait que je boxe pour le plaisir.

Si on y met la force qu'il faut, l'abdomen est une cible fatale. Hémorragie interne. La mort serait prononcée quelques heures plus tard, si on ne me soignait pas. Et je n'ai aucun doute : on ne me soignerait pas.

Top ignorait tout ça, bien sûr. Ce serait un accident. Un inspecteur viendrait et gribouillerait dans son carnet. Sa secrétaire taperait le rapport et le filerait à la presse. Un journal à scandales s'y intéresserait : *L'assassin pour l'honneur meurt en prison*. L'officier Andrew découperait l'article pour le glisser dans son dossier. On parlerait de moi pendant un temps. Personne ne me pleurerait. Puis on abandonnerait le cas. Propre comme l'assiette d'un affamé. Top serait disculpé et je serais parti. Libre, enfin !

Houdini, c'était juste un pense-bête. L'officier Andrew dit que ça ne s'est pas passé comme ça, que c'est une légende, que le magicien n'est pas mort des coups reçus, comme le croient les idiots dans mon genre. Je me moque de savoir si Houdini est mort comme ça ou autrement. Chaque fois que je vois l'affiche, je me souviens qu'un coup peut vous tuer, et elle me rappelle d'autres choses, des choses tristes. C'est à cause de Houdini qu'Oncle Tariq a découvert la liaison de ma mère, comme tout le monde, y compris moi.

Je pousse Top et je m'assieds près de lui. Quelque chose craque sous moi et je regarde de quoi il s'agit. Je prends l'objet et je me remets à rire.

Sale con !

C'est une seringue. Il a fait ça quand ? Est-ce que c'était par erreur ? Est-ce qu'il s'est administré la piqûre en or ? Comment j'ai pu ne rien entendre ? Il a dû attendre que je sois endormi. J'ai un sommeil de plomb. Je ne suis qu'un sac à merde. Je dors comme un gros ours dans sa grotte en hiver. Je me dégoûte. Je vérifie le lit. Le drap est mouillé de pisse, de salive, de vomi. Son corps a tenté d'expulser le poison. C'est alors que je remarque le poing gauche de Top, bien serré, les articulations de ses doigts telles des piques. J'ouvre sa main de force. Elle cache un bout de papier. Je m'approche des barreaux pour pouvoir le déchiffrer à la lumière du couloir.

Alex, mon frère, si tu lis ça, ça voudra dire que j'ai fait le grand saut. Tu voulais partir avant moi, hein ? Crétin ! Tu crois que je le savais pas ? Je voulais t'aider. Je te jure que c'est vrai. C'est juste

que je pouvais plus le supporter. Sois pas en colère ! Je t'attendrai. Quoi qu'il y ait là-haut, je vais y aller et inspecter les lieux. Plus de tours de passe-passe. Plus de Houdini. T'as été un bon compagnon. Quand je verrai ta mère, je le lui dirai.

Ton ami, Top

Des larmes inondent mes joues. Je me gifle. Ça ne sert à rien. Je me tire les cheveux. D'une main, puis des deux. Plus fort. Plus fort. Je sens la peau céder, les cheveux s'arracher. Pendant tout ce temps je produis ce son de chien qui gémit dans la rue. Une voiture m'a renversé et s'est barrée. Mes os sont brisés. Top m'a roulé dessus.

Je me lève. J'ai la tête qui tourne. La montée d'adrénaline que j'ai bien connue revient. C'est la colère. Je croyais l'avoir laissée au bord de la route. Il y a deux ans, je l'ai mise dans un sac que j'ai fermé bien serré et je l'ai abandonnée, comme un chien. Je me suis promis de passer le reste de ma vie à tenter, au moins à tenter, d'être un homme meilleur. Beau résultat ! Elle m'a retrouvé. Elle m'a suivi, elle a flairé son chemin jusque chez elle. Et la voilà, ma vieille compagne, Mrs Colère, toujours aussi loyale !

J'arrache l'affiche de Houdini et je la mets en pièces. Je lance mon drap, ma couverture, mon oreiller. Je donne des coups de pied dans les murs, des coups de poing, des coups de tête.

Lumière. Pas. Ronchonnements. Quelqu'un entre dans la cellule.

– Non mais, qu'est-ce…

D'autres arrivent. Ils me plaquent au sol. Davantage de lumière. Trop de lumière. J'ai mal aux yeux. Est-ce que c'est l'officier Andrew McLaughlin debout au-dessus de moi ? Qu'est-ce qu'il fait là ? Il est de poste de nuit ? Ce type adore son travail !

Ils s'agitent, tâtent le pouls de Top, trouvent la seringue, voient le mot qu'il a laissé. Il y en a un qui se met à le lire tout haut. Merde ! Je me dégage. Ils ne s'y attendaient pas. Je bondis et j'ai repris le mot avant qu'ils aient eu le temps de réagir.

– Eh ! s'écrie un jeune maton comme si j'avais triché à un jeu.

Il est furieux. L'officier Andrew s'avance.

– Donne-moi ça !

– C'est à moi !

– Rien n'est à toi, pauvre con. Donne-le-moi immédiatement !

On se fixe dans les yeux. Le moment est enfin venu. Il peut me prouver à quel point il me hait. Et je peux lui prouver que ce sentiment est réciproque. Plus de faux-semblants. Plus de tentatives pour nous montrer meilleurs qu'en réalité. Nous sommes ce que nous sommes. Je glisse le mot dans ma bouche.

– Oh, n'y pense même pas ! s'écrie l'officier Andrew. Tu as vu trop de films !

Je commence à mâcher, lentement. Inutile de se presser. Ils me regardent tous.

– Alex, tu vas regretter ça, t'as pas idée ! Je te donne une dernière chance de sauver ton cul. Arrête !

Je mâche, mâche, mâche. Je n'aurais jamais cru que le papier avait un goût si fade. Je me demande si Top peut me voir. Quand on meurt, est-ce que notre âme quitte notre corps tout de suite et monte au ciel comme un ballon, ou est-ce qu'elle s'attarde un moment ? Est-ce que l'âme de ma mère est restée le temps de voir ma main retirer le couteau qui l'avait frappée ?

J'avale le mot.

Le premier coup m'atteint au menton. Je ne m'y attendais pas du tout. Mes dents se cognent méchamment. L'officier Andrew sait où frapper. Pas comme ce pauvre Top. Les autres matons détournent les yeux. Ils n'approuvent pas, je le vois bien. Ils ont des femmes, des enfants. Ce sont de bons citoyens. Ils veulent dormir sans cauchemar, la nuit. Personne n'aime avoir de sang sur les mains. Ils ne font pourtant rien non plus pour l'arrêter, car c'est comme ça, avec les brutes : personne ne leur dit : « Assez ! » C'est pour cette raison que les brutes sont ce qu'elles sont. Je devrais le savoir, parce que j'en étais une. Je le suis toujours.

*

Ma mère était superstitieuse. Chez nous, il y avait partout des perles en verre bleues contre le mauvais œil. Elle en glissait dans mes poches, dans mon cartable. Une fois j'en ai trouvé une cousue dans ma veste en cuir. Jamais nous n'aurions sifflé la nuit, ni ouvert un parapluie à l'intérieur, ni coupé nos ongles après le coucher du soleil. Il nous arrivait

même de mettre nos sous-vêtements à l'envers pour contrer le mauvais sort. Au dîner, nous ne tendions pas de couteau à notre voisin. Maman faisait tout son possible pour me protéger des autres, mais elle oubliait ce qui brûlait en moi. Rien ne peut protéger un homme de ce qu'il a en lui.

Plusieurs semaines après ma circoncision, à Istanbul, la plaie s'était cicatrisée et je recommençais à jouer dans la rue. Ce devait être l'automne parce que je me souviens des arbres qui perdaient leurs feuilles et des flaques de boue. Près de notre maison, il y avait un canal dans lequel je ne nageais jamais, tant l'eau fétide puait. Les gens y jetaient toutes sortes de choses – boîtes de conserve, bouteilles, sacs en plastique vides ou tracts de propagande communiste. Un jour, quelqu'un a trouvé un pistolet, sur la rive.

Je marchais le long du canal en pensant au pistolet. À qui appartenait-il ? À quelqu'un qui avait braqué une banque ou à un assassin ? La police l'avait-elle retrouvé ? Je devais être absorbé dans mes réflexions pour ne pas les remarquer et changer de direction, ou me cacher derrière un buisson jusqu'à ce qu'ils soient passés. Non, j'ai continué droit sur eux. Trois garçons de quelques années de plus que moi.

– Regarde un peu qui voilà ! Le Petit Chaperon rouge se promène !

– Iskender, où est ta maman ? Elle n'est pas avec toi ?

J'ai secoué la tête.

– Elle t'appelle tout le temps « mon sultan », et ajoute tout un baratin en kurde, lança un autre.

– C'est le sultan du bidonville ! cria le premier.

Le troisième, au centre, visiblement le chef, ne m'avait pas provoqué. Il m'observait, apparemment inquiet pour moi, presque gêné par le comportement des deux autres. J'y ai vu un signe et je me suis rapproché de lui, mon protecteur.

– Est-ce que c'est vrai que tu t'es enfui, avant la circoncision ? a demandé le chef. Tu es monté dans un arbre.

J'ai dû avoir l'air horrifié. Comment le savaient-ils ? Qui leur avait raconté ça ?

– Tout finit par se savoir, a-t-il fait remarquer comme s'il avait lu mes pensées.

– Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as été circoncis, ou non ?

– Je l'ai été, ai-je affirmé en regrettant la faiblesse de ma voix.

– C’est ce qu’il prétend, a contesté le chef, mais est-ce qu’on peut lui faire confiance ?

Ils m’ont poussé par terre et ils ont baissé mon pantalon. Je hurlais.

– Qu’est-ce que c’est ce tout petit truc ? On dirait un gombo. Pas étonnant qu’il se soit enfui ! Si on lui en avait coupé plus, il ne serait rien resté !

– Ça n’a pas été bien fait, a déclaré le chef. On doit terminer le boulot.

Avait-il un canif à la main, ou mon imagination me jouait-elle des tours ? Je n’en suis toujours pas certain. Tout ce dont je me souviens, c’est de m’être pissé dessus.

– Oh, non ! Le sultan doit aller se laver ! s’est exclamé le chef.

Ils m’ont retiré mon pantalon, mon slip, mes chaussettes, mes chaussures et ils ont tout jeté dans le canal.

– Va les rechercher ou rentre chez toi comme ça, que tout le monde voie ton petit gombo !

Ils sont partis, mais je n’arrivais pas à croire que c’était pour de bon. Je suis resté assis, les genoux remontés sous mon front, à me balancer, m’attendant à ce que quelqu’un sorte des buissons et m’attaque. Je ne sais pas combien d’heures ont passé. La nuit est tombée. Il s’est mis à pleuvoir. Ça m’était égal.

Ma mère, accompagnée de deux voisins, est sortie de l’ombre. Elle avait dû me chercher partout. Comment avait-elle su que je me trouvais près du canal, le seul endroit où elle m’avait interdit de venir seul ? Elle ne m’a rien demandé. Elle m’a entouré les hanches de son châle, m’a ramené à la maison, m’a lavé, m’a peigné et m’a fait mettre un pyjama propre.

– Voilà ! a-t-elle déclaré. Tu as de nouveau l’air d’un sultan.

Dix jours plus tard, j’avais formé mon gang. Rien de spectaculaire, juste quatre autres gamins, mais qui m’étaient fidèles jusqu’à la mort, des gitans dont personne ne voulait pour amis. C’étaient des durs. Ils fumaient et ramassaient tout ce qu’ils trouvaient : bouchons de bouteilles, feuilles d’aluminium, bombes aérosol. Ils n’en avaient rien à faire de rien.

Nous avons fait leur fête aux deux garçons, mais nous n’avons pas touché leur chef. On voulait qu’il soit nerveux, qu’il ne sache pas si ni quand on frapperait. À cette époque, j’avais déjà eu ma première grave confrontation avec mon père. L’incident du bélier. Je m’étais promis de ne plus jamais être faible, et je tenais ma promesse.

Un dimanche matin, on a sonné à la porte. Ma mère a ouvert à une femme en larmes. Elle a raconté que, la veille, une bande de garçons masqués avait agressé son fils. Ils l'avaient jeté dans le canal puant. Il aurait pu s'y noyer s'il n'avait trouvé une planche à laquelle s'agripper. Il ne savait pas nager. Ces garçons, ces gangsters, avaient forcé son fils à boire son urine. Elle a demandé, sans le demander, si ma mère était au courant, parce que son fils ne lui avait donné aucun nom.

J'ai entendu maman inviter cette femme dans la cuisine, lui dire qu'elle était désolée pour son fils, lui offrir du thé et une tranche de gâteau, mais la femme n'en a pas voulu.

– Hier, c'était mon jour de grand ménage, a exposé maman. Iskender m'a aidée à retirer les rideaux et à les raccrocher une fois la lessive et le repassage terminés. Il ne m'a pas quittée de la journée. Au cas où vous vous interrogeriez, mon fils n'a rien à voir avec ça.

– Vous en êtes certaine ?

– Absolument.

La femme partie, ma mère est venue dans le salon, où j'étais assis sous la fenêtre à observer les chaussures qui passaient. Je m'attendais à ce qu'elle me fasse des reproches, me tape sur le poignet, me pince l'oreille, au moins, mais elle s'est contentée de me regarder longuement, durement, et je crois avoir discerné une étincelle de fierté dans ses yeux.

– Que veux-tu pour dîner, mon sultan ? a-t-elle demandé. Est-ce que je te fais de la soupe de lentilles, comme tu l'aimes ?

Nous n'avons pas parlé du garçon que j'avais agressé, ni ce soir-là ni plus tard.

Iskender Toprak

LE COURAGEUX COMBAT

Londres, le 2 mars 1978

Avant même d’arriver au squat, Yunus sut que quelque chose n’allait pas. En approchant de la vieille maison, il remarqua que les fenêtres des trois niveaux étaient condamnées par des boîtes, des caisses, des cartons, dont certains arboraient des symboles anarchistes. La veille, la température était tombée sous zéro, et des stalactites pendaient comme des larmes à la gouttière. Le silence était lourd, le calme étrange.

Le soir de l’anniversaire de Tobiko, celui où les punks l’avaient ramené chez lui, Yunus était revenu si tard, et dans un tel état, que Pembe – déjà folle d’inquiétude et sur le point d’appeler les hôpitaux – l’avait interdit de sortie pendant plusieurs semaines. Chaque matin, elle le conduisait à l’école et elle venait le chercher après la classe, mais, aujourd’hui, elle avait enfin repris ses horaires normaux aux *Ciseaux de Cristal* et Yunus était à nouveau libre. Bien qu’il eût promis à sa mère de rentrer directement, bien qu’il ne mentît jamais, Yunus se retrouva, presque contre sa volonté, en train de pédaler vers l’adresse qu’il connaissait par cœur.

Il gara son vélo et monta l’étroit sentier jusqu’à la maison, attentif à ne pas glisser, et fut surpris de trouver la porte fermée à clé. Depuis qu’il venait, jamais cette porte n’avait été fermée, et moins encore verrouillée de l’intérieur. Les squatters se vantaient d’occuper la seule habitation de Londres qui n’avait besoin ni de clé ni de cadenas, parce que c’était une maison, non ? Pas une des propriétés privées qui les entouraient et qui avaient tout de prisons.

Comme il n’y avait pas de sonnette, Yunus frappa, d’abord poliment, puis, l’inquiétude grandissant, avec plus de force.

– Laissez-nous tranquilles ! cria une voix à l’intérieur.

Yunus arrêta de cogner, stupéfait. Était-il possible que les squatters ne veuillent plus le voir ? Était-ce pourquoi ils s'étaient enfermés ? Timidement, mais sans relâche, il se remit à frapper.

– Dégagez, chauvinistes ! rugit quelqu'un d'autre.

– Foutez le camp ! ordonna une femme. On va se battre !

Le garçon fut horrifié. Il avait beau aimer Tobiko, il n'était pas prêt à affronter une maison pleine de squatters furieux. D'une voix tremblante, il annonça : – Euh… c'est moi ! Yunus. Est-ce que je peux entrer, s'il vous plaît ?

Il y eut un moment de flottement suivi de rires. Quelques secondes plus tard, la porte s'entrouvrit sur un homme ressemblant à Iggy Pop, et qui exhibait, comme le chanteur, une poitrine nue sans aucun poil. Dès qu'il vit Yunus, il sourit et cria par-dessus son épaule : – Fausse alarme, les gars ! Tout va bien. C'est le gamin.

– Bonjour, dit Yunus. Je passais à vélo et j'ai voulu prendre de vos nouvelles.

– Elles sont meilleures que jamais ! On est prêts à botter quelques culs.

– De qui ?

– Oh, des autorités !

Autorités : c'était un de ces mots que Yunus avait déjà entendus mais pas vraiment compris. Une fois, il s'était enquis de sa signification auprès de Tobiko, et dans son désir de faire un bon mot, elle lui avait répondu : – C'est ce qu'ont en abondance les pères turcs, ce que les mères n'ont jamais et que les garçons comme toi, par définition, se voient refuser jusqu'à ce qu'ils soient assez vieux.

– Tu veux parler d'une moustache ? avait demandé Yunus en ouvrant de grands yeux.

Quand Iggy Pop prononça le même mot, l'enfant eut l'impression que les squatters se préparaient à attaquer des moustachus. En état de choc, il resta figé sur place.

Ignorant les inquiétudes du petit garçon, Iggy Pop passa la tête dans l'embrasure et scruta la rue de droite et de gauche pour s'assurer qu'il n'y avait aucune activité suspecte, puis il attira brusquement Yunus dans la maison, claqua la porte derrière lui et en compléta la fermeture avec une planche qu'il fit coulisser dans des anneaux bricolés avec du fil de fer et des clous.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Yunus.

Son interlocuteur s'était déjà retourné pour monter l'escalier à pas lourds.

Quand ils atteignirent le dernier étage, Yunus eut du mal à en croire ses yeux. Tous les squatters étaient réunis pour fabriquer des catapultes à l'aide de gros élastiques, des matraques souples en cuir et des sarbacanes pour projeter des flèches, tandis que d'autres préparaient les munitions. Ils étaient tous focalisés sur leur travail fébrile, agitant l'air chargé de la fumée que dégageaient les cigarettes, les bâtons d'encens et l'herbe en combustion. Une bouilloire de thé, apparemment, chauffait sur un poêle de fortune et émettait un filet de vapeur accompagné d'un sifflement qui durait depuis si longtemps, sans doute, qu'il paraissait fatigué. Pour Yunus, même la bouilloire participait à la frénésie.

Le Capitaine, debout au milieu du tumulte, donnait des conseils comme un chef scout. C'est la concentration sur son visage de fouine qui indiqua à l'enfant qu'il pourrait y avoir un ordre sous ce chaos et une certaine logique derrière cette folie. Il lui vint à l'idée de fuir cet endroit sur-le-champ, mais il fallait qu'il voie Tobiko pour se sentir moins mal à l'aise. Où était-elle ? À travers la fumée, il scruta chaque personne sans la trouver.

Il s'approcha d'un punk – une jeune recrue aux cheveux en piques et aux lunettes rondes qui agrandissaient ses yeux. On l'appelait Bogart.

– Salut ! Qu'est-ce que vous fabriquez ?

– Salut, Jonas ! Tu veux m'aider ?

– D'accord… Qu'est-ce que je dois faire ?

– Juste verser de ce liquide dans les bouteilles, c'est tout.

L'enfant prit l'entonnoir en plastique et entreprit de verser de l'essence dans des bouteilles de vin, pour faire des cocktails Molotov.

– Ça sent bizarre, fit remarquer Yunus au bout d'un moment. Qu'est-ce que vous allez en faire ?

– On va les jeter sur les autorités, déclara Bogart d'un ton rationnel.

Yunus se raidit et sa mâchoire trembla un peu. Pourquoi les squatters étaient-ils si déterminés à lancer des bouteilles puantes sur des moustachus ? Comment pouvait-il épargner son père ?

– Est-ce que vous allez attaquer toutes les autorités ? voulut-il savoir.

– Nan ! C'est impossible. Ils sont trop nombreux, ces salauds. Ils se reproduisent comme des rats ! cracha Bogart, dont la pomme d'Adam montait et descendait telle une balle qui rebondit. Qu'ils aillent au diable !

– Je reviens, dit Yunus en se levant.

Il fallait qu'il réfléchisse.

Dans chaque pièce, Yunus retrouva la même fébrilité. Les squatters ne plaisantaient pas. Ils se préparaient à la guerre. Il la trouva enfin, Tobiko, assise seule sur une natte, tête baissée, yeux clos, en pleine méditation. Yunus s'installa près d'elle et profita de cette chance d'observer son profil unique, ses cheveux noirs, ses tatouages, ses piercings. Il tenta d'imaginer comment lui, jeune, sans le sou, pourrait la sauver de la bataille imminente.

– C'est toi, mon petit chou ? demanda Tobiko d'une voix sourde, envoûtante.

Yunus rougit.

– Comment tu l'as su ?

– Je t'ai vu entrer, nigaud ! dit-elle en lui adressant un clin d'œil.

Elle lui déposa un baiser sur la joue.

– Oh là là ! Qu'est-ce que tu es sérieux ! Qu'est-ce qui se passe, mon moineau ?

– Je ne comprends pas ce que vous faites, ici.

– Oh, c'est à cause de la Ville, gronda Tobiko.

– Tu veux dire la ville de Londres ?

– Je veux parler du conseil municipal de Hackney. Ils ont décidé de nous expulser. Tu le crois, ça ? Ils nous ont envoyé une lettre nous ordonnant de déménager dans la semaine. C'était il y a neuf jours. On les attend d'un instant à l'autre, ces ordures !

– Pourquoi ils font ça ?

– Pour pouvoir vendre cette propriété à de grosses huiles comme eux.

Quand il comprit que ça n'avait rien à voir avec des moustachus, Yunus fut soulagé, mais pas longtemps. Il tendit l'oreille comme s'il craignait d'entendre arriver des bulldozers, des voitures de police, des ambulances, mais seul le vent chuintait, un petit vent glacé. L'enfant chuchota : – Où est-ce que vous irez ?

– Personne ne va nulle part !

– Mais la maison leur appartient, non ?

– Non, pas du tout, mon chou à la crème. Certaines maisons appartiennent à tout le monde. Si tu veux le savoir, je pense que toutes les maisons devraient être comme ça, ajouta Tobiko en se redressant et en prenant une voix aussi décidée que son regard. Ils ont prévu de nous jeter dehors. On a prévu de riposter, parce que, si tu ne combats pas le système, tu *es* le système.

– Ils vont peut-être changer d'avis. Dieu est grand.

– Dieu ? Tu vois, mon crabe, Dieu s'occupe d'une autre planète, identique à la nôtre. Il y a une autre moi et un autre Jonas, là-bas. Ils nous ressemblent, mais ils ne sont pas nous, car, comment cela se pourrait-il, puisque nous sommes ici-bas,

hein ?

L’enfant écoutait attentivement, mais les mots lui échappaient comme le sable file entre les doigts. Jamais il n’avait entendu quiconque remettre Allah en question et, pour une raison qu’il ne saisissait pas vraiment, il en fut attristé.

– Maman dit que Dieu nous aime.

– « Aime » ? gloussa Tobiko comme si ce mot était resté coincé dans sa gorge. L’amour est inconstant, mon poussin. Désolée de t’apprendre la mauvaise nouvelle : Dieu nous a oubliés.

Les yeux du gamin rétrécirent puis s’arrondirent. Il regarda ses mains en marmonnant quelque chose d’inintelligible. On aurait cru qu’il récitait une prière. Au milieu du fatras de mots, et avec quelque retard, Tobiko comprit qu’il disait, comme un écho lointain : – Moi, je ne ferais jamais ça. Jamais je ne t’oublierais.

*

Dans l’heure qui suivit, le Capitaine établit le plan sur un tableau volé à une école du quartier. La plupart du temps il était curieusement lent, comme sous calmants, mais dès qu’il commença sa tirade, sa voix vibra d’énergie. Quand la police attaquerait le bâtiment, dit-il, ils se réfugieraient tous au grenier, où ils avaient stocké assez de munitions pour une petite armée. Les lits et les tables des étages inférieurs seraient renversés sur le côté pour former des barricades. Derrière, ils mèneraient un combat si farouche que les médias britanniques seraient obligés de venir suivre le déroulement des opérations. Tandis que les journalistes diffuseraient des images de leur résistance, des jeunes partout dans le monde dénonceraient la brutalité du conseil municipal. En fin de compte, le gouvernement, pour sauver la face, dirait au conseil de renoncer, et les squatters remporteraient la victoire.

– C’est génial, mec ! Ce sera notre Commune de Paris ! dit Bogart, un joint allumé entre les lèvres alors qu’il était entouré de cocktails Molotov.

– La Commune a fini dans le sang, fit remarquer Iggy Pop.

Yunus tenta de ne pas trop s’inquiéter, mais il savait que si la police attaquait le bâtiment à cet instant précis et qu’il se retrouvait au milieu des squatters, sa mère aurait probablement une crise cardiaque. Il fallait qu’il sorte de là, et vite ! Cette guerre à venir n’était pas la sienne. Quelles que soient les autorités, il ne voulait pas leur lancer des bouteilles et des pierres. Malgré son angoisse, il ne

bougea pas. Comme un chaton en manque de chaleur, il resta près de la femme qu'il aimait et prépara de nouvelles munitions en écoutant des histoires de révolutions, en mangeant du pop-corn et en chantant *Rebel*, *Rebel*.

Heureusement pour lui, l'affrontement qu'il redoutait n'éclata pas cet après-midi-là. Il eut lieu trois jours plus tard, pendant que Yunus était à l'école. Les squatters, fatigués d'attendre, furent surpris, malgré toutes leurs répétitions. Ils luttèrent pourtant vaillamment, mais, au bout de quelques heures, ils furent tous arrêtés.

La plupart d'entre eux furent relâchés au bout d'un ou deux jours, après enquête de police approfondie et des sermons sur la manière de se conduire correctement dans la société. Le conseil municipal ne perdit pas de temps pour amener des ouvriers sur place. Ils entourèrent la maison de palissades et attendirent l'ordre de détruire les murs, les portes, les souvenirs.

LA CONCUBINE AMBRE

Près de l’Euphrate, avril 1978

Jamila faisait tourner le pilon dans le mortier pour écraser du safran rouge comme le rubis. C’étaient les derniers filaments de pistils qui lui restaient et elle ne savait pas quand elle pourrait se fournir à nouveau. D’autres ingrédients lui manquaient : marjolaine, estragon, potentille, harpagophytum. Il faudrait qu’elle aille plusieurs fois dans la montagne, et qu’elle en profite pour rendre visite aux contrebandiers. Elle avait de moins en moins envie de quitter sa maison, sauf en cas d’urgence ou d’accouchement – ce qui revenait au même.

Elle avait passé toute la matinée dans la cave à travailler, réfléchir. C’était son sanctuaire, son havre de paix, cette pièce souterraine de cinq mètres par quatre, sombre, humide, sans fenêtre, avec juste une ouverture en haut d’une volée de marches, comme le puits d’une mine de charbon. Du sol au plafond, les murs étaient couverts d’étagères. Sur chacune, des pots, des bidons, des bouteilles de tailles et de couleurs diverses. Herbes sauvages, écorces d’arbres, huiles parfumées, graines, épices, minéraux, peaux de serpents, cornes d’animaux, insectes séchés – des centaines d’éléments qu’elle utilisait pour ses potions et ses onguents. Quatre trous creusés selon des angles différents, plus étroits que l’entrée d’une taupinière, ventilaient l’espace confiné, mais n’évitaient pas l’odeur de terre, puissante et très particulière, qui imprégnait l’air. Jamila ne s’en rendait même plus compte, mais si un étranger y descendait, les effluves lui donneraient des vertiges. Non que ce fût vraisemblable. Personne d’autre n’y viendrait jamais.

Chaque jour, depuis quinze ans, Jamila avait passé au moins deux heures ici à préparer ces mélanges dont elle pouvait avoir besoin sans préavis, si quelqu’un frappait à la porte. Elle était la guérisseuse, la Sage-Femme vierge qui parlait aux

oiseaux, aux reptiles et aux insectes. *Une petite-fille du prophète Suleiman*, comme on l'appelait. C'était une des raisons qui lui avaient permis de survivre seule dans la nature. On la respectait et on la craignait autant qu'on la méprisait, si bien qu'on la laissait tranquille. Cette femme n'était pas une femme, c'était une sorcière qui oscillait entre deux mondes.

Quand Jamila se repliait dans sa cave, le temps s'arrêtait. Elle n'aurait su dire si c'était le jour ou la nuit. Peu importait, de toute façon. Elle vivait sans horloge, selon son cycle propre. Certains jours, elle s'affairait là de l'aube au crépuscule à préparer des recettes ancestrales, à en créer de nouvelles. Jamais elle ne s'ennuyait. Ça pouvait être fatigant, mais pas lassant. Chaque fleur, chaque pierre recelait un secret divin infusé par Dieu. Les gens s'en rendaient rarement compte. Ils regardaient du gui et ne voyaient qu'un parasite enserrant un tronc, pas une baie facilitant la circulation sanguine. Confiance. C'était à cela que Jamila devait travailler. Quand les formes de vie vous font confiance, elles vous livrent leurs secrets. Pas tout de suite. Peu à peu. Vous comprenez alors que telle plante guérit tel mal. Chaque élément de l'univers, si petit ou insignifiant soit-il, a été conçu pour donner la réponse à autre chose. À chaque problème, sa solution – souvent étonnamment proche. Il suffisait de le voir. Jamila savait voir.

Ça ne l'intéressait pas de voyager vers des lieux inconnus, de rencontrer des étrangers, de découvrir des continents au-delà de l'horizon. Le monde devait être varié, mais les êtres humains étaient les mêmes partout. Les lampes à gaz qui tremblotaient la nuit, dans la vallée, assouvissaient son besoin de compagnie. Elle pensait de son devoir de vivre où Allah avait voulu qu'elle Le serve en décryptant les secrets de la nature. Elle savait guérir de nombreuses maladies, même si beaucoup restaient un mystère. Sous les robes colorées aux longues manches et les gilets brodés qu'elle portait, elle enfilait toujours un *shalwar*, qui l'aidait à monter à cheval, quand c'était nécessaire. Nuit et jour, elle devait être prête à tout.

Dans le coin, on racontait bien des histoires, à son propos : que ce devait être les djinns qui lui transmettaient les formules de ses remèdes, qu'elle se glissait en douce sur le mont Qâf, où les humains ne sont pas les bienvenus, où demeurent les fées, les nymphes et les lutins. Jamila n'en revenait pas, quand elle entendait ce genre d'élucubrations. Dans une région avide de héros, de légendes et de miracles, ils comptaient sur elle pour concrétiser les trois. Jamila, elle, savait qu'elle ne pouvait pas réaliser l'impossible. Selon les moyens de la personne dans le besoin, elle marchandait ses breuvages et ses baumes, mais elle les offrait souvent. Avec le peu qu'elle gagnait, elle achetait des ingrédients.

Elle préparait aussi des poisons, qu'elle ne confiait pourtant qu'à peu de gens. Le poison était un don de Dieu, une bénédiction divine rarement appréciée à sa juste valeur. La nature est au-delà du bien et du mal. Ce qui peut soigner peut vous rendre malade. Ce qui peut vous rendre malade peut vous soigner. Jamila était convaincue que le travail d'un fabricant de poison était en tout point semblable à celui de n'importe quel artisan. Comme un artisan, elle était responsable de la qualité de son article et non de la manière dont les gens l'utiliseraient. Elle vendait du poison contre les souris, les musaraignes, les rats, les cafards, les serpents. Elle admettait que ses produits pouvaient être mortels, mais c'était aussi le cas de la viande. En manger trop donnait la goutte, une maladie qui pouvait vous tuer, sans traitement. Personne ne cessait pour autant d'acheter de la viande, et on n'arrêtait pas les bouchers non plus.

Le front luisant sous une lampe à huile, Jamila mit le mortier de côté et sortit une boîte en nacre, petite, carrée. Elle contenait une pierre des plus précieuses : un diamant ambre comme le miel, plus gros qu'une noisette. Elle le tint entre ses doigts et l'inspecta. Dans la vallée, certains pourraient égorger leur prochain pour un joyau si spécial. Les fous ! Jamais on ne pouvait posséder ce diamant, juste veiller sur lui. Chaque nouveau propriétaire n'était qu'un gardien ponctuel au cours du long voyage de la pierre. Jamila le comprenait et l'acceptait. Ce diamant était entre ses mains aujourd'hui ; demain il pouvait être ailleurs. En attendant, Jamila l'utilisait pour perfectionner ses concoctions. Certaines pierres exsudaient de la chaleur, une lumière intérieure, et quand elle les plaçait un moment dans une potion, elles lui transmettaient leur âme, lissaient les angles, aidaient au mélange. Elle conservait dans ce but plusieurs joyaux, mais le diamant était le meilleur d'entre eux.

Depuis des temps immémoriaux, les Mésopotamiens appelaient les diamants « Larmes des dieux ». Ils les croyaient faits de la poussière tombée des étoiles ou des éclats arrachés aux éclairs les nuits d'orage. Jamila avait même entendu qu'ils seraient les gouttes de sueur cristallisées de la Terre-Mère et du Ciel-Père quand ils faisaient l'amour au printemps. Que d'imagination ! Confrontés à ce qu'ils ne pouvaient contrôler, les gens laissaient divaguer leur esprit comme si, en inventant des histoires, ils pouvaient donner un sens à toute cette confusion douloureuse, y compris à leur court séjour sur terre.

Comparée à celle d'un diamant, la vie humaine est plus brève qu'une pluie d'été. À quatre-vingts ans, un humain est vieux et frêle, mais un diamant n'est encore qu'un nourrisson. Jamila pensait que l'histoire de sa pierre remontait à

trois ou quatre cents ans. Elle était bien jeune. Elle pourrait vivre des milliers, des millions d'années.

Dès qu'il s'agissait du désir de posséder des diamants, il n'y avait guère de différence entre les riches et les pauvres, et aucune limite. Celui qui n'avait aucune chance de jamais en détenir un les convoitait. Celui qui en avait un en voulait davantage. Malhonnêteté, rapacité et cruauté, ce diamant, malgré son jeune âge, les avait toutes connues. Il avait une histoire sanglante, comme tous les diamants rares. Marchands, nomades, pèlerins, marins, soldats et espions s'étaient trahis juste pour une occasion de poser la main sur lui. Des domestiques avaient servi leur maîtresse avec plus de déférence, des dames avaient aimé leur époux avec plus de dévotion et des maris s'étaient sentis plus puissants en l'ayant sous leur toit. Les ambiguïtés devenaient certitudes, les flirts se concluaient par des mariages, les amis se changeaient en ennemis, les ennemis se multipliaient. Comme un rayon de soleil reflété par de la neige vierge, le diamant ambre rendait tout plus lumineux, plus clair autour de lui, mais il recelait aussi sa propre noirceur. Jamila savait qu'un diamant d'une telle splendeur pouvait exiler une personne de son cœur.

Elle l'avait reçu en cadeau d'un *beg*, un homme habitué à ce que des gens de toutes conditions s'inclinent devant lui et qui inspirait autant de terreur que de respect. Jamila avait sauvé la vie de son fils unique. Alors que les médecins avaient perdu espoir, elle s'était mise discrètement au travail, avec obstination, et elle avait ramené l'enfant du royaume d'Azraël, lui faisant parcourir un centimètre après l'autre comme on tire une luge hors de la glace brisée d'un lac. La première fois que le petit avait ouvert les yeux et parlé, le beg avait pleuré. Il avait même hurlé, comme le font souvent les hommes peu coutumiers des larmes.

Le beg avait offert de l'argent à Jamila, qui avait refusé. Des pièces d'or. Une propriété. Des ruches d'abeilles à miel. Une ferme de vers à soie. Chaque fois, Jamila avait secoué la tête. Elle allait repartir quand il lui avait montré le diamant. La « Concubine ambre », comme il l'appelait. La pierre avait alléché la guérisseuse, non par sa valeur mais par le mystère qu'elle cachait en elle. C'était une pierre pleine de secrets, elle le sentait.

– On dit qu'elle est maudite, avait précisé le beg. On ne peut l'acheter ni la prendre de force ni la voler. Elle ne peut venir que du cœur, en cadeau. C'est ainsi que je l'ai obtenue. C'est ainsi que je vous la donne.

En une fraction de seconde, Jamila avait senti que la pierre et elle étaient unies par un lien profond et mystérieux, au-delà de toute rationalisation. Elle avait pourtant refusé, mais le beg était un homme rusé. Il avait compris que Jamila, attirée par la pierre précieuse, l'avait repoussée, de crainte, si elle la prenait, de ne plus jamais être en sécurité. Si elle avait évité les attaques de brutes et de voleurs, c'était en partie parce qu'elle ne possédait rien qu'ils puissent convoiter. Le beg n'avait pas insisté mais, le soir même, il lui avait fait porter le diamant par un messager fidèle. Depuis lors, Jamila hébergeait la Concubine ambre.

Les humains sont des êtres curieux. Ils trouvent les insectes répugnants, mais se disent chanceux quand une coccinelle se pose sur leur doigt. Ils détestent les rats, mais affectionnent les écureuils. Révulsés par les vautours, ils sont impressionnés par les aigles. Ils méprisent les moustiques et les mouches, mais s'émerveillent devant les lucioles. Alors que le cuivre et le fer ont leur importance en médecine, ils ne leur prêtent guère d'attention, mais ils vénèrent l'or. Ils ne remarquent même pas les pierres sur lesquelles ils marchent et deviennent fous devant les pierres précieuses.

Il sembla à Jamila que, dans tout ce qu'ils faisaient et pensaient, les humains choisissaient quelques favoris à aduler et rejetaient franchement le reste. Ils étaient loin de comprendre que les choses qu'ils n'aimaient pas étaient aussi essentielles au cycle de la vie que celles qu'ils chérissaient. Dans ce monde, chaque créature est destinée à défier, changer et compléter autre chose. Un moustique n'est pas moins important qu'une luciole, le cuivre que l'or. C'est ainsi que Dieu, le Grand Bijoutier, a conçu l'univers.

On frappa si fort au-dessus d'elle qu'elle reporta son attention sur ce qui l'entourait. Quelqu'un s'acharnait contre sa porte. Elle se leva d'un bond et remit le diamant dans sa boîte. Depuis combien de temps cela durait-il ? Elle monta précipitamment, inquiète. Dès qu'elle souleva la trappe qui donnait dans sa pièce à vivre, le tintamarre l'agressa comme une claque.

– Ouvre, Sage-Femme vierge ! Où es-tu ?

Agrippée au plancher, Jamila se hissa hors de la trappe, qu'elle referma et recouvrit du tapis. Elle saisit son fusil, toujours prêt, et alla ouvrir.

Elle fut surprise de voir le contrebandier qui était venu la chercher pour son épouse quelques jours plus tôt, le père du bébé et demi. Elle allait lui demander comment se portait l'enfant quand elle remarqua un autre homme derrière lui, qui charriait quelqu'un sur son dos. Traces de sang, épais, noir.

– Jamila… ma sœur, tu dois nous aider !

Elle comprit. Ils avaient traversé la frontière avec la Syrie, chargés de biens – thé, tabac, soie, drogue peut-être –, et les choses ne s'étaient pas passées comme ils l'espéraient. Ils étaient tombés dans une embuscade et l'un d'entre eux avait reçu une balle. Ils auraient pu l'abandonner sur place, mais ils l'avaient ramené sur leur dos. L'homme avait perdu tant de sang que son âme s'échappait déjà. Il ne fallut pas longtemps à Jamila pour se convaincre qu'il était mourant.

– Je crains de ne rien pouvoir faire, déclara-t-elle. Vous devez l'emmener à l'hôpital.

Le contrebandier mordit le bout de sa moustache. Il n'avait l'air ni en colère ni bouleversé, juste impatient.

– Tu sais qu'on ne peut pas.

Puis, comme si un accord était conclu, ils allongèrent le blessé sur le canapé et repartirent.

– S'il meurt, allume un feu dans ton jardin, dit le contrebandier avant de sortir. On le verra et on reviendra l'enterrer.

*

Il avait le visage long et anguleux, les pommettes hautes. Les épaules étroites, l'air sinistre, il était presque efflanqué. Jamila tenta de deviner son âge. Il pouvait ne pas avoir atteint la trentaine, tout comme il pouvait avoir passé quarante ans. Avec ses joues vidées de toute couleur et son destin fuyant de ses veines, il aurait pu avoir n'importe quel âge, ou pas d'âge du tout.

Elle le souleva aussi doucement que possible et glissa un coussin sous sa tête, qui lui parut à la fois lourde et légère. Il émit un gargouillement, étouffé, inhumain, comme s'il avait une boule dans la poitrine ou une balle fichée dans la gorge. Un filet de sang s'écoulait de ses narines. Jamila avait connu bien des épreuves et en avait surmonté beaucoup, mais rien ne l'avait préparée à la terreur qu'elle ressentait à cet instant.

Il serait plus charitable de le tuer. Un cheval à la patte cassée mérite de mourir avec dignité. Pour lui, une gorgée de ciguë suffirait. Une bonne vieille plante. Il était ahurissant de voir combien de gens la confondaient avec du fenouil et rendaient leur dernier soupir sans savoir pourquoi. Les villageois l'appelaient « Haleine de Sheitan » mais Jamila préférait parler de « Brume pourpre ». Si elle parvenait à faire avaler à cet homme la juste quantité de ciguë, il sombrerait dans une douce torpeur, dans un ultime rêve. Deux fois dans sa vie, elle avait été près

de se suicider : quand on l'avait ramenée à son père après l'enlèvement, toujours vierge mais souillée à jamais, et quand Adem avait demandé la main de Pembe. Chaque fois, déterminée à poursuivre son chemin, craignant l'enfer ou par simple besoin de voir le soleil se lever le lendemain, elle s'était sentie obligée de rester en vie.

Elle bomba la poitrine, bien décidée à ne pas ruminer, même si elle en avait une envie impérieuse. Pour se concentrer sur les blessures, elle découpa les vêtements et mit l'homme à nu. Sa maigreur lui fit monter les larmes aux yeux, sa saleté, sa vulnérabilité, les os qui pointaient. Il souffrait de trois plaies principales : une à la jambe, une à l'épaule et une troisième, plus critique, près de la colonne vertébrale. Celui qui avait tiré était derrière lui.

En fin d'après-midi, le patient s'étant évanoui deux fois de douleur, Jamila avait retiré deux balles et demie. Celle qui s'était logée sous le genou droit avait éclaté à l'intérieur et la jeune femme ne vit aucune raison d'aller chercher le dernier morceau trop profondément. S'il survivait au reste, il supporterait ce petit fragment. Elle savait que jamais plus il ne serait le même. Comme les pierres et les diamants, les balles transmettaient leur âme aux corps qu'elles touchaient.

Longtemps après que le rayonnement du soleil couchant eut quitté le ciel, elle somnolait dans un fauteuil près de son blessé, le cou raidi par la tension. Ce soir, comme la veille, elle avait un si mauvais pressentiment qu'elle respirait mal.

Ce furent ses gémissements qui la réveillèrent, sa bouche qui s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson hors de l'eau. Elle mouilla un mouchoir et en humecta ses lèvres parcheminées.

– Encore, s'il vous plaît !

– Je suis désolée, dit-elle tendrement, mais c'est tout ce que vous pouvez avoir maintenant. Je vous en donnerai davantage plus tard, je vous le promets.

Il l'insulta, ses mots presque incompréhensibles. Il avait une forte fièvre. Il flottait parfois dans une demi-conscience avant de sombrer à nouveau. Elle se demanda s'il était un homme bien. Était-ce important ? Ne tenterait-elle pas de le sauver, dans le cas contraire ? Il devait être marié, avoir des enfants. S'il mourait, quelqu'un le pleurerait-il ?

Lentement, Jamila écarta le tapis et ouvrit la trappe dans le sol. Elle devait aller préparer une potion à la cave, pour elle cette fois, quelque chose qui calmerait son angoisse. Elle jeta un coup d'œil au malade sur le lit. Il n'émergerait pas avant plusieurs heures. Elle se glissa dans l'orifice et, dès qu'elle fut stabilisée sur une marche, elle fit basculer la trappe en la soutenant du

bout des doigts. Elle ne pouvait pas remettre le tapis, mais elle pouvait s'enfermer. L'homme, s'il se réveillait, penserait qu'elle était sortie couper du bois. Elle lâcha le panneau, qui s'inséra dans ses encoches avec un bruit sourd.

À cet instant, le contrebandier ouvrit les yeux. Malgré sa vision troublée, il analysa ce qui l'entourait, son regard passant de la pile de bois près de la cheminée au fusil contre le mur avant de s'arrêter sur la trappe dans le plancher. Il eut une expression impénétrable, puis retomba dans une somnolence douloureuse.

ESMA

Londres, avril 1978

J’ai refermé la porte et pris une profonde inspiration. Ces escapades nocturnes étaient devenues une habitude. Je m’enfermais dans la salle de bains quand tout le monde était endormi. J’ai allumé une bougie et j’ai regardé mon visage qui changeait à chaque ondulation de la flamme. Ça ne m’intéressait pas d’observer la fille de quinze ans que j’étais. Non, je voulais déceler ce qu’il y avait sous la surface, entrer en contact avec cet autre moi qui me restait à découvrir.

La plupart des Anglaises que je connaissais disposaient de leur propre chambre, dont elles pouvaient fermer la porte. Pas moi. Si je fermais la porte de la chambre que je partageais avec mon petit frère, ma famille craindrait qu’une chose horrible me soit arrivée. C’est pour ça que j’adore la salle de bains, l’unique endroit où je peux être seule avec mes pensées et mon corps.

J’ai retiré mon pull et le soutien-gorge beige que je détestais cordialement. Mes seins étaient pointus, parcourus de veines bleues que je trouvais répugnantes. Deux fardeaux à traîner, comme si je n’en avais pas déjà suffisamment ! Ce matin, un des garçons de ma classe a tenté de les toucher, sous prétexte d’attraper un livre sur une étagère derrière moi. Je l’ai vu venir et je l’ai évité à la dernière seconde. J’ai entendu un groupe de garçons rigoler. Ils avaient manigancé le coup. Ils en avaient parlé – de *mes* seins. J’ai eu envie de vomir.

Dehors, la pluie tombait sur Lavender Grove. Tandis que mon regard quittait la fenêtre pour revenir au miroir, je me suis demandé, pour la énième fois, ce que ça aurait été de naître garçon. À l’aide d’un crayon brun, j’ai d’abord épaissi puis rejoint mes sourcils, et j’ai entrepris de me dessiner une moustache, non pas fine et discrète, mais fournie, broussailleuse, en guidon de vélo. Si Iskender m’avait

vue, il aurait secoué la tête et déclaré : « Frangine, t'es folle ! » Par moments, moi aussi j'avais l'impression d'être bizarre, comme si, au ciel, on avait fait une erreur qui m'avait projetée dans cette situation. J'avais encore du mal à me considérer comme une Toprak. Je croyais que mon véritable destin m'attendait ailleurs.

Salut ! C'est ma sœur. Elle n'aime que les ratés ! disait Iskender chaque fois qu'il me présentait à quelqu'un, surtout à un garçon.

C'était radical : l'intéressé ne m'approchait plus. Je m'en moquais. Si curieux que ça puisse paraître, Iskender n'avait pas tort. Je me retrouvais invariablement attirée par les opprimés, les ratés. Même quand je regardais un match de foot, j'espérais que le score confirme que je soutenais l'équipe perdante. L'idée de la honte que les joueurs devaient éprouver à cet instant, écrasés sous le poids de la déception et des injures de leurs fans, suffisait pour que je sympathise avec eux.

– Tu prends parti pour les escargots, c'est ça le problème ! disait maman.

Elle considérait qu'il y avait deux types de gens, dans ce monde : les crapauds et les escargots.

Dans le village où elle avait passé sa jeunesse, les enfants attrapaient des crapauds dans le cours d'eau. Un jour, ils avaient capturé le plus gros crapaud qu'on ait jamais vu. Quelqu'un était arrivé avec un grand saladier transparent et l'avait retourné sur l'affreux animal, paralysé de peur. Toute la journée, les enfants étaient venus tapoter contre le verre du saladier, penchés dessus pour mieux voir la bête, excités et dégoûtés à la fois par ses yeux exorbités et sa peau boursouflée. Un des gamins avait sorti un escargot de sa poche et l'avait placé sous le saladier. Le crapaud avait immédiatement oublié sa situation critique et s'était concentré sur sa proie. Quant à l'escargot, il avançait le long de la paroi dans l'espoir de s'échapper, inconscient du danger. Le crapaud avait sauté une fois, puis une deuxième, et il avait attrapé l'escargot. Sous les yeux d'une douzaine de gamins hurlant d'horreur, le crapaud avait mangé l'escargot, une matière visqueuse et gluante s'écoulant de sa gueule.

Ma mère disait que, ce jour-là, tous les gamins étaient du côté du crapaud, qu'ils avaient applaudi et crié leur joie.

– Si tu avais été là, je parie que tu aurais pris parti pour l'escargot. Il y a des jours où tu m'inquiètes.

Ça me convenait d'être dans le camp des escargots, tant que ça m'évitait de suivre le rythme effréné de certaines filles de ma classe. Notre école était polarisée. Il y avait mes semblables, les *bûcheuses*, qui, au mieux, allaient de laides à ordinaires, et travaillaient pour réussir leurs examens. Elles

n'intéressaient guère que des profs. Et il y avait les *débineuses*, celles qui se moquaient éperdument des cours et qui avaient une telle envie de commencer leur vie qu'elles ne voyaient pas la nécessité de gâcher la moindre minute à s'instruire. Les plus jolies d'entre elles étaient les *Barbie*.

J'observais les Barbie qui planifiaient leur stratégie comme si elles disséquaient une nouvelle espèce en cours de biologie. Elles ne parlaient que de garçons. Elles partageaient des informations sur quel type était attiré par telle fille. Elles établissaient des archives détaillées sur qui sortait avec qui, curieuses de savoir si elles *l*'avaient déjà fait et, dans ce cas, combien de fois. Elles spéculaient sur le ventre un peu rond d'une fille et se demandaient, au cas où elle serait enceinte, si elle ferait adopter le bébé. Elles ne cessaient de tomber amoureuses et de laisser tomber des types. Romantiques, hystériques, elles éprouvaient chaque jour des émotions en montagnes russes qui leur donnaient des yeux mélancoliques, et une langue dégoûtante de ragots juteux.

Leur passe-temps favori était le shopping en groupe. Si leur mère ou leur sœur aînée les emmenaient dans un grand magasin acheter des sous-vêtements et tentaient de les convaincre de choisir des articles confortables, elles préféraient les dentelles sexy et délicates. Le lendemain, elles se les montraient dans les toilettes, épiçant leur conversation d'exclamations suraiguës. Si l'objet plaisait, il était « cool ! », « super génial ! ». Sinon, c'était « complètement nul ! ». Les mêmes qualificatifs s'appliquaient aux vêtements, à la nourriture, aux profs, aux parents, voire aux pays et à la politique mondiale.

Il arrivait aux Barbie de se plaindre de leurs règles à leurs amies ou à de simples connaissances, à leurs petits amis, à leur mère et parfois à leur père – une idée suffisant à me faire pâlir. Je me demandais avec une curiosité presque scientifique comment l'approche de ces événements pouvait différer à ce point d'une culture à l'autre, d'une maison à l'autre. Si j'avais parlé de mes règles à ma mère, elle aurait rougi de honte, puis elle m'aurait fait tout un sermon en empruntant ses mots à Grand-Mère Naze.

Les choses auraient-elles changé si j'avais fréquenté l'école du quartier, avec mes voisins ? Mes camarades se seraient appelées Aïsha, Farah ou Zeineb, au lieu de Tracey, Debbie et Clare. Me serais-je mieux intégrée ? Peut-être, mais je ne le pensais pas. Je savais que c'était pathétique mais, en vérité, je préférais faire mes devoirs ou lire un bon livre, plutôt que de traîner avec mes semblables. Mrs Powell… Pauvre femme ! On racontait que son fils unique était devenu punk et qu'il avait quitté la maison pour aller elle ne savait où. Désespérée, elle

consacrait sa vie à aider les enfants de milieux défavorisés à trouver leur voie. J'étais l'un d'entre eux.

Satisfaite de ma moustache, j'ai entrepris de tracer une barbiche sur mon menton. Oui, c'était Mrs Powell qui était venue chez nous parler à mes parents pour les convaincre de m'envoyer dans une meilleure école – non pas une école privée, mais une « grammar ». *Après des années d'expérience, je reconnais à des kilomètres un enfant particulièrement doué. Mon opinion en tant que professionnelle, monsieur et madame Toprak, c'est que votre fille est intelligente et douée*. Mrs Powell avait aussi parlé aux administrateurs de la nouvelle école – fréquentée en majorité par des Blancs, chrétiens, Anglais, de la classe moyenne. Je ne sais pas ce qu'elle leur a dit, mais ça a marché. Bien qu'escargot de cœur, j'avais fait un bond de crapaud.

Je voulais être écrivain, mais pas écrivaine. J'avais même décidé de mon nom de plume : John Blake Ono – un amalgame combinant les noms de mes trois personnalités préférées : un poète, un écrivain et une représentante du monde du spectacle, John Keats, William Blake et Yoko Ono.

Je me demandais souvent pourquoi les noms féminins étaient si différents des noms masculins, plus inventifs, plus oniriques, comme si les femmes étaient irréelles, nées de l'imaginaire de quelqu'un. Les noms masculins représentent le pouvoir, la compétence, l'autorité – comme *Muzaffer*, « Le Victorieux », *Faruq*, « Celui qui distingue la vérité du mensonge », ou *Husam al-Din*, « Le Glaive de la foi ». Les noms féminins, quant à eux, évoquent la délicatesse d'un vase en porcelaine fine. Avec des noms comme *Nilüfer*, « Fleur de lotus », *Gülseren*, « Buisson de roses », ou *Binnaz*, « Mille flatteries », les femmes sont les ornements de ce monde, de jolis à-côtés, mais rien d'essentiel.

J. B. Ono : un nom un peu mystérieux, androgyne à coup sûr, que les libraires pourraient mentionner avec révérence. Un nom qui n'avait pas besoin de soutien-gorge.

*

Ma barbiche terminée, j'ai inspecté mon visage. Rien n'y faisait. Même déguisée en homme, je n'avais pas grand-chose à offrir. Si seulement j'avais la minceur de mon père et les grands yeux verts en amande de ma mère ! Non, je leur avais emprunté tout ce qu'ils avaient de moins bien, à commencer par le cou trop court de ma mère et les yeux ordinaires de mon père. J'avais le nez bulbeux,

les cheveux si bouclés qu'ils refusaient d'être disciplinés et le front trop large. Sur mon menton, un grain de beauté formait une vilaine bosse brune. Combien de fois avais-je demandé à ma mère de m'emmener chez le médecin pour le faire retirer ? Elle ne prêtait aucune attention à ce genre de choses. C'était une très belle femme, de l'avis de tous. Mes frères étaient beaux. C'était injuste qu'entre deux fils le gène de la beauté ait pris des vacances, au moment de ma naissance !

Yunus avait un visage d'ange, même si le rayonnement de l'enfance commençait à le quitter. Iskender était beau, lui aussi, mais de manière différente. Il avait la séduction ardente et mauvaise – *une bête de la mort qui tue*, comme diraient les Barbie. Je me rendais bien compte que plusieurs de mes compagnes de classe en pinçaient pour mon frère et qu'elles n'étaient amies avec moi que pour se rapprocher de lui. Iskender venait parfois me chercher à la sortie et jetait alentour des regards assassins qui, je n'en revenais pas, faisaient toujours leur effet.

– Je dirais pas non ! murmuraient les filles.

– Il ressemble à Michael Corleone dans *Le Parrain*. Il lui manque plus qu'un flingue !

– Ça fait combien de temps que t'as pas fait vérifier tes yeux ? grommelais-je, incapable de voir la moindre ressemblance entre Iskender et Al Pacino.

Même si elles percevaient le sarcasme dans ma voix, elles ne faisaient pas attention à moi. Elles trouvaient mon frère *d'une virilité irrésistible*.

Depuis le départ de notre père, Iskender avait beaucoup changé. Il était imbu de lui-même, revêche, irritable, toujours à traîner avec ses potes et sa pitoyable petite amie. Il assénait jour et nuit des coups de poing dans son sac de frappe, comme si le monde grouillait d'ennemis invisibles. Si c'était ça, l'angoisse de l'adolescence, je n'avais aucune envie de grandir !

Nous étions très proches, ma mère et moi, mais tout a changé dès l'instant où mes seins ont commencé à bourgeonner et où j'ai eu mes premières règles. Désormais, seule ma *virginité* lui importait. Elle ne cessait de me faire la morale sur tout ce que je ne devais jamais, jamais, faire, même dans mes rêves. Pas une fois elle ne m'avait dit ce qui était possible et autorisé, réservant ses talents de communication aux règles et aux interdits. Ma mère m'a mise en garde contre les garçons : ils ne s'intéressaient qu'à une chose, une seulement. À cet âge, la plupart étaient égoïstes et agressifs, et beaucoup le resteraient toute leur vie. Elle n'élevait pourtant pas mes frères selon les mêmes règles. Yunus était encore petit, mais avec Iskender, elle était tout à fait différente, ouverte. Iskender n'avait pas besoin d'être prudent. Il pouvait être lui-même. Rien d'interdit.

Maman ne comprenait pas que les garçons ne m’intéressaient pas le moins du monde. Je les trouvais barbants, superficiels, *hormonaux*. Si elle n’avait pas parlé de ça jour et nuit, je n’aurais pas non plus pensé au sexe. Les escargots ne sont-ils pas hermaphrodites, détenteurs d’organes reproducteurs à la fois féminins et masculins ? Pourquoi les humains ne pouvaient-ils pas être faits ainsi ? Si seulement Dieu nous avait créés à l’image des escargots, il y aurait moins de cœurs brisés et de douleur dans ce monde !

CŒUR DE VERRE

Près de l’Euphrate, avril 1978

Le patient, dans le lit, était brûlant de fièvre. Jamila vérifia sa température en posant ses lèvres sur son front, comme elle le faisait avec les bébés, et saisit doucement son poignet pour tâter son pouls. Elle le trouva ténu et rapide. Des battements de cœur tels des roulements de tambour au loin, des bruits de guerre. Le corps humain était un mystère. Il adorait combattre. La plupart des gens n’avaient pas conscience du caractère guerrier du corps, bien plus résilient que l’âme, mais qui, comme tout grand guerrier, souffrait d’une faiblesse inattendue : la peur de l’inconnu. Il avait besoin de comprendre son ennemi pour pouvoir lui résister, le frapper, le dissuader, le pulvériser. S’il ne reconnaissait pas ce contre quoi il luttait, il ne pouvait vaincre. Là, intervenait Jamila. Depuis la nuit des temps, les guérisseurs comme elle aidaient leurs patients à retrouver assez de forces pour que leur corps connaisse leur maladie. Elle ne les soignait pas, elle les rendait capables de se soigner.

Tandis qu’elle trempait une serviette dans du vinaigre distillé et la plaçait sur le front du contrebandier, Jamila ne put s’empêcher de se demander quel genre d’homme elle aidait. Elle était profondément convaincue que tout être méritait de vivre, mais méritaient-ils tous d’être ramenés d’entre les morts ? Un dilemme auquel elle était parfois confrontée et auquel elle n’avait pas trouvé de conclusion définitive. Les êtres humains naissaient-ils vertueux et se corrompaient-ils par la suite, ou étaient-ils fournis avec les graines du vice dès leur conception ? Le Coran dit que nous sommes tous créés à partir d’un caillot de sang. Combien de notre moi vivant était-il implanté dans cette gouttelette ? Jamila voulait le découvrir. Une perle, bien que pure et parfaite, se formait autour d’un grain de sable entré dans la coquille par hasard – à condition que le hasard existe. Même une mauvaise graine pouvait donc se transformer en

quelque chose de ravissant. À l'inverse, il arrivait qu'une quantité minuscule de diable engendre une multiplication de ce diable. Des bébés qu'elle avait mis au monde deviendraient des escrocs, des menteurs, des voleurs, des violeurs, des assassins. Si elle avait un moyen de prédire comment chaque enfant se développerait, choisirait-elle de ne pas faire naître certains d'entre eux ? Pourrait-elle laisser un bébé dans le ventre de sa mère, tombe confortable, pour éviter qu'il sème malheur et misère sur terre ?

Chaque fois qu'elle prenait un nouveau-né dans ses bras, Jamila admirait les petits orteils, la bouche rose, le nez rond, et elle avait confiance : une créature si parfaite ne pourrait produire que du bien. Pourtant, de temps à autre, elle sentait que le bébé était différent. Dès le départ. Pas nécessairement plus insensible ou plus méchant, mais différent. Les mères pourraient le déceler elles aussi, si leur amour ne voilait pas leur intuition. Ce n'était pas son cas. Jamila pouvait *voir* certaines choses. Le problème, c'était de savoir qu'en faire ensuite.

On a du mal à le croire, mais des sages-femmes ont effectivement tué des bébés qu'elles avaient mis au monde. C'est l'histoire d'Abraham – celle que Jamila et Pembe ont apprise de leur père.

Un jour ensoleillé, Berzo avait emmené ses huit filles visiter le bassin sacré d'Urfa. Naze était sur le point d'enfanter à nouveau, malgré son âge, et la famille allait prier pour qu'elle donne naissance à un fils. Les nuages passaient dans le ciel vaste et généreux. Il y avait foule et le murmure des voix faisait écho au chuintement des feuilles légèrement agitées par la brise dans les arbres. Fascinées par tout ce qu'elles voyaient, les filles se serraient les unes contre les autres, intimidées mais ravies. Elles avaient donné à manger aux poissons. Sur le chemin du retour, leur père leur avait raconté la légende du lieu. Berzo était un homme différent, à l'époque, ses yeux n'étaient pas encore durs, son sourire était encore sincère. C'était avant que tout tourne au pire.

Le roi Nimrod était un tyran ambitieux et cruel à l'extrême. Un jour, son astrologue l'informa que, lorsque naîtrait un petit Abraham, son règne toucherait à sa fin. Peu enclin à abandonner son trône, Nimrod ordonna aux sages-femmes de son empire de tuer tous les nouveau-nés mâles, riches ou pauvres, sans exception. Les sages-femmes obtempérèrent. Elles aidaient à l'accouchement et, s'il s'agissait d'un garçon, elles l'étranglaient. La mère d'Abraham réussit à éviter cette situation atroce : elle donna naissance seule, en pleine montagne, dans une grotte sombre, humide mais protectrice.

Quand Abraham devint adulte, il s’opposa à la cruauté de Nimrod. Furieux, le patriarche envoya tous ses sujets, jeunes ou vieux, ramasser du bois pour un brasier si énorme qu’il brûlerait pendant des jours, et il jeta Abraham dans les flammes. Le prophète ressortit de la fournaise, indemne hormis une mèche de cheveux qui avait blanchi. Dieu avait transmué le feu en eau et les braises rougeoyantes en écailles. Ainsi s’étaient formés le bassin sacré d’Urfa et ses poissons.

Malgré tout, Jamila ne se désolait pas de sa vie. Après les noces de Pembe et Adem, elle avait convaincu son père de ne pas la marier et de la laisser assister les sages-femmes de la région. Il avait accepté, croyant à un caprice passager. Elle avait persévéré. Son seul regret était de ne pas pouvoir devenir médecin. Dans d’autres circonstances, c’eût été son but : travailler dans un grand hôpital bien propre, en blouse blanche, avec une plaque où il était inscrit : *Dr Jamila Yeter*. *Docteur Assez-Belle*.

*

Jamila coupa deux oignons en fines lamelles, qu’elle plaça sous les pieds du blessé après les avoir enveloppées de foulards en lin. Tandis que les oignons attiraient la fièvre de la tête vers les parties inférieures du corps, elle changeait souvent la serviette humide sur le front et s’adonnait à la seule activité possible quand il n’y avait rien d’autre à faire : elle priait. Vers minuit, la température du contrebandier tomba. Satisfaite, Jamila s’endormit dans son fauteuil et bascula dans un rêve troublant.

Elle se trouvait dans une ville en feu, en plein affolement général, seule, en fin de grossesse, sans aucun lieu où accoucher. Des immeubles s’écroulaient, les gens couraient en tous sens, les chiens hurlaient à la mort. Au milieu du chaos, Jamila vit un lit immense aux épais montants sculptés et aux coussins en soie. Elle s’y allongea et donna naissance à une petite fille. Quelqu’un lui demanda quel serait le nom du bébé et elle répondit : « Je l’appellerai Pembe, en souvenir de ma jumelle morte. »

Jamila se réveilla en sursaut. Elle vérifia la température du contrebandier et constata qu’elle était presque normale. Il s’en était sorti. Il faisait jour. Jamila massa ses membres engourdis, avala un verre d’eau fraîche et tenta d’oublier son cauchemar. En silence, elle alluma le poêle et entreprit de préparer à manger. Elle fit chauffer une noix de beurre et cassa trois œufs, auxquels elle ajouta une

pincée de sel et du romarin. La cuisine n’avait jamais été son fort. La plupart du temps, elle se contentait de mets simples. Comme elle n’avait personne à nourrir, elle n’avait pas éprouvé le besoin de parfaire ses talents culinaires.

– Ça sent bon. Qu’est-ce que vous préparez ?

Jamila sursauta et se retourna. Le contrebandier était assis dans le lit, les cheveux en bataille, un début de barbe dorée et brune au menton.

– Oh, juste des œufs.

Il grogna. Elle ne sut dire si c’était une approbation ou non.

– Et qui êtes-vous donc ?

– Je suis Jamila, la sage-femme.

– Pourquoi est-ce que je suis là ? maugréa-t-il.

– On vous a tiré dessus. C’est un miracle que vous ayez survécu. Vous êtes arrivé ici il y a une semaine. Tenez, buvez cette tisane.

Il en prit une gorgée, qu’il recracha.

– Beurk ! Qu’est-ce que c’est ? On dirait de la pisse de cheval.

– C’est un médicament. Vous feriez bien de le boire, et aussi de vous abstenir de cracher dans ma maison !

– Désolé… Je suppose que je dois vous remercier de m’avoir sauvé la vie.

– Vous devriez remercier Allah, c’est Lui qui sauve les vies.

Il fit une grimace et resta un moment silencieux.

– Eh, sage-femme ! Vous avez une cigarette ?

– Vous ne devriez pas fumer.

– S’il vous plaît ! Juste une bouffée !

Luttant contre des émotions contradictoires, Jamila sortit une poche de tabac et du papier et se mit à rouler une cigarette. Il observait ses mains, rugueuses, rouges, gercées, les articulations douloureuses après une centaine de lessives dans l’eau froide, les paumes calleuses d’avoir coupé du bois.

– Vous êtes une femme étrange.

– C’est ce qu’on dit.

– Comment pouvez-vous vivre ici toute seule ? Il vous faut un homme pour vous protéger.

– Votre femme a-t-elle un homme qui la protège, en ce moment ? Je suppose qu’elle est aussi seule que moi. Des femmes sont mariées et seules. D’autres, comme moi, sont juste seules.

– Je peux vous épouser, proposa le contrebandier avec un sourire qui répondait à une étincelle dans ses yeux. Ça ne gênerait pas ma femme. Elle serait contente d’avoir de la compagnie.

Jamila alluma la cigarette, en tira une bouffée et souffla la fumée, puis, à contrecœur, elle la lui tendit et ignora le fait qu'il avait effleuré le bout de ses doigts.

– C'est très généreux de votre part, mais je suis heureuse comme ça.

Il la toisa mais ne commenta pas. Puis il reprit la parole d'une voix traînante alors que des flots de fumée sortaient de ses narines.

– On était quatre à traverser la frontière. Ils vous ont dit ce qui est arrivé à l'autre ?

Jamila secoua la tête, incertaine de vouloir en apprendre davantage.

– Il a marché sur une mine. C'est le pire, croyez-moi ! Je n'ai peur ni des coups de feu ni d'aller en prison, mais les mines… Ça ne m'arrivera pas. Je serai enterré intact, avec tous mes organes et tous mes membres.

Jamila ne sut comment réagir.

– Vous avez des enfants ?

– Trois garçons et un autre en route. Ce sera un garçon, inshallah !

– Des filles ?

– Ouais, quatre, dit-il en se penchant pour tousser, le visage déformé par la douleur. Je dois partir. Ils ont besoin de moi.

– Ils ont besoin de vous fort et en bonne santé, pas faible et blessé. Vous devriez d'abord vous reposer, vous partirez ensuite.

– Je me souviens vaguement de quelque chose… J'ai entendu les gens parler de vous. Ils disent que vous avez épousé un djinn qui vous rend visite les nuits sans lune, et que c'est lui qui vous donne le secret des remèdes. C'est ça, hein ?

Jamila sortit un plateau rond en cuivre du placard et plaça dessus du pain plat, du thé et la poêle avec les œufs frits. Elle l'apporta à petits pas prudents jusqu'à son patient.

– Un mari djinn… sourit-elle. Je crains de n'être qu'un être humain ordinaire et ma vie est plus ennuyeuse que vous ne le croyez.

Sitôt ces mots prononcés, elle les regretta. Il valait mieux que l'homme croie qu'elle était une créature extraordinaire, une femme comme nulle autre. Elle ne devait pas plus lui montrer ses imperfections, sa vulnérabilité et son humanité qu'elle ne les montrait aux autres. Quand on sait que vous avez un cœur de verre, on vous le brise.

UN GAMIN EN CIRE

Londres, mai 1978

Le jour où les squatters furent arrêtés, Tobiko se retrouva elle aussi en prison mais, contrairement aux autres, elle disparut peu après sa libération. Personne ne savait où elle était. Inquiet, Yunus frappa à la porte de la maison la plus proche du squat. Un vieil homme vint lui ouvrir mais n'ôta pas la chaîne de sécurité.

– Désolé de vous déranger, monsieur, mais je cherche mon amie, une fille aux cheveux noirs avec des tatouages. Elle vivait dans la maison, là.

– Tu veux parler de la maison des zozos ?

– Euh… hésita Yunus.

– Je connais pas de fille aux cheveux noirs avec des tatouages. J'espère qu'ils sont tous partis au diable. Bon débarras !

Il claqua la porte.

Yunus décida de fouiller la ville tout seul. Sur son vélo, il parcourut les rues, suivit toute femme qui pouvait avoir la moindre ressemblance avec Tobiko, fit le tour des marchés et des supermarchés, des laveries et des marchands d'alcool, sans la repérer.

Un jour, début mai, quand il s'engagea dans la rue Kingsland High, près de Dalson, à quelques pas du cinéma Rio, l'esprit dispersé et concentré à la fois, c'était Tobiko qu'il espérait trouver. Ses yeux fatigués tombèrent sur un homme et une femme arrêtés devant un fleuriste. Ils lui tournaient le dos pour choisir un pot, mais quelque chose dans ce couple capta son attention au point qu'il ne put en détacher les yeux.

L'homme tendit la main et toucha le poignet de la femme, le caressa doucement, tendrement. Elle inclinait son corps mince vers lui comme si à tout moment elle allait poser la tête sur son épaule. Soudain, Yunus sentit une gêne

dans sa gorge, un bourdonnement dans ses oreilles. Les cheveux châtains, la robe vert jade aux manches fermées par des boutons dorés, la finesse de la taille, l’arrondi gracieux du bras… Le cœur du garçon s’emballa, il pâlit, ses lèvres se figèrent.

L’homme attira la femme contre lui et murmura quelques mots à son oreille, les lèvres contre son cou, l’effleurant une fraction de seconde, peut-être par accident, un baiser innocent, non prévu, un échange timide, auquel elle répondit en se tournant vers lui, un sourire creusant une fossette dans sa joue droite.

Maman.

Yunus fit demi-tour et pédala de toutes ses forces. Sous des couches de choc et de panique, il pensait, ou une partie de son cerveau pensait, que jamais il n’avait vu sa mère comme ça. La femme qu’il venait de regarder était maman, et pourtant elle était si différente, nimbée d’une aura de bonheur aussi lumineuse que les marguerites qu’elle achetait !

Ce soir-là, quand Yunus rentra à la maison, il n’était qu’un gamin en cire – pâle, impassible. Iskender et Esma ne cessèrent de plaisanter, le comparant à un des personnages du musée Madame Tussauds. Pembe craignit qu’il n’ait une grippe intestinale et tenta de lui faire boire du thé à la menthe, mais Yunus ignora railleries et gentillesses et insista pour aller se coucher tôt.

Le lendemain matin, il avait mouillé son lit.

HAROUN LE CONTREBANDIER

Un village près de l'Euphrate, mai 1978

Ce même jour, tard dans l'après-midi, Jamila sortit ramasser du bois. Sur le chemin du retour, elle s'assit sur un rocher, inquiète, et prit la lettre glissée dans sa ceinture. Pendant un moment, elle posa les yeux sur le papier, comme si elle avait oublié ce que c'était. Pourtant, contrairement aux monstres de ses cauchemars, la lettre était réelle, aussi réelle que les montagnes qui l'entouraient, et aussi importante. Elle la relut.

Jamila, ma sœur chérie,

Toutes ces années, j'ai dû t'envoyer des centaines de lettres. Il y a eu de bons et de mauvais jours, mais cette lettre est celle que j'ai le plus de difficulté à écrire. Ma sœur, j'ai rencontré quelqu'un. Je t'en supplie, ne fronce pas les sourcils ! Je t'en supplie, ne me juge pas ! Donne-moi une chance de t'expliquer, bien que je ne sois pas sûre de comprendre moi-même. Je ne peux me confier qu'à toi. Personne ne sait. J'ai une peur bleue, mais je suis aussi heureuse et pleine d'espoir. Comment cela se peut-il ?

J'étais convaincue d'avoir le cœur sec, tel un morceau de cuir laissé trop longtemps au soleil, incapable d'aimer quiconque, à part toi et mes enfants, mais jamais un homme, croyais-je. Quand je l'ai rencontré, ce fut comme si je l'avais toujours connu. Je ne peux pas expliquer ce sentiment. J'ai tout fait pour le sortir de mon esprit. J'ai échoué.

Il est cuisinier. Comme toi, il parle le langage des herbes et des épices. Dehors, dans les rues de Londres, les jeunes manifestent. Tout le monde trouve quelque chose contre quoi être furieux. Pas lui. Il dit que seuls les gens patients peuvent cuisiner. C'est un homme qui vient de bien des pays et qui porte bien des noms, mais qui n'a pas de patrie. Peut-être charrie-t-il son lieu de naissance sur son dos, comme une tortue sans âge.

Je sais que tu dois être horrifiée, que tu vas me dire que c'est une honte. Le fantôme de maman va me hanter à jamais. Celui de papa aussi. « Je préfère voir le cadavre d'une de mes filles dans l'Euphrate plutôt qu'elle me déshonore ! » C'est ce qu'il a dit, quand Hediye s'est enfuie, tu t'en souviens ?

Dis-moi, quand tu apprends l'alphabet à quelqu'un, comment l'empêcher de lire ? Quand on a goûté à l'élixir de l'amour, comment ne pas en être assoiffé ? Quand tu t'es vue à travers les yeux de l'être aimé, tu n'es plus la même personne. J'étais aveugle tout ce temps et, depuis que mes yeux sont ouverts, j'ai peur de la lumière, mais je ne veux pas vivre comme une taupe. Plus maintenant.

Ma chérie, ne me pardonne pas si tu ne le sens pas au fond de ton cœur, mais je t'en supplie, aime-moi ! Maintenant et à jamais. C'est ce que j'éprouve pour toi, pour toujours…

Ta jumelle qui t'adore, Pembe

Elle doit être déconcertée, conclut Jamila. Il y a quelque chose de débilitant dans l'amour, une force obscure qui vous dérobe votre raison et vos forces. Même si Adem se moquait de ce qu'elle pouvait faire, tous les autres allaient fondre sur elle pour la maudire – les amis, les voisins, la famille. Imaginons qu'elle réussisse à divorcer, ce cuisinier accepterait-il de l'épouser assez vite pour imposer silence aux rumeurs, cet homme à la patrie portable, sans conscience d'un passé ? Il était en marge, chrétien sans doute, pour aggraver le tout ! Plus Jamila y réfléchissait, plus elle trouvait cette situation impossible. Elle devait sortir sa sœur de Londres, l'éloigner du danger, la protéger contre les ragots, les calomnies et, s'il le fallait, contre elle-même.

Avec ces pensées en tête, elle revint à sa cabane, un fagot sur le dos, qu'elle déposa, essoufflée, près de la cheminée. Du coin de l'œil, elle remarqua que le contrebandier avait quitté le canapé. Au bout d'un mois de bons soins, il pouvait

enfin se lever. Elle se tourna vers lui, souriante. C’est alors qu’elle vit qu’il tenait son fusil.

– T’es bien secrète, comme femme, dit-il en pointant l’arme sur elle. Qu’est-ce que tu caches, je me le demande…

– Comment aurais-je quelque chose à cacher ? Je suis une sage-femme et on ne me paie même pas en argent.

Un court instant, il parut convaincu, mais ça ne dura pas.

– Bien, c’est ce qu’on va voir. Commence par me conduire à la cave !

– Quoi ? s’affola Jamila. *Comment est-il au courant, pour la cave ?* Il n’y a rien, en bas, juste des vieux trucs.

– Les vieux trucs, c’est bon ! assura-t-il alors qu’elle remarquait les veines gonflées à ses tempes et ses yeux injectés de sang. Allez, montre-moi le chemin !

Son corps, peu habitué à recevoir des ordres, se raidit, résista.

– Bouge, ou je te fais sauter la cervelle et je te donne à manger aux chiens ! Après, je descendrai à la cave, de toute façon.

Elle écarta le tapis, ouvrit la trappe et recula d’un pas pour qu’il constate par lui-même ce que contenait son antre.

– Non ! On y descend ensemble, ordonna-t-il. Toi d’abord, mais attends…

Il saisit une corde et lui attacha les poignets sur le devant, un nœud assez lâche pour qu’elle puisse utiliser ses mains, mais assez serré pour qu’il lui soit impossible de le défaire facilement.

– Je ne peux pas descendre comme ça.

– Oh, t’es maligne, tu trouveras bien un moyen !

Jamila assura son équilibre en s’agrippant au bord du plancher et descendit les marches l’une après l’autre. Il la suivit. Elle sentait qu’il souffrait, ses blessures encore sensibles, mais son appât du gain était le plus fort.

– Beuh ! Qu’est-ce que c’est que cette puanteur ? demanda-t-il en se penchant en avant comme s’il allait vomir.

Jamila prit alors conscience de l’odeur ambiante qu’elle ne percevait plus depuis des années – aigre, épicée, âcre.

– Et qu’est-ce que tu t’es installé là ? s’exclama-t-il en regardant autour de lui.

Il prit un pot de graines de moutarde qu’il secoua d’un air soupçonneux.

– Je le savais ! T’es une sorcière ! Dis-moi donc quel trésor tu caches !

– Aucun. Ce sont des herbes et des ingrédients pour fabriquer des médicaments, comme vous le voyez. Je prépare des potions. Une d’entre elles vous a soigné, vous vous en souvenez ?

– Je croyais t'avoir entendu affirmer que seul Allah pouvait guérir, rétorqua-t-il, et tu sais quoi ? T'avais raison. Il n'y a personne d'autre que Dieu. Il me sauve toujours. Des hommes qui n'ont pas enduré la moitié de ce que j'ai subi sont morts, dans leur tombe, mais moi, je suis vivant. Je survivrai à tout.

Il la poussa du bout du fusil et elle faillit perdre l'équilibre.

– Je serais curieux de savoir quel goût tu as, dit-il en s'approchant pour mieux détailler ses hanches, ses seins. Ainsi, tu n'as jamais connu d'homme, ma pauvre ! Peut-être qu'après ça, je te ferai faire une découverte, Sage-Femme vierge !

Il se détourna et commença à explorer la table. Il renversa le contenu de bouteilles, renifla des pots, vida des boîtes, cassa quelques bols. Jamila sentait son cœur s'affoler. La Concubine ambre était juste là, sur une étagère, dans sa boîte en nacre.

– Remontons ! dit-elle d'une voix qui voulait dissimuler son malaise.

– Qu'est-ce qu'il y a, en haut ?

– Je vous ferai à manger. Je vous laverai les pieds.

Ces mots tranchèrent l'air comme un couteau. Le contrebandier se redressa et fouilla la pièce des yeux.

– Tu crois que je suis stupide ?

– Non, bien sûr que non ! protesta-t-elle, saisie d'effroi. Vous êtes un homme intelligent.

– Pourquoi tu me passes de la pommade ? Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? Tu devrais me détester… Qu'est-ce que tu regardes ?

Jamila comprit son erreur. Elle était si bouleversée qu'elle ne cessait de poser les yeux sur l'étagère derrière lui. Il suivit son regard. Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver la boîte.

– Ohhhh ! Sale sorcière ! Tu nous cachais cette merveille ! Ça doit valoir une fortune. Où est-ce que tu l'as volé ?

– On me l'a offert.

– Ah, oui ? Et tu voudrais que je te croie ? ironisa-t-il en empochant le diamant. Allez, demi-tour ! On remonte. Toi d'abord et pas de mauvais coup !

Dès que Jamila s'approcha de l'escalier, il l'assomma de la crosse du fusil. Elle chuta en avant et son front heurta une barre de fer, son corps lui échappa, le monde prit la couleur du sang.

*

Des heures plus tard, elle se réveilla, affligée de vertiges, de nausées et d’une douleur aux tempes si atroce qu’elle n’osa pas ouvrir les yeux. Pendant quelques minutes, elle gémit par terre comme un chaton aveugle, puis, lentement, très lentement, elle se leva et attendit de s’habituer à la pénombre.

Elle trouva une lame dont elle coupa la corde qui lui entourait les poignets. Toute sa cave était dans un tel désordre qu’on aurait cru qu’une armée était venue la piller. La boîte en nacre gisait, vide, sur la table. Elle n’avait pas eu l’occasion de mettre le contrebandier en garde contre la légende attachée à la pierre. Le diamant était maudit. Il pouvait être offert et accepté en cadeau. Il ne pouvait être ni confisqué ni pris par la force ni vendu.

Elle monta l’escalier, grimaçant à chaque marche. Quand elle arriva en haut, elle vit la porte de sa cabane ouverte sur la vallée silencieuse, immobile. Soudain, tout lui parut intimidant. Elle sentit la terre qui l’avait nourrie et protégée toutes ces années grouiller de scorpions, de serpents, de plantes vénéneuses, d’intrus cruels – de pièges que Dieu lui tendait. Elle fondit en larmes et écouta ses gémissements comme s’il s’agissait de quelqu’un d’autre. Elle sanglota avec l’abandon de celle qui a oublié comment pleurer et commence juste à s’en souvenir. La journée s’éternisa. Elle ne s’aventura pas dehors. Elle ne pria pas. Elle ne mangea pas. Un verre d’eau sur les genoux, assise dans le fauteuil, elle ne ressentait plus rien.

Puis elle entendit des bruits. Des hommes. Des chevaux. Des chiens. Elle s’essuya les yeux, les cals de ses mains frottant la peau fine de ses paupières. Ce devait être lui qui revenait avec des renforts. Que voulait-il de plus ? Son corps ? Sa vie ? Elle ne trouva pas son fusil. Il l’avait pris aussi. Elle s’empara d’une dague, mais elle tremblait tant qu’elle sut qu’elle n’aurait pas la force de l’utiliser. Elle la reposa avant de gagner la porte, décidée à affronter son destin.

De l’ombre émergèrent quatre cavaliers. Un seul sauta au sol et s’approcha d’elle, ses bottes couinant à chaque pas dans la boue. Jamila reconnut le chef des contrebandiers, l’homme dont la femme avait donné naissance, avec son aide, au bébé et demi, celui qui avait abandonné son collègue blessé sur son seuil, un acte qui avait entraîné toutes ces souffrances.

– Jamila… ma sœur… Est-ce que je peux entrer ?

Sans un mot, elle s’écarta et le laissa passer.

Il vit la bosse rouge sur son front, ses yeux gonflés.

– Je ne resterai pas longtemps. Nous t’avons déjà causé assez de douleurs. Je suis venu te présenter des excuses pour ce qui s’est passé. Il ne méritait pas ta bonté.

Elle savait qu’elle aurait dû dire quelque chose, mais les sons ne franchirent pas ses lèvres.

– Je t’ai apporté quelques petites choses. Mes cadeaux pour toi.

Il sortit de la poche de son shalwar deux sachets en soie fermés par des cordelettes, l’un rouge, l’autre noir, et chercha les mains de Jamila en la regardant dans les yeux. Puis, dans sa paume gauche il posa le sachet rouge, dans sa paume droite le sachet noir.

– Où est-il ? finit-elle par pouvoir articuler.

– Il ne t’ennuiera plus, fais-moi confiance.

– Quel était son nom ? Il ne me l’a même pas donné.

– Il s’appelait Haroun, révéla-t-il avant de ressortir. C’est ce que nous avons inscrit sur sa pierre tombale.

Il fallut un moment à Jamila pour que ces paroles aient un sens. Elle retint son souffle et ouvrit le sachet rouge. Dedans se trouvait la Concubine ambre, étincelante. Jamila défit le cordon du second sachet. Il contenait deux oreilles. Tristes, esseulées, sanglantes. Ce n’est qu’alors qu’elle comprit que les deux sachets étaient faits de la même étoffe. Seul ce sachet-là avait viré au noir. C’étaient ses oreilles. En fin de compte, Haroun le contrebandier, s’il avait évité les mines, était bien enterré sans certaines parties de son corps.

Sans réfléchir, Jamila courut hors de chez elle pour rattraper le voleur. Elle craignit qu’il ait disparu, tel un autre fantôme de sa vie, mais elle le repéra, avec ses hommes, un peu plus bas sur le sentier caillouteux.

– Attendez-moi !

Le voleur tira sur les rênes de son cheval. Ses hommes l’imitèrent.

Quand elle les rejoignit, elle hésita, ne sachant comment s’exprimer. Elle glissa une mèche de cheveux derrière son oreille et arrangea son foulard.

– J’ai besoin de votre aide, s’il vous plaît.

– Dis-moi.

– Je veux me rendre en Angleterre auprès de ma sœur. Elle a des ennuis. Elle a besoin de moi.

Les cavaliers s’entre-regardèrent.

– Je n’ai ni passeport ni argent. Rien. Il faut que j’y parvienne à votre manière… illégale, mais… continua Jamila en ouvrant son poing, j’ai la Concubine ambre, et je suis autorisée à l’offrir à qui je veux. Et c’est vous que je choisis. Vous serez riche et elle ne vous portera pas malheur, faites-moi confiance.

– Tu me proposes le diamant en échange de l’organisation de ton trajet vers l’étranger.

– C’est ça.

Le chef des contrebandiers se frotta le front et tira l’extrémité de sa moustache, l’air concentré.

– Ce n’est pas facile. Ce n’est pas comme passer en Syrie.

– J’ai appris que des hommes peuvent organiser ce genre de choses. Je ne sais pas où les trouver, mais vous le pouvez. Vous vous souvenez du plus jeune fils d’Ahmad ? N’est-il pas parti de cette façon ? Dans quel pays était-ce ? En Suisse ? On l’a caché dans un camion, non ? En tout cas, il a réussi.

Les mots s’étaient écoulés d’elle comme une rivière. Elle s’était exprimée depuis les profondeurs de son âme, avec urgence et ferveur, guidée par une nécessité dont la signification lui échappait, mais qu’elle ne pouvait brider.

Il la regarda, impassible. Dans ses yeux enfoncés, elle lut des émotions diverses : la compréhension, le deuil, une admiration secrète.

– Je ferai ce que je peux. Si Dieu veut que ça se produise, ça se produira.

Étourdie, gelée, tremblante, elle leva le bras et ouvrit sa main, laissant le diamant capter les derniers rayons du soleil couchant.

– Prenez-le, et qu’Allah vous bénisse !

Il détourna son visage comme s’il parlait au vent.

– Garde-le, tu le mérites, Jamila !

Sans un mot de plus pour accompagner son signe de tête, il éperonna son cheval. Ses hommes le suivirent. Elle les regarda galoper au loin, la terre soulevée par les sabots l’enveloppant comme un souvenir obsédant.

*

Prison de Shrewsbury, 1991

Quand je reviens du cachot, il y a un nouveau mec, dans le lit de Top. Déjà. J’espérais un peu qu’on me laisserait du temps, mais Shrewsbury est plein à craquer et, chaque jour, il y a de nouveaux arrivants. Le système carcéral me rappelle l’usine où papa travaillait. Comme les biscuits sur une chaîne, les condamnés continuent d’arriver. Les matons les mettent au parfum, les classent, les enferment. Un groupe suit un

autre. Ce trou est plein à ras bord. Il n’y a pas de place pour pleurer quiconque.

À première vue, mon compagnon de cellule a l’air correct, plutôt inoffensif. Je ne lui demande pas pourquoi il est là et il ne me le dit pas spontanément. Ce sont des choses qu’on n’évoque pas. On les apprend quand on les apprend. C’est un petit homme maigre au front haut, à la mâchoire carrée, au visage bien dessiné. Ses cheveux reflètent le plafonnier, et pendant une fraction de seconde je suis frappé par la bonté de son expression.

Il s’incline légèrement et annonce :

– Je m’appelle Zeeshan.

Il s’interrompt, s’attendant à ce que je me présente à mon tour. Je croise les bras et je fronce les sourcils, lèvres serrées. Il reprend :

– Zeeshan, heureux te rencontrer !

Comment peut-on dire quelque chose d’aussi ridicule ? Son accent est plus drôle encore. Il parle un anglais de cuisine. Je suppose qu’il doit avoir environ quarante ans. Originaire de nettement plus à l’est que moi, très brun, de taille moyenne. Il essaie de bavarder, mais je n’accroche pas. Il vaut mieux tracer la limite tout de suite. Un autre, à sa place, renoncerait. Il s’inquiéterait de savoir combien de ce qu’il a entendu dire à mon sujet est vrai et s’il peut se permettre de dormir la nuit, chaque nuit pendant les mois à venir, mais Zeeshan semble à l’aise. Quand je juge que je suis resté muet assez longtemps, je décide de lui donner de quoi réfléchir.

– L’homme qui dormait dans ce lit est mort.

– Oh, j’ai entendu ! J’ai entendu aussi vous bons amis. Ça doit être dur pour toi. Très très désolé. Accepte mes excuses.

– Tu veux dire tes condoléances ?

– C’est ça.

Je reste ébahi. La compassion me déstabilise toujours. Je ne sais jamais bien qu’en faire.

– Bon. Je me moque de savoir qui tu es et quel est ton nom. Je vais te dire quelles sont les règles, ici. Plus tôt tu les apprends, mieux tu t’en porteras. Règle numéro un : n’envahis pas mon espace. Règle numéro deux : me marche pas sur les pieds. Règle numéro trois : m’énerve pas. C’est clair ?

Il cille plusieurs fois, troublé. Ses petits yeux en amande passent de moi au mur, puis reviennent sur moi.

– Zeeshan clair.

– Bien !

Peu après, nous entendons le bruit. C’est l’heure du déverrouillage du matin. Les portes des cellules s’écartent des deux côtés. On reste silencieux, attendant d’être comptés, bousculés, entraînés et frictionnés.

L’officier Andrew apparaît, un bandage sur son oreille gauche. Nous échangeons un regard dur. Il ne m’a pas pardonné d’avoir avalé la lettre de Top. Je ne lui ai pas pardonné de m’avoir poussé à bout. Il ne m’a pas pardonné de lui avoir mordu l’oreille. Je ne lui ai pas pardonné de m’avoir envoyé au trou. On est à égalité, revenus au point de départ. Sauf que c’est plus étendu.

– Je t’ai à l’œil, dit-il. Une autre connerie et je ne te raterai pas.

Je serre les dents. Je ne dis rien. J’inspire profondément pour me calmer. Il est si près que je vois les poils dans ses narines. Une distance appropriée. Je pourrais facilement éclater son nez d’un coup de tête. Angle parfait. Dommage, je laisse tomber.

Dès que nous sommes seuls, Zeeshan me regarde, curieux.

– Pourquoi lui en colère contre toi ?

– Parce que c’est une souris qui fait semblant d’être un homme.

Zeeshan rit comme si c’était la blague de l’année.

– Homme-souris, j’aime bien. Il y a aussi homme-poisson, continue-t-il d’un air songeur, homme-oiseau, homme-serpent, homme-éléphant. Très peu homme-humain, dans ce monde.

Je ne sais pas du tout de quoi il parle. Il y a quelque chose de bizarre chez ce type, mais je n’arrive pas à savoir quoi. Il ne se laisse pas facilement impressionner et son sourire me tape sur les nerfs. Je suis sur le point de lui dire de l’effacer de son visage quand il déclare :

– C’est pas facile toujours te battre ?

– Quoi ? Tu me demandes si c’est dur de devoir tout le temps se battre ?

– Oui, oui. Je demande. Te battre, te battre, pas fatigué ?

Je le regarde fixement, déconcerté. On ne dirait pas qu’il a pété un boulon. Il a l’air franc, sincèrement curieux de savoir.

– D’où tu viens ?

– Oooh… dit-il avant de réfléchir à cette énigme insoluble. La première fois j’ai né à Brunéi.

– C’est où, ça ?

– Brunéi Darussalam ! dit-il, vexé. Île de Bornéo. Nous colonie britannique. Puis Brunéi indépendant.

– En tout cas, les serviteurs de la reine ont été de bien mauvais professeurs d’anglais !

– J’apprends l’anglais. J’apprends nouvelles choses chaque jour. Zeeshan, bon élève.

Je me marre. Je n’ai toujours pas décidé s’il est juste chiant ou franchement déjanté.

– Tu as dit « la première fois j’ai né à Brunéi ». Qu’est-ce que ça veut dire ?

Il sourit de toutes ses dents – petites, étroites, tachées, rappelant du riz sauvage.

– Première fois né à Brunéi. Deuxième fois né dans tout le monde. Je suis de partout. Le monde est ma maison.

Soudain, j’ai une illumination.

– Oh, merde ! Me dis pas que t’es un de ces fous de Dieu parti en croisade ! Tu fais partie des Escadrons de Dieu ?

– De quoi ?

– Question : est-ce que tu es membre d’un culte ou je ne sais quoi ?

À nouveau, il ne me comprend pas, et pendant une seconde, il a l’air effrayé.

– Parce que, je te préviens, je supporte pas les prêches bien-pensants pour m’engager sur le sentier de la religion. J’en ai plus que ras le bol de toutes ces conneries. Tu ferais mieux de sauter en marche.

– En marche…

– Je veux dire : est-ce que tu es un fanatique ?

– Fanatique ! répète Zeeshan tout sourire, heureux d’enfin reconnaître un mot, avant de prendre un air sérieux. Fanatique dit : tout le monde a tort, j’ai raison. Zeeshan dit : tout le monde a raison, j’ai tort. Comment c’est possible moi fanatique ?

– OK, dis-je avant qu’une nouvelle pensée m’assaille. Si tu dis que tu es de partout, alors quelle est ta religion ?

– Ma religion est amour.

Je lève les yeux au ciel.

– Jamais entendu ça.

Pendant une fraction de seconde, il a l'air offensé.

– Oreilles entend ce que peut entendre. Beaucoup de sons dans ce monde on n'entend pas.

– Du coup, t'es bouddhiste, juif, musulman, chrétien… Quoi ?

– Aïe, aïe, aïe ! dit-il comme si je lui avais marché sur le pied. Tu demandes : *Tu es ci, tu es ça ?* Tout univers dans une personne, affirme-t-il en se frappant la poitrine.

– Et cette personne, c'est toi ?

– Cette personne, c'est TOI !

Bon, ça me suffit. La récré est terminée. Il me prend à rebrousse-poil. J'aime pas le prêchi-prêcha des types qui croient avoir une réponse à tout.

– L'univers, hein ? Je vais te dire ce qu'il y a dedans : agression, brutalité, corruption, terrorisme… meurtre.

– Hummm… fait Zeeshan, perplexe.

Il ferme les yeux et j'ai l'impression qu'il va s'endormir, mais il ne tarde pas à reprendre d'une voix claire :

– Tu regardes nature. Tu vois animaux tuer animaux. Gros insectes manger petits insectes. Loup manger agneau. Trop de sang. Mais dans nature aussi animaux protègent animaux. Poissons nagent ensemble. Oiseaux volent en groupe.

– Parce qu'il y a des requins et des faucons partout. Si on se regroupe, on a une meilleure chance de survie. Il suffit de courir, de nager ou de voler plus vite que ton copain.

– Créatures prennent très soin de créatures.

– Ouais, charmantes conneries.

– Zeeshan pas connerie !

– Désolé de t'apprendre la mauvaise nouvelle : la nature, c'est la guerre. Pareil sous ce toit. Pareil partout. On est tous des rats.

Il se penche et me regarde comme pour me transpercer.

– Harmonie partout, dit-il, comme bien, en toi.

Et j'entends : « Combien en toi. » C'est peut-être la bonne question après tout. Je ne sais pas du tout combien d'Iskender occupent mon âme.

– D’accord. Si tout revient à cette foutue harmonie, si le bon et le mauvais s’équilibrent, on peut donc agir comme on veut. Quelle différence ça fait ?

– Non, pas comme ça ! Tu peux pas faire ce que tu veux. Tu fais que ce que Dieu met en toi. J’ai des éléments. Tu as des éléments. Zeeshan presque tout eau. Toi, peut-être feu ? Oui, je crois toi feu. Si pas d’harmonie intérieure, cette personne toujours en colère. Toujours se battre, toujours pitié. Langue pointue comme flèche. Univers est jungle, tu dis. Dans grande jungle, je fais jardin.

– De quel putain de jardin tu parles ?

– Cher Iskender, dit Zeeshan du ton de celui qui commence une lettre. Colère est tigre. Tu vois tigre et tu penses : oh, quel bel animal ! Je veux un tigre. Mais tu peux pas l’apprivoiser. Personne peut. Le tigre va te manger. Zeeshan dit : oublie tigres en colère, apprends rien d’eux. Apprends des humains. Quand tu rencontres personne différente, autre nom, autre religion, c’est tout bon. On apprend de différence, pas de pareil. Zeeshan dit : *Ego est comme faucon. Oiseau sauvage.* Faucon dit : *Vole avec moi tu deviens un homme fort.* Mais c’est mensonge. C’est un truc. Si ton ego fort, toi faible. Si ego faible, toi fort.

Il parle lentement, mais avec assurance. Il choisit ses mots comme s’ils étaient des fleurs en verre. Quand il termine, je dis :

– Je me pose une question…

– Quoi ?

– Pourquoi ils t’ont pas mis dans l’aile des givrés ?

– Quoi ?

Je pointe mon index sur ma tempe et je le fais tourner. Il reconnaît le geste universel pour indiquer la folie. Il rit. Un rire heureux.

– Oui, oui, vrai. Ils disent Zeeshan un peu fou dans sa tête.

*

Ce jour-là, quand la police est venue chez Katie, je me suis enfui par la porte de la cuisine. J’ai eu de la chance. J’ai fauché un vélo, j’ai pédalé aussi loin que j’ai pu hors de Hackney, puis deux étudiants français m’ont pris en stop. Ils avaient un accent à couper au couteau et ils étaient plus gays que des pinsons. Jamais je n’avais rencontré de couple

homosexuel auparavant, et cette idée ne me plaisait pas du tout, mais les circonstances ne me permettaient pas de les juger. Ils ont senti ma détresse, flairé les ennuis et rien demandé. Ils m'ont offert à déjeuner, proposé des cigarettes et fait écouter une musique bizarre.

À Warwick, avant qu'ils repartent, on a fumé un joint devant le château. Je me souviens qu'on a ri comme des fous, mais j'ai oublié à quel sujet, et même s'il y avait une raison. Puis ils ont pris la direction du nord.

Je me suis soudain retrouvé seul. Quatre jours plus tard, j'étais arrêté. On m'a pris en train de dormir dans un parc. J'avais faim depuis un moment, et j'étais si épuisé que l'arrivée des flics a presque été un soulagement. Pendant l'interrogatoire, j'ai été calme, coopératif. Ils ne m'ont pas dit qu'elle était morte. Pas avant des heures. J'étais persuadé que sa blessure n'avait rien de grave. Juste un coup, près de son épaule droite. Quel mal ça pouvait faire ? Un officier est entré et il m'a jeté :

– Quoi, tu ne le sais pas ? Tu l'as tuée.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? j'ai demandé, estomaqué.

– T'as tué ta propre mère, espèce de malade ! Comment tu vas te sortir de ça ?

Je n'arrivais toujours pas à le croire. J'ai cru à une ruse pour me faire parler. Un de ces vieux trucs de flics. Ils m'ont mis un journal sous le nez. Celui dont l'officier Andrew avait gardé l'article, sans doute. C'est alors que j'ai appris que maman était morte.

Pendant le procès, j'étais engourdi. Je suis resté paralysé comme pendant les trois jours qui avaient suivi ma circoncision. La presse. Les photographes. Il y avait des gens avec des pancartes contre moi devant le tribunal, des inconnus complets. Il y avait des gens qui me soutenaient, inconnus eux aussi. Dans la foule, j'ai reconnu Esma, pâle comme un masque blanc. Puis j'ai vu mon frère Yunus, les yeux écarquillés, qui n'arrivait pas à comprendre, et je n'ai plus pu respirer, mes poumons n'ont plus voulu aspirer d'air. Je me suis effondré, sifflant comme un vieillard sur respirateur. Ils ont cru à une crise d'asthme. Le médecin était gentil. Il m'a examiné et n'a rien trouvé. Ça a été le tour du psy, un type horrible, un vrai sac à merde. Je lui ai lancé un cendrier à la tête, mais je l'ai raté, hélas, ce débile !

Ma première nuit en taule, je me suis écroulé sur mon lit et j'ai regardé le plafond pendant une bonne heure. Je me suis demandé si le psy avait raison. Est-ce que j'avais un problème profond ? Est-ce que je perdais

l’esprit ?

« Il n’est pas fou, a déclaré le procureur au tribunal. Ce jeune homme est tout à fait sensé. Il mérite la peine maximum. »

La nuit suivante, à nouveau pas une minute de sommeil. D’après mon expérience, plus on dort mal, plus on est de mauvais poil dans la journée. C’est ce qui s’est passé. Ces premières années ont été un long cauchemar, et j’ai été le cauchemar des autres. Je leur ai donné du fil à retordre. Bien plus tard, en pleine nuit, je m’en souviens bien, il pleuvait dehors – un gros orage, tonnerre, éclairs et tout – et puis ça s’est calmé, mais le silence était pire encore. C’est alors que j’ai éprouvé la sensation la plus étrange qui soit : on aurait dit que ma mère était là avec moi. Elle n’était ni furieuse ni contrariée. Elle avait dépassé tout ça.

Je me suis mis à sangloter, j’ai pleuré, la poitrine douloureuse. Toutes les larmes que je n’avais pu verser au long de ma vie ont saigné hors de moi.

*

Au bout de deux semaines en compagnie de Zeeshan, j’ai transgressé une de mes propres règles.

– T’es tombé pour quoi, un homme comme toi ? lui ai-je demandé.

– Oh, on dit Zeeshan a commis crime terrible, répondit-il en pâlissant. Pas de preuve, mais il y a ce monsieur… Le tribunal a écouté lui parce qu’il vient d’un nom célèbre. Il dit il a vu moi prendre le sac d’une vieille dame et lui faire mal. Elle à l’hôpital, coma.

– Tu as agressé une vieille femme pour lui voler de l’argent ?

– Zeeshan a rien fait ! Quand dame ouvre les yeux, elle dira vérité. J’attends. Je prie.

– D’accord… voyons si j’ai tout bien compris : tu me racontes que tu es ici pour un crime que tu n’as pas commis ? Tu veux que je croie ce genre de délire ?

Il pose sur moi un regard étrange, comme s’il devait m’annoncer une nouvelle.

– Depuis le jour où police venue chez moi, je pense : Pourquoi c’est arrivé ? Rien arrive sans raison. Dieu a un but. C’est quoi ? Je demande, mais pas de réponse. Mais maintenant, je comprends.

– Qu’est-ce que tu baragouines, encore ?
– Écoute : je savais pas pourquoi Dieu m’a jeté en prison. J’ai dit : *Pourquoi, pourquoi ?* Puis je t’ai rencontré. Je suis plus triste.
– Si t’arrêtes pas ces conneries, je vais vraiment te rendre triste.
Il n’a pas l’air intimidé le moins du monde.
– Maintenant, je comprends pourquoi Zeeshan ici. Merci à toi. Plus facile si toi étais venu à moi, bien sûr, soupire-t-il. Tu l’as pas fait. Il fallait que moi je viens à toi. Zeeshan devenu prisonnier. Tout a un but.
– Rien de ce que tu dis n’a de sens. Tu me racontes que tu es innocent de tout crime, mais qu’une foutue force cosmique t’a envoyé ici pour moi ?
– Oui, t’as raison.
Il sourit, tel un enfant heureux de tenir un nouveau ballon.
Ce type est fou à lier, et ça empire de jour en jour, à moins qu’il ne fasse ça délibérément. Soudain, j’y pense ! Je le saisis par le col et je le pousse contre le mur.
– Est-ce que l’officier Andrew t’a mis ici avec moi ? Est-ce sa façon de me donner une leçon ? Tous les deux, vous voulez me rendre fou, c’est ça ? C’est ce que vous complotez ?
Il grimace comme si je l’avais déjà frappé.
– J’ai dit Dieu a envoyé Zeeshan ici. Tu dis Andrew. Dieu est grand.
Je le lâche et je me frotte les tempes. Un mal de tête arrive.
– Quel âge tu as ?
– Soixante-sept, dit-il en baissant timidement les yeux.
– Sans blague !
– C’est vrai.
– Tu les fais pas.
– Merci. Zeeshan s’occupe.
– Tu veux dire que tu prends soin de toi ?
– Oui, bien soin de moi.
Et il reprend son baragouin.
– Je suis venu à toi. Je servais à rien et Dieu a envoyé Zeeshan ici parce que Dieu aime pas la paresse. On doit tous travailler dur.
– Quel travail ?
– Mystiques disent…
– C’est quoi, ça ?

– Mystique, c’est quelqu’un qui regarde dans cœur, croit tous les gens liés. Différences que extérieures – peau, vêtements, passeport. Mais cœur humain toujours le même. Partout.

– Et ça recommence ! Encore un tas de foutaises !

Il sourit, soit parce qu’il ne sait pas ce que sont des foutaises, soit parce qu’il m’ignore.

– Mystiques croient que, quand mort et réveillé, Dieu pose quatre questions : *Comment as-tu occupé ton temps, hein ? Comment as-tu eu ton argent, hein ? Comment as-tu passé ta jeunesse, hein ?* Et quatrième question très importante : *Qu’as-tu fait de la connaissance que je t’ai donnée ?* Tu comprends ?

– Non.

– J’ai la connaissance. Je suis professeur.

– Je me souviens que tu m’as dit être un étudiant.

– Professeur toujours étudiant.

– Oh, lâche-moi !

– Je suis professeur, reprend-il avec calme, et moi venir ici partager connaissance avec toi.

J’ai croisé toutes sortes d’hommes, en prison. Entre les matons et mes compagnons d’infortune, j’ai eu des cinglés, des allumés, des toqués, des zinzins, les plus tristes, les plus faibles et les plus cruels, souvent tout ça dans la même personne. Mais jamais on n’a vu ni on ne reverra quiconque comme Zeeshan, à Shrewsbury. Né a Brunéi, élevé dans le monde. Je ne sais que faire de lui.

Iskender Toprak

ESMA

Londres, mai 1978

Oncle Tariq et Tante Meral sont venus nous rendre visite avec leurs quatre enfants. Après dîner, nous nous sommes rassemblés devant la télé pour regarder le feuilleton « Coronation Street », tout en buvant du thé et en dégustant des fruits. On a peu parlé, sauf pour adresser des remarques aux personnages sur l’écran. On était tous curieux de voir quelle serait la suite, maintenant que Suzie avait réussi à séduire Steve et que Gail les avait surpris en pleine action. Oncle Tariq ne pensait pas que l’aventure durerait. Tante Meral était d’accord, mais personne ne prenait son opinion au sérieux, parce qu’elle se trompait toujours. Comme son mauvais anglais ne lui permettait pas de comprendre l’intrigue, je devais lui traduire les dialogues, et il m’arrivait d’ajouter quelques éléments de ma création pour pimenter les choses.

Nos invités partis, une fois tout le monde couché, j’étais retournée dans la salle de bains pour m’observer à nouveau dans le miroir, quand des coups discrets à la porte m’ont sortie de ma rêverie.

– Occupé !

On a frappé encore, timidement, mais avec insistance. Agacée, j’ai ouvert. C’était Yunus, en pyjama Peter Pan.

– Oh, non ! Qu’est-ce que tu t’es fait ? s’est-il exclamé.

Je me suis alors souvenue de la barbe que j’avais dessinée sur mon menton. La meilleure défense étant l’attaque, j’ai rétorqué : – Qu’est-ce que tu fais là, à cette heure ?

– J’ai envie de faire pipi.

Je suis passée au turc en remarquant le drap en boule sous son bras.

– Tu es sûr d’avoir envie de faire pipi ? On dirait que c’est trop tard.

Mon frère a détourné les yeux et il y a eu un bref silence pendant lequel nous avons attendu que l’autre dise quelque chose, n’importe quoi.

– Bon, juste une seconde, d’accord ?

J’ai refermé la porte, allumé la lampe, éteint la bougie et inspecté mon visage dans le miroir une fois de plus. Puis j’ai glissé la tête dans l’embrasure de la porte.

– Je te propose un truc : pourquoi tu ne laisserais pas ton drap ici ? Je vais m’en occuper.

Après une courte hésitation, Yunus m’a adressé un petit sourire et m’a remis l’objet de sa honte. J’ai rempli le lavabo d’eau savonneuse et j’y ai plongé le drap. Je m’attendais à ce qu’il retourne dans la chambre, mais il a préféré rester derrière la porte entrouverte.

– Esma, tu as fini ?

– Presque. C’est pas facile, dans ce lavabo, tu sais. Pourquoi est-ce que tu mouilles encore ton lit ?

Yunus n’a pas répondu.

– Oh, ne t’en fais pas. Je ne le dirai à personne.

J’ai été surprise qu’il ne semble pas soulagé. Au contraire, son visage s’est assombri et ses lèvres se sont mises à trembler. Je me suis approchée, souriant à ses grands yeux innocents et à ses oreilles décollées, souriant à l’enfant que j’avais toujours aimé.

– Désolée, mon chou, je n’ai pas voulu te vexer.

– Je ne suis pas vexé. C’est juste que j’ai beaucoup de soucis, en ce moment.

– Quoi ?

– Je peux pas te le dire. C’est un secret.

– Les secrets sont délicats. Tu as envie de t’en délivrer, mais dès que tu les dévoiles, ils passent de bouche en bouche. Comme le roi Midas, hein ?

– Qui c’est ?

Je lui raconte l’histoire du roi, dont les oreilles étaient si grandes qu’il devait les cacher sous un chapeau. Son barbier, le seul au courant de cette anomalie, lui avait promis de ne le révéler à personne. Pourtant, son désir de partager son secret était si fort qu’il se confia à un roseau, ce qu’il avait trouvé de plus discret. Quelqu’un fit une flûte dans ce roseau. Il en joua en public et le secret flotta dans l’air. En quelques jours, tout le monde savait que le roi avait des oreilles d’âne.

– Tu veux dire que je ne devais en parler à personne ?

– Si c’est important, je crois que tu dois le garder pour toi. Tu ne peux te confier à personne, pas même à un roseau.

Je m'attendais à ce qu'il rie, mais il n'en a rien fait. Il a posé sur moi un regard douloureux, il s'est détourné et il a disparu dans le couloir.

– Bonne nuit, *canim*[1], ai-je murmuré alors qu'il ne pouvait pas m'entendre.

Debout à la porte, les mains encore savonneuses, j'ai senti ma poitrine se serrer. Un soupçon s'est sournoisement insinué en moi. Pendant que je rêvais de devenir un garçon et que j'envisageais toutes sortes de mystères dont je me préoccupais souvent, des choses se produisaient sous mon nez que je ne voyais pas. Par la suite, j'allais me souvenir de ce moment et comprendre : la vie ordinaire que j'avais connue commença alors à se fracturer et à glisser dans un royaume où tout arrivait bien trop vite. Depuis, je me suis demandé si tout aurait pu être différent si je m'étais comportée autrement cette nuit-là. Si j'avais laissé mon frère partager avec moi le secret qui le rongeait, peut-être, peut-être seulement, aurais-je pu me réveiller plus tôt et mettre ma mère en garde avant que le pire advienne.

1. Mon chéri.

LA GIFLE

Londres, juin 1978

Ce samedi-là, Iskender n'alla pas boxer. Il ne retrouva pas non plus Katie. Ses copains et lui avaient d'autres projets. Il quitta l'appartement peu après neuf heures du matin. Un vent chaud lui caressa le visage. Il remonta le col de sa veste, mais ne ralentit pas. Il pensait que sa manière de marcher en disait long sur un homme – ses défauts, son esprit, son courage s'y reflétaient. Iskender progressait un peu penché en avant, les épaules droites, le menton levé comme s'il évaluait les passants en vue d'un combat.

Les autres l'attendaient à *La Caverne d'Aladdin*. Quatre garçons vautrés sur une table en plastique dans le fond. En approchant, Iskender leur fit un signe de tête et ils réagirent de même. Il nota du respect dans leurs yeux, le genre de respect dont son père n'avait jamais bénéficié, y compris de la part de ses copains de tripot, sauf peut-être les jours où il gagnait.

– Salut ! dit Iskender à personne en particulier. Où est Arshad ?

– Pas encore là, répondit Faarid, un petit Marocain à la voix douce.

– Et s'il s'était dégonflé ? suggéra Aziz avec un sourire qui dévoila ses dents écartées. Après ce qui s'est passé cette semaine, on pourrait le comprendre.

Les mois précédents avaient été chauds. Chaque jour, on rapportait un incident de plus, quelque part. Les hommes étaient intimidés dans la rue, les femmes insultées, et il arrivait qu'on crache sur les enfants. La nuit, des briques brisaient les fenêtres des immigrants et, au matin, ils retrouvaient les vêtements mis à sécher dehors réduits en lambeaux, ou bien un étron dans leur boîte aux lettres. Pire encore s'était produit six jours plus tôt.

Le 11 juin, tôt le matin, un groupe de skinheads s'était rassemblé en haut de Brick Lane. À la mi-journée, leur nombre avait enflé. Ils continuaient de déferler, à pied, à vélo, en voiture, en minibus, certains d'aussi loin que Putney. Leur manifestation s'est ébranlée, et leur mot d'ordre braillé : « Le Front national est un front d'hommes blancs ! » Curieusement, pas un policier à l'horizon, même quand les manifestants s'en sont pris aux boutiques d'immigrants en criant « À mort les négros ! » et en fracassant vitrines et pare-brise.

– Vous avez entendu ce que les flics ont raconté, après ? demanda Faarid. Ils ont appelé ça « des violences spontanées » !

– Dégueu ! marmonna Iskender.

La conversation fut interrompue par Aladdin, le propriétaire des lieux, boiteux mais costaud, la cinquantaine. Il avait toujours un mot gentil pour chacun. Malgré une jambe plus courte que l'autre, il s'approcha des garçons avec un grand sourire, mais ne serra la main que d'Iskender et s'enquit de ses résultats au lycée, de la santé de sa mère, et pour son oncle, au magasin, les temps n'étaient pas trop difficiles ? Toutes questions auxquelles Iskender répondit avec autant de respect que de brièveté.

– Qu'allez-vous manger ? demanda enfin Aladdin. Tes amis t'attendaient pour commander.

Iskender apprécia.

– Un invité n'est pas encore arrivé. Nous commanderons quand il sera là.

Ils regardèrent Aladdin s'éloigner de son pas chaloupé. Iskender se tourna vers Aziz pour reprendre leur conversation.

– Autre chose ?

– Oh, oui ! Un gamin a été tabassé hier. Un Bengali. On l'a trouvé en sang à quelques pas de chez Arshad. C'est le quatrième en un mois.

Iskender mordit l'intérieur de ses joues, le visage torturé.

– Tu sais ce qui me rend fou ? osa Sonny. Ces brutes racistes disent qu'elles ne sont pas racistes. *On est réalistes*. Des conneries ! Comme si ça suffisait pas qu'ils soient racistes ! Pas la peine qu'ils soient menteurs en plus !

Son nom était Salvatore, mais on l'appelait Sonny. Sa famille était arrivée d'un village de Sicile peu de temps auparavant. Il parlait anglais si vite et avec un accent si prononcé que, la plupart du temps, la moitié de ce qu'il disait restait un mystère.

– Quand est-ce qu'il vient, ce type ? Le célèbre Tchatcheur !

C’était Chico, de père marocain et de mère espagnole, qui avait posé la question en tapotant le menu.

– Ne l’appelle pas comme ça, objecta Aziz. Respect ! Appelle-le Orateur.

– C’est pareil. Tu sais ce qu’on dit : le fou parle, le sage écoute. Et ce type n’arrête pas de parler. Tire tes propres conclusions !

Iskender s’adossa à son siège, les sourcils froncés. Il claqua des mains, geste qui transforma le ton jovial en un échange plus sobre.

– Il sera là dans une demi-heure. J’ai pensé qu’il vaudrait mieux qu’on se retrouve avant pour discuter. Ça va mal. Ce serait idiot de ne pas nous rendre à l’évidence.

Chico baissa les yeux. Les autres hochèrent la tête, solennels, attentifs.

– Ils veulent nous balancer hors de ce foutu pays, continua Iskender. Vous, moi, lui… Arabes, Turcs, Italiens, Jamaïcains, Libanais, Pakistanais… Est-ce qu’on va se contenter de rester assis à plaisanter ? Comme des putains de canards à la foire. C’est ce que nos parents souhaitent qu’on fasse : sourire en attendant qu’on nous tire dessus. Mais on n’est pas des canards, si ?

– Bien sûr que non ! s’offusqua Chico.

– Écoutez ! J’ai entendu ce type parler. Il est bon, très bon. On n’a qu’à voir ce qu’il a à nous dire. Si on l’aime pas, on l’aime pas. Point final. En tout cas, c’est pas un canard, on le sait tous.

À cet instant, la porte s’ouvrit et Arshad entra, les mains dans les poches. Quand Iskender reconnut la fille qui le suivait, son visage changea d’expression.

– Qu’est-ce qu’elle fout là ?

– T’en prends pas à moi, vieux, j’ai essayé de l’arrêter ! protesta Arshad.

– Rentre à la maison ! ordonna Iskender à Esma.

– Non, je veux écouter, moi aussi.

Les garçons observaient l’échange avec des sourires prudents.

– Frangine, j’en ai marre de ton caractère de cochon. J’ai pas l’intention de discuter avec toi.

– Ne discute pas !

– Tu me tapes sur les nerfs. C’est pas des affaires de filles !

– Pourquoi pas ? Tu crois que ces skinheads n’attaquent que les garçons ? Tu te mets le doigt dans l’œil. Ils agressent aussi des femmes, et des jeunes filles. Je suis assez bonne pour être victime, et je ne serais pas assez bonne pour répliquer ?

– Elle marque un point, concéda Aziz.

Encouragée par ce soutien, Esma insista :

– Allez, *abi*, je t'en prie !

Iskender secoua la tête, mais avec moins de conviction.

– Bon, d'accord, mais je veux pas entendre un mot sortir de ta bouche, pas un son.

– Je resterai assise là comme un cadavre ! dit-elle en dissimulant sa joie. Je meurs d'envie de voir à quoi ressemble ce type. Je suis sûre de le reconnaître.

Prédiction erronée. Quand l'Orateur entra dans le café désormais presque plein, personne en dehors d'Iskender ne l'identifia. Les autres s'attendaient à un personnage costaud, impressionnant, d'âge indéterminé, vêtu de la tenue mi-traditionnelle mi-exotique qu'ils affectionnaient, les cheveux flottants, les yeux étincelants comme des émeraudes. Jusqu'à ce qu'il s'approche de leur table et les salue, ils n'accordèrent pas un regard à l'homme qui entra – petit, à peine plus de vingt ans, les traits ordinaires, en jean délavé.

– Je t'en prie, assieds-toi ! dit Iskender en lui présentant brièvement ses compagnons, sauf Esma.

On commanda à déjeuner : houmous, baba ganoush, kebabs, falafels… Iskender servit son invité, ce qui s'avéra inutile parce qu'il avait un appétit d'oiseau. Son manque d'enthousiasme pour son assiette ralentit les autres, même Sonny, qui avait toujours faim et qui dut arrêter de manger.

En buvant du thé, l'Orateur commença son prêche. Sa voix ténue s'élevait par vagues, redescendait pour monter à nouveau, comme s'il lisait un pamphlet invisible. Il parla des phases du capitalisme moderne, et dit combien l'humanité avait été proche du Jugement dernier. *Nous sommes tous au bord du précipice. Nous verrons la chute de ce régime*. De nos jours, les jeunes étaient poussés vers la drogue pour qu'ils ne remettent pas le système en question. Partout les politiciens géraient la moitié du trafic de drogue dans le monde. Toutes les idéologies étaient des inventions visant à maintenir les jeunes dans un brouillard constant. Les faux « ismes » étaient la nouvelle drogue, les somnifères des masses.

– Ma tante est féministe, annonça Sonny que la faim rendait nerveux. Elle a les cheveux plus courts que moi et elle porte des pantalons.

– Le féminisme, c'est comme un bonhomme de neige au Sahara, exposa l'Orateur. On n'en a aucun besoin. Vous savez pourquoi ?

– Parce que ça rend les femmes laides. Elles ne s'épilent même plus les jambes. Répugnant ! commenta Sonny.

Les garçons se retinrent de rire tandis qu'Esma poussait un grand soupir. Iskender était le seul à ne pas quitter l'Orateur des yeux. Leurs regards se croisaient, indiquant une compréhension réciproque, le sentiment partagé d'être au-delà des réactions puériles.

– Je dirais que notre jeune ami n'a pas tort, puisque le féminisme entraîne les femmes à ne pas être naturelles, concéda l'Orateur, mais c'est un résultat, pas une raison. Ce que je demande, c'est pourquoi ça n'intéresse pas les gens comme nous ?

– Parce que c'est *leur* problème, asséna Iskender. Un truc d'Occidentaux.

Chargé d'un plateau de thés, Aladdin entendit les derniers mots en passant et haussa des sourcils soupçonneux. Iskender craignit qu'Aladdin connaisse l'Orateur et ne l'aime pas. *Ce genre de type sème des graines néfastes dans la communauté. Qu'est-ce qui lui prend de mettre ça dans la tête de ces garçons ?* Comme s'il avait senti la réprobation d'Aladdin, l'Orateur se tut et ne reprit la parole que lorsque les boissons furent servies et qu'ils se retrouvèrent seuls.

– Exactement. Le féminisme est leur réponse à leurs problèmes, mais c'est une solution bancale. Est-ce qu'on peut assécher un lac avec une éponge ? Les féministes ne sont pas plus efficaces. Si les Occidentaux n'ont pas de valeurs familiales et pas de respect pour les femmes, un groupe de militantes qui hurlent dans les rues ne changera rien.

Esma grogna. Iskender lui lança un coup d'œil glacial et menaçant.

– Désolée… articula-t-elle sans un son.

– Tais-toi, répondit Iskender de la même manière.

Si l'Orateur remarqua leur échange silencieux, il ne le montra pas.

– En Occident, les gens sont perturbés. Ils confondent le bonheur avec la liberté et la liberté avec la promiscuité. Nous, on respecte nos mères, nos sœurs, nos épouses. On ne les force pas à s'habiller comme des Barbie. C'est toute une industrie : maquillage, vêtements, chaussures… Vous avez entendu parler de l'anorexie nerveuse ?

Ils secouèrent tous la tête.

– C'est l'obsession de l'image du corps. Les femmes qui en souffrent sont tout le temps au régime. Elles se font vomir tout ce qu'elles mangent. Chaque année, des centaines de femmes en Europe et aux États-Unis sont hospitalisées à cause de cette maladie. Certaines en meurent. Leur cœur ne tient pas le coup, tant elles sont maigres, et elles croient toujours qu'elles sont grosses. Mes frères, n'oubliez pas que des bébés meurent de faim en Asie, en Afrique et au Moyen-Orient ! Ils ne trouvent pas le moindre bout de pain à grignoter. Ils n'ont jamais vu de

bonbon de leur vie. Pendant que les Occidentales vomissent des gâteaux au chocolat dans les toilettes des restaurants chic, le tiers-monde meurt de faim. Ce n’est pas une coïncidence si les deux principales industries en Occident sont la machine de guerre et la machine de beauté. Avec la machine de guerre, ils attaquent, emprisonnent, torturent et tuent. Pourtant, la machine de beauté n’est pas moins maléfique. Ces robes chatoyantes, ces magazines de mode, ces hommes androgynes et ces femmes hommasses, ça brouille tout ! La machine de beauté contrôle notre cerveau.

À la table, tous vibraient d’admiration. Réprimant un soupir exaspéré, Esma examinait ses ongles. Elle aurait aimé qu’Iskender ironise sur la situation, qu’il donne à ce type une tape dans le dos et lui dise de se calmer, qu’il les fasse tous rire. Il le pourrait, s’il le voulait. Il avait en lui ce genre de témérité, de légèreté, à son avis, mais quand elle le regarda, l’expression qu’arborait son frère n’avait rien à voir.

– Alex, est-ce qu’on peut ravoir du thé, s’il te plaît ? Ce discours m’a assoiffée.

– Il est temps que je parte, déclara l’Orateur en consultant sa montre. J’ai été heureux de vous rencontrer. Pourquoi elle t’appelle Alex ? demanda-t-il à Iskender en se levant.

– T’occupe pas d’elle ! C’est ma sœur… Tout le monde m’appelle comme ça. Tu sais, c’est le diminutif de…

– Alex n’est pas un diminutif d’Iskender, asséna l’Orateur. Réfléchis, mon frère ! Est-ce qu’on doit changer nos noms pour que les Anglos les prononcent plus facilement ? À quoi d’autre devrons-nous renoncer ? Ça devrait être le contraire. Tout le monde devrait apprendre nos noms et les utiliser avec respect.

Il partit, laissant derrière lui un silence gêné.

Iskender se leva d’un bond, nerveux.

– Je raccompagne Esma à la maison et je reviens.

– Eh, j’ai pas dit que je voulais m’en aller !

– Et qu’ça saute ! ordonna-t-il depuis la porte.

Esma obéit en ronchonnant.

– Oh, putain ! s’exclama-t-elle dès qu’ils furent dans la rue. J’ai pas du tout aimé ce type ! Monsieur Je-Sais-Tout sur son grand cheval.

– Peut-être, mais c’est un combattant.

– Il est dur.

– Quand la réalité est dure, il faut l’être.

– M’enfin ! Ce type est un macho ! Il ne m’a même pas regardée en face.

– Parce qu’il te respecte, punaise ! Tu préfères les types qui reluquent tes jambes ? C’est ça que tu veux ?

– Qu’est-ce qui t’arrive ? s’offusqua-t-elle en levant les bras. Détends-toi ! Toutes ces idioties te montent à la tête.

– Fais attention à ce que tu dis, Esma !

– Ouais, tu me fais si peur que je vais pisser dans mon froc !

– C’est un ordre : tu ne viens plus à nos réunions. Je ne peux pas te surveiller tout le temps.

– Qui a dit que tu devais me surveiller ? Je peux prendre soin de moi toute seule, merci ! Tout ça, c’est de la faute de maman. C’est elle qui t’a élevé comme ça. *Malamin, berhamin* [1]. Et maintenant, tu te prends pour le sultan de Hackney !

– Ferme-la !

Emportée par le son de sa propre voix, Esma ne remarqua pas, avant qu’il soit trop tard, le changement de ton ni les poings serrés.

– On formait une équipe, toi et moi, continua-t-elle. C’était bien. On riait. Plus rien n’est drôle. Regarde-toi un peu ! Tu te prends tellement au sérieux !

Iskender la prit par les épaules et la poussa contre un mur.

– Des gens se font tabasser dans la rue. Un vieillard a été assommé par une pierre la semaine dernière. Tu trouves qu’il y a de quoi rire ?

– Oh, et je suppose que tu es un héros ? Sauve-nous, je t’en supplie !

La gifle. Elle arriva si soudainement, comme venue de nulle part, qu’Esma couvrit sa joue de la main, trop choquée pour bouger.

– Reste à l’écart de tout ça ! rugit Iskender en se détournant. Je te préviens !

Elle le regarda repartir à grandes enjambées vers le café. À une époque, elle pensait connaître son frère aîné aussi bien qu’elle se connaissait. Il l’avait toujours protégée contre les autres. Et voilà que, pour la première fois, Esma avait le sentiment de devoir se protéger de lui.

1. Ma demeure, mon lion.

UNE GROSSE TRUITE BRUNE

Londres, juillet 1978

Quand Yunus tomba sur Tobiko après des semaines de recherches désespérées, il fut submergé par un mélange de soulagement et de crainte. Soulagé de l'avoir trouvée là où il ne s'attendait pas du tout à la voir, il craignit de la perdre à nouveau. Il s'accrocha à elle comme une sangsue.

Elle avait un peu changé, pris du poids. Si elle portait encore longs ses cheveux noirs et brillants comme un galet sous la pluie, elle en avait teint les pointes en vert fluo. L'anneau en argent qui perçait sa lèvre inférieure avait été remplacé par un clou scintillant, et ses oreilles, petites, ravissantes, s'ornaient chacune d'une demi-douzaine de cœurs rouges, minuscules, aussi lumineux que des gouttes de sang. Yunus les compta.

Crispée, Tobiko refusa d'expliquer où elle était tout ce temps ni pourquoi elle n'avait pas donné de nouvelles. *Par-ci, par-là. J'avais besoin de changer d'air, choupinet*. Ça ennuya Yunus d'apprendre qu'en ce moment elle habitait une maison de trois pièces avec le Capitaine, sa mère et quelques autres du squat.

La mère du Capitaine, Mrs Powell, une enseignante à la retraite, veuve, n'appréciait guère d'héberger ce groupe de cinglés sous son toit, mais elle avait accepté de les recevoir provisoirement dans l'espoir de passer un peu de temps avec son fils unique. Repliée dans la chambre à l'étage avec son poste de télévision et une bouilloire électrique, elle avait abandonné le rez-de-chaussée aux punks. Elle y prenait ses repas et s'aventurait rarement dans le reste de la maison, feignant de ne pas remarquer les allées et venues constantes et l'odeur du hasch qui montait jusqu'à elle.

La première fois que Yunus rendit visite aux punks dans cette maison, il s'assit sur un canapé près de Tobiko, tout petit, souriant.

– C’est une solution temporaire, gamin, expliqua le Capitaine. Jusqu’à ce qu’on retourne chez nous. On va rassembler tout le monde à nouveau.

– On va récupérer notre maison et, cette fois, personne ne nous en délogera ! affirma Bogart, une cigarette aux lèvres, une guitare qui n’avait plus que deux cordes entre les mains. On va leur botter le cul.

Il y avait un nouveau type, chauve, à l’exception d’une touffe de cheveux au sommet du crâne qu’il avait teintée en différentes nuances d’orange. On l’appelait Hydraulique, parce qu’il ne voyait pas la nécessité de payer, pour rien – livres, disques, nourriture, sous-vêtements. Une fois, il avait volé une paire de Doc Martens et avait glissé les chaussures dans les manches de sa gabardine. Assis confortablement, sourire aux lèvres, il commenta :

– Ouais, les gars, vous êtes comme des chats qui lèchent leurs plaies.

Yunus écoutait leur bavardage, heureux qu’ils fassent de nouveau partie de sa vie, curieusement soulagé de voir qu’ils n’avaient pas changé. Bogart remarqua sa joie.

– Le gamin est aussi comme un chat.

– Et toi, tu es son petit panier, dit le Capitaine à Tobiko en lui adressant un clin d’œil.

Tobiko rit, mais pas franchement, afin de ne pas blesser Yunus. Pour changer de sujet, elle se tourna vers Bogart et lui demanda :

– Qu’est-ce que tu étais en train de jouer ?

– Juste une chanson que j’ai composée. Tu sais, je pensais que le raid sur notre squat a été notre *Bloody Sunday*, en quelque sorte. J’ai donc écrit cette chanson que j’ai appelée *Mardi sanglant*.

Sans y être davantage incité, Bogart se mit à chanter. L’air était affreux, faux, répétitif, mais les paroles étaient pires encore.

J’suis sur la crête, j’suis sur la touche
Comme une pierre, j’suis dégringolé
Les flics préviennent pas avant d’débarquer
Louche, louche, louche !
Mardi sanglant, la pire journée
Levez-vous contre le sociodrame !
Pas d’âme, pas d’âme, pas d’âme.

Iggy Pop, en manteau afghan et T-shirt coupé si court qu’il lui couvrait à peine les tétons, se boucha les oreilles.

– Oh ! Est-ce que tu peux fermer ton robinet sanglant !

– Quoi ? s’exclama Bogart.

– C’est de la merde, vieux !

– Et c’était même pas un mardi, ajouta Tobiko. C’était un mercredi qu’ils nous ont vidés.

– Qu’est-ce que t’en sais ?

Yunus écoutait, mi-amusé, mi-inquiet, car il savait à quelle vitesse ils pouvaient passer d’un divertissement puéril à une vraie guerre, quand ils étaient chargés – claquer les portes, crier, jurer, s’insulter les uns les autres ou tout seuls.

– Et toi, tête de nœud ! pouffa Bogart. T’arriverais même pas à te souvenir de ce que t’as mangé au petit déjeuner !

– On n’a qu’à interroger Yunus, suggéra Tobiko. Il est neutre.

– Neutre mon cul ! objecta le Capitaine. Il est tellement gaga de toi que si tu affirmais que la neige est noire, il serait d’accord.

Rougissant, mais feignant l’ignorance, Yunus sut qu’il devait dire quelque chose de suffisamment intéressant pour les distraire.

– J’aimerais avoir un tatouage, annonça-t-il.

– Ouah ! explosa Bogart. Il est cool, ce gamin !

– On va t’en faire un, décida Iggy Pop. Pas de problème. Je suis le meilleur artiste en ville.

– Mon poulet, est-ce que ta maman ne sera pas furieuse ? demanda Tobiko d’une voix tendre.

Yunus y avait pensé.

– Elle serait furieuse si elle le voyait, mais si on le fait dans mon dos, elle n’en saura rien.

– Futé, le gosse ! approuva Hydraulique.

– Je vais chercher mon matos, déclara Iggy Pop en se frottant les mains.

– Il faut que j’aille pisser, dit tranquillement Yunus.

À l’étage, il y avait deux portes. Après une brève hésitation, il ouvrit celle de gauche et fut surpris de voir une femme dans un lit, vêtue d’une chemise de nuit violette, grignotant des crackers Ritz à même la boîte. Les cheveux en broussaille, elle devait avoir pleuré, parce que des traînées de mascara maculaient ses joues. Elle regardait un feuilleton, l’air un peu folle.

– Désolé, madame !

Yunus était sur le point de refermer la porte quand la femme murmura, sans quitter l'écran des yeux :

– Est-ce qu'ils sont en train de te recruter ?

Le petit s'arrêta net, pas très sûr que ces paroles lui soient adressées.

– Pardon ?

– Est-ce qu'ils te recrutent ? répéta Mrs Powell. Est-ce que tu vas devenir le plus jeune délinquant d'Angleterre ?

– Non ! protesta Yunus, inquiet.

– Tant mieux ! dit-elle, toujours à son téléviseur. Toute ma vie j'ai travaillé avec des enfants, et je suis incapable d'aider mon propre fils.

Yunus la regarda mieux et il reconnut l'institutrice qui était venue parler à ses parents de la scolarité de sa sœur. Il vit aussi à quel point le Capitaine lui ressemblait : large front, long nez rond au bout, des yeux gris ardoise un peu globuleux.

– Quand mon fils avait ton âge, il était adorable. Les enfants sont délicieux, quand ils sont bébés, puis ils se mettent à marcher et cassent tout, avant de grandir et de détester leurs géniteurs.

Mrs Powell tourna vers Yunus des yeux comme des torches électriques. Ils étaient cernés de noir. Elle avait l'air fatiguée, en manque de bon sommeil.

– Comment appelles-tu ta mère, mon chéri ?

– Je… Je l'appelle maman.

– Eh bien, dis-lui qu'elle est une heureuse femme ! Mon fils m'appelle Le Système. Il me prend pour une affreuse bourgeoise. Crois-tu qu'il ait raison ?

– Oh, non !

Yunus était gêné. Il se souvenait d'avoir promis à Tobiko, quelques semaines plus tôt, de ne jamais laisser le système s'approcher de lui. Il ne prit pourtant pas ses jambes à son cou.

– Je trouve que vous êtes une très belle dame, madame Powell, il suffirait que vous vous admiriez au soleil.

La femme resta un moment interdite avant d'éclater d'un rire qui avait tout d'un coassement rauque, mais quand elle regarda de nouveau Yunus, ses yeux pétillaient.

– C'est ce que j'ai entendu de plus gentil depuis longtemps !

– Merci, madame.

Quand Yunus revint dans le salon, il trouva Tobiko assise à la fenêtre, qui observait, dans le jardin, un oiseau aux plumes irisées. Elle avait préparé deux tasses de chocolat. Tandis qu'ils les buvaient, Yunus rassembla son courage.

– Est-ce que je peux te demander quelque chose ?

– Bien sûr, mon chou !

– À propos des secrets… Ma sœur dit qu'on ne doit jamais les partager avec quiconque, pas même avec un roseau.

– De quoi est-ce que tu parles, mon bébé ? s'étonna Tobiko en le considérant avec curiosité.

– Je crois que, ce que j'essaie de demander c'est… S'il y a une personne que tu aimes, et que cette personne a un secret que personne ne connaît et qui est plutôt embarrassant… mais que tu le découvres. Tu crois que tu devrais le lui dire, ou non ?

– Oh, c'est sérieux ! Je crois que, dans ce cas, tu dois te taire.

Tobiko posa la tête sur l'épaule de l'enfant, doucement, sans y abandonner tout son poids. Yunus sentit son cœur battre dans sa gorge. Il aurait aimé que ce moment dure à jamais, mais le Capitaine et les autres revinrent chargés d'une boîte d'aiguilles et de dessins de tatouages.

– Bien, bien, bien ! Au boulot ! déclara Iggy Pop. Écoute, il est possible que ça te fasse un peu mal. T'es quand même partant ?

Yunus hocha la tête en se mordant la lèvre.

– Quel genre de tatouage tu voudrais ? Un mot ? Un symbole ?

– Est-ce que tu peux me faire une baleine, s'il te plaît ? Comme celle qui a avalé le prophète.

Le tatouage terminé, on aurait dit une grosse truite brune – ce poisson que grand-mère Naze, dans une autre vie, dans un monde disparu, avait souhaité devenir.

CHEF DE FAMILLE

Londres, septembre 1978

La quatrième fois qu'Iskender rencontra l'Orateur fut différente des précédentes. L'homme avait voulu le voir seul, et ailleurs qu'à *La Caverne d'Aladdin*. Ils s'étaient mis d'accord sur le Victoria Park.

Pénétrant dans le parc par Queens Gate, Iskender partit résolument vers la fontaine, mais ralentit quand il repéra l'Orateur, le dos contre un marronnier, une sacoche sur la hanche, les mains dans les poches, l'air pensif mais indéchiffrable. À son aspect, il était difficile de dire s'il attendait depuis longtemps ou s'il venait d'arriver. Il portait ce jour-là des lunettes à fine monture qui accentuaient la forme carrée de son visage, des chaussures brunes pointues, une veste trop large et le genre de jean que seule une mère pouvait acheter pour son fils, songea Iskender.

– Salut ! dit Iskender en levant la main.

– Viens, marchons ! demanda l'Orateur avec un petit sourire.

– Bien sûr ! accepta Iskender, qui n'en avait pas du tout envie.

Le soleil brillait haut dans un ciel clair. Tout près, le lac était serein, tapis vert jade devant la brume qui recouvrait la rive opposée. Des enfants jetaient des bouts de pain aux canards. Des joggeurs passaient. Un couple, dans l'herbe, avait visiblement du mal à ne pas exprimer pleinement sa passion. Enfin fatigués de marcher, ils trouvèrent un banc libre où s'asseoir et parler en toute discrétion.

– J'ai l'impression que tu as des amis fidèles, commença l'Orateur.

– Oui, ils sont cool.

– Es-tu leur chef ?

Iskender hésita. Jamais il ne se serait qualifié de chef.

– Pas de problème ! reprit l’Orateur qui avait compris ses scrupules. C’est bien que tu sois responsable et que tu ne l’affiches pas. C’est noble.

– Merci.

Iskender ne put retenir un sentiment de fierté. Personne auparavant ne l’avait dit « noble ».

– Tes copains sont des gars corrects, mais ce sont encore des gamins, en fait. Ils ont un long chemin à parcourir. Tu es différent. Bien plus mûr. Comment ça se fait ?

– Mon père n’est pas là. Il a fallu que je grandisse très vite, si tu vois ce que je veux dire.

– Oui, c’est une explication.

Iskender sentit sa valeur se transformer en un flot chaleureux, une excitation qui courait dans ses veines. C’était en le disant qu’il avait compris une évidence de longue date : il avait grandi vite.

– Je suis l’aîné. J’ai un frère et une sœur plus jeunes.

– Je me souviens de ta sœur.

– Désolé qu’elle ait été un peu grossière quand vous vous êtes rencontrés.

– C’est bon. Je ne lui en veux pas. Elle est jeune. Elle a la tête toute chamboulée à cause de ce qu’elle voit chez les autres filles, les magazines qu’elle lit, la télévision, surtout, qui la bombarde de propagande.

Iskender se mordillait les lèvres en écoutant.

– C’est plus dur pour les femmes, c’est sûr. Il y a trop de distractions pour les écarter du droit chemin. Tout ce monde de paillettes et de mode, la quête d’un mari riche, le désir de beaux meubles. Ça ne finit jamais.

– Très juste.

– Si ça ne t’ennuie pas de me le dire, pourquoi ton père n’est-il pas là ?

La mâchoire d’Iskender bougea en silence une seconde, comme s’il avalait la première réponse qui lui était venue à l’esprit. Il se sentait mal à l’aise, scruté. Était-ce un test ? Cet homme savait-il pour son père et voulait-il vérifier si Iskender lui faisait confiance ? Dans ce cas, ça ne lui plaisait pas.

– Il a une autre vie, c’est tout.

– Je vois.

– Comment ça se fait que tu ne dises rien sur toi et que tu attendes de tous les autres qu’ils se dévoilent ?

– C’est ce que j’apprécie chez toi ! ironisa l’Orateur. T’as du cran. Si l’attitude de quelqu’un te dérange, tu ne t’en accommodes pas. Tu es de l’étoffe des preneurs de risques. Personne ne peut te faire marcher.

– C’est exact. Pas d’embrouilles.

– Je respecte ça. Je dois t’avouer que, comme toi, je n’aime pas parler de moi, mais puisque tu l’as demandé, je vais le faire.

Le visage d’Iskender s’adoucit. Il fut même un peu gêné de sa sortie.

– Mon père, Khalid, vient d’Égypte. Il est arrivé à Birmingham en 1951. Il a appris l’anglais par lui-même tout en travaillant de nuit. *Si tu ne travailles pas dur, tu seras un zéro*. C’était sa pire crainte, tu sais. Devenir un rien du tout ! Il a changé de style vestimentaire, d’alimentation, d’habitudes, mais il a gardé son accent. Il a épousé une Anglaise et je suis né. Ils sont gentils, ne me fais pas dire le contraire. Le problème, c’est qu’ils sont tellement engagés dans ce monde, qu’ils en ont oublié le prochain. Ils n’ont pas la foi. Je suis triste pour eux.

Une jeune femme passa en coup de vent, montée sur des rollers, en short et maillot de base-ball violets. Iskender regarda ses jambes avant de revenir à ce qu’il voulait dire.

– Oui, mais, quoi qu’il en soit, ils sont tes parents.

– Et je les aime, mais ça ne signifie pas que je les respecte. Ce sont deux choses différentes, l’amour et le respect. Si tes parents dérapent, tu dois t’opposer à eux.

– Mon père… commença Iskender sans bien savoir où ça allait le mener. Pendant notre enfance, il n’était jamais là. Puis il a quitté la maison. Comme ça ! Ça fait presque un an.

Il avait tenté de prendre un ton léger, mais il n’avait pu empêcher sa voix de trembler.

L’Orateur repoussa ses lunettes et observa Iskender.

– Tu es donc le chef de famille. Ça doit être dur. Il faut être fort. C’est bien que tu fasses de la boxe. Mais tu as aussi besoin de force morale.

– Je vois ce que tu veux dire, affirma Iskender sans en être certain.

L’Orateur ouvrit son sac et en sortit deux fascicules.

– Prends ça. Quand tu les auras lus, on reparlera. Dis-moi ce que tu aimes, dans ce qu’ils disent, et n’hésite pas à me faire savoir ce que tu *n’aimes pas*.

– Esma adore les livres. Je ne lis pas beaucoup.

– Il faut que ça change, dit-il d’un ton qui n’était pas autoritaire mais résolu. L’esprit a besoin d’idées autant qu’une voiture a besoin d’essence pour rouler. Et les idées viennent des livres, en grande partie.

– Oui, tu dois avoir raison.

– Au fait : garde-les pour toi, tu veux bien ?

– Tu peux me faire confiance. Oh, non ! s’exclama-t-il quand son regard tomba sur le cadran de sa montre. Il faut que j’y aille !

L’Orateur fit claquer sa langue, un nuage passant dans ses yeux comme s’il se sentait trahi.

– Une fille ?

– Ouais.

– Anglaise ?

– Ouais.

– Pourquoi pas une des nôtres ?

La question surprit Iskender. Il avait toujours pensé que les différences entre Katie et lui reflétaient des personnalités opposées, mais rien de plus. Et l’Orateur n’était-il pas anglais jusqu’à la moelle des os ?

– J’en sais rien, s’irrita Iskender. C’est arrivé comme ça.

– Hum… C’est une fille bien ?

– Elle est bien, répondit Iskender sans vraiment savoir ce qu’il voulait dire par là.

– Alors, vas-y ! Ne la fais pas attendre. Je prierai pour qu’Il te guide dans la bonne direction.

– Merci ! À bientôt ! marmonna Iskender en feignant de ne pas s’agacer que l’autre soit si intrusif.

LA DETTE

Londres, le 30 septembre 1978

En fin d'après-midi ce samedi, Iskender arriva, le col de sa veste remonté. Tariq se leva pour l'accueillir, un fier sourire sur le visage. Ce garçon avait tellement changé en un an ! Déjà plus grand que son père, en bien meilleure forme, plus fort, une fine moustache soulignait sa lèvre supérieure et ses yeux brillaient de la ferveur de la jeunesse.

– Qui voilà ! Mon neveu préféré.

– Comment ça va, mon oncle ?

– Mieux que jamais. Que me vaut le plaisir de ta visite ?

– Je dois retrouver des amis dans le quartier, et je me suis dit que j'allais d'abord passer te voir.

Il s'exprimait dans un mélange de turc assaisonné d'argot cockney. Bien qu'il n'eût pas un mauvais accent, son vocabulaire était si limité qu'il utilisait souvent le même mot pour signifier des choses différentes. En l'écoutant, Tariq envisagea de l'envoyer un temps vivre à Istanbul – pour de bon, peut-être. Mieux encore : il pourrait parler à Pembe et faire venir pour lui une fiancée, une fille modeste d'un village d'Anatolie.

– Comment ça va, au lycée ? Tes cours te plaisent ? Tes professeurs te traitent bien ?

– Ça va.

– Et la boxe ?

– Je dispute un match, bientôt, mais maman n'est pas d'accord.

– Il faut la comprendre. Elle a peur que tu sois blessé.

Iskender resta silencieux un moment à écouter le *clic-clac* des perles du rosaire.

– Mon oncle, un ami à moi a des ennuis.
– Hum… Et cet ami t'a demandé conseil, c'est ça ?
– Ouais. Je suis une sorte de grand frère, pour ces garçons. C'est pour ça qu'il s'est adressé à moi.
– Quel est le problème de cet ami, exactement ?
– Il a besoin d'argent.
– De combien ? demanda Tariq après avoir réprimé un soupir.
Iskender donna le chiffre et Tariq se caressa la barbe.
– Pourquoi un gamin aurait-il besoin d'une somme pareille ?
L'inquiétude passa comme une ombre sur le visage d'Iskender mais, quand il reprit la parole, sa voix était ferme.
– Il semblerait que sa petite amie soit enceinte. L'argent, c'est pour le médecin.
– Cette petite amie… elle est anglaise anglaise ?
– Oui, bien sûr !
Quel soulagement qu'il ne s'agisse pas d'une fille du quartier ou d'une autre communauté d'immigrants ! La famille n'interviendrait pas, ni père ni frère pour déclencher une vendetta. Tariq expira longuement, comme pour libérer toutes les questions qu'il avait décidé de ne pas poser. Sous le regard de son neveu, il se leva et gagna le fond du magasin, où se trouvait son coffre.
Il revint, des billets dans les mains. Il les tendit à Iskender mais détourna les yeux, mal à l'aise.
– Dis à ton ami que tu vas l'aider.
– Merci, mon oncle.
– Fais-lui aussi savoir que c'est la dernière fois que tu nettoies derrière lui. Ton ami doit se ressaisir, s'il ne veut pas avoir des ennuis plus graves encore. Salue-le pour moi et assure-toi qu'il comprenne.
– Ne t'en fais pas. Je veillerai à ce qu'il entende le message.
Iskender glissa les billets dans sa poche et se dirigea vers la porte, avant de s'arrêter brusquement.
– Mon oncle ?
– Oui ? Autre chose ?
Tariq plissa le front, soupçonnant soudain que le gamin ait des ennuis si sérieux que quelques billets ne suffiraient pas à y remédier.
– Non. J'aimerais juste te dire que tu es comme un père, pour moi.
– Quand tu voudras, mon garçon ! promit Tariq, dont le visage s'adoucit. Je serai toujours là pour toi.

Iskender hocha imperceptiblement la tête, l’air grave.
– Un jour, très bientôt, je te revaudrai ça. Tu verras.

L’HOMME D’AILLEURS

Londres, octobre 1978

Un vendredi, Meral entra dans le magasin à l’heure habituelle et trouva son mari absorbé par une conversation téléphonique. Le menton en avant, il tirait sur sa barbe comme quand il était sur le point de perdre patience. Son interlocuteur semblait assurer l’essentiel de la discussion. Discrète, Meral passa devant lui pour gagner l’arrière-boutique où elle ouvrit la gamelle en alu contenant le déjeuner de son mari. Aujourd’hui, elle avait confectionné des *mantı* [1], ajoutant plus de piments que d’ordinaire dans la sauce au yaourt, parce qu’elle craignait qu’il ne les aime pas.

La table dressée, Meral s’empara d’un chiffon humide et entreprit de dépoussiérer les étagères, les bracelets en or à ses poignets répondant au cliquetis du rosaire de son mari. Elle regarda avec intérêt les paquets de nouilles instantanées et les conserves de viande, les bouteilles de sauce soja et de sirop d’érable, les pots de sauce bolognaise, les boîtes de haricots cuisinés et de choux ou d’oignons grelots au vinaigre – tous ingrédients qu’elle n’avait jamais utilisés.

– Qui achète ce genre de choses ? avait-elle un jour demandé à son mari.

– Les épouses modernes. Elles n’ont pas le temps de préparer un repas. Elles travaillent toute la journée. Le soir, elles passent en coup de vent pour acheter des boîtes de thon, mettent le poisson sur des feuilles de laitue et appellent ça un dîner.

Meral aurait aimé savoir quelle sorte de femmes elles étaient, de quelles familles elles venaient. Même les femmes sur la couverture des magazines pour hommes ne la surprenaient pas autant que ces épouses qui n’étaient pas des épouses. Les filles des magazines avaient été dupées ou payées une fortune pour poser en tenue d’Ève. Elles étaient déchues – Dieu les aide à trouver le droit

chemin ! Mais les épouses modernes n’étaient en rien des victimes. Elles gagnaient de l’argent, conduisaient leur voiture, s’habillaient bien et certaines avaient même des enfants. Pourquoi ne pouvaient-elles pas farcir des poivrons pour leur mari ?

Sans vraiment l’admettre, Meral soupçonnait que sa belle-sœur, elle aussi, penchait vers cette attitude. Elle le cachait, bien sûr, rien de flagrant. Il y avait chez Pembe une aspiration à l’indépendance qu’elle n’arrivait pas à qualifier, un fond d’indiscipline dans une mer calme. Il fallait avouer que le mari de Pembe ne valait rien. Cela faisait dix mois qu’il n’était pas revenu, et même avant, il n’était guère présent. Son mari à elle était tout différent.

– Femme ! cria Tariq sans lâcher le combiné.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

Tariq inclina la tête vers la porte. Trois clients venaient d’entrer, deux garçons et une fille, très jeune, *probablement de l’âge de mon aînée*, songea Meral. L’un des garçons avait des piercings argentés aux sourcils, une touffe orange au sommet du crâne comme un nid construit par un oiseau exotique. L’autre garçon était grand, maigre et ne portait pas de chemise sous son long gilet, découvrant sa poitrine lisse. La fille avait des cheveux noir corbeau, le teint pâle comme de la farine, des bas déchirés et des tatouages sur chaque parcelle de peau visible.

Meral ferma une seconde les yeux dans l’espoir que ces jeunes seraient ressortis quand elle les rouvrirait.

– Je parie qu’elle ne va pas vouloir nous servir, murmura Tobiko.

– Oh, non ! Est-ce qu’on vous a fait peur, madame ? feignit de s’inquiéter Iggy Pop en se penchant sur le comptoir, mi-accusateur, mi-amusé.

Meral perçut l’haleine chargée de bière et de tabac du jeune homme et recula d’un pas sans s’en rendre compte. Du coin de l’œil, elle vit que son mari n’allait pas venir à son secours. Tariq parlait toujours au téléphone et ne semblait pas devoir raccrocher de sitôt.

– Que désirez-vous ? demanda Meral, sur ses gardes.

Combien de fois n’avait-elle pas supplié son époux de prévoir des éléments de sécurité supplémentaires, dans le magasin ? Il refusait, trouvant tout trop cher. La seule arme à laquelle Meral pensa, si le besoin se faisait sentir, était une barre munie d’un filet qu’on utilisait pour attraper des objets sur les étagères les plus hautes.

– Vous avez du ginger ale, madame ? l’interrogea Hydraulique.

Elle leva le menton comme si elle s’attendait à prendre un coup.

– Pas ginga aïl, affirma-t-elle d’une voix faible, hésitante.

Comme elle n'avait aucune idée de ce dont ils parlaient, elle avait jugé plus sûr de rejeter la possibilité de leur en fournir mais, pendant ce temps, Iggy Pop avait découvert l'armoire frigorifique où étaient rangées les boîtes de sodas.

– Eh, madame, vous en avez des tas, ici ! Pourquoi vous avez dit « non » ?

– Peut-être qu'elle a l'intention de toutes les boire, proposa Hydraulique en plissant le nez.

– Ne sois pas idiot ! intervint Tobiko.

Cette femme avec son foulard vert et ses yeux sombres et mobiles lui faisait penser à Yunus. Son petit chéri avait l'air si préoccupé, l'autre jour ! De quel secret parlait-il ? Elle regretta de ne pas en avoir appris davantage, mais sans doute valait-il mieux que le gamin ne se confie pas à elle. En vérité, elle se disait même parfois qu'il vaudrait mieux que Yunus l'oublie, ainsi que tout ce qu'il avait vu au squat.

– Est-ce que je pourrais avoir un paquet de marshmallows, s'il vous plaît ? demanda-t-elle en montrant du doigt une étagère derrière le comptoir.

Meral balaya des yeux la marchandise, perplexe. *Qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir ?* Elle lui tendit des crottes en chocolat, des lanières de réglisse, des bonbons gélifiés en forme de bébés. Chaque fois les punks s'exclamaient en chœur :

– Non, pas ça !

Jusqu'à ce qu'elle trouve le paquet désiré.

Ensuite, pendant que Meral servait Iggy Pop, Hydraulique ne resta pas inactif. Il faucha deux barres de nougat, une brosse à dents et une boîte de cirage, avant de glisser un paquet de saucisses congelées dans sa ceinture, ce qu'il regretta vite, parce qu'elles commencèrent à fondre contre sa peau.

– Remets-les en place ! murmura Tobiko.

– Ça va pas la tête ?

– Je veux pas les voler. Ils me rappellent Yunus.

– Oh, arrête ton char !

– J'ai dit non !

Leur querelle fut interrompue par la voix puissante de Tariq qui, les mains dans le dos, tripotant toujours son rosaire, s'approchait d'eux.

– Bienvenue !

Puis il se tourna vers son épouse et, dans son anglais le plus poli :

– Voyons, où en sommes-nous ?

– Mashmoluuu, déclara Meral en posant brutalement le paquet sur le comptoir.

– *Tamam, ben hallederim* [2], lui répondit Tariq.

À contrecœur, Meral retourna à son ménage et fut surprise de trouver une barre de nougat, une brosse à dents, du cirage et un paquet de saucisses près des journaux. Alors qu'elle les remettait en place, elle vit son mari engager une conversation joyeuse avec ses clients. En plus du ginger ale et des marshmallows, les punks achetèrent des cigarettes, des allumettes et un paquet de biscuits apéritifs Twiglets. En quittant le magasin, ils dirent au revoir de la main à Meral, qui ne put éviter de répondre à leur geste.

– Regarde-les ! grogna-t-elle à l'intention de son mari, dès qu'ils furent seuls.

– Qu'est-ce que tu veux, ils sont jeunes et ils ont le sang chaud !

Ils sont jeunes et anglais, pensa Meral. Si un de ses enfants s'habillait comme ça, son mari lui donnerait du bâton. Elle, au moins, ne changeait pas. À la maison, dans la rue, au magasin, elle restait la même personne. Elle ne comprenait pas comment on pouvait se percer la peau ou se promener en vêtements déchirés retenus par des épingles à nourrice. Pas question que Meral fasse semblant d'approuver leur comportement juste parce que c'étaient des *clients* !

Sans lui prêter attention, Tariq se mit à déjeuner debout.

– Oh, c'est drôlement épicé !

– Pourquoi est-ce que tu ne t'assieds pas pour manger lentement ?

– Pas le temps. Je dois partir.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Je ne peux pas rester ici, j'ai de la soupe sur le feu !

– Les filles sont à la maison. Elles peuvent s'en occuper, déclara Tariq en mastiquant. Femme, c'est urgent ! J'ai un problème avec les fournisseurs. Si je ne le résous pas aujourd'hui, on n'aura rien à vendre demain. Pas de lait ni de beurre ni d'œufs. Même le pain ne sera pas livré.

– Et où vas-tu ? demanda Meral avec un soupir.

– Oh, à l'autre bout de cette foutue ville !

*

Tariq prit le bus parce qu'il détestait le métro. Circuler sous terre le mettait mal à l'aise. Quand on meurt, on se retrouve sous terre, mais pourquoi s'y enfoncer alors qu'on est encore vivant ?

Il ne connaissait pas du tout cette partie du sud-ouest de Londres où il se rendait. C'était loin et le bus traînait, mais au moins les chauffeurs n'étaient-ils pas de nouveau en grève. Irrité de devoir faire tant d'efforts pour régler ce qu'il considérait comme un simple malentendu, il préparait la conversation qu'il allait tenir avec le manager. Au téléphone, l'homme l'avait accusé de ne plus avoir de contrat avec son entreprise. Idiot ! Tariq sortit de sa poche intérieure une feuille de papier et la déplia. Ils auraient honte, quand il leur mettrait ce contrat sous le nez. Pour s'excuser, ils proposeraient peut-être même un rabais spécial. Quoi qu'il en soit, il devait clarifier tout de suite cet imbroglio. Il avait su s'élever seul dans la société, et il n'avait pas l'intention de laisser un bureaucrate sans ambition ruiner des années de sueur, de sang et de larmes.

Deux changements de bus et ce qui lui parut des heures plus tard, Tariq descendit à Richmond, au bord de la Tamise. Il faisait frais, mais le soleil avait percé, cet après-midi-là, aussi inattendu qu'une surprise-partie. Sur Twickenham Road, des gens profitaient de la chaleur provisoire. Tariq observa des enfants anglais, leur petit nez rouge, leur peau pâle, leurs vêtements toujours trop légers. Les mères turques couvraient leurs bébés et leurs petits enfants de pulls et de veste, ajoutant même une couverture sur la poussette avant de les sortir. Les mères anglaises les habillaient en shorts et anorak sans doublure. Certains enfants ne portaient même pas de chaussettes ! Comment ne gelaient-ils pas ? Tariq n'arrivait pas à comprendre que la capacité des individus à supporter le froid pût être culturelle.

Il aurait aimé s'arrêter dans un café pour une tasse de thé, mais ce n'était pas prévu au budget. Il était le seul membre de la famille Toprak assez sage et volontaire pour mettre de l'argent de côté en cas de malheur. Khalil ne s'occupait que de lui. Il vivait en Australie et jamais il n'avait demandé s'ils avaient besoin de quelque chose. Quant à Adem, c'était un cas désespéré. Il jouait et donnait tout ce qu'il gagnait à cette danseuse russe dont on faisait des gorges chaudes, mais que Tariq n'avait toujours pas vue.

Il passa devant une cordonnerie, une librairie spécialisée dans les ouvrages religieux, une friperie minable et une rangée de maisons toutes identiques en briques. Contrairement à la foule dans l'artère principale, personne ne marchait dans cette rue déserte. Jusqu'au cinéma, plus loin, qui avait l'air d'une relique d'un autre siècle ! Cette ville était si vieille, pleine de traces du passé ! Un jour, Tariq avait trouvé un éclat d'obus en creusant la terre de son jardinet pour planter des fleurs.

Il se demanda comment Meral s'en sortait, au magasin. Il fallait qu'elle apprenne l'anglais, si elle voulait l'aider à la vente. Il devrait peut-être lui procurer un dictionnaire de poche et s'assurer qu'elle mémorise au moins cinq mots par jour. Toutes ces années, sa femme avait survécu en Angleterre en ne parlant que turc, dans son petit monde. Ça n'avait posé aucun problème, mais il voyait bien que Meral devrait faire mieux que ça. Il ne rajeunissait pas, et il devait désormais prendre soin de deux familles : la sienne et celle de son frère Adem.

Pourtant, ce n'était pas seulement à cause de la langue que Meral éprouvait tant de mal avec les clients. Elle était trop rigide, elle les jugeait, elle ne savait pas les servir. Curieusement, cette femme qui avait servi les autres toute sa vie – son mari, ses enfants, ses parents, ses voisins – ne se résolvait pas à servir des étrangers, alors que Tariq, qui jamais n'avait servi quiconque chez lui ou ailleurs, était très à l'aise avec sa clientèle.

Le soleil avait de nouveau disparu derrière d'épais nuages gris. Un orage s'annonçait. Tariq pressa le pas à proximité du lieu qu'il cherchait.

*

La réunion fut tendue. On ne laissa pas Tariq parler au manager, *qui avait une affaire importante à régler*. Déçu, Tariq montra à ses adjoints son contrat, et ils lui soulignèrent une clause qui stipulait que l'entreprise pouvait demander certaines modifications et même mettre fin à l'accord sans préavis. Tariq menaça de recourir à un autre fournisseur, à quoi ils répondirent :

– Comme vous voudrez !

Vingt minutes plus tard, il sortit de l'immeuble, accablé mais pas vaincu. Il allait se renseigner, consulter des collègues à Hackney et trouver un remplaçant. Son seul problème : il aimait donner des conseils, pas en recevoir. Il avait une réputation à défendre. En approchant du cinéma, il ralentit pour regarder une affiche :

HARRY HOUDINI, L'HOMME DE L'AU-DELÀ

Bien que peu attiré par le septième art, Tariq s'intéressait à la vie du grand magicien. Un homme capable de se libérer alors qu'il est la tête en bas dans une citerne pleine d'eau, poignets et chevilles enchaînés, mérite qu'on lui prête

attention. Il entra donc dans le hall et regarda autour de lui. Au mur il vit des photos, des articles et une affiche, mais fut déçu d'apprendre qu'on jouait un vieux film muet. En noir et blanc, sûrement. Qui pouvait encore aimer ce genre de spectacle ?

Comme pour lui répondre, le rideau dissimulant les portes de la salle s'écarta et un couple d'Anglais apparut. Le film venait de se terminer et les rares spectateurs ressortaient. Derrière le couple, Tariq aperçut une femme, qui se dirigeait vers la rue les yeux baissés.

Sans réfléchir, Tariq s'avança pour l'intercepter. Il allait l'appeler par son nom, lui demander ce qu'elle faisait là toute seule, lui proposer de rentrer avec elle, quand il remarqua un homme qui s'approchait de Pembe, lui prenait le coude, lui murmurait quelque chose qu'il n'entendit pas et lui remettait un bout de papier, qu'elle accepta avec un sourire et glissa dans sa poche.

Derrière eux, Tariq resta perplexe, ne sachant que penser. Ses yeux se posèrent alors sur une affiche sur laquelle on pouvait lire : *Rien au monde ne peut retenir Houdini prisonnier*.

1 Sortes de raviolis à la viande épicée.
2 D'accord, je prends la suite.

LA DÉCISION

Londres, octobre 1978

Un samedi matin, alors qu'Iskender approchait du café où il devait retrouver Katie, il fut stupéfait de voir Tariq devant, qui faisait les cent pas en tirant sur sa barbe.

– Mon oncle, qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je t'attendais. Je suis passé à *La Caverne d'Aladdin*, et tes amis m'ont dit que tu pourrais être là.

Oncle Tariq qui quitte la boutique pendant les heures d'ouverture pour me parler ? Iskender sentit son estomac se nouer.

– Tout va bien ?

– Il faut qu'on ait une conversation. D'homme à homme.

– C'est à propos de l'argent que tu m'as donné l'autre jour ?

– Tais-toi et écoute-moi !

– Mais j'ai un rendez-vous…

– Oublie ce putain de rendez-vous !

Iskender ne put éviter de constater combien son oncle était tendu. Il transpirait dans son pull comme en plein été. En silence, ils allèrent s'asseoir sur un muret entourant un jardin. Tariq alluma une cigarette. Iskender était curieux de savoir si Katie pouvait les voir, de là où elle était installée, dans le café, et ce qu'il lui répondrait si elle sortait demander ce qui se passait.

– Mon garçon, j'ai de mauvaises nouvelles.

– Oui, c'est ce que je me dis…

Tariq tira quelques bouffées tremblantes de sa cigarette et souffla la fumée par ses narines avant d'annoncer, d'une voix douce : – C'est à propos de ta mère.

*

Quand Iskender entra dans le café, les lèvres serrées, le regard dur, le visage blanc comme un linge, il fila vers Katie, qui attendait à leur table usuelle. Elle terminait un scone et elle avait déjà bu la moitié de son second milk-shake fraise et banane.

– Encore en retard, soupira-t-elle.

– Désolé.

– Je suis habituée, mais j'espérais qu'aujourd'hui serait différent. Je croyais que, pour une fois, tu penserais à quelqu'un d'autre qu'à toi.

– Pourquoi tu râles autant ? demanda Iskender en lui prenant la main pour lui embrasser le bout des doigts.

– Pourquoi ? Tu sais pas pourquoi !

Katie s'interrompit et voulut dire autre chose, mais elle fondit en larmes.

Iskender pêcha un paquet de billets dans sa poche et le déposa dans sa main.

– Ça devrait aider un peu.

Comme elle se taisait, il ajouta :

– Ça vient de mon oncle. Je n'ai pas eu l'occasion de te le donner plus tôt, parce que tu ne voulais pas me voir.

– Je t'ai dit que je devais réfléchir. Seule.

– Alors ?

– Alors, garde cet argent ! déclara Katie en le repoussant comme si elle avait touché des braises brûlantes.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– J'ai changé d'avis, Alex.

– Quoi ?

– Me regarde pas comme ça ! C'est juste que… Je ne vais pas le faire. Je veux avoir le bébé.

– T'es folle ou quoi ? s'exclama Iskender avant de baisser le ton. T'as que seize ans ! Ta mère va faire une crise cardiaque.

– C'est bon. Elle est déjà au courant.

– C'est une blague ! rugit Iskender avant d'avoir un soupçon. Oh, je vois ! C'est elle qui t'a fait un lavage de cerveau.

– C'est faux ! Pourquoi est-ce que tu t'énerves toujours quand je parle d'elle ?

– Parce qu'on avait discuté de tout ça. On avait pris une décision. Ensemble ! Je suis allé voir mon oncle, j'ai obtenu l'argent, j'ai trouvé le médecin, j'ai pris rendez-vous. Deux fois ! Tu n'arrêtes pas de repousser la date. On était enfin d'accord et voilà que la princesse dit qu'elle a changé d'avis !

Katie se remit à pleurer, mais pour une raison différente, sans s'apitoyer sur elle. Une larme tomba dans son milk-shake, goutte salée sur la mousse rose.

– C'est un enfant de l'amour. Il a le droit de naître.

– C'est des conneries, Katie Evans !

– Non, pas du tout ! De toute façon, il est trop tard pour un avortement. Je suis déjà à plus de trois mois.

– Quoi ? Pourquoi tu me l'as pas dit ?

– J'en savais rien ! Ça n'a pas d'importance. Quand notre bébé sera né, je veux que tu viennes vivre avec moi chez ma mère.

– Tu y crois vraiment, hein ? s'étonna Iskender en levant les sourcils. T'as pété un plomb !

Katie repoussa bruyamment sa chaise et, d'une voix presque méconnaissable qui n'était qu'un cri douloureux, elle annonça : – J'ai pas l'intention de t'écouter me parler comme ça sans réagir. Je dégage d'ici !

– Où tu vas ?

– Chez moi, m'allonger. Maman dit que je ne dois pas me fatiguer.

Iskender frappa si fort sur la table que des clients se tournèrent vers eux, mais ça n'intimida pas Katie.

– Je te propose un truc : tu te calmes et tu réfléchis à des prénoms ! J'en ai déjà quelques-uns, que ce soit un garçon ou une fille.

Iskender inspira profondément et resta assis, la tête dans les mains. Son estomac se tordit à nouveau. Il ne leva pas les yeux. Il sentit le serveur qui suivait le déroulement de cette tragédie domestique. Il se demanda ce qu'il allait faire, maintenant que sa petite amie était partie, furieuse. Il n'avait envie ni de voir ses copains ni de rentrer chez lui. Il prit la dernière bouchée du scone de Katie, épousseta les miettes tombées sur ses genoux et souhaita pouvoir se débarrasser aussi facilement des horribles insinuations de son oncle Tariq, les écarter sans qu'il en reste la moindre trace. Gêné qu'on le regarde, il sortit un des fascicules que l'Orateur lui avait donnés quelques jours plus tôt et qu'il avait gardés dans sa poche sans les ouvrir. Il renonça vite à sa lecture, appela le serveur et commanda plus de plats qu'il ne pourrait jamais en manger. N'avait-il pas plein d'argent ?

MÈRE

Londres, octobre 1978

Yunus pédalait sur Richmond Road, le vent ébouriffant les boucles de ses cheveux. Il avait mis une chemise blanche amidonnée et si serrée que son cou avait pris une couleur rose inquiétante. Ça ne l'incita pourtant pas à ouvrir un seul bouton, car il se trouvait plus beau comme ça. De plus, le style s'harmonisait avec la veste en cuir qui, bien que trop grande pour lui, était le vêtement le plus cool qu'il avait jamais porté. Il rougit de honte en repensant à la manière dont il l'avait obtenue.

Tôt ce matin-là, sorti du lit dans un but précis, il était parti sur la pointe des pieds dans le couloir mal éclairé jusqu'à la chambre de son frère. La veille au soir, Iskender avait disputé un match de boxe et il était rentré tard, épuisé. Il ronflotait, recroquevillé, la tête sous l'oreiller. La veste que sa mère lui avait achetée pour son anniversaire était en vrac sur une chaise, le cuir si sombre et lisse qu'il luisait comme de la glace noire. Aux murs, des affiches : *La Guerre des étoiles*, Mohamed Ali sur un ring, Bruce Lee dans *La Fureur du dragon*, Superman volant au-dessus de Manhattan, James Dean sur une moto, l'Union Jack et Kenny Burns affrontant Frank Stapleton – Arsenal contre Nottingham Forest.

En regardant autour de lui, Yunus avait éprouvé une jalousie dont il ne se croyait pas capable. Iskender vivait dans son propre monde, avec ses vêtements d'ado, ses chaussures de sport et surtout sa liberté. Personne ne se mêlait de sa vie. Il rentrait à n'importe quelle heure, partait quand il voulait et n'éprouvait aucune obligation de s'expliquer. C'était injuste, et Yunus savait qu'il n'était pas le seul à le penser.

Avec de tout nouveaux gestes furtifs, il glissa les bras dans la veste en cuir, à la fois frustré et excité. Frustré parce qu'il prenait quelque chose qui appartenait à son frère (même s'il allait lui rendre la veste le jour même, ça restait un vol) ; excité, se sentant plus grand d'une dizaine de centimètres, parce qu'il était convaincu que Tobiko l'aimerait mieux ainsi. Cette veste était cool, dans le vent. Tobiko verrait sûrement qu'il n'était plus un petit garçon.

Il en était là de ses réflexions quand Iskender se retourna et que sa tête apparut à côté de l'oreiller. Yunus retint son souffle et se figea, attendant d'être certain que son frère dormait toujours profondément. Il se souvint de l'époque où leur papa grondait et punissait Iskender pour la moindre bêtise. C'était fini. Désormais, Iskender semblait penser qu'il commandait. Avec son air supérieur, il était impossible de l'atteindre. Si seulement maman s'opposait à lui et lui montrait que c'était elle le chef, maintenant ! Mais elle était distraite, distante.

Le secret. Il avait beau essayer, Yunus n'arrivait pas à détester l'homme qu'il avait vu près de sa maman. Qui était-ce ? Comment réussissait-il à la faire sourire comme personne d'autre ? Allait-il tenter de la leur arracher ? Il ne pouvait poser la question. Il ne pouvait en parler. À personne.

Vêtu de la veste en cuir, il pédalait de toutes ses forces, décidé à ne jamais se marier. C'était trop compliqué, trop douloureux. Pourquoi tant de gens se laissaient-ils prendre à ce jeu quand si peu le voulaient, le voulaient vraiment ? Yunus préférait la vie communautaire. La seule chose qu'il n'aimait pas, chez les punks, c'était la saleté, la poussière. Sinon, il était convaincu qu'on était plus heureux, dans un squat. Quand il serait grand, au lieu de fonder une famille, il fonderait un squat avec Tobiko. Ils auraient plein d'amis et plein à manger dans le frigo et, s'ils avaient des bébés, ils les élèveraient tous ensemble.

Yunus attacha son vélo à une clôture et gagna la maison qui appartenait à la mère du Capitaine. Surpris de trouver la porte ouverte, il regarda dans toutes les pièces du rez-de-chaussée, dans la cuisine, dans la salle de bains. Pas un punk. Peut-être étaient-ils partis acheter ou voler quelque chose. Dans le silence, il n'entendait qu'un robinet qui fuyait et le grondement de la tuyauterie. Il décida d'attendre au salon et se mit à feuilleter une pile de pamphlets et de tracts. Sous une photo d'un jeune fracassant une vitrine, il lut :

L'État mène une guerre sociale contre ses sujets.
Vous savez pourquoi ?
Parce que c'est sa fonction. C'est ce que ça signifie d'être un État.
Résistez à l'appareil idéologique de l'État !

Résistez à son bonheur obligatoire !

Yunus ignorait ce que désignait « appareil idéologique », mais il avait une idée de ce qu'était « l'État » : une femme à la large poitrine, avec une personnalité magnétique et une coiffure bouffante. Chaque fois que maman voulait complimenter une femme pour sa force et ses talents, est-ce qu'elle ne disait pas « *Devlet gibi kadın* [1] » ? Ce qu'il n'arrivait pas à comprendre, c'était pourquoi les punks détestaient ces femmes et *leur appareil*.

L'enfant étudiait toujours le tract quand explosa le son d'une musique. Presque simultanément il se rendit compte de deux choses : que le bruit venait d'en haut et que c'était le genre d'air pop commercial que les squatters méprisaient de toutes leurs forces. Jamais ils n'écouteraient ce genre de musique. Ce devait être Mrs Powell mais, ça aussi, ça lui parut étrange. Au souvenir de la femme prostrée qu'il avait rencontrée, il ne parvenait pas à l'imaginer en train d'écouter une chanson aussi joyeuse.

Curieux, Yunus monta l'escalier et distingua alors une voix de femme un peu fausse qui accompagnait la chanson. Il s'arrêta devant la chambre, frappa, attendit, frappa de nouveau. N'obtenant pas de réponse, il ouvrit et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Au milieu de la pièce, Tobiko, les yeux mi-clos, les mains serrant une brosse à cheveux, tout son corps se contorsionnant et virevoltant, chantait et dansait. Elle avait repoussé les meubles pour disposer de plus de place et fermé les volets pour éviter la lumière du jour, qui n'entrait qu'en fins rayons. Dans la pénombre, mince, grande, elle ne se ressemblait pas du tout.

Yunus resta paralysé, les yeux fixés sur la prêtresse punk qu'il aimait. Au bout de ce qui lui sembla une éternité, la chanson se termina. *Take a chance on me*… chantait encore Tobiko dans son micro poilu. Elle tomba à genoux et secoua la tête en décrivant de la main des spirales en l'air, mélange de pop suédoise et de danse indienne. La mélodie achevée, elle ouvrit les yeux, consciente soudain d'une présence dans la pièce. Elle se tourna vers la porte.

– Oh, mon bouton-d'or ! Tu m'as fichu la trouille.

– Désolé, marmonna Yunus. Je voulais pas.

Tobiko se leva, un peu instable, tenta un sourire hésitant, presque timide, reposa la brosse sur la coiffeuse, arrêta le lecteur de cassettes et ouvrit les volets. La lumière lui fit plisser les yeux.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je suis venu te voir. J'ai trouvé la porte ouverte. Qu'est-ce que t'écoutais ?

– Oh, je tuais le temps ! Mrs Powell a des tonnes de ce genre de niaiseries.
– Où est-elle ?
– Chez le médecin. Elle ne rentrera pas avant quinze heures. Je crois, continua Tobiko sur le ton de la confidence, qu'elle va voir un docteur pour la tête.
– Vraiment ? Elle était très triste… La musique que tu écoutais, c'était ABBA, non ?
– Comment tu le sais ?
– Maman aime bien aussi.
– Moi, pas vraiment. C'est pas mon truc. C'est trop gnangnan, tu trouves pas ?
Étonné, Yunus observa Tobiko avec tendresse. Pour la première fois, il surprenait la petite fille en elle. Il n'était pas le seul, comprit-il, à tenter d'avoir l'air plus âgé et plus dur qu'il ne l'était en réalité.
– Tu en as une belle veste ! remarqua Tobiko sans se demander à quoi pensait le jeune garçon.
– Merci ! répondit Yunus, qui n'avait pourtant pas l'intention de laisser tomber le sujet. Tu crois que tu pourrais remettre cette chanson et m'apprendre ce que tu faisais ?
– Tu veux danser avec moi, choupinet ? l'interrogea-t-elle avec un sourire malicieux.
Yunus rougit jusqu'à la pointe des oreilles, mais ne renonça pas.
– Oui, pourquoi pas ?
– D'accord. Mais comme tu as fait un gros effort de tenue, je ferais mieux de mettre quelque chose de joli, moi aussi.
Ils ouvrirent l'armoire et furent stupéfaits de la trouver pleine à craquer de vêtements et d'accessoires, de chaussures et de chapeaux élégants.
– Cette femme doit dépenser tout son argent en fringues, remarqua Tobiko.
– Elle n'a rien de noir.
Ça ne sembla pas gêner Tobiko, elle qui ne s'habillait qu'en punk. Elle admira un foulard violet, un chemisier champagne, une jupe lilas. Il y avait aussi une robe du soir scintillante de paillettes, une veste bordée de renard, un manteau de fourrure très doux qui devait descendre aux chevilles.
– Je devrais bomber ce manteau ! grogna Tobiko.
Elle n'alla pas chercher de peinture et sortit plutôt une longue robe ancienne, en satin et taffetas, d'un mauve si pâle qu'il était presque blanc, avec des pinces à la taille et des bretelles fines ornées de centaines d'améthystes.
– Ça t'irait bien, dit Yunus.

Tobiko secoua la tête comme si elle trouvait l'idée scandaleuse. Pourtant, elle suggéra :

– Est-ce que tu peux me laisser quelques minutes, mon chou ? Ne reviens pas avant que je t'appelle !

Yunus attendit une éternité dans le couloir. Quand elle l'invita à rentrer, il découvrit une autre femme dans la chambre, quelqu'un qui avait les yeux de Tobiko et ses tatouages, mais qui, sinon, n'avait rien de commun avec elle. Elle avait lâché ses cheveux et retiré son maquillage, remplacé le rouge à lèvres gothique noir par du rose, et lavé l'ombre à paupières grise. À la place de ses bas en filet déchirés, un collant couleur peau moulait ses jambes. Ajoutez à cela des chaussures à semelle compensée dorées, des boucles d'oreilles avec pendants en diamant, un sourire timide, une bouffée de parfum… une vision enchanteresse.

Yunus siffla comme Iskender le lui avait appris.

– Tu es… hésita-t-il, en peine de trouver un mot assez puissant pour décrire ce qu'il voyait. Tu es belle comme l'État ! osa-t-il.

– Je suis l'État ! déclara Tobiko dans un éclat de rire.

Elle s'empara de deux brosses, une pour elle, une pour Yunus, remit en marche le lecteur de cassettes et, quand la musique résonna, ils se retrouvèrent sur scène, main dans la main, tout sourire. Des milliers de spectateurs étaient venus les écouter ce soir. Tous les billets avaient été vendus des semaines avant le grand jour, et beaucoup de fans étaient restés aux portes de la salle. Le cœur léger comme une plume, cool dans sa veste en cuir, Yunus jouait du piano, de la guitare, de la batterie et du saxophone. Elle chantait et dansait en faisant virevolter sa jupe. À chaque refrain, ils se mettaient dos à dos, appuyés l'un contre l'autre, et le public devenait fou.

La chanson terminée, ils étaient par terre, hors d'haleine. Tobiko enlaça Yunus.

– L'autre jour, tu m'as parlé de secrets. Eh bien, notre amour pour ABBA sera notre secret ! Promets-moi que tu le garderas, choupinet !

Cet après-midi-là, Yunus apprit sur Tobiko deux choses qu'il n'avait jamais imaginées. Toujours vêtue de sa robe ABBA, un joint aux lèvres, elle lui confessa que ce n'était pas elle qui avait jeté Toby, son ancien petit ami. C'était lui. Il l'avait quittée, comme ça, il lui avait brisé le cœur. Elle avait alors rencontré le Capitaine. Elle ne l'aimait pas, mais elle ne pouvait pas le lâcher. Elle était plus téméraire dans le passé, mais elle devenait chaque jour plus dépendante, collante. Elle dit que c'était parce qu'elle souffrait d'un incurable complexe d'Électre : elle comparait tous les hommes à son père et elle rivalisait encore

avec sa mère. Elle montra à Yunus un court poème intitulé *Mère*, mais Yunus commençait à peine à le lire qu'ils entendirent des pas. Mrs Powell était revenue.

– Oh, non, merde ! paniqua Tobiko.

– T'en fais pas. Je vais descendre la distraire, le temps que tu te changes.

Il glissa le poème dans la poche de sa veste et dévala l'escalier.

*

Le soir, Iskender fusilla constamment Yunus du regard, par-delà la table du dîner, mais refusa de demander où sa veste avait passé la journée. Après le repas, il annonça qu'il sortait se promener. Il allait voir ses copains et jouer au billard. Il en avait besoin, pour rassembler ses idées. Malgré les objections de sa mère, il partit. Il ne lui avait pas prêté la moindre attention. Depuis la conversation qu'il avait eue avec son oncle, il traitait sa mère avec une froideur inhabituelle, mais il ne l'avait toujours pas interrogée.

L'air était frais, humide. Iskender remonta le col de sa veste et enfonça ses mains dans ses poches. Dans l'une d'elles, il trouva un bout de papier. Il le sortit et le lut à la lumière d'un réverbère.

D'un geste brusque, Iskender froissa le papier et le jeta dans une boîte à ordures. Quelqu'un se jouait de lui. Toute la nuit il tenta de découvrir qui ça pouvait bien être sans y parvenir. Les deux derniers vers du poème tournaient implacablement dans sa tête.

Mère leurre. Mère ment.
Elle n'est pas celle qu'elle prétend.

*

Prison de Shrewsbury, 1991

Jour morne. Il se traîne, pénible. Travail à la blanchisserie jusqu'à onze heures trente. Retour pour le déjeuner. Lu un livre dans l'après-midi. Écouté le baratin de Zeeshan sur l'amour et l'harmonie. À seize heures, on est tous enfermés. Une demi-heure plus tard, l'officier Andrew apparaît.

– On dirait que tu vas avoir une visite, annonce-t-il.
– De qui ?
– Pourquoi tu ne le verrais pas toi-même ?

Officiellement, un prisonnier a le droit de refuser un visiteur, mais c'est le genre de détail dont ne s'embarrasse pas ce cher Andrew, qui ne cache pas son envie de trouver une excuse pour m'emmerder. Je ne me souviens pas de la dernière fois où quelqu'un, en dehors d'Esma, m'a rendu visite, et même elle a cessé de venir depuis un an, mais, ce qui me surprend le plus, c'est que l'officier Andrew ait approuvé cette entrevue. Étant donné mes exploits récents, il aurait pu y mettre son veto. Puis je comprends : qui que soit ce visiteur, Andrew sait qu'il va me bouleverser. Il compte dessus. Je me suis fabriqué une coquille protectrice qu'on ne peut transpercer, mais il reste quelques personnes capables de m'atteindre. Juste quelques-unes. Elles peuvent pénétrer mon armure comme un fantôme traverse les murs.

– Toi, inquiet, dit Zeeshan.

Que ce soit une question ou une déclaration, je ne le nie pas.

– Ouais, ça me stresse de ne pas savoir qui vient me voir demain.

– On sait jamais quoi vient demain, mais on commence toujours nouvelle journée avec espoir.

Je ne suis pas d'humeur à écouter sa litanie. Je m'allonge sur mon lit et je me ferme au monde extérieur. Je me sens comme après un autre mauvais jour. J'en ai eu d'innombrables dans ma vie, mais il y en a eu un qui a été le pire de tous : le lendemain matin.

Le lendemain du jour où vous avez commis un crime, vous vous réveillez d'une nuit sans fond. Quelque part dans votre cerveau clignote un signal, une lumière rouge. Vous tentez de l'ignorer. Il y a une chance, même minime, que tout ça ne soit qu'un cauchemar. Vous vous accrochez à cette chance comme un homme en pleine chute s'agrippe à la première corde à sa portée. Une minute passe. Une heure. Vous perdez la notion du temps. Jusqu'à ce que ça vous gifle soudain : la corde n'est pas attachée, elle flotte. Vous tombez la tête la première dans la réalité.

J'étais sur Lavender Grove, un couteau à la main. J'entendais des cris, suraigus, incessants. Quelqu'un hurlait. Curieusement, ça sonnait comme la voix de ma mère, mais ça ne pouvait pas être elle, puisqu'elle gisait là, par terre, en sang. Des échos de plus en plus puissants dans

ma tête. J'ai regardé ma main gauche, ma plus forte, mais elle était molle, comme si on avait provisoirement fixé à mon corps le membre de quelqu'un d'autre. J'ai jeté le couteau sous une voiture. Si j'avais pu, j'aurais jeté ma main.

Je me suis mis à courir. Ma veste dégoulinait de sang. Je ne m'explique pas pourquoi personne ne m'a arrêté, mais c'est ainsi. J'ai filé dans les ruelles, à travers les jardins, sans la moindre idée d'où j'allais. J'ai dû traverser des rues, bousculer des gens, effrayer des chiens. Je ne me souviens plus de rien. La demi-heure qui suit est blanche, mais je me souviens avoir trouvé une cabine téléphonique.

J'ai appelé Oncle Tariq. Je lui ai dit ce que j'avais fait. Il y a eu un silence. J'ai cru qu'il ne m'avait pas bien entendu. J'ai répété. Je lui ai dit que j'avais puni maman pour sa liaison illégitime, que jamais elle ne referait une telle chose. J'ai expliqué que sa blessure n'était pas très grave, mais qu'elle ne cicatriserait pas vite. Je l'avais frappée une fois au torse, sur le côté droit. Ça lui montrerait à quel point son péché était lourd. Ça lui donnerait le temps de réfléchir à ses erreurs et de se repentir. Quant à l'homme, il aurait la trouille de sa vie. Plus jamais il ne s'approcherait de nous. L'honneur de notre famille était lavé.

– Qu'as-tu fait, mon garçon ? a bredouillé Oncle Tariq d'une voix étranglée. C'est terrible !

Je n'en revenais pas…

– Mm… mais… on… on en… aa… ppp… parlé !

– Sûrement pas !

L'homme qui avait craché le morceau, celui qui m'avait sermonné pour que je fasse quelque chose, et vite, cet homme avait disparu ! Je n'en revenais pas.

– Iskender, mon garçon, tu dois te rendre à la police. Tu leur diras que c'est ce que je t'ai recommandé quand tu m'as appelé. Tu ne peux pas fuir la loi !

Soudain, j'ai eu un étrange soupçon. Oncle Tariq avait prévu ce moment. Est-ce qu'il s'y attendait ? Avait-il répété son discours ? Ce qu'il me dirait au téléphone et ce qu'on dirait tous les deux aux flics, ce qu'il déclarerait au tribunal, si on lui demandait de témoigner ? Il était prêt à tout ça…

– Mon garçon, tu es là ? Dis-moi où tu es !

J’ai raccroché. J’ai retiré ma veste, que j’ai jetée dans une boîte à ordures, puis j’ai couru jusque chez Katie, sur Albion Road. Je l’avais souvent raccompagnée, mais jamais je n’étais entré chez elle. J’ai sonné. À mon soulagement, c’est elle qui a ouvert.

– Alex, quelle surprise ! s’est-elle exclamée en souriant. Oh, mon chéri, je savais que tu viendrais !

Elle m’a fait entrer. Elle a dit que sa mère serait ravie d’apprendre que j’avais décidé de venir vivre avec elles. Elle m’a serré dans ses bras, contre son ventre dur et rond. Elle n’avait pas l’air enceinte de cinq mois, juste d’avoir avalé un ballon.

Je lui ai demandé de m’indiquer la salle de bains. Je me suis lavé les mains. Le garçon dans le miroir n’était pas différent de celui que je voyais les autres jours. Je m’attendais presque à ce qu’il y ait quelque chose d’inhabituel sur mon visage, dans mes yeux, mais non. Je me suis relavé les mains, je les ai frottées fort. Le savon sentait la rose. J’ai ouvert un placard et j’y ai trouvé de l’eau de Javel. Sur la bouteille, une jolie maîtresse de maison souriait de toutes ses dents, plus blanches que les nuages. Je me suis versé de l’eau de Javel sur les mains. Ça m’a fait un mal de chien, parce que j’avais des entailles dans les paumes, mais j’ai frotté quand même. Sous mes ongles, il y avait… de la terre ? de la peinture ? du sang ? Je n’arrivais pas à le faire partir.

Katie est venue me demander si tout allait bien. Elle m’a pris dans ses bras et a regardé dans le miroir le couple que nous formions. Moi, elle, notre bébé. Elle était fière. J’ai remarqué qu’elle avait le même sourire que la dame sur la bouteille. Le sourire du devoir accompli. Elle a arrêté l’eau.

– Tu es assez propre pour moi, mon amour !

On a gagné le salon. La mère de Katie était assise dans un fauteuil près de la fenêtre. Elle nous attendait. Elle portait une de ces robes drapées soyeuses qu’on voit à la télévision, bleu roi. On devinait ses seins. Les taches de rousseur sur le décolleté m’ont fait penser à des traces de noix de muscade. Les cheveux bien peignés, les lèvres bien rouges, la tête prête à aller dîner dans un grand restaurant, mais le corps plus enclin à demeurer à la maison. J’ai tenté de me concentrer sur son visage, de ne pas baisser les yeux sous son cou.

Mrs Evans m'a offert du thé dans une tasse en porcelaine et des scones aux fruits encore chauds. Nous sommes restés silencieux. Il y avait des photos encadrées aux murs. Des dizaines. J'ai repéré le père de Katie, sur certaines. Il ne m'a pas semblé être le genre d'homme capable de fauter.

Mrs Evans observait le moindre de mes gestes. J'avais l'impression qu'elle scrutait mes ongles. J'ai caché mes mains.

– Alex, ma fille me dit que vous voulez appeler le bébé Maggie si c'est une fille et Tom si c'est un garçon.

Je me suis tourné vers Katie. Elle a évité mon regard.

– Oui, je crois.

Ensuite, Mrs Evans m'a demandé si je pensais pouvoir être un père responsable. J'ai répondu que je n'en savais rien, mais que je ferais de mon mieux.

– Parfois, faire de son mieux ne suffit pas, a-t-elle remarqué.

On aurait cru qu'elle répétait quelque chose qu'elle avait entendu à la télévision, ou qu'on lui avait dit dans le passé. Elle a promis de nous aider – temporairement, bien sûr – jusqu'à ce qu'on reprenne pied. Elle le ferait pour son petit-enfant. Le premier. Elle a souri. Elle avait des dents d'un blanc nacré parfait.

Katie m'a expliqué qu'on ne pourrait pas dormir dans la même chambre. Il faudrait que je me contente du canapé dans le salon. C'était juste pour un temps. Bientôt, on se marierait et on aurait le même lit. Pour toujours.

Elle m'a apporté des draps propres et un oreiller. D'un geste gracieux, elle a remonté son pull. Elle avait les seins gonflés, les tétons sombres. Je voyais ses veines, bleues, foncées, en relief. Elle m'a demandé de poser l'oreille sur son ventre. Je n'ai rien entendu, au début, puis j'ai senti un mouvement, comme quelqu'un qui s'étire dans son sommeil. Le bébé a donné des coups, une, deux, quatre fois. C'était magique. J'aurais aimé savoir si maman avait fait écouter son ventre à papa, quand elle était enceinte de moi.

J'ai repoussé Katie.

– Désolé, je dois dormir.

– Bien sûr, mon chéri.

Quand elle m’a laissé seul, je me suis allongé et j’ai regardé autour de moi. Rideaux en dentelle, coussins à fleurs, papier peint à volutes, vase sur le manteau de la cheminée, horloge ancienne. J’ai cru que jamais je ne pourrais m’endormir, mais dès que ma tête s’est posée sur l’oreiller, j’ai sombré. Je me suis réveillé à l’aube. Katie était près de moi, pâle, les yeux ronds.

– Alex, il y a deux policiers à la porte.

Je me suis levé et j’ai pris son visage entre mes paumes. Je l’ai embrassée. Sa bouche était salée, du goût de la panique.

– Ils te demandent.

On a gagné le couloir. La mère de Katie était à la porte, en chemise de nuit, des traces de crème sur ses joues, les lèvres tremblantes. Elle a attiré sa fille contre elle comme si j’avais une maladie contagieuse. J’ai aperçu les lumières d’une voiture de police dans la rue et les deux officiers. L’un d’eux ressemblait à James Callaghan, sauf qu’il ne portait pas de lunettes. Ils ne m’avaient pas encore vu. J’ai demandé à Katie de leur dire que je m’habillais.

La décision de m’enfuir, je ne l’ai pas prise. Je l’ai juste exécutée. J’ai traversé la cuisine, j’ai ouvert la porte, je me suis glissé dans le jardin et j’ai sauté par-dessus la clôture pour passer de la propriété d’un voisin à celle d’un autre. Katie parlait encore aux policiers que j’étais déjà à trois rues de là.

*

Le dernier jour de novembre 1978, j’allais changer d’avis quand je l’ai vue au coin de l’avenue. Elle avait fait des achats et tenait des sacs pleins. Elle marchait sans hâte. Le fait qu’elle ne se dépêche pas m’a fait bouillir : je lui avais interdit de quitter la maison.

Elle a même ralenti devant un musicien. Elle me tournait le dos, quand elle s’est arrêtée. J’ai scruté son profil. Elle souriait. La colère est montée en moi. Ne lui avais-je pas ordonné de ne pas sortir, ordonné de ne pas porter de robes montrant ses jambes ? Et elle me défiait ! Elle se moquait de moi !

Je l’ai suivie. Elle regardait chaque vitrine, visiblement peu pressée de rentrer. J’ai cru qu’elle attendait de retrouver son amant, mais ça ne s’est pas produit. Près de notre rue, elle a glissé et son sac est tombé, un vieux truc kaki que je n’avais jamais vu. En le ramassant, elle a remarqué ma présence derrière elle.

– Iskender… a-t-elle murmuré, comme si mon nom était un secret.

Iskender Toprak

1. Cette femme est un État à elle seule.

LA BRINDILLE ET LE FAGOT

Londres, octobre 1978

Trouver l’Orateur fut plus difficile qu’Iskender l’aurait cru. Il le chercha dans plusieurs cafés, passa quelques coups de téléphone – en vain. Il se rendit compte qu’il connaissait bien peu cet homme. Pendant des mois, c’était toujours l’Orateur qui avait envoyé un message requérant une rencontre, pas l’inverse. Il ne savait ni où il vivait ni ce qu’il faisait de son temps. Il se souvint de l’avoir entendu dire qu’il étudiait dans une université de la ville, mais qu’étudiait-il précisément ? C’était un mystère, comme tout le reste.

Il parvint à le localiser, par un ami d’ami, dans une salle minable d’arts martiaux, sur Brick Lane. L’Orateur était entouré d’une demi-douzaine de jeunes gens en shorts, tout près les uns des autres sur les tatamis, comme des pigeons regroupés au bord d’un toit. Certains avaient des taches de transpiration sur la poitrine et des serviettes autour du cou. Apparemment, ils venaient de terminer un dur entraînement et s’étaient rassemblés pour discuter d’un point important avant de passer sous la douche. Quand ils virent Iskender approcher, ils se turent et le regardèrent avec une méfiance qu’ils n’éprouvèrent pas le besoin de dissimuler.

– C’est bon, dit l’Orateur en leur décochant un clin d’œil. Je le connais.

Iskender n’aima ni le clin d’œil ni le ton, mais les salua tous d’un petit signe de tête et d’un « hé ! » à peine audible.

Agile, l’Orateur se leva d’un bond et posa sa main droite sur son cœur.

– Selamun aleykum, mon frère. Veux-tu te joindre à nous ?

– Non, merci. Il faut que… J’ai un rendez-vous. Je suis venu te dire bonjour et te rapporter les enregistrements que tu m’as passés, l’autre jour.

L’Orateur marmonna quelque chose d’insaisissable à ses amis et s’avança. Iskender remarqua à quel point il était petit, sans son manteau et ses gros pulls, étroit d’épaules, les poignets osseux, les jambes un peu arquées.

– Il était inutile que tu fasses tout ce chemin pour ça.

– Pas de problème.

– Tu veux qu’on parle ?

– Euh… oui ! Quelques minutes.

Ils gagnèrent un coin de la salle et s’assirent par terre, devant toute une gamme d’engins de musculation. Un petit homme assez épais soufflait sous plus de poids qu’il ne pouvait en soulever, le visage baigné de sueur, des plaques rouges sur les joues, sans plus de forces dans les bras.

Iskender jeta un coup d’œil en biais à l’Orateur et murmura :

– Je ne savais pas que tu t’entraînais. C’est pour quoi ?

– Oh, je fais du taekwondo, mais je ne suis pas très bon. C’est pas vraiment mon truc. Je suis un homme d’idées.

– Pourquoi est-ce que tu viens ici, dans ce cas ?

– Parce que les gens comme nous doivent savoir se défendre. Tu as appris ce qui s’est passé hier dans le North End ? Des skinheads, quatre, ont attaqué un épicier bengali. Quatre contre un, c’est équilibré, non ?

– Je n’étais pas au courant.

– Ils l’ont plaqué au sol et lui ont rasé le crâne avant de tracer des symboles idiots sur son cuir chevelu. Le pauvre a eu si peur qu’il est tombé malade. Sa femme n’arrête pas de pleurer. Enfin… Toi au moins, tu sais te défendre.

Iskender hocha la tête, bien qu’il ne soit pas certain que ce fût à l’origine de sa décision de boxer. Il ne s’agissait ni de défense ni d’agression. Il ne boxait pas pour combattre des ennemis, imaginaires ou réels. Contrairement à beaucoup d’autres sports mis en scène ou factices, la boxe est authentique, et il aimait qu’elle soit vraie. Boxer est le reflet de la vie. On est seul sur le ring. Pas de travail d’équipe. Pas de remplaçant attendant sur le banc de touche. Chacun pour soi. Le bon et le mauvais, le sublime et le nul, le cupide et le généreux. Tout y est. Si vous voulez connaître le caractère véritable d’un homme, il suffit de le regarder boxer.

– Tu es un boxeur formidable, avec un talent naturel.

– Comment tu le sais ? Tu m’as jamais vu.

– Si, je t’ai vu deux fois. Tu ne fuis pas les combats difficiles et ta défense est très forte. On dirait presque que tu sais d’où va venir le prochain coup. C’est un talent rare qu’on possède de naissance.

Ignorant s’il devait être irrité ou fier, Iskender ne dit rien.

L’Orateur resta silencieux un moment, sans quitter Iskender des yeux.

– Iskender, il y a une chose que je voulais te demander : est-ce que tu pourrais nous apprendre à nous battre ? Nos frères pourraient profiter de ton savoir-faire.

– J’en sais rien, vieux, dit Iskender en réfléchissant. J’aime combattre seul.

L’Orateur se renfrogna.

– Écoute, je vais être honnête avec toi. Tu aimes ton indépendance, je le vois bien. Tu ne veux pas d’attaches. C’est comme ça que tu mènes ta vie, mais n’oublie pas que les grands lutteurs sont grands dans tous les sens du terme. Si tu avais des valeurs plus fortes, tu serais invincible.

– Je ne cherche pas à être invincible.

– Qu’est-ce que tu veux, alors ? demanda l’Orateur avec dans son regard une autorité absolue et dans sa voix un défi évident.

Comme il ne s’était jamais posé la question, Iskender n’avait pas de réponse toute faite.

– Pourquoi est-ce que tu es venu me voir ici ? insista l’Orateur. Au fond de toi, tu connais la vérité. Tu as besoin d’appartenir à un groupe. Tu as besoin d’un but dans la vie, d’une nouvelle direction. Joins-toi à nous !

Iskender tenta vainement de trouver une repartie qui lui permettrait de s’en sortir. Il ouvrit son blouson et en tira des cassettes qu’il avait empruntées à l’Orateur.

– Tu les as écoutées ?

– Ouais…

L’Orateur grogna.

– Jamais tu n’as terminé les fascicules que je t’ai passés. Aucun. Et maintenant, les cassettes ? C’est trop te demander ?

– C’est mon frère et ma sœur qui ont tout le temps le lecteur, d’accord ? Mais j’en ai écouté des morceaux. Il y a quelques idées que j’ai bien aimées, comme le passage sur la fraternité : une brindille se casse facilement, mais un fagot est incassable.

– *Mais ?*

– Mais… Je sais pas. Je crois que j’ai trop de trucs en tête en ce moment. Ma copine est en cloque et… hum… Il faut que je règle des problèmes familiaux.

L’Orateur ne fit pas de commentaire. Il savait qu’Iskender était du genre à en révéler davantage quand on le pressait le moins. En effet : – Il y a une chose que tu m’as expliquée et à laquelle j’ai réfléchi. C’est quand tes parents ont tort. Là, tu as le droit de t’opposer à eux, c’est ça ?

– Oui, mais ne mélange pas tout. Ce que j'ai voulu dire, c'est que, si tes parents ne connaissent pas Dieu, tu dois choisir Dieu plutôt qu'eux, parce que Dieu est plus grand que tes parents, mais fais attention ! Si toi-même tu ne connais pas Dieu et que tu désobéis à tes parents, tu flottes en l'air, plus aucun principe ne te retient, vieux.

– Disons que quelqu'un qui m'est très proche… tenta Iskender en remontant la fermeture Éclair de son blouson jusqu'à son menton. Je veux dire… C'est une hypothèse. Imaginons que quelqu'un de ma famille vive dans le péché. J'essaie de trouver quel est mon devoir.

L'Orateur se raidit. Il percevait la gravité de la question. Il scruta Iskender avec un intérêt renouvelé et remarqua une torsion nerveuse au coin de sa bouche ainsi que ses ongles, rongés jusqu'au sang.

– Qui, par exemple ?

– Disons… ma mère.

Il y eut un silence gêné avant que l'Orateur déclare :

– Dans ce cas, parle à ton père. C'est son devoir plus que le tien, mais s'il n'est pas là… C'est ton problème. Je ne laisserais jamais ma mère, ma sœur ou ma femme me couvrir de honte.

– Qu'est-ce que je peux faire ?

– Je ne te dirai pas quoi faire tant que tu ne me feras pas pleinement confiance. Tu comprends ? Rejoins-nous et fais partie de quelque chose de plus grand, mon frère ! C'est la voie juste. Tu y trouveras la réponse à toutes tes questions.

– Hum… Je vais y réfléchir.

– C'est ça, vas-y, rumine tout ça, mais ne prends pas trop ton temps, parce que des choses se passent, pendant que tu réfléchis !

*

Le soir même, Iskender se présenta à la porte d'un club qu'il n'avait jamais fréquenté. Il avait tant anticipé cette scène en imagination qu'elle eut un air familier, naturel. À peine un pas en avant et un vigile, deux fois plus massif que lui, lui barra le passage. Costume bleu nuit, lunettes noires miroir alors que le soleil était couché depuis longtemps, chauve comme un œuf, le cou si court et épais qu'on aurait cru sa tête montée directement sur ses épaules.

– Quel âge as-tu ?

– Je suis assez vieux, contra Iskender qui ne voulait pas se laisser intimider.

– Cette réponse ne figure pas dans mon manuel.

– Je ne sais pas de quel manuel vous parlez, mais il faut que j'entre.

Plus étonné qu'irrité, le vigile retira ses lunettes de soleil. Il avait des yeux petits et trop rapprochés, impossibles à déchiffrer.

– Tu veux mettre ma patience à l'épreuve, gamin ? Parce que je te préviens, elle est déjà épuisée.

Iskender sentit ses joues s'échauffer. Ce type pouvait l'étendre, s'il le décidait. Pourtant, il le soupçonnait de ne pas être aussi dangereux qu'il voulait le faire paraître. *Il aboie, mais il ne mord pas*. Ce n'était qu'une intuition mais, concernant les combats de rue, ses intuitions étaient le plus souvent justes.

– Je cherche mon père, c'est un crime ?

– Ton père travaille ici ? demanda l'homme avec une certaine curiosité.

– Non, mais il baise une fille d'ici.

– Humm, soupira le vigile. Et tu espérais qu'il te présente cette dame, si je comprends bien.

– Non ! Pourquoi je voudrais la connaître ?

– Simple question. Et ton père, alors ? T'as un problème, avec lui ?

– Calmez-vous, d'accord ? Je cherche pas les ennuis. J'ai besoin de parler à mon vieux, c'est tout.

Le cerbère remit ses lunettes.

– Trois minutes, pas une seconde de plus. Tu entres, tu trouves ton père et vous sortez. Si t'es pas revenu à temps, je viens te casser les jambes, compris ?

– Marché conclu. Merci !

Iskender plongea la main dans sa poche et tâta le flacon qu'il y avait placé. Par miracle le vigile ne l'avait pas fouillé ! De l'acide. Pratique, efficace. Il suffisait qu'il vise le visage de cette fille et plus jamais son père ne voudrait la revoir, plus jamais aucun homme ne la désirerait.

Combien de fois avait-il imaginé cet instant ? Il entrerait dans ce lieu bruyant, enfumé, surpeuplé, suffocant, et gagnerait le bar pour demander à boire. Un whisky, probablement, avec de la glace. Ce serait le bon choix. Il l'avalerait en deux goulées puis, la gorge en feu, il se glisserait dans les coulisses. Il lui faudrait un moment pour trouver la bonne loge dans les couloirs étroits qui pueraient la sueur, le tabac froid et le parfum. Il frapperait à la porte indiquant *Roxana* et n'attendrait pas qu'elle réponde pour ouvrir.

– Qui êtes-vous ? dirait-elle.

Il sentirait la panique s'insinuer dans sa voix. Elle aurait le visage trop maquillé, les lèvres rouge sang, la poitrine visible sous son déshabillé.

– Je suis le fils de l'homme que vous avez volé à sa famille.

Cette phrase changeait chaque fois qu'Iskender imaginait la scène. Il la remplaçait par : « Vous ne me connaissez pas, mais je ne vous connais que trop bien ! » Ou par : « C'est moi qui devrais poser cette question ! Qu'est-ce qui vous a donné le droit de détruire notre famille ? »

La réaction de la femme variait aussi. Le plus souvent, elle était gênée, elle s'excusait, mais parfois elle faisait toute une comédie, s'emportait, hystérique. Il imaginait un escarpin à talon aiguille lancé contre un mur, une flûte de champagne brisée. Il avait envisagé chacune de ces scènes. Si elle devenait trop agressive, il sortirait le flacon de sa poche. Si elle montrait des remords, il resterait calme et lui donnerait sa chance.

D'autres fois, dans ses rêves, elle se jetait sur le sol/fauteuil/tapis, des larmes inondant ses joues. De toutes les affabulations, c'était la préférée d'Iskender.

– Oh ! Je ne savais pas qu'il était marié, sangloterait-elle. Je ne savais pas qu'il avait une famille. Jamais il ne m'en a parlé.

Dans cette version, Iskender ne sortait pas le flacon. Il la consolait. Elle promettait de ne plus revoir Adem. Même quand elle serait vieille, les cheveux gris, elle honorerait sa promesse.

L'esprit encombré de toutes ces pensées, Iskender balaya le club des yeux et fut surpris de n'y trouver que peu de monde, des membres du personnel pour la plupart. Trop tôt pour les joueurs. Il gagna le bar, qui dégageait une odeur de richesse, un arôme à la fois musqué et doux transmis par les centaines de verres servis au fil des années. Iskender caressa le bois lisse et luisant du comptoir, ses doigts s'arrêtant aux lettres et symboles gravés dans son plateau. Derrière, un grand miroir ovale était entouré de néons.

Le barman, un Afro-Caribéen aux cheveux tressés, essuyait un verre. Il toisa son client d'un regard malicieux.

– T'as quel âge ?

– Je suis assez vieux.

– Hum… Je peux voir ta carte d'identité, monsieur Assez-Vieux ?

– Eh ! Si je suis entré, ça signifie que j'ai l'âge d'être là, sinon, Hulk ne m'aurait jamais laissé passer, non ?

– Bien essayé ! Je t'accorde de l'eau, pour la peine, gazeuse en plus, mais sans glace. T'auras rien d'autre.

Iskender prit son verre et se tourna vers la scène. Était-elle derrière l'un des deux rideaux ? Devait-il aller la chercher ? Il tâta une fois de plus le flacon dans sa poche, le trouvant froid, et chaud aussi, sous ses doigts. Il réfléchissait encore à ce qu'il pourrait faire, rassemblant son courage pour la confrontation à venir, quand il vit le vigile qui venait le chercher et lui indiquait sa montre, sans un sourire, intransigeant. Iskender termina son verre, remercia le barman et ressortit. Rien ne s'était passé comme prévu.

Il attendit sur le trottoir, des centaines de pensées tournoyant dans sa tête. Au bout de ce qui lui sembla une éternité, il remarqua quelqu'un qui approchait, les cheveux en bataille, tête baissée, la démarche inquiète, comme s'il craignait que ses jambes le trahissent. L'homme ne nota pas la présence de l'adolescent en passant près de lui.

– Papa…

Adem s'arrêta et se retourna. Son visage s'éclaira d'un sourire franc, sincère, mais son expression ne tarda pas à s'assombrir.

– Iskender… Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à ton frère ou à ta sœur ?

– Non, ils vont bien.

Il parut soulagé, mais bientôt soupçonneux, puis irrité.

– Tu ne devrais pas être là !

Iskender n'avait pas prévu ça plus que le reste ! Il s'attendait à ce que son père soit déconcerté en le voyant, peut-être mal à l'aise. La colère ne faisait pas partie du tableau. Iskender, impassible, lâcha : – Et toi non plus !

Adem fit une moue méprisante et fusilla son fils du regard.

– Fais attention à ce que tu dis, mon garçon ! Tu ne peux pas me parler comme ça.

– Je veux que tu rentres à la maison, *père* !

Adem ne manqua pas de remarquer l'insinuation.

– Retourne chez ta mère avant que je te brise les os !

– Qu'est-ce que vous avez tous à vouloir me briser les os, aujourd'hui ?

Ils restèrent silencieux un temps, le père et le fils enfermés dans leurs pensées, soutenant les yeux de l'autre, se défiant de parler le premier. C'est à cet instant qu'une impression étrange submergea Adem : l'idée qu'il se voyait dans un miroir, qu'il se voyait jeune. Ce garçon était comme lui, mais avec plus de privilèges et rien des angoisses et de la passivité qui lui avaient tant coûté.

– Je rentrerai quand le moment sera venu, finit-il par déclarer.

– Et ce sera… quand tu en auras assez de cette pute ?

La gifle fut immédiate. Iskender parut moins stupéfait par la réaction de son père que par ce qui était sorti de sa propre bouche. Il n'arrivait pas à croire qu'il se soit exprimé ainsi. C'était à l'opposé de toute son éducation.

Témoin de cet acte de violence, le vigile s'approcha d'eux.

– Eh, vous deux ! Vous vous calmez ou j'appelle la police.

– Ça va… marmonna Iskender.

Ses yeux se mirent à étinceler dans des ténèbres inhabituelles. Calmement, trop calmement, il se tourna vers son père.

– Si tu me frappes encore, je répliquerai, et mes coups seront bien plus forts que les tiens.

Adem pâlit. Dans sa poitrine, la douleur fut si aiguë qu'il crut ne plus pouvoir respirer. Ce n'était pas seulement le choc, la peine et la honte d'avoir un fils qui l'insultait devant un étranger. C'était quelque chose de plus profond, de plus déchirant. Une reconnaissance tardive. Il voyait enfin ce qu'il aurait pu faire, des années plus tôt, quand son propre baba le battait, ce père qui avait continué à le battre même quand il était plus grand que lui. Oui, c'était ce qu'il aurait pu faire, lui aussi. Le regret le tortura.

Adem fit un pas vers Iskender et le frappa à nouveau, plus fort. C'est alors qu'une chose effrayante se déroula : hurlant comme un animal blessé, Iskender courut vers le mur du club et le heurta du front, une, deux, trois fois. *Boum, boum, boum !*

Adem tenta en vain de le retenir.

– Ne me touche pas !

C'est le vigile qui l'écarta du mur, mais son besoin de se faire mal était si impérieux qu'Iskender ne pouvait arrêter. Il enfonça ses dents dans la main du vigile jusqu'à ce qu'elle saigne. Il lui écrasa le pied. Il recula la tête et lui asséna un coup de boule au menton, produisant un choc puissant. L'homme ne s'attendait à rien de tout ça. Le visage rouge de rage, il perdit tout contrôle de sa force et attaqua à son tour.

– Non, non ! protesta Adem. Je t'en prie, non ! C'est mon fils.

D'autres personnes arrivèrent – clients, serveurs, danseuses. Parmi ces dernières, Roxana observait la scène les yeux ronds, le cœur lourd.

Quand on réussit enfin à les séparer, le vigile tremblait.

– Je ne veux plus jamais voir aucun de vous ici, c'est compris ? Si vous revenez, je jure devant Dieu que je vous cognerai au point que vous ne saurez plus quel jour on est.

– Viens, on s’en va ! ordonna Adem en saisissant gentiment mais fermement le bras d’Iskender.

Ils marchèrent quelques minutes en silence. Une fois hors de vue du club, ils s’assirent par terre sous un réverbère. Iskender, épuisé, avait la respiration saccadée et il sentait le goût du sang dans sa bouche.

– Maman fréquente quelqu’un.

– Quoi ?

– Tu m’as bien entendu. Il faut que tu rentres pour régler le problème.

Adem sortit une cigarette, l’alluma et l’offrit à son fils. Il lut la surprise sur le visage d’Iskender.

– Voyons, je sais que tu fumes !

Il alluma une autre cigarette pour lui. Ils fumèrent côte à côte dans la nuit fraîche, humide, mais pleine de possibilités.

– Est-ce qu’elle l’aime ?

– Papa, qu’est-ce que tu racontes ? s’offusqua Iskender, qui n’en croyait pas ses oreilles.

Adem posa la main sur le genou de son fils.

– Écoute ! Je sais que tu ne peux pas comprendre. Il y a dix ans, ça m’aurait rendu fou. J’aurais fait n’importe quoi pour arrêter ça, mais je suis assez vieux pour savoir que je ne peux pas forcer ta mère à m’aimer. J’ai plusieurs fois senti qu’elle était sur le point de me demander le divorce. J’ai eu tort d’ignorer cette requête silencieuse.

Entendre son père parler d’amour laissa Iskender interdit. À dire vrai, bien des fois, dans le passé, il s’était interrogé sur ce qui avait rapproché ses parents. Il n’était pas question d’amour, ici. Adem était son père, le chef de famille, pas un adolescent romantique.

– Enfin, papa…

– Écoute ! Un sage de village m’a dit un jour que l’amour d’un homme est le reflet de son caractère. Je n’ai pas compris à l’époque mais, désormais, je sais, affirma Adem avant de souffler de la fumée par ses narines. Tu penses que je ne suis pas en colère contre ta mère ? Si, mais je suis plus en colère encore contre moi-même. On ne s’est jamais aimés. Notre mariage a été une telle erreur ! Pourtant, je ne le regrette pas, parce que vous êtes nés, Esma, Yunus et toi.

Se produisit alors une chose qu’Adem ne releva pas sur le coup, mais dont il se souviendrait pendant des années avec une douleur cuisante. Iskender jeta sa cigarette et la regarda tracer un arc lumineux dans la nuit, puis il déclara : – Si tu ne t’en occupes pas, je m’en chargerai.

LA CORDE

Londres, octobre 1978

D’un pas vif, Pembe approchait du cinéma qu’elle connaissait désormais si bien. Ses talons bas frappaient le trottoir avec une régularité envoûtante. Elle ne regardait ni loin devant elle ni autour d’elle, les yeux baissés vers le sol, comme lorsqu’elle était enfant et que c’était un jeu. Si elle ne voyait pas le monde, peut-être le monde ne la verrait-il pas.

Elle arrivait délibérément tard, à chaque séance, cinq ou dix minutes après le début du film. Ça diminuait les risques qu’on les surprenne ensemble. Ces derniers temps, elle était pourtant moins prudente. Deux fois, elle avait même marché dans la rue avec lui, l’une pour acheter des fleurs, l’autre pour écouter un musicien des rues. Elle restait anxieuse, mais en elle le désir était si fort, la nouvelle voulait tant sortir, être entendue ! Comme elle n’avait jamais auparavant fait l’expérience d’une telle situation, elle ne savait que faire de cette audace qu’elle ne reconnaissait pas.

Elle passa sous les arches de l’entrée sans un regard à la grosse femme sinistre à la caisse. Son manteau gris se prit dans la porte tambour et s’éleva dans la brise comme ces graines ailées qui voyagent si loin sans jamais se poser. Dans le hall, elle se laissa étourdir par les volutes sur la moquette tachée et inspira l’odeur familière des cendriers pleins et du bar où l’on vendait du pop-corn gras, des chips et des bonbons aux parfums chimiques. Elle trouvait tout cela réconfortant, elle se sentait immédiatement plus légère, calme, protégée. La terre cessait de bouger et l’incitait à en faire autant, sans se soucier de l’avenir. Elle permit à cet instant de l’envelopper.

L’ouvreur vérifia son billet puis écarta les rideaux et lui fit signe de le suivre. Comme le film avait commencé, il faisait assez sombre, la salle n’étant éclairée que par la lumière argentée que réfléchissait l’écran à chaque scène de jour. Dirigée par la torche, Pembe regarda autour d’elle. Il y avait au moins une douzaine de spectateurs, plus que d’habitude. Pendant une seconde, elle sentit une tension nouvelle.

Elias choisissait toujours la même place, au milieu du rang du milieu. Une fois, un autre homme y était arrivé avant lui, et Pembe était allée s’asseoir près de lui. « Salut, chérie ! » lui avait susurré l’individu avec un sourire salace. Horrifiée, Pembe s’était relevée d’un bond et avait gagné le siège qu’Elias lui réservait. Il ne s’était rendu compte de rien.

Veillant à ne pas trébucher, Pembe scruta chaque rangée. En distinguant un couple de personnes âgées qui se tenaient par la main, les yeux rivés sur l’écran, elle s’imagina dans cette situation avec Elias, tous deux vieux, frêles mais amoureux, mais son rêve ne lui parut pas réel.

Alors qu’elle progressait vers l’avant de la salle, distraite par ses pensées, elle ne remarqua pas l’homme assis tout au fond qui s’était dissimulé en s’enfonçant dans son fauteuil et en tournant légèrement la tête de côté. C’était juste une ombre qui patientait dans le noir, attentive.

Le rayon caramel de la torche s’arrêta au rang G, au milieu duquel Elias était seul, les yeux baissés, dans une attente qu’il n’osait espérer. Pembe remercia l’ouvreur et glissa jusqu’à son siège, la respiration rapide. Elias se tourna vers elle et lui sourit. Il tendit la main, lui toucha le bout des doigts comme un aveugle qui reconnaît sa bien-aimée, et lui serra tendrement la main ; elle fit de même. Au fil des mois, ils en étaient venus à maîtriser une langue de gestes plus que de mots. Lentement, il se pencha et déposa un baiser sur l’intérieur de son poignet, dont il inspira l’odeur. Pembe sentit son cœur s’affoler, mais elle ne le regarda pas. C’était à nouveau comme un jeu d’enfant. Si elle ne le voyait pas, il serait invisible, et s’il n’était pas visible, peut-être ne disparaîtrait-il jamais.

On passait *Le Bon, la Brute et le Truand*, un film qu’elle n’avait jamais vu. Lui, si. C’était leur premier film parlant. La semaine précédente, le cinéma avait terminé sa série de films muets et commençait une nouvelle série de westerns spaghetti classiques. Comme ils s’étaient accordés pour se retrouver là parce qu’ils aimaient ce lieu, ils n’avaient pas vu de raison de changer leurs projets, surtout que, se dit Elias, comme ce film était peu bavard, il serait facile à suivre pour son amie.

Il ne fallut que quelques secondes à Pembe pour s'immerger dans le film. Tandis que Blondin, Tuco et Sentenza entraient en conflit, provoquant et évitant toutes sortes de dangers, elle prit parti. Quand Tuco demanda : « Si tu travailles pour vivre, pourquoi tu te tues au travail ? », elle baissa les yeux jusqu'à ce que la signification de la phrase lui soit claire. Quand Tuco se moqua de Blondin et lui dit qu'en fait ils n'étaient pas si différents que ça, elle ne put s'empêcher de sursauter. Ces derniers temps, elle s'était interrogée sur le bien et le mal comme jamais auparavant. C'étaient les lettres de sa sœur qui l'y avaient poussée. Sa jumelle était la respectable, la vertueuse, la pure, l'inébranlable des deux. Ça faisait de Pembe la mauvaise, celle qui n'était pas chaste. Ça n'avait pas toujours été le cas. Comme les choses changeaient vite ! Rien n'était permanent, tout évoluait dans un flux constant.

Quand Tuco, sur son âne, une corde autour du cou, fut sur le point d'être pendu, la peur se lut sur le visage de Pembe. Elle se détourna et, pendant une fraction de seconde, elle crut voir quelqu'un, au fond, qui l'observait. Plus tard, elle voulut vérifier, mais il faisait trop sombre. Puis elle entendit Sentenza déclarer : « Ce n'est pas la corde qui fait le pendu. »

Pembe ferma les yeux. Pendant un moment terrible, elle se retrouva ailleurs, à une autre époque.

– Est-ce que ça va, ma chérie ? Tu sembles bien loin ! murmura Elias à son oreille. Ce n'est qu'un film !

Elle hocha la tête. Oui, elle le savait, ce n'était qu'un film. Dans la vie réelle, les gens qui ont une corde autour du cou sont toujours pendus.

*

Elles étaient huit sœurs, leur âge s'échelonnant de neuf à vingt ans. L'aînée s'appelait Hediye, « Cadeau ». C'est ce qu'elle était, un présent du Créateur, la première-née, adorée, même si c'était une fille. Elle avait un visage en forme de cœur, un nez fin, de grands yeux en amande gris comme des nuages d'orage. Être l'aînée, dans une famille nombreuse aux maigres revenus, ça signifiait jouer avec de vrais bébés en guise de poupées, et c'était ainsi qu'elle avait grandi. Hediye était toujours en train d'épousseter, de cuisiner, de frotter, de laver, de nourrir et de bercer les plus jeunes. Ses paumes étaient colorées au henné et ses poignets ornés de bracelets – en faux or, mais rien n'avait l'air faux, sur elle. Pembe ne se souvenait pas l'avoir jamais entendue se plaindre, pas une fois,

alors que tout le monde autour d'elle semblait geindre sans arrêt. Hediye avait accepté son rôle, ses écrasantes responsabilités, et elle avait mûri avant l'heure, cette enfant-femme. À la mort de Naze, elle l'avait tout naturellement remplacée, prenant soin de la famille, surtout des jumelles, qui étaient encore si petites. Quand Berzo s'était remarié, ses filles avaient considéré la femme comme *l'épouse de papa*, pas davantage car, désormais, nulle autre que Hediye était leur mère.

– Jamais je ne me marierai, aimait-elle dire. Je veillerai sur mes sœurs jusqu'à ce qu'elles aient toutes convolé. Je mourrai vieille fille.

Ses mots, si encourageants fussent-ils pour les jumelles, se sont montrés faux. L'hiver 1957 venu, Hediye se mit à fréquenter un agent médical, un *inoculateur*, payé par le gouvernement pour vacciner contre la tuberculose. Presque tous les villageois se méfiaient de lui et tous les enfants le détestaient. Comment cela avait-il commencé ? Comment s'étaient-ils rencontrés ? Pembe, alors âgée de dix ans, ne l'apprit pas, et la femme qu'elle était aujourd'hui ne pouvait le découvrir.

L'amour était une maladie, revigorante et enthousiasmante, mais une maladie néanmoins. Soudain, Hediye devint téméraire, indomptable. Jusqu'à leur belle-mère qui semblait la craindre, dans l'impossibilité dorénavant de lui donner des ordres, gênée en sa présence. Car Hediye était décidée. La jeune fille qui jamais n'avait eu de moment à elle n'aspirait qu'à rattraper le temps perdu. Par une nuit claire, avec la lune telle une faucille d'or dans le ciel, elle s'enfuit avec cet homme qu'elle connaissait à peine.

Le lendemain, il n'y avait personne pour vacciner. Les enfants du village se réjouirent. On jeta les doses restantes dans l'Euphrate pour effacer toute trace de cet étranger qui s'était immiscé dans leurs vies, qui les avait piqués et qui, finalement, avait volé une des leurs.

Pembe se souvenait de la peine qui s'était abattue sur la maison trop vide, à l'atmosphère lourde. C'était comme pleurer une morte, mais Hediye était pire que morte. Personne ne s'enquérait d'elle, du moins pas à haute voix, son nom considéré comme un blasphème.

Leur belle-mère était particulièrement acerbe.

– Puisse Dieu te faire brûler en enfer ! jurait-elle en imaginant des Hediye partout.

Soudain, tout le ressentiment qui avait fomenté en elle, la honte de ne pouvoir donner un bébé à l'homme qui ne l'avait épousée que pour avoir un fils, la douleur d'être *stérile comme un désert*, le poids de devoir prendre soin des huit

enfants d'une autre, tout se mêla en elle et se concentra en une rage aigre, virulente contre Hediye.

Berzo, quant à lui, était curieusement silencieux, mortifié. Les yeux enfoncés dans leurs orbites, il penchait la tête, d'humeur sombre. Il ne se rendait plus au salon de thé et restait à la maison tout le jour, renfermé, boudeur, fumant ses cigarettes sans s'inquiéter des centimètres de cendre qui finissaient par tomber.

L'hiver fut rude. Quatre mois passèrent. Un après-midi, au début du printemps, Hediye revint. Elle aurait dû envoyer un message pour s'assurer que sa famille était prête à l'accepter, mais elle avait pris un car et elle était rentrée, comme ça. L'homme qu'elle avait suivi et qui lui avait promis le mariage n'était qu'un lâche. À la première critique de sa famille, il avait changé d'avis et l'avait abandonnée dans la grande ville.

Hediye regrettait ce qui s'était produit, et elle avait peur, mais la maison de son père était la seule qu'elle eût connue. Elle n'avait nulle part ailleurs où aller. Elle trouva la porte ouverte et entra. Ni Berzo ni son épouse n'étaient présents ; les jumelles, si. Dès qu'elles la virent, elles crièrent de joie et claquèrent des mains pour célébrer le retour de leur mère-sœur. Elles dansèrent en cercle autour d'elle, telles des planètes autour du Soleil.

Pourtant, Hediye était différente – intimidée, réservée, muette. Les genoux serrés, les yeux baissés, elle s'assit au bord du divan dans sa propre maison, comme une invitée doutant d'être la bienvenue.

Quand leur belle-mère rentra, chargée d'un gros ballot de laine à carder, le dos voûté, les joues rouges de l'effort, elle ne remarqua pas Hediye tout de suite, mais elle s'interrogea sur le silence gêné régnant dans la pièce, sur l'attitude curieuse des jumelles.

– Qu'est-ce qui se passe ? Un chat vous a volé votre langue ?

Elle finissait à peine sa phrase qu'elle repéra la jeune fille dans un coin. La fugitive. Celle qui les avait couverts de honte. Elle laissa tomber son fardeau et resta paralysée devant elle, puis s'avança et cracha par terre.

Hediye pâlit.

Le soir, quand toutes les sœurs furent rentrées, personne n'osa parler à Hediye de crainte d'irriter la belle-mère. Personne ne lui offrit du thé ou à manger. Les sœurs ne mangèrent pas grand-chose non plus. Au bout de plusieurs heures de cet embarras, Berzo apparut. Dès qu'il passa la porte, il sentit ce qu'il savait déjà. On lui avait annoncé la nouvelle, mais il avait pris son temps pour écouter ce que les autres hommes avaient à dire, sans éprouver aucune hâte de retourner chez lui.

Hediye bondit lui baiser les mains, mais son père recula.

– Je n'ai pas de fils, déclara-t-il d'une voix forte. Dieu ne m'en a pas donné. Je n'ai jamais compris pourquoi. Jusqu'à aujourd'hui.

Les filles retinrent leur souffle. Hediye se voûta.

– Maintenant, je connais la raison. Si j'avais un fils, je lui demanderais de te tuer pour laver notre nom, et ton frère irait en prison à cause de toi, il pourrirait pour le reste de sa vie entre quatre murs.

Hediye ne pleura pas, ne gémit pas, ne sollicita pas son pardon. Les yeux rivés sur une araignée contre la fenêtre, elle resta immobile, silencieuse.

– Je n'aurais jamais cru dire ça un jour, reprit Berzo dans le silence qui régnait, mais je suis heureux de ne pas avoir de fils.

Le soir, en se préparant à passer la nuit sur des nattes, par terre, les sœurs entendirent leur père et son épouse se disputer dans la chambre voisine, mais elles ne purent distinguer leurs paroles. Les cheveux dénoués, vêtues de leurs épaisses chemises de nuit en flanelle à manches longues, les filles regardèrent Hediye toujours assise au bord du divan. Très calme, Pembe se leva.

– Où vas-tu ? murmura Jamila.

– Elle doit avoir faim.

– Tu es folle ? Papa et belle-maman ne sont pas endormis. Ils vont te surprendre.

Pembe haussa les épaules et traversa la pièce sur la pointe des pieds pour gagner la cuisine, dont elle revint avec du pain, du fromage et de l'eau. Sous les yeux de ses sœurs, elle apporta le tout à Hediye, qui n'accepta que l'eau.

Le lendemain, Berzo prit son petit déjeuner plus tard que d'ordinaire. Tandis qu'il buvait son thé noir et mâchait son pain, les filles attendaient.

– Je vais au salon de thé, déclara-t-il sans croiser le regard de personne.

Pembe fut alors saisie de panique. Son père ne s'était pas rendu au salon de thé depuis la fuite de Hediye. Qu'est-ce qui avait changé, pour qu'il s'y rende à nouveau ?

– Qu'est-ce que je vais faire, avec elle sous mon toit ? grogna leur belle-mère.

– Tu sais quoi faire.

Il n'ajouta pas un mot. Peu après, leur belle-mère, une expression sinistre sur son large visage, leur dit qu'il fallait qu'elles partent toutes. *Beaucoup de travail, des tapis à tisser*.

Tandis que ses sœurs mettaient leurs bottines et leur manteau, Pembe traîna en arrière, un sentiment de crainte ne la quittant pas. Il se passait quelque chose qu'elle ne parvenait pas à définir. Peu après que la maison se fut vidée, elle vit sa

belle-mère apporter le grand plateau rond en cuivre autour duquel elles prenaient leurs repas. Elle étendit une nappe par terre, posa dessus le trépied en bois et enfin le plateau. Pendant une fraction de seconde, Pembe pensa qu'elle allait servir à manger à Hediye mais, curieusement, il n'y avait ni assiette ni pain ni eau.

Pendant ces préparatifs, Hediye demeura immobile. Une statue de sel.

La dernière chose que Pembe vit arriver fut un chaudron. Mourant d'envie de savoir ce qu'il y avait dedans, elle tenta sa chance.

– Je ne me sens pas bien. J'ai mal à la gorge. Je crois que je ne devrais par quitter la maison.

– Non. Ce sont les ordres de ton père. Personne ne doit rester.

Elle retrouva ses sœurs chez une voisine et, avec leur belle-mère, elles tissèrent des tapis toute la journée. Elles connaissaient les motifs par cœur. Turquoise, fuchsia, pervenche, cannelle. Pembe adorait fabriquer des couleurs. Rouge à partir du henné, jaune du curcuma, brun des coquilles de noix broyées. En trempant de la laine dans un bol de melon, elle se confia à sa jumelle.

– Tu dis qu'elle lui a apporté un chaudron vide ? s'étonna Jamila.

– Je te jure ! Peut-être qu'il n'était pas vide, mais il était bizarre. S'il y avait eu de la nourriture dedans, il y aurait eu de la buée, non ? Ou une odeur ? Rien !

– Travaille ! conseilla Jamila, qui ne savait que dire d'autre.

Dans l'après-midi, elles échangèrent leurs places. Cette fois, Pembe laissa Jamila préparer les teintures pendant qu'elle tissait. C'était fatigant. Les muscles tiraient derrière ses yeux. Ses doigts devinrent douloureux. Des parties de son corps dont elle n'avait jamais eu conscience commencèrent à la faire souffrir.

En cachette, Pembe inséra un motif supplémentaire dans son tapis. Celle qui le remarquerait, et il y aurait forcément quelqu'un, serait en colère, mais elle ne put s'en empêcher. C'était un petit H, première lettre du nom de sa sœur aînée. Le tapis terminé, il serait vendu à un commerçant local, qui le revendrait à un grossiste. De là, le tapis se retrouverait dans un magasin luxueux du Grand Bazar d'Istanbul. Un couple de touristes de passage le repérerait en vitrine et l'achèterait, malgré son prix élevé. Le tapis serait emporté à Paris, à Amsterdam ou à New York, où habitait ce couple, la lettre H dissimulée à jamais, mais vivante pour toujours.

Au crépuscule, la famille rentra à la maison, les sept sœurs et leur belle-mère. En approchant de l'enceinte du jardin, Pembe sentit une vague de nervosité parcourir son corps. Elle se mit à courir. Elle avait un affreux pressentiment, elle

éprouvait moins de peur que de rage, une fureur contre personne d'autre qu'elle-même pour ne pas avoir agi plus tôt. À quel propos ? Elle n'en savait rien.

C'est elle qui trouva Hediye, son corps mou comme une poupée de chiffon, le cou brisé, pendant à un crochet doré au plafond, ce même crochet auquel, bien des fois dans le passé, on avait suspendu les hamacs qui berçaient les bébés.

Elle avait utilisé la corde que sa belle-mère lui avait servie dans le chaudron.

*

Le cow-boy appelé Tuco tente de sourire, le nœud de la corde tirant sur son cou. « Tu veux rigoler, là, Blondin ! dit-il d'une voix éraillée. Tu veux me faire une farce, avoue-le ! »

Blondin plisse les yeux et, inclinant la tête, il lui répond : « C'est pas une farce, c'est une corde. »

Pembe serra les dents et se rendit compte qu'elle ne pouvait pas regarder ces scènes. Elle se leva.

– Je pars.

– Quoi ? Pourquoi, mon amour ? s'inquiéta Elias. Pourquoi pars-tu si tôt ?

– Je dois… Je pars.

– C'est à cause du film ? Tu ne l'aimes pas ?

– Non… Oui… Je suis désolée !

– Est-ce que je peux venir avec toi ?

– Tu restes, s'il te plaît.

Pembe le quitta sans explication. En gagnant rapidement la sortie, elle passa près de la rangée du fond, et la personne assise là se frotta la tempe pour dissimuler son visage de sa main.

Le film terminé, on ralluma les lumières, et Elias se leva. Il ne savait que penser du départ soudain de Pembe et il se dirigea vers le hall, le pas et le cœur lourds. Quelqu'un lui tapa sur l'épaule.

– Excusez-moi, vous avez du feu ?

C'était un garçon, un adolescent, trop jeune pour fumer, mais ce n'était pas le rôle d'Elias de le lui signaler. Même s'il le faisait, il savait que le gamin ne l'écouterait pas.

– Désolé, je ne fume pas, dit Elias.

– Vraiment ?

Il y avait quelque chose dans les yeux de cet adolescent, et sa réplique sonnait si faux qu'Elias eut un moment de doute, mais avant qu'il dise une parole de plus, le gamin lui adressa un signe de tête et lui lança, d'un ton dur et égal :

– Eh bien, bonne journée !

– Merci, vous aussi.

Iskender regarda Elias passer la porte tambour, les cheveux frôlés par l'air que Pembe avait traversé une heure plus tôt.

MORCEAU DE GRÈS

Abu Dhabi, novembre 1978

Une semaine après la rixe devant le club, Roxana quitta Adem pour un autre, un homme d'affaires australien qui travaillait dans les pays du Golfe.

Quand il la perdit, Adem se retrouva sans énergie, avec l'impression que l'obscurité recouvrait une vallée de spectres. Distrait, distant, il était là et nulle part, l'esprit vagabond, sans plus aucune confiance en lui. Il ne savait plus quelle était la vérité ni s'il l'avait jamais connue. Sa vie avait été un labyrinthe de miroirs, qui chacun reflétait une image différente de lui. Qui était le véritable Adem ? Il n'aurait su le dire. Malgré tout, il ne rentra pas chez lui. Il ne pouvait pas non plus rester dans l'appartement qu'il avait partagé avec Roxana, surtout qu'il était sous le nom de cette dernière. Se faire héberger par Tariq était une solution, s'il était prêt à entendre ses sermons. Il choisit donc de se réfugier chez son ami Bilal qui, s'il n'approuvait pas son mode de vie, ne le rejetait pas complètement.

Les jours passaient avec une lenteur atroce, s'ils passaient. Il ressentait à l'estomac une douleur si pesante qu'il avait l'impression d'avoir avalé une enclume. Sans guère d'appétit, il sautait des repas et fumait trois, voire quatre paquets de cigarettes par jour. L'asthme de son enfance refit son apparition et il fut bientôt clair pour tous ceux qui l'entouraient qu'il ne pouvait pas continuer comme ça. Bilal l'encouragea à retourner dans sa famille.

– Je ne peux pas. Si je rentre, je repartirai demain.

– Pourquoi est-ce que tu fuis les tiens ?

« Pourquoi » était une question, comme tant d'autres, qu'Adem n'avait pas l'habitude de se poser. Il savait s'accommoder des « comment ? » (comment disposer des biscuits dans une boîte, comment faire fonctionner une machine –

des gestes techniques) et des « quoi ? » (que faire à la roulette, sur quoi parier), mais les « pourquoi ? », c'était trop abstrait, trop difficile à concevoir.

Les deux hommes furent distraits par la sirène d'une voiture de police. Quand Adem reprit la parole, il avait une voix solennelle.

– Écoute, j'ai réfléchi. Les Chinois ne me lâcheront jamais. Ma dette ne diminue pas. Il faut que je parte d'ici. Cette ville me tue.

– Où iras-tu ? s'étonna Bilal.

– En fait, je pensais à Abu Dhabi, annonça-t-il sans avouer à son ami que c'était là que se trouvait Roxana. J'ai entendu dire qu'on y construit une nouvelle ville – bureaux, appartements, centres commerciaux. Ils vont avoir besoin d'ouvriers par milliers, et pas seulement pour un an ou deux, pour longtemps.

– Est-ce que ce n'est pas le désert, là-bas ? Comment est-ce qu'on construit des gratte-ciel dans du sable ?

– Si le sable ne les fait pas tenir debout, les billets de banque y réussissent sûrement.

Ils réfléchirent à tous les détails. Combien d'argent Adem gagnerait par mois ; combien de temps ça lui prendrait pour acheter une Mercedes-Benz, couleur miel et si bien lustrée qu'elle refléterait les nuages passant au-dessus de son capot ; comme ce serait bon de rentrer en Angleterre couronné de succès, chargé de cadeaux pour ses enfants. À eux deux, ils bâtirent un rêve si réel que, quelques jours plus tard, Bilal gémissait :

– Ah, si je n'avais pas une famille et ce fichu boulot à Londres, je viendrais avec toi !

– Tu pourras me rejoindre. Je t'écrirai pour te donner mon adresse.

– Les Arabes te traiteront autrement. Là-bas, tu ne seras pas un citoyen de seconde classe, tu seras leur hôte !

Un hôte bronzant au soleil. Rien que cette idée réchauffait le cœur d'Adem. Cela faisait huit ans qu'il était venu travailler à Londres, et il restait un étranger interlope. Les immigrants qu'il connaissait s'en étaient bien mieux sortis et ils étaient heureux. Pas lui. Même si l'avenir s'annonçait meilleur ici, en particulier pour la nouvelle génération, il n'était pas concerné.

À coup sûr, les Arabes ne seraient pas comme les Britanniques, et Abu Dhabi ne serait pas Londres. Pas de pluie tombant à seaux, pas de saucisses de porc entourées de bacon pour doubler le péché, pas de cuisines minuscules dans des appartements minuscules, pas de tomates sans goût, pas de jeunes se teignant les cheveux en violet et terrorisant les passants par leur ébriété violente. Les

Britanniques étaient toujours polis ; même quand ils vous crachaient à la figure, ils le faisaient avec une telle courtoisie que vous vous attendiez à ce qu'ils vous tendent un mouchoir pour vous essuyer. On ne pouvait en venir aux mains avec un gentleman anglais, car il vous frapperait en feignant un compliment. Il fallait des années de pratique pour savoir quand un Anglais vous couvrait de louanges ou vous annonçait que vous aviez tout gâché. Avec les Arabes, les relations seraient plus directes, plus transparentes. Il saurait, quand on lui dirait « bienvenue », que la personne le pensait vraiment. Peut-être réussirait-il à inviter les enfants pendant les vacances. Ce serait bien.

Alors même qu'il fantasmait sur sa vie au soleil d'Abu Dhabi, Adem savait que l'épisode sur ses enfants qui viendraient le rejoindre était un rêve impossible. Esma était devenue londonienne et elle adorait ce pays, *cette civilisation*. Quant à son plus jeune fils, il était tellement spécial ! *Une tête si vieille sur de si jeunes épaules*, disait Pembe. Yunus, le plus sage des Toprak, se retrouvait pourtant faible, face à l'amour – une maladie familiale. En ce qui concernait Iskender… Adem était dérouté au souvenir de leur querelle, et plus ébranlé encore de devoir admettre qu'il n'avait pas été à la hauteur des attentes de son fils.

Quand on devient père, on tient pour acquis que l'enfant est une extension de soi. Il vous rend fier, vous donne un sentiment de réussite, d'ancrage, jusqu'à ce que vous vous rendiez compte, peu à peu, que cet enfant se fait lui-même. Il accomplira son destin, même si vous vous acharnez à souhaiter qu'il marche dans vos traces, que vous l'y incitez, que vous l'y contraignez. Dès l'instant où les réflexions d'Adem le conduisirent à cette vérité, il ne put s'empêcher de se sentir floué, vaincu. Ce n'était pas ainsi qu'il s'était comporté, à l'adolescence. Il avait écouté son baba avec respect, il lui avait obéi. Si seulement il avait su qu'il possédait des ailes, qu'il était fait d'une autre pâte ! Lui aussi aurait pu s'envoler, mais c'était trop tard. La liberté qu'il n'avait pas obtenue de son père, son enfant l'exigeait de lui.

Adem n'en pouvait plus de Londres. Bien que conscient de la difficulté d'y laisser ses enfants, il souhaitait partir. Pas pour très longtemps, bien sûr. Libre comme une plume portée par un vent plus fort que lui. À Abu Dhabi, tout serait nouveau. Ça lui remonterait le moral. Une fois arrivé, il trouverait Roxana. Chaque chose en son temps. Elle lui reviendrait et il l'accepterait comme avant. Le seul problème, c'était qu'il n'avait pas de quoi payer le voyage. Il fut confronté à son dilemme habituel : afin de gagner de l'agent, il fallait avoir de l'argent.

Sur les conseils de Bilal, il alla voir celui que tout le monde appelait Mamut Baba. Avec son bouc clairsemé, ses yeux sombres tombants, ses pommettes hautes et sa bouche réduite à une triste ligne, il faisait partie de ces gens qui rayonnaient de pouvoir sans être imposants physiquement. Né et élevé à Boukhara, il avait fui l'Union soviétique et vécu des années dans divers pays d'Europe avant d'aboutir à Londres. Il parlait plusieurs langues et aidait Ouzbeks, Iraniens, Turcs, Arabes, Chinois, Mexicains et Portugais. Tant qu'il vous aimait bien, il vous secourait. Les jeunes qui n'arrivaient pas à trouver un emploi, les pères dont les filles s'étaient enfuies, les familles en conflit, les boutiquiers dans l'impossibilité de payer leur loyer, tous venaient voir Mamut Baba.

La pièce était remplie d'hommes de tous âges assis sur les tapis, conversant à voix basse. Au milieu du cercle, le dos contre le mur, une élégante cape champagne sur les épaules, trônait Mamut Baba. Son fils, un petit maigrichon de neuf ans aux sourcils fournis, était perché près de lui, les yeux rivés sur un jeu électronique, ses pouces constamment agités. De temps à autre, un éclair d'excitation passait sur le visage de l'enfant quand il gagnait une partie, et il le claironnait presque, ses lèvres se refermant sur le fantôme d'un cri.

– Regardez-le ! dit fièrement Mamut Baba. Tout jeune qu'il est, il maîtrise mieux la technologie que moi ! Quand une machine tombe en panne dans la maison, c'est à lui que sa mère demande de la réparer, pas à moi.

Les autres l'écoutaient, hochaient la tête, souriaient quand il le fallait.

– C'est ainsi que ce doit être. Chaque génération doit suivre la technologie de son temps. On ne doit pas s'accrocher au passé.

– Mais… murmura Adem avant de se taire.

Le mot lui avait échappé sans qu'il y pense, presque comme un soupir.

Il remarqua un barbu très maigre qui le considérait d'un air sévère, irrité qu'il ait coupé la parole au maître. Adem se recroquevilla sous le regard de ce jeune homme et baissa la tête, sans savoir qu'il venait de rencontrer un ami de son fils, l'Orateur, membre éminent de ce cercle.

Pendant ce temps, Mamut Baba cherchait autour de lui qui avait parlé.

– Quoi ? De quoi s'agit-il ? J'ai mal entendu.

Se sentant contraint de se dénoncer, Adem se racla la gorge.

– Euh… Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention de vous interrompre.

– C'est bon, cher ami, allez-y ! Dites-nous ce que vous pensez.

– C’est que… j’ai travaillé dans une usine de biscuits. Ils défilaient sur un tapis, commença Adem en regardant malgré lui l’Orateur en quête d’un signe d’encouragement qui ne vint pas. On fait la même chose encore et encore, mille fois. La répétition vous engourdit le cerveau. Je pensais à ces jeux qui fascinent nos enfants… Est-ce que ces gestes répétitifs sont bons pour eux ?

Mamut Baba considéra Adem avec un mélange de patience et de tolérance, puis s’embarqua dans un long discours sur la science et la technologie qui fut trop abstrait pour qu’Adem puisse suivre. Une heure plus tard, il allait emboîter le pas à ceux qui partaient, quand Mamut Baba l’invita à dîner avec trois autres, dont l’Orateur.

Les cinq hommes s’assirent autour d’une table basse et attendirent qu’on leur serve le repas. C’est alors qu’Adem put aborder le sujet qui l’intéressait.

– J’ai besoin d’un prêt pour me rendre à Abu Dhabi. Quand j’aurai gagné assez d’argent, je reviendrai vous rembourser.

– Qu’en est-il de votre famille ?

– Mon fils Iskender prendra le relais, à la maison. C’est un grand garçon.

En entendant ce nom, l’Orateur regarda Adem avec intérêt. *C’est donc lui le père absent dont il me parlait !* À cet instant, la porte s’ouvrit et une femme entra, portant un magnifique plateau chargé d’assiettes pleines. Elle était entièrement recouverte d’une burqa couleur cannelle qui ne laissait voir que ses mains et deux yeux sombres dans la fente du voile. Elle leur servit une soupe crémeuse aux pois chiches dans des bols en verre, posa le riz et la viande d’agneau au milieu, distribua les pains plats, remplit les verres d’eau et disparut.

– Votre femme porte-t-elle le hijab ? demanda Mamut Baba.

Adem se crispa, son estomac fit des nœuds. Depuis qu’Iskender lui avait dit que Pembe fréquentait quelqu’un, il ne voulait pas entendre parler de sa femme, et il soupçonnait quiconque faisait référence à elle.

– J’ai vu plus de femmes voilées dans ce quartier qu’à Istanbul, déclara-t-il. Nous n’avons pas cette coutume, dans ma famille.

– Si un jour Dieu vous accorde un autre mariage, envisagez de choisir une femme voilée. Leurs yeux ne voient que leur maison.

Adem sentit la bile lui brûler la trachée. Il prit une profonde inspiration, mais ne parvint pas à avaler sa salive. Était-ce là une horrible insinuation ou juste une théorie ? Est-ce que les gens faisaient des gorges chaudes sur l’aventure de Pembe ? Le silence s’épaissit, gonfla.

– Je dois partir, dit Adem en se levant. Merci pour la soupe.

Avant que quiconque ait pu l’arrêter, sans même dire au revoir, il quitta la pièce. Dans la cuisine, il vit l’épouse et le fils de Mamut Baba qui dînaient à une petite table ; l’enfant mangeait avec appétit sans avoir lâché son jeu vidéo pour pulvériser son propre record.

*

À son arrivée à Abu Dhabi, en novembre 1978, Adem devint ouvrier du bâtiment. Au fil du temps, il allait être témoin de la construction d’immeubles plus hauts que tous ceux qu’il avait jamais vus. Il les admirerait et les craindrait en secret. Dans une ville vibrant du désir de se transformer, de se transfigurer, il était celui qui ne possédait qu’un passé et aucune perspective de changement.

Les premières semaines furent les plus dures, non seulement parce que le travail était pénible, mais parce qu’il dut abandonner presque toutes ses attentes. Du rêve qu’il avait élaboré avec Bilal, la seule chose qu’il avait trouvée sur place était le soleil, brûlant, cruel pour la peau. Le soir, épuisé, couvert de poussière, il rentrait dans la baraque qu’il partageait avec sept autres ouvriers, des hommes de différentes origines, mais aux mêmes manques. Les rares fois où il avait une heure libre, il partait à la recherche de Roxana partout où il pensait la trouver, ce qui lui faisait arpenter les centres commerciaux et s’introduire dans les restaurants et les boutiques.

Une nuit, il rêva de Pembe, les cheveux détachés ondulant dans le vent. Ils pénétraient dans un étroit couloir, main dans la main. Arrivés à l’autre extrémité, Adem se rendait compte, horrifié, que Pembe avait mis le costume aguicheur de Roxana et qu’elle était sur le point d’entrer en scène pour danser dans le club de strip-tease. Il lui hurlait d’arrêter. Comme ça ne servait à rien, il la sortait de scène par la force. Mais il tenait alors dans ses bras Roxana, dont le visage n’était plus qu’un masque de colère. En ouvrant les yeux, il vit que ses cris avaient réveillé les autres.

Au bout de quelques semaines de cette nouvelle vie, sans trace de Roxana, Adem découvrit un lieu qui fut pour lui ce qu’une oasis représente pour un homme perdu dans le désert. Il s’agissait d’une salle de jeu installée par les ouvriers pour se faire un peu d’argent et pimenter la monotonie du quotidien. Dans l’appartement étouffant, de quarante à cinquante hommes serrés les uns contre les autres regardaient des coqs se battre et juraient, criaient, fumaient et priaient dans toutes les langues connues. De temps à autre, ils organisaient aussi

des combats d'araignées ou de crickets, des affrontements dont Adem ignorait jusque-là l'existence, mais c'était derrière une cloison qu'on trouvait les vrais enjeux, et c'était toujours là qu'il allait.

L'argent, il le prenait dans ce qui subsistait de ce que Mamut Baba lui avait fait porter par un coursier, deux jours après qu'il était sorti de sa maison sans dire au revoir. Il aurait pu renvoyer l'enveloppe, mais il ne lui restait guère de fierté et il lui fallait quitter Londres, c'était ce qui comptait le plus. Depuis, il gardait son salaire pour l'envoyer à ses enfants et jetait les dés avec l'argent de Mamut Baba. Il jouait chaque soir. Quand d'autres ralentissaient et retrouvaient la raison, il s'acharnait. La plupart étaient des amateurs, il le voyait bien, et ils créaient une atmosphère lourde de la peur d'être pris par les autorités, puis déporté. Beaucoup d'ouvriers éprouvaient cette angoisse, mais pas Adem. Plus téméraire que jamais, poussé par un instinct sauvage, il misait, encore et encore. Quand l'enveloppe fut vide, il commença à piocher dans son salaire – juste un peu, au début, mais il ne lui fallut pas longtemps pour jouer sa paie d'une semaine en une nuit.

Il s'acheta une fausse Rolex qu'il ne retira plus. Sa démarche se transforma, il se mit à errer d'un pas alangui, sans but. Il prenait chaque jour des antalgiques pour soulager les pulsations dans sa poitrine qui s'aggravaient le soir. Peut-être, comme les araignées et les coqs, livrait-il lui aussi un combat sanglant, mais c'était contre lui-même.

Le paysage le fascinait. Il n'en revenait pas de découvrir que le désert n'était pas un sol nu, mais le site de beautés cachées. Il partait parfois en promenade, jouissant de la chaleur du sable liquide sous ses pieds, des morceaux de grès dans ses poches. Curieusement attiré par ces créations de la nature, il se demandait comment ces pierres pouvaient se dissoudre et redevenir du sable, comme si elles n'avaient pas de substance dure en leur centre. De plus en plus, il se comparait à un morceau de grès.

Quelqu'un lui dit que les déserts avaient été des mers, à une époque. Si l'eau pouvait se muer en terre et ne plus couler, pourquoi l'homme ne pouvait-il se transformer ? En dépit de ce qu'on dit dans les films, les livres et les magazines, Adem était arrivé à la conclusion que, où qu'on aille dans ce monde, il y a une règle immuable : les gagnants gagnent toujours et les perdants ne cessent de perdre.

ESMA

Londres, novembre 1978

Un soir paisible, quelques semaines avant le meurtre, ma mère mit la table. Trois assiettes, trois fourchettes, trois verres. Depuis quelques mois, la table du dîner rapetissait. Les repas étaient plus calmes, aussi. Si elle s'était habituée à l'absence de son mari, c'était plus dur pour elle d'accepter les disparitions fréquentes d'Iskender. Elle était plus fatiguée que tendue. Pour la première fois, je l'ai entendue se plaindre qu'il lui était difficile de joindre les deux bouts. Elle nous avait élevés presque seule mais, ces derniers temps, j'avais l'impression qu'elle aurait aimé qu'on prenne soin d'elle.

– Où est ton frère ? me demanda-t-elle en apportant une corbeille de pain.

– Lequel ? Si tu parles de l'aîné, Dieu seul sait où il est. Quant à Yunus, je crois qu'il est très occupé à gagner de l'espace dans ma chambre.

– C'est aussi *sa* chambre.

– Toutes mes amies ont leur propre chambre, maman. Leur famille respecte leur besoin d'intimité.

– Tu n'es pas une jeune Anglaise.

– Oh, voyons ! Les filles de nos voisins ont leur propre chambre.

– Nous ne sommes pas nos voisins.

– Maman, c'est pas juste ! Iskender a sa chambre et il n'a qu'un an de plus que moi. Pourquoi lui accordes-tu de tels privilèges, simplement parce que c'est un garçon ? Tu le fais tout le temps.

– Esma, ça suffit ! Je ne veux pas revenir là-dessus. Pas maintenant.

Sous mon regard blessant, elle prit la direction de ma chambre, dont sortait un bruit étrange. Je suivis sa frêle silhouette dans le couloir avec l'impression d'être le vilain petit canard derrière un cygne.

Quand elle ouvrit la porte, elle trouva son plus jeune enfant, son bébé, en train d'écouter la musique la plus sonore, la plus dure sur terre.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Yunus ne se tourna ni vers elle ni vers moi. Il garda les yeux baissés vers le tapis, comme s'il craignait que son visage trahisse quelque chose.

Curieuse, ma mère ramassa la pochette. Elle vit un homme à cheval, silhouette inquiétante, et une autre personne gisant par terre, dévorée par des charognards. Dans une flamme rouge était écrit *THE CLASH*, et en dessous : *Give 'Em Enough Rope* [1].

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Un groupe, maman. De la musique.

– Je sais ce qu'est la musique, rétorqua maman, et ce n'est pas ce *boum-boum-boum* !

Yunus me regarda et je levai les yeux au ciel pour marquer ma solidarité fraternelle.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda ma mère en montrant le titre de l'album.

– Ça veut dire que, quand les gens sont trop tristes et qu'il n'y a pas d'espoir, si on leur donne une corde, ils se pendront.

Ma mère pâlit.

– C'est comme ça que tu passes ton temps ? Tu gâches ton cerveau avec ce poison !

– C'est juste un…

– Non ! C'est horrible ! Personne ne devrait jamais donner de corde à quiconque. Comment peuvent-ils enseigner de telles choses ?

– Maman, s'il te plaît, tu n'as pas compris : ils n'enseignent pas…

– Je refuse que mes enfants écoutent ces horreurs !

Jamais nous ne l'avions vue dans cet état, si bouleversée, si agitée. Je voulus la rassurer.

– Maman, c'est un groupe punk. C'est leur style. Ça n'a rien de mauvais, crois-moi !

Sous nos yeux suppliants, elle se précipita vers le mur et débrancha le tourne-disque, qui hoqueta comme s'il s'étranglait et s'arrêta.

– Pourquoi tu as fait ça ? gémit Yunus.

Elle le saisit par le menton et le força à la regarder en face.

– N'écoute pas des choses sombres ! Pourquoi est-ce que tu me fuis ? Je t'en supplie, ne change pas, toi aussi !

– Je ne change pas, grimaça Yunus.

Elle se radoucit et serra Yunus contre elle en une longue étreinte chaleureuse. Elle embrassa le sommet de son crâne, inspira l'odeur de son bébé sur ses joues. C'est alors que son regard glissa sous le col de mon frère, plus bas que la nuque.

– Qu'est-ce que c'est, cette tache ?

Yunus se redressa, une ombre de panique balaya son visage et il tenta de trouver quoi dire. C'était trop tard. Et puis, jamais Yunus n'avait été capable de mentir.

– C'est un tatouage, maman.

– Un quoi ?

Au courant du tatouage de mon frère depuis un moment, j'intervins pour l'aider.

– Ne t'en fais pas, maman, c'est…

Elle m'ignora et traîna Yunus vers la salle de bains, en dépit de ses protestations, lui retira son pull, sa chemise, son pantalon, ne lui laissant que son slip, et lui abaissa la tête sous la douche. Elle frotta sa peau, d'abord de ses mains, puis avec une éponge.

– Arrête, maman ! cria Yunus. Ça fait mal.

– Tu aurais dû y penser avant.

Derrière elle, je tentai d'intervenir à nouveau :

– C'est un tatouage, maman. Ça ne part pas au lavage.

Elle repoussa ma main et, comme prise de folie, elle continua de frotter.

– Depuis combien de temps tu as ça ?

Je répondis pour lui, avec une amertume que je ne me connaissais pas.

– Ça fait des mois. Tu l'aurais remarqué plus tôt si tu faisais plus attention à nous.

– De quoi parles-tu ?

– Tu es toujours distraite. Ton esprit est si plein qu'il n'y a plus de place pour nous. Je ne peux même plus avoir une vraie conversation avec toi. Tu me dis juste « Fais ça ! », « Ne fais pas ça ! ». Et c'est tout.

– C'est faux, Esma ! nia-t-elle sans cesser de frotter le dos de mon frère.

Quelques minutes plus tard, elle admit sa défaite. Elle jeta l'éponge, les yeux en furie, et cria au petit garçon : – Mais pourquoi ? Pourquoi es-tu allé te tacher ?

– C'est pas moi ! protesta Yunus en retenant ses larmes, trempé, l'air d'une petite souris. C'est toi ! Je t'ai vue avec un homme dans la rue. C'est toi qui es tachée !

Yunus terminait à peine son accusation qu'il se cachait la bouche dans ses mains. Horrifiée, je regardai mon frère en comprenant que c'était ça, le secret qu'il portait en lui. Il posa sur moi des yeux pleins de regrets. Timidement, je me tournai vers ma mère. L'expression que je lus sur son visage, je ne la lui connaissais pas. Les yeux vitreux comme des billes, elle pleurait.

Le silence s'abattit sur nous trois. Une immobilité embarrassante que seule l'eau osa remuer de son doux écoulement.

Ce soir-là, dans notre chambre, quand Yunus m'eut raconté toute l'histoire, mon esprit était si agité qu'il transmit ses mouvements à mon corps et que je ne pus dormir. Seul un croissant de lune projetait sa lumière à travers la fenêtre. Au bout d'un moment, je l'entendis murmurer : – Esma, tu dors ?

– Non.

– Papa est parti, tu crois que maman va s'en aller aussi ?

– Mais non, idiot. Elle ne va nulle part, ne t'en fais pas.

Curieusement, je n'en voulais pas à ma mère. Je lui reprochais d'autres choses, importantes ou futiles, mais depuis que je savais qu'elle avait un monde à elle, ou qu'elle tentait de s'en construire un, contre tout ce qui s'y opposerait, j'avais presque envie de la protéger. Soudain, à mes yeux, elle était devenue l'escargot dans le bol.

– Il faut qu'on s'assure qu'Iskender ne l'apprenne pas, dis-je à Yunus.

1. Donnez-leur assez de corde.

DE L’ENCRE SUR LA SOIE

Londres, novembre 1978

Il était dix-neuf heures trente. La fin d’une longue journée. Ses cheveux rassemblés à la hâte sur sa nuque, le dos un peu douloureux, Pembe était debout depuis tôt le matin, mais elle ne se sentait pas fatiguée. Elle avait proposé à Rita de partir la dernière et de tout nettoyer, bien que ce ne fût pas vraiment son travail.

– Ma chérie, tu es un ange ! s’était émue Rita en l’embrassant sur les deux joues. Qu’est-ce que je ferais sans toi ?

Elle ne le lui avait pas encore avoué. Elle n’avait pas réussi à annoncer à sa patronne qu’elle la quittait. Elle ne reviendrait pas aux *Ciseaux de Cristal* le lendemain. Ni le jour suivant. Elle allait laisser un mot à Rita. C’était plus facile. Elle invoquerait comme excuse un problème médical qui la contraignait à prendre un congé. Finalement, Pembe décida de dire la vérité – autant que possible. Elle devait bien ça à son amie. Elle allait écrire à Rita que son fils aîné ne voulait plus qu’elle travaille.

Iskender était son grand amour, un peu en colère parfois, un peu prompt à céder à ses émotions, mais un bon garçon. Il avait ses raisons. Les ragots avaient pris de l’ampleur. Dans son dos, derrière les portes closes, dans les boutiques du quartier, les cafés, les restaurants de kebabs, les blanchisseries, parmi les commerçants qui avaient entendu raconter que tout ne se passait pas comme il faudrait dans la famille Toprak. La rumeur, ça se diffuse plus vite que l’encre sur la soie. Toute sa vie, Pembe avait nettoyé les taches sur les vêtements et les tapis, mais elle ne connaissait aucun produit capable de retirer ce genre de tache. *Je vais écrire à Rita. Elle comprendra et, en même temps, elle ne comprendra pas*.

La culpabilité est une émotion bizarre. Ça commence par un doute, petit comme un pou. Ça s'incruste dans votre peau, ça vous suce le sang, ça accroche ses œufs partout. Dernièrement, elle se sentait coupable tout le temps. Au travail, à la maison, en cuisinant, en faisant les courses, même en priant et jusque dans son sommeil, la culpabilité infestait son âme.

Enfant, bien des fois elle avait eu des poux, mais la première avait été la pire. Elle était convaincue que c'était sa jumelle qui les lui avait passés, alors que Jamila prétendait l'inverse. Leur mère les avait maintenues des heures dans un bain chaud, frottant leur cuir chevelu avec une lotion puante achetée à une guérisseuse. Si elle avait fini par retirer toutes les lentes, elle avait aussi presque tué ses filles.

Ça faisait plus d'une heure que la dernière cliente était partie, cette réceptionniste de l'esthéticienne qui venait deux fois par semaine. Rita avait l'intention d'engager une *styliste* – un mot bien prétentieux, comme les noms qu'on donnait ici aux plats, ce qui ne cessait de stupéfier Pembe. *Poulet savoureux relevé d'épices au couscous léger*. Elle avait lu ça au menu d'un restaurant à la mode où Elias l'avait emmenée. La première et seule fois où ils étaient sortis. Jamais elle ne s'était sentie plus mal à l'aise de toute sa vie. Elle savait qu'il avait essayé de trouver un lieu où ils pourraient parler ensemble sans être vus de personne. Mais c'était impossible ! Non seulement parce que n'importe qui pouvait surgir n'importe où, mais aussi parce qu'il y a une loi intangible dans l'univers : quoi que vous tentiez d'éviter à tout prix, vous allez tomber dessus.

Pendant le déjeuner, elle avait signalé à Elias que, dans la région où elle était née, les gens rougiraient de servir du couscous à un hôte de marque. C'était un plat de paysan. Sa famille n'était pas riche, mais on y connaissait la différence entre un plat de pauvre et un plat de riche.

En Angleterre, tout était sens dessus dessous. Le mot « couscous », bien que courant, y était traité avec respect. Pourtant le mot « honte », bien qu'important, était pris à la légère.

Pembe avait raconté tout ça à Elias pour l'amuser, mais il l'avait regardée avec cette nostalgie qui, à chaque fois, lui faisait penser qu'elle lui rappelait des événements plus profonds, plus tristes.

– Ainsi donc, si vous m'invitiez à dîner, vous ne me serviriez pas du couscous ?

– Bien sûr que non !

Elle avait alors imaginé le repas qu'elle élaborerait pour lui. Il y aurait de la soupe, pour commencer, parce que tout avait meilleur goût sur un estomac chaud. De la soupe de yaourt à l'estragon, à la menthe et aux germes de blé, une salade à la mélasse de grenade, de l'houmous aux poivrons rouges rôtis, des galettes de lentilles, des *imam bayildi* [1] et, pour finir, des baklavas à la crème fouettée.

– J'adorerais préparer mes repas dans la même cuisine que vous, dans *notre* cuisine, dit-il.

Ce fut un de ces rares moments où ils parlèrent de leur avenir ensemble, où ils osèrent croire qu'ils en avaient un.

*

Un salon de beauté est sans doute un lieu où se faire couper les cheveux avant une mise en plis, mais c'est surtout un lieu de parole. Les femmes n'y viennent pas parce qu'elles doivent arranger leur coiffure tous les quinze jours. Beaucoup ont juste envie de bavarder, d'échanger des mots qui s'écoulent comme l'eau suit les méandres d'un fleuve. De temps à autre, les clientes ont besoin de quelqu'un avec qui papoter, elles aiment se faire chouchouter comme la princesse qu'elles ont rêvé d'être, enfant.

Si Pembe n'était pas loquace, elle savait remarquablement bien écouter. Pour elle qui avait appris, en grandissant dans une famille nombreuse, à toujours faire passer les autres d'abord, l'écoute était une seconde nature. Ses clientes parlaient de leurs espoirs et de leurs frustrations. Elle connaissait le nom de leur mari, de leurs enfants, de leurs animaux de compagnie et même des voisins qui les ennuyaient. Quand elles plaisantaient, elle riait à bon escient. Quand elles critiquaient un politicien, elle faisait les grimaces adéquates. Quand elles lui confiaient leurs peines de cœur, ses yeux s'emplissaient de larmes. Et tout cela avec un vocabulaire limité. Il lui arrivait de rater des mots, mais jamais le sens.

Le soleil était couché depuis longtemps et la rue changeait déjà. Les magasins étaient fermés. Elle avait entendu le grincement des rideaux de fer, depuis quelques minutes. La boutique de saris indiens, le café libanais, le boucher halal, le bistrot hippy qui sentait, entre autres, l'encens, la supérette qui avait inauguré une rôtisserie de poulets… Les gens qui travaillaient ou qui faisaient leurs courses ici étaient tous rentrés chez eux.

À huit heures et demie, elle termina de balayer, de rincer les brosses, de laver les flacons en plastique où elle mélangeait les teintures. Ses mains étaient tellement accoutumées à frotter, éponger, astiquer, que Pembe pensait qu'elles ne lui obéiraient pas, si elle leur ordonnait de cesser de travailler. Quand il ne resta plus rien à faire, elle prit son manteau et son sac et jeta un dernier coup d'œil au salon.

– Au revoir séchoirs, murmura-t-elle. Au revoir rouleaux, ciseaux, teintures…

Elle s'était promis de ne pas pleurer. Elle se mordit les joues et ouvrit la porte donnant sur la rue. Un couple entre deux âges s'embrassa en passant devant elle, l'air un peu éméché. Elle tenta de ne pas les regarder mais ne put s'en empêcher. Huit ans avaient passé depuis sa venue dans ce pays, et elle ne s'était toujours pas habituée à voir des gens s'embrasser en public. La femme la remarqua, s'écarta de son amoureux et émit un petit rire, comme si la pudeur de Pembe l'amusait.

Pembe se hâta de verrouiller la porte, et elle avait déjà déposé la clé dans la boîte aux lettres de Rita quand elle se rendit compte qu'elle avait oublié de lui écrire un mot. Peut-être cela valait-il mieux. Il était inutile d'expliquer quoi que ce soit, surtout qu'elle ne s'en sentait pas capable. Pour l'instant, il fallait qu'elle trouve Elias pour lui dire que, désormais, il lui serait plus difficile de le retrouver.

1. Aubergines farcies (« l'imam s'en est évanoui de plaisir »).

LA RENCONTRE

Londres, le 14 novembre 1978

Ce mardi, au lycée, pendant la pause du déjeuner, Iskender avait l'air préoccupé. Il mangeait son hachis parmentier en écoutant les bavardages autour de lui. Les gamins parlaient du match du lendemain, Chelsea contre le Dynamo de Moscou.

– Eh, tu me donnerais ton pudding ? lui demanda Arshad.

– Nnn… non ! Ddd… dddans… tttt… ttes… rrr… rrê… rrê… rrrê… ves !

Les conversations s'interrompirent et tout le monde le regarda. Jamais on ne l'avait entendu bégayer auparavant. Ni vu rougir. Sans plus s'attarder sur l'incident, ses copains reprirent leurs échanges animés, mais Iskender ne s'en remit pas si vite.

En cours, immobile, il ne quitta pas des yeux le col de l'élève devant lui, jusqu'à ce qu'un papier froissé atterrisse sur son bureau. Il l'ouvrit. C'était de Katie : *Maggie, Christine, Hilary. Si c'est un garçon, Tom.*

Il reçut alors une autre boule de papier demandant si tout allait bien. Iskender gribouilla un court message pour calmer la curiosité de son amie et le lui lança. Sitôt le cours terminé, il prit son sac à dos et sortit. Il savait pourtant qu'il aurait de gros ennuis s'il quittait l'établissement sans autorisation. Après avoir déambulé sans but un moment, se recroquevillant dans son uniforme scolaire qui signalait à tous qu'il devrait être en cours, il descendit dans le métro. L'air épais, légèrement fétide, pénétra en lui comme une bouffée de tristesse.

Quand la rame arriva, il entra dans un wagon sans guère prêter attention à ce qui l'entourait. Les gens s'agglutinaient devant les portes alors qu'il y avait des sièges libres. Il comprit vite pourquoi : assis là, parlant tout seul, un clochard, le visage sale, mal rasé, les yeux rouges, avait retiré ses chaussures et massait la

plante de ses pieds crasseux et pleins de cals comme s'ils étaient les objets les plus précieux au monde. L'odeur d'ordures chaudes imprégnait l'air.

Sur un coup de tête, Iskender alla s'asseoir près de cet homme, qui le regarda avec amusement – est-ce que quelque chose clochait chez lui ? Iskender remarqua d'autres gens qui le fixaient des yeux. Ça lui était égal. Depuis qu'il bégayait, il se sentait un peu cinglé, lui aussi.

Quand le métro prit un tournant, Iskender vit son reflet dans une vitre. Avec pour toile de fond le tunnel sombre, son visage était pâle et émacié. Malgré ses seize ans à peine, il avait l'air vieux. Il se souvint d'une bande dessinée où un détective ne cessait de tomber sur lui-même dans l'avenir. Peut-être était-ce ce qu'il voyait à cet instant : l'Iskender en devenir.

Il repensa à son bégaiement et se demanda s'il avait attrapé une sorte de virus. Sa mère saurait que faire. Elle lui préparerait une infusion pour adoucir sa gorge et dénouer sa langue. Si elle ignorait quelles herbes utiliser, elle écrirait à Tante Jamila. Ne se vantait-elle pas toujours que sa jumelle connaissait le langage des plantes ? Iskender s'adossa à son siège, confiant dans les soins à venir. Son amour pour sa mère lui réchauffa le cœur. *Oncle Tariq n'a raconté que des conneries*. Il aurait tant aimé trouver une machine à remonter le temps pour revenir à l'époque où il n'était qu'un bébé ! Avant la naissance de Yunus. Avant la naissance d'Esma. Quand il était le seul à baigner dans l'amour inconditionnel de sa mère.

Il était plus ou moins dans cet état d'esprit quand le métro arriva à Hackney Central.

– On dirait que quelqu'un est pressé ! annonça le clochard d'une voix chantante à tous les voyageurs, comme s'ils étaient ses amis.

Iskender aurait voulu dire quelque chose mais, comme il ne pouvait pas, il se contenta d'un signe de tête à l'intention de l'homme, qui éclata de rire.

– Allez, allez ! Fais pas attendre ta maman !

Ces mots donnèrent un frisson à Iskender. En sortant de la station, de nouveau à l'air frais d'une belle journée, le rire du clochard résonnait encore dans son cerveau. Il était quinze heures trente quand il arriva devant l'appartement de Lavender Grove et sonna à la porte.

*

Elias était seul dans le salon, en partie obscurci par les doubles rideaux tirés, quand il entendit des pas de l'autre côté de la porte.

– Je voudrais voir où vous vivez, avait-il dit la semaine précédente, bien conscient de traverser une frontière invisible.

– Pourquoi ?

– Ma chère, vous savez où je vis, vous connaissez ma maison, mes plantes, mon travail, mais vous restez un mystère pour moi. Quand vous êtes chez vous, loin de moi, j'aimerais pouvoir imaginer ce que vous faites. J'ai besoin d'une image mentale, c'est tout.

– Une image… s'étonna Pembe, qui ne comprenait pas.

– Oui. Enfin, non, pas comme une photo. J'aimerais venir voir… quelques minutes suffiraient. Rien de plus. J'arriverais comme un chat et je repartirais comme un chat. Personne n'en saura rien. Juste une fois. C'est possible ?

Pembe se mordilla la lèvre et murmura :

– Cinq minutes, après, vous partez.

Ainsi, cet après-midi-là, alors que les enfants étaient en classe, Elias se rendit à Lavender Grove. Dès qu'il passa le seuil, il regretta cette idée folle, tant il était évident que Pembe redoutait sa venue. Elle n'avait cédé que pour lui faire plaisir. Elle était si tendue que le plus petit bruit l'affolait. Il s'en voulut terriblement, non seulement d'être là, mais aussi d'être dans sa vie et de lui causer tant d'angoisse. Il avait imaginé que son amour créerait des merveilles, et voilà qu'il risquait de précipiter les ennuis. Afin d'éviter qu'elle ne soit plus mal à l'aise encore, Elias avait gardé son manteau, prêt à repartir au moindre signal de sa part.

Pourtant, l'appartement était une vision intime de l'existence de sa bien-aimée qu'il avait désespérément désiré connaître, car ce logement sombre et exigu, où Pembe passait le plus clair de son temps seule, était la raison pour laquelle elle ressemblait tant à la petite ballerine qui tourne dans une boîte à musique dès qu'on la remonte. Il vit les napperons en dentelle au crochet sur les tables, les étagères et les fauteuils, les broderies qu'elle avait réalisées, les poivrons et les gombos enfilés sur une cordelette mis à sécher près de la fenêtre, ses pantoufles rouges à pompon. Il absorba chaque détail, chaque couleur. De l'endroit émanaient des senteurs concurrentes : pâtisseries maison, vêtements fraîchement lavés, un soupçon de cannelle et d'eau de rose. Tout était nouveau, pour Elias, et cependant si proche de la vie que sa famille avait abandonnée au Liban, que cela lui fit venir les larmes aux yeux.

Enfant, Elias avait passé un été à Beyrouth avec ses grands-parents et profité des douces vagues de la mer, de la plage et du sable chaud et généreux. Une fois, après un orage, il était tombé sur des créatures des profondeurs rejetées sur la rive. Ça l'avait choqué de voir ces organismes si singuliers sans espoir, après ce déplacement. Au fil des ans, tandis qu'il travaillait dans de nombreuses villes occidentales, il s'était souvenu de cette scène en observant la vie des immigrants de première génération. Eux aussi étaient coupés de leur environnement naturel. Dans leur nouveau cadre, ils avaient du mal à respirer, ils étaient vulnérables, ils attendaient que l'océan les remporte ou que la plage avale leur inconfort, les aide à se faire une place. Elias comprenait ces émotions, car il s'était toujours considéré comme un homme vivant en marge d'autres cultures, mais, fondamentalement, il était différent d'eux. Il pouvait survivre n'importe où, puisqu'il n'était attaché à aucun bout de terre.

Il remercia Pembe de l'avoir accueilli et s'excusa de l'angoisse qu'il lui avait causée. Il la vit à la fois soulagée et attristée par son départ.

– Restez, dit-elle d'une petite voix. Prenons le thé, et ensuite partez.

– Vous êtes sûre ?

Un samovar en bronze trônait sur une table. Des volutes de vapeur s'en dégageaient. Ses mains tremblaient si fort quand elle servit le premier verre du thé bouillant qu'elle en versa sur son chemisier rouge.

– Oh, non ! s'exclama Elias. Vous êtes-vous brûlée ?

Pembe écarta son chemisier de sa peau et secoua la tête.

– Ça va. Buvez tranquillement. Je vais me changer.

Il obéit et attendit. Il venait de terminer son thé quand quelqu'un sonna à la porte, un coup bref, suivi d'un plus long, insistant. Elias eut la chair de poule. Ses doigts se resserrèrent autour de son verre.

Pembe sortit en trombe de sa chambre, son chemisier blanc mal boutonné, et le regarda, horrifiée. Aucun de ses enfants ne devait rentrer avant plus de deux heures. Ses voisins travaillaient et ne faisaient pas irruption comme ça. Elias lui fit signe qu'il allait se cacher, sans trop savoir où se glisser. Ils échangèrent quelques murmures intenses et il s'insinua sous la table de la salle à manger, comme dans un rêve effrayant, incapable de croire ce qui se passait vraiment.

Une seconde plus tard, une clé fut introduite dans la serrure. Toute couleur disparut du visage de Pembe. Elle savait qui avait sonné. En dehors d'elle, une seule personne avait la clé.

CE CALME, TEL UN SUAIRE

Londres, le 1er décembre 1978

Elias gratifiait sa plante à racines aériennes de son bain hebdomadaire quand il apprit le meurtre. Ces plantes sont des êtres très particuliers, une énigme dans le monde végétal. Absorbant l'humidité par les pores de leurs feuilles, ces épiphytes survivent sans aucune racine pour transporter des nutriments jusqu'à elles. Au lieu d'être insérées dans la terre, comme leurs consœurs, elles s'attachent à toutes sortes de choses et poussent presque dans l'air, en vraies nomades. Elias conservait sa *Tillandsia* dans une grande coquille de conque sur le plan de travail de sa cuisine. En hiver, quand il faisait trop sec à cause du chauffage, il immergeait sa plante toutes les semaines – c'était le rituel du *bain*. Dès les beaux jours, il se contentait d'une pulvérisation, d'une *douche*, tous les mois.

Elias était si concentré sur son ouvrage qu'il n'entendit pas qu'on frappait. Sa sonnette ne marchait plus bien depuis la dernière coupure de courant, et il ne l'avait pas encore réparée. Quelques secondes plus tard, on frappa de nouveau, plus fort. Curieux de savoir qui pouvait bien venir si tôt un matin, il remit sa « fille de l'air » dans son coquillage et s'essuya les mains sur un torchon.

Pembe lui avait rendu quatre fois visite, toujours timide, pressée, petit oiseau posé sur une branche le temps de trouver la force de repartir. Silencieuse, observatrice, elle s'était assise dans le canapé en cuir et le chat s'était enroulé sur ses genoux. Elle l'avait regardé s'affairer dans la cuisine américaine et elle avait écouté son bavardage, son sourire aussi sincère que la gêne dans ses yeux.

Dès le début, il avait été étonné du fait qu'elle soit une boule de contradictions. Prudente, presque fragile, elle recelait néanmoins une résilience formidable, un courage proche de l'audace qui se faisait jour, parfois. Tout était entremêlé. Dans ses yeux, il retrouvait la lumière étoilée qu'il voyait, enfant,

dans ceux de sa mère, et qu’il n’avait jamais retrouvée chez quiconque avant Pembe. Une mélancolie permanente les voilait pourtant, et c’était en partie cette tristesse inexplicable qui l’attirait vers elle, comme une phalène vers une flamme.

Depuis le jour où ils s’étaient tenu la main pour la première fois au cinéma pendant la projection du *Kid*, il se mourait du désir de lui faire l’amour. Il voulait une relation intime avec elle, loin du regard des autres, sans précipitation ni culpabilité ni cette peur qu’elle transportait partout avec elle. Curieusement, chaque fois qu’elle était venue dans son appartement, une retenue étrange l’en avait empêché. Il ne se savait pas capable d’exercer sur lui un tel contrôle !

Ce qu’il voulait vraiment, c’était résoudre l’énigme qu’elle présentait mais, plus encore, il souhaitait la rendre heureuse. Ça pouvait paraître altruiste, presque noble, mais il était bien conscient qu’au fond, c’était un désir égoïste. Il aspirait à ce que son amour agisse comme une baguette magique, qu’il transforme ce qu’il touchait. S’il la couvait d’un amour suffisamment pur et profond, il pourrait faire de Cendrillon une princesse – superbe, comblée, incandescente. C’était son fantasme de la recréer sur un mode plus léger, plus libre, qui l’intriguait autant qu’il l’excitait.

D’une certaine manière, elle se comportait comme une jeune vierge. Elle consentait qu’il lui tienne la main et qu’il lui vole un baiser, elle posait la tête sur sa poitrine pour sentir la chaleur de son corps contre le sien, mais jamais elle n’avait osé aller au-delà. Il avait très vite eu l’intuition que toute tentative de franchir cette limite la mettrait terriblement mal à l’aise et entraînerait une énorme culpabilité. Elle était déjà assez honteuse comme ça : une femme mariée avec des enfants rencontrant en cachette un homme plus âgé… Plusieurs fois, elle lui avait avoué son envie de divorcer, et que son époux était probablement du même avis, mais elle ne voulait pas bouleverser ses enfants, surtout le plus jeune, qui était encore si petit. Son inaccessibilité physique, loin de le rebuter, l’avait d’autant plus attiré. À sa grande surprise, il l’avait acceptée telle qu’elle était.

Le sexe ressemblait donc à un dessert gardé pour la fin d’un long repas. Délicieux, ravissant, sans aucun doute, il n’était pas le plat principal, impossible à éviter, et ils n’avaient abordé que les hors-d’œuvre. Elias ignorait jusqu’où il pourrait aller sur cette voie, et il ne se précipitait pas pour le savoir. Il y avait un côté curieusement sexy dans l’abstinence. Il riait tout seul de cette découverte, à son âge, juste au moment où il se croyait trop vieux pour découvrir quoi que ce soit de nouveau.

– Dieu nous met à l’épreuve, lui avait-elle dit un jour. Pensez-vous que nous ayons réussi ?

– Les épreuves envoyées par Dieu ne m’intéressent pas. Je veux me confronter à mes propres défis.

Elle n’aimait pas l’entendre s’exprimer de cette façon. Elle voulait qu’ils soient tous deux pleins d’espoir et de foi – caractéristiques qu’il ne possédait plus depuis si longtemps, qu’il ne se souvenait pas avoir jamais possédées. Depuis son adolescence, il avait avancé sans jamais rien demander à une force supérieure, ce qui faisait de lui un pécheur, si c’était là un péché. Elias décida cependant de ne pas parler des raisons de son agnosticisme. Il ne voulait briser le cœur ni de Pembe ni de son Dieu.

Néanmoins, en son for intérieur, Elias était certain qu’un jour, peut-être pas si lointain, leurs doigts se rencontreraient, et ce serait le début d’une nouvelle phase dans leur vie. Ils pourraient alors se regarder dans les yeux, sérieux, vivants, à l’aise dans leur nudité. Il n’y aurait plus de scrupules, plus de honte. L’amour suffirait, et tout le reste suivrait. Elle viendrait à lui, libre et légère. Il l’aiderait à élever ses enfants, il serait présent dès qu’ils auraient besoin de lui. Il aimerait et serait aimé, et le vide dans son âme se remplirait enfin.

En allant voir qui frappait, Elias ne put éviter de se demander si ça pouvait être Pembe. Ce n’était pas son habitude d’apparaître sans s’annoncer, mais elle aurait pu décider de le surprendre. Il ouvrit la porte et fut donc déçu de découvrir une inconnue. Une adolescente. Jean pattes d’eph, chemise couleur rouille aux manches amples, foulard en soie crème autour du cou, elle était coiffée la raie au milieu, avec des boucles noires encadrant son front large et son menton un peu fort.

– Je cherche Elias, dit-elle.

– C’est moi. Que puis-je pour vous ?

– C’était vous ?

La question était si inattendue qu’elle parut menaçante et le troubla. Elle le vit bien.

– Ma mère…

– Pardon ?

La jeune fille leva la tête, mais ne croisa pas vraiment son regard, car elle sentait qu’il l’observait.

– Ma mère est morte.

Elle se détourna, prête à partir. Il lui saisit le coude, un peu trop brusquement. Un flot de panique le submergea.

– Qu’est-ce que vous racontez ? Qui êtes-vous ? demanda-t-il d’une voix saccadée, inégale. Qui est votre mère ?

Sa mâchoire se crispa, signe qu’il commençait à comprendre. Il remarqua alors que la gamine avait pleuré.

– Vous ne savez pas de qui je parle ? lui reprocha-t-elle.

– Je… Je ne comprends pas ! bredouilla-t-il, alors que sa raison, en fait, donnait un sens aux mots entendus. Mais… quand ? Comment ?

– Mon frère l’a poignardée. À cause de votre liaison.

Elle vit ses yeux s’arrondir, son visage se vider de son sang. Il fallut un moment de silence pour que le cœur d’Elias reçoive ce que son esprit avait déjà enregistré. Il lui lâcha le bras pour pouvoir s’appuyer au mur.

– Vous ne nous avez apporté que de la honte. J’espère que vous êtes satisfait !

Elias vit-il la petite fille faible et vindicative qu’elle était ? Vit-il à quel point elle aimait sa mère et l’enviait, la comprenait et la condamnait, en même temps ? Elle ne sut dire s’il percevait rien de tout ça, mais elle n’avait pas de mots pour se consoler ou le consoler. Il ouvrait et fermait la bouche comme un poisson rouge dans un bocal.

– On ne veut pas de vous dans les parages. Ne venez pas aux funérailles et n’essayez pas d’intervenir davantage. Laissez-nous tranquilles, compris ?

La question était trop douloureuse pour demeurer sans réponse. Il hocha la tête.

– Oui… Oui.

Il la regarda dévaler l’escalier sans se retourner. Une part de lui refusait encore de la croire. *Elle a dû inventer cet horrible mensonge dans l’espoir de sauver le mariage de ses parents*. Les enfants font ce genre de choses tout le temps. Il n’y avait aucune raison de s’inquiéter. Tout s’éclaircirait dans quelques heures.

Elias trouva une excuse pour ne pas aller travailler et resta chez lui tout l’après-midi, attendant que Pembe vienne le réconforter. Il but un peu trop, dormit mal et se réveilla avec un goût de rouille dans la bouche. À l’aube, il partit acheter le journal. C’était là, à la une : *Un enfant/jeune garçon tue sa mère pour l’honneur*. Il plissa les yeux. Il voyait et reconnaissait chaque mot sans que la phrase prenne sens.

*

La première fois qu'Elias avait remarqué l'adolescent qui le suivait, il était dans un magasin indien pour acheter de la mangue au vinaigre. Épicée, parfumée, cette préparation convenait à plusieurs plats, et il avait l'intention d'en servir avec son lapin mariné. Il venait de prendre le bocal quand il eut l'impression étrange qu'on le regardait. Il tourna instinctivement la tête et un gamin était là, de l'autre côté de la vitrine, qui le fixait par-delà une pile de boîtes de conserve. Il lut de l'animosité sur son visage, mais aussi une certaine curiosité. Une étincelle d'intérêt illuminait ses yeux sombres.

Ses courses terminées, Elias sortit de l'épicerie et regarda alentour, décidé à parler à ce garçon s'il le trouvait. Mais il n'y avait plus personne sur le trottoir. Il devait chercher quelqu'un d'autre, se dit-il. Inutile de devenir paranoïaque ! Elias choisit de croire cette version, alors qu'il avait reconnu le garçon qui lui avait demandé du feu au cinéma, et alors qu'il avait de nouveau remarqué sa ressemblance frappante avec Pembe. Deux jours plus tard, il le revit qui fumait devant le *Cleo's*. Quand Elias quitta son restaurant, après le service du soir, prêt au pire, le gamin s'était évaporé une fois de plus.

Ça se passa ainsi. Pendant plusieurs semaines, Iskender suivit Elias à différentes heures, apparaissant et disparaissant, comme un spectre qui se serait égaré. Il ne tentait jamais de se cacher, même s'il maintenait ses distances pour prendre ses jambes à son cou, si besoin. Elias ne parla jamais de ces rencontres à Pembe. Il se rendait compte, maintenant, que ça avait été une grosse erreur.

*

À plusieurs reprises, Elias fut tenté d'aller à l'hôpital le plus proche de chez Pembe, ou à la morgue. Il renonça, redoutant la scène qu'il pouvait déclencher s'il tombait sur un parent ou un voisin à elle. Il aurait aimé parler de nouveau à sa fille mais, en imaginant qu'il pourrait trouver les mots justes, il ne s'attendait pas à être le bienvenu. L'adolescente avait été très claire. Il songea à se rendre au poste de police, mais il n'avait rien à dire.

Il passa les jours suivants dans sa cuisine, sans changer de vêtements, les cheveux sales et ternes. Il prépara sauces et soupes, d'un rouge lumineux, d'un orange profond, d'un blanc crémeux, dont aucune ne serait servie à quiconque. En lui, la rage, les remords et la tristesse fabriquaient leur mélange propre. C'était de sa faute, c'étaient ses actes qui avaient tout entraîné. Comment n'avait-il rien vu venir ? Comment avait-il pu être si naïf ?

Les journaux disaient qu'Iskender Toprak, le principal suspect, était en fuite. Elias s'attendait à ce qu'il apparaisse à sa porte, prêt à l'affronter. Ce ne fut pas Iskender qui vint, mais Scotland Yard. On lui posa trop de questions. On prit des photos de son appartement, on rassembla des informations détaillées sur son travail, on l'interrogea sans fin sur ses *relations avec la femme décédée*.

Les policiers enfin partis, Elias tira les rideaux, alluma une bougie et la regarda brûler jusqu'à ce qu'il n'en reste presque plus rien. Il avait mis un disque de Fairuz, dont la voix puissante avait pénétré chaque fissure de l'appartement, changé l'air comme un coup de vent. Quand elle entonna *Sakana al-Layl*, il s'effondra en larmes.

La nuit est calme et dans ce calme,
tel un suaire, se cachent les rêves…

Toutes ces années, il s'était convaincu qu'il ne pourrait pas passer une seule journée loin du *Cleo's*. Sa réponse à l'épuisement qu'entraîne un dur travail avait été de travailler plus dur encore. Pourtant, pendant les trois semaines qui suivirent, il resta confiné chez lui, sortant à peine. Son personnel ne cessait de lui téléphoner pour le supplier de revenir. Quand ils comprirent la profondeur de sa douleur, sans en connaître la cause, ils insistèrent pour qu'il prenne un congé. Un mois plus tard, Elias nomma son second au poste de chef de cuisine et lui remit les clés de la maison. Déchargé de ses devoirs, il s'enfonça dans un état second où il fut surpris de découvrir que les tâches les plus impératives n'avaient plus aucun caractère d'urgence.

Au début du printemps, après avoir témoigné au tribunal, alors qu'il n'avait plus rien à faire, à prouver ni à confesser, il fit une chose qu'il n'aurait jamais crue possible : il boucla deux valises et distribua le reste de ses biens à ses employés. Sa vieille chatte persane, il la donna à Annabel, son ex-épouse, qui fut ravie de la récupérer. Puis il acheta un billet aller simple pour Montréal.

LE GARDE

Abu Dhabi, mars 1982

Un matin, juste après l'aube, Adem se rendit sur le chantier où il travaillait. Le garde de nuit – un Pakistanais imposant aux grands yeux noirs – fut surpris de le voir, mais heureux d'avoir de la compagnie.

– Il est tôt !

– Je n'arrivais pas à dormir.

– Ta femme doit te manquer, dit l'homme avec un sourire complice. Envoie-lui de l'argent ! Quand la femme est contente, tu es content.

Adem chercha une réponse qui satisferait son interlocuteur sans être irrespectueuse de l'âme de Pembe. Il dut recourir à un léger hochement de tête et vit les yeux du garde briller comme des pierres noires. Il se demanda alors s'il était vrai qu'en se mettant des gouttes de citron dans l'œil, il paraissait plus lumineux.

Adem plaça une cigarette entre ses lèvres et en offrit une au garde. Ils fumèrent en silence, perdus dans leurs pensées. Adem se souvint de l'époque, tout jeune, à Istanbul, où il ramassait les mégots dans les rues pour en tirer une dernière bouffée. Une fois, il avait trouvé sur un trottoir une demi-cigarette avec des traces de rouge à lèvres. Ça l'avait doublement troublé : comment quelqu'un pouvait-il jeter un mégot d'une telle longueur, et comment une femme avait-elle pu fumer dans la rue ?

À son arrivée à Londres, il s'était habitué à voir des femmes fumer en public, et la première fois que Roxana avait partagé une cigarette avec lui, l'intimité du geste l'avait bouleversé.

– Tiens, c'est pour toi ! dit-il au garde en lui tendant son paquet presque plein.

– Tu me le donnes ?

– Oui, un cadeau pour toi, mon frère.

Le garde de nuit sourit de toutes ses dents blanches comme le lait. Est-ce que c'était aussi l'effet du jus de citron ? Adem regretta de n'avoir jamais essayé et pensa aux Anglais et à leurs mauvaises dents. Il aurait dû les informer des qualités du jus de citron.

Soudain, le vrombissement de centaines d'oiseaux migrateurs emplit le ciel au-dessus d'eux. Comme un seul être, venaient-ils d'aussi loin qu'Istanbul ? À moins qu'ils n'aient quitté Londres sous les yeux d'un de ses enfants : Esma sortant d'une librairie avec des livres neufs, ou Yunus en train d'inscrire des graffitis sur un mur avec ses amis punks, ou Iskender, en prison, à travers les barreaux de sa fenêtre couverte de pluie fine – mais non, c'était encore trop déchirant de penser à son fils aîné dans ce lieu terrible. Adem s'en voulait. Il se sentait responsable, moins de ce qu'il avait fait que de ce qu'il n'avait pas été capable de faire. Il eut la douleur de comprendre qu'il avait toujours été absent de la vie de son fils, invisible, craignant en permanence d'être avalé par la terre.

Il croisa le regard du Pakistanais et sourit. Une rare innocence émanait du visage de ce garde, une qualité qu'Adem n'avait retrouvée chez personne depuis longtemps. Il se sentit proche de lui, comme s'ils partageaient une perte. S'ils s'étaient rencontrés dans d'autres circonstances, il lui aurait demandé quelle était son histoire. Il aurait aimé voir des photos de sa femme et de ses enfants, car cet homme lui donnait l'impression d'être le genre d'homme à porter ses photos de famille sur lui, dans la pauvre guérite où il veillait seul, la nuit.

Peut-être qu'alors Adem, lui aussi, aurait montré une photo de ses enfants, celle d'Iskender et Esma tenant le bébé Yunus dans leurs bras, mi-fiers, mi-perplexes, à peine arrivés en Angleterre, leurs vêtements un peu miteux, mais leur visage déjà dans l'air de leur nouveau pays. Adem avait aussi une photo de Pembe prise le jour où ils avaient quitté Istanbul, mais il ne permettrait à personne de la regarder, se l'interdisant à lui-même.

Il se leva et montra le site.

– Si ça ne t'ennuie pas, il faut que j'aille réfléchir à quelque chose, là-bas.

– Comme tu veux, mais ne cogite pas trop, c'est pas bon pour la cervelle !

Adem partit d'un pas lent, lourd, régulier, ses pieds écrasant les graviers. Il allait entrer dans l'immeuble, presque spectral dans la lumière d'un bleu métallique du matin, quand il entendit le garde courir après lui en agitant quelque chose de jaune.

– Eh, attends ! T'as oublié de mettre ton casque.

– Oh, oui, le casque ! Merci, mon frère !

*

Quand Adem avait huit ans – ou neuf, il n’en était pas sûr –, sa mère l’avait emmené se promener, juste tous les deux. Il s’était senti privilégié d’avoir été choisi, lui, et pas un de ses frères, pour l’accompagner.

Par cette superbe journée d’automne qui rappelait le printemps, main dans la main, ils avaient pris un dolmush jusqu’à la gare. Adem était fasciné par les trains, leur odeur, leurs bruits, combien ils étaient imposants. Un homme les attendait en fumant une cigarette derrière un pilier, à moitié caché. Il avait des cheveux noirs brillantinés et coiffés en arrière, ce qui faisait ressortir son large front et ses sourcils broussailleux. Depuis combien de temps était-il là ? Quel était son nom ? Comment connaissait-il sa mère ? Adem n’aurait jamais de réponse à ces questions.

Quand l’homme vit la femme approcher, il afficha un sourire confiant – jusqu’à ce qu’il aperçoive Adem.

– L’enfant…

– Je n’ai pas pu le laisser… S’il te plaît…

– On en a parlé, Aïsha. Je te l’ai dit.

Il eut l’air furieux et pressé. Ses yeux passèrent du visage de la femme au train, du train à la grosse horloge ronde.

– C’est mon plus jeune. Il a besoin d’une mère.

L’homme jeta sa cigarette et l’écrasa du pied comme si c’était un cafard, puis il regarda la femme dans les yeux.

– Je te l’ai dit : pas question que j’élève l’enfant d’un autre homme. Laisse-le avec son père. Ça vaut mieux pour tout le monde.

Gentiment, elle posa la main sur l’épaule de son fils.

– Mon chéri, va demander l’heure qu’il est à quelqu’un ; s’il te plaît !

– Quoi ? Mais…

– Je t’ai dit d’aller demander !

Quand l’enfant revint, après avoir appris qu’il était onze heures vingt, il trouva l’homme furieux et sa mère muette, les yeux baissés.

– On va rater ce train, déclara l’homme. Il y en a un autre à quinze heures. Reviens alors ! Seule.

En repartant, ils se tinrent à nouveau par la main, sa mère et lui. Ils ressortirent de la gare sous la pluie fine, si légère qu’ils ne cherchèrent pas à s’abriter. Ils achetèrent deux *simits* et s’assirent sur les marches pour les manger. Adem en

donna la moitié aux pigeons. Sa mère le regarda faire sans le voir.

– Qui était cet homme, maman ?

– Juste un ami.

– Je ne l'aime pas.

Ses lèvres tremblèrent. Il n'avait pas décidé s'il devait pleurer ou non.

Aïsha l'attira contre elle et lui ébouriffa les cheveux.

– Je ne l'aime pas beaucoup non plus.

Ces paroles eurent beau le soulager, il savait que quelque chose n'allait pas. C'était si grave que, même quand il se mit à courir pour effrayer les pigeons, transpirant dans sa veste, sa mère ne le gronda pas. Même quand il marcha dans des flaques de boue au point que ses chaussures couinaient ensuite à chaque pas pour expulser l'eau et que ses orteils gelaient, sa mère resta silencieuse.

– Je veux venir avec toi.

– Vraiment ?

– Oui, maman. Je veux que tu m'emmènes avec toi. Promis ?

– Oui, mon petit amour, dit gravement Aïsha.

– Non, la corrigea l'enfant. Tu dois dire mon *grand* amour.

*

Adem prit l'ascenseur de service et pressa le bouton du haut : 22. Après, il dut emprunter l'escalier jusqu'au vingt-septième étage. De là, il ne pouvait monter davantage, car il n'y avait plus que de rares poutres, un squelette métallique. Quand il serait achevé, cet immeuble serait un des plus hauts d'Abu Dhabi.

Au sommet, il tira un sac de ciment près du bord et s'assit dessus, la bouche sèche. Ses mains tremblaient, comme depuis plusieurs jours. Le panorama était superbe, inondé de lumière rose, plus beau que celui que les riches admiraient depuis leur appartement ou leur bureau de luxe au dernier étage des immeubles. À sa gauche il vit un célèbre hôtel avec sa belle façade aux balcons ouvragés. Pendant une fraction de seconde, il imagina que quelqu'un le regardait, mais il écarta cette pensée.

Assis là, observant les nuages qui passaient, les jambes pendant dans le vide, il tenta de deviner quand leur baba avait surpris pour la première fois des rumeurs sur leur mère. Curieusement, il ne se souvenait d'aucune scène, pendant son enfance, alors qu'il était clair que son père *savait*. Il n'avait gardé en mémoire personne en particulier qui aurait terni le nom de sa mère, alors qu'il

entendait encore ceux qui le faisaient. Des voisins ? Le boucher halal, au coin, qui aurait laissé échapper un mot en préparant les côtelettes d'agneau ? Ou un parfait étranger assis près de lui au salon de thé, prétendant être un ami pendant que sa bouche crachait le mépris et la médisance ? Les sous-entendus voyagent plus vite que la lumière. *C'est pas une chose à faire à un gentil garçon comme toi !* disaient-ils en montrant une sollicitude factice, jouissant du malheur des autres.

L'histoire se répétait de génération en génération, au fil des ans. Un ouvrier turc récemment arrivé connaissait le crime d'Iskender et ce qui l'avait provoqué. Si cet homme avait la langue bien pendue, ce dont Adem ne doutait pas, la rumeur se diffuserait ici aussi. Il verrait dans les yeux de ses compagnons la lueur sinistre qu'il reconnaissait tout de suite, une expression de pitié, de dérision, de curiosité. Mais ça n'avait pas d'importance. En cet instant, décida Adem, plus rien n'avait d'importance. Il était l'ombre de l'homme qu'il avait été, et personne ne pouvait blesser une ombre.

Très loin, l'horizon était souligné de traits orange et rouges dont émanait une lumière éblouissante. Sous cet éclairage, le monde semblait étrangement immobile, étrangement sage. Adem admira le lever du soleil, les immeubles vitrés, comme enflammés contre le paysage placide. On aurait dit que le ciel s'était ouvert pour révéler un autre univers, et que tout et tous étaient peints du pinceau de Dieu.

*

Cet après-midi-là, à quinze heures, la mère d'Adem ne retourna pas à la gare. Elle choisit de reprendre la main de son fils et de l'emmener hors de la ville. Ils montèrent en haut d'une colline, arc-boutés contre le vent, ignorant les pancartes le long du sentier qui signalaient « PASSAGE INTERDIT ». On n'avait pas le droit de s'approcher autant du barrage. Ils le firent. Personne ne les arrêta ni ne les vit. Ils s'assirent non loin du bord de la falaise artificielle, les eaux scintillant mystérieusement en contrebas.

– Tu vois, je ne te quitte pas, dit Aïsha. Tu es content ?

L'enfant assura qu'il l'était, mais il claquait des dents et ses lèvres étaient bleues, alors qu'il ne faisait pas froid. Il avait tant trituré son mouchoir qu'on ne pourrait jamais en délier les nœuds.

– Rentrons à la maison, s’entendit-il supplier d’une voix sifflante. Je veux partir.

– Qu’est-ce qu’il y a, à la maison ? rétorqua-t-elle.

Sa voix épaisse, aussi humide que l’air, était celle d’une étrangère. Puis, comme honteuse de sa réaction, elle posa un doigt sur ses lèvres.

– Chut !

La nature lui aurait-elle obéi ? Tout fut soudain silencieux : les cigales dans les arbres, les crickets dans l’herbe, les camions sur la route au loin, même Istanbul et son bourdonnement perpétuel. Le monde s’arrêta. Tout et tous assouvirent son souhait. C’était un jeu entre eux. Adem se sentait à part, grand. Sa mère partageait un secret avec lui, pas avec ses frères.

– Maman…

– Oui ?

– Où est-ce qu’on va ?

– Mon chéri, on en a déjà parlé.

– J’ai oublié.

– On va dans un lieu merveilleux où on trouve plein de pommes d’amour.

– Si j’en mange trop, mes dents vont se gâter.

– Ne t’en fais pas. Tu pourras en manger autant que tu voudras.

Adem aurait souhaité montrer sa joie, mais ses yeux restaient déconcertés, inquiets. Il n’aimait pas le changement de ton de sa maman. Comme les autres mères, elle devrait donner des ordres et gronder, et les sucreries devraient carier les dents et peser sur l’estomac. Il avait le sentiment, ces derniers temps, que personne ne tenait correctement son rôle.

Aïsha soupira. Elle devinait le trouble de son fils aussi bien qu’une chouette identifie le moindre mouvement dans le noir. Elle baissa les yeux.

– On va où personne ne tombe malade, murmura-t-elle. Tes dents resteront belles et je n’aurai plus mal à la tête. Est-ce que ce n’est pas formidable ?

Alors, pourquoi tu pleures ? voulut-il demander sans l’oser. Dans ses bras chauds mais trop fins, il perçut sa tendresse, mais aussi de la douleur. Il la serra contre lui et sentit la chaleur du soleil sur son corps. Il y avait dans son haleine – en plus du doux parfum habituel – l’odeur aigre de quelque chose en décomposition. Il effleura du doigt un bleu sur sa joue droite, juste sous l’œil. Il était à peine visible quand ils avaient quitté la maison mais, maintenant que son maquillage s’était estompé, la marque s’exposait dans toute sa laideur, d’un bleu verdâtre, plus sombre au centre.

Une peur inconnue s'empara d'Adem. Sa mère lui prit la main de ses doigts froids et elle s'approcha du bord, le traînant à sa suite. Ses lèvres bougeaient sans interruption, et l'enfant savait qu'elle priait. À l'instant où elle allait se jeter dans le vide, l'entraînant avec elle, il s'affola et, par réflexe, arracha à sa poigne sa petite main, qui glissa hors de celle de sa mère aussi vite qu'on tire une dague de son fourreau. Ce geste brusque bouleversa tout. Aïsha perdit l'équilibre, sinon sa détermination, et elle tomba, mais, au lieu de voler vers les profondeurs de l'eau, elle chuta de côté et roula sur la pente. Au bout de quelques mètres, elle se heurta à un tas de pierres et elle eut la lèvre fendue.

– Maman ! Est-ce que ça va ?

Elle allait bien, et pourtant, non. Ils rentrèrent à la maison et ne racontèrent rien de tout cela à personne.

Deux ans plus tard, incapable d'en supporter davantage, Aïsha les abandonna. Un matin, elle n'était plus là, ni son manteau, ni la vieille valise sous le lit. Adem refusa de croire qu'elle était partie sans lui et, afin de s'en assurer, il ouvrait plusieurs fois par jour le tiroir où elle rangeait son miroir et sa brosse à cheveux à dos en argent ciselé. Tant qu'ils étaient là, elle allait revenir. Quand les gens parlaient d'elle, dans sa maison comme au-dehors, il écoutait les méchantes remarques, mais jamais il ne rapporta à personne, et surtout pas à son baba (L'Ivrogne), qu'elle avait tenté de se tuer en l'entraînant avec elle. Il ne mentionna pas non plus l'homme qu'il avait vu à la gare. L'homme avec qui, il le comprenait désormais, sa mère s'était enfuie.

*

La veille, dans l'appartement sinistre en limite du désert, Adem avait joué à nouveau, et perdu – perdu une somme si élevée qu'il serait dans l'impossibilité de la rembourser, quel que soit le nombre d'heures supplémentaires qu'il assurerait. Il s'essuya les yeux, surpris des larmes qui tombaient sur ses mains. Il ne savait pas qu'il pleurait, mais ce n'était pas vraiment de la tristesse qu'il éprouvait. Une profonde indifférence s'était emparée de lui, l'acceptation de ce qu'il ne pouvait changer, y compris lui-même.

Il retira sa montre et la posa près de lui, attentif à ne pas la briser. Si c'était une vraie Rolex, il aurait aimé la laisser à l'un de ses fils, à Yunus probablement, mais il ne pouvait léguer une contrefaçon à un fils. Il espéra que le garde de nuit la trouverait.

*

Prison de Shrewsbury, 1991

Le lendemain matin, à l'aube, Zeeshan me réveille pour méditer. Contrairement aux autres jours, je ne râle pas. On s'assied en tailleur par terre, face à face. Il sourit. Je me demande où il trouve son tonus.

– Vide ton esprit ! dit-il, comme toujours. Pollution de l'air pas bonne pour les villes. Pollution du cerveau pas bonne pour humains.

Pendant dix minutes, nous restons silencieux. C'est un exercice qu'il m'a enseigné le mois dernier. Je suis censé ne penser à rien, ce que je ne fais jamais. À tous les coups, mon esprit zigzague et, bientôt, c'est un sabbat de sorcières, là-dedans. Je m'inquiète de ce visiteur mystérieux. Je ne cesse de m'interroger sur les candidats possibles : Oncle Tariq, l'Orateur, mon vieux pote Arshad… Je n'ai envie de voir aucun d'entre eux. Je leur en veux d'avoir fait de moi le type que j'étais, surtout qu'ils sont tous libres, qu'ils jouissent de la vie et que je suis ici à brûler comme en enfer.

La méditation est un échec, comme toujours, mais Zeeshan ne se décourage pas. Ça ne lui arrive jamais.

– Iskender, quand tu penses aux autres, toute ton énergie intérieure va vers eux. Il te reste rien pour toi.

Dans le monde de Zeeshan, des réseaux invisibles relient les gens, les événements et les lieux dans l'espace. À travers ces tubes, nous nous envoyons des choses les uns aux autres, comme dans les délires d'un film de science-fiction.

– Cœur humain comme un poêle. On produit chaleur, on fabrique énergie, chaque jour, mais quand on accuse d'autres, quand on dit des choses terribles, l'énergie intérieure va ailleurs. Notre cœur devient froid.

Zeeshan dit :

– Toujours mieux regarder en soi. Laisser autres gens dehors. Amertume est sac très lourd. Pourquoi porter ? Tu es un ballon. Dis-moi, tu veux monter ou descendre ? Abandonne colère, douleur. Laisse tomber les sacs. Il y a deux arcs dans l'univers. Un monte, autre descend. Chaque humain bouge constamment. Certains descendent,

autres montent. Tu veux monter ? Commence par te critiquer. Homme qui voit pas ses fautes guérit jamais.

Je ne saurais dire combien de fois, depuis que Zeeshan est arrivé dans ma cellule, j'ai eu envie de lui envoyer un coup de poing en pleine figure juste pour qu'il se taise. Curieusement, je ne peux pas. J'ai un seuil de tolérance très élevé, pour ce type. J'écoute son baratin, encore et encore, amusé parfois, à moitié convaincu d'autres fois. Du coup, quand j'entends ce qu'il me dit ensuite, je tends l'oreille.

– Quand visiteur vient du passé, promets à Zeeshan que tu pètes pas l'aplomb !

– Les plombs !

– Oui, oui. Pas querelle. Tu travailles sur toi, oublie pas ! T'es un joyau, mais t'es mal taillé, grossier. Tu dois travailler sur ton cœur, comme ouvrier.

Il m'embrouille, ce type. Dans la même phrase, il m'appelle poêle, ballon et ouvrier. Je le corrige :

– Je ne suis pas un joyau, Zeeshan. Contrairement à toi, j'ai commis un crime, un crime très grave.

Les yeux clos, Zeeshan expire lentement, ce qui me rappelle les crises d'asthme de mon père.

– Beaucoup de gens descendent, répond-il. Rares ceux qui tombent jusqu'en bas. Au bout de l'arc de leur descente, tu sais ce qu'il y a ?

– Non.

– L'enfer. Tu es allé là. Ah ! Ton âme est en feu, mais c'est normal, parce que tu as fait chose terrible. Tu dois brûler. Après, tu remontes. L'Arc de l'Ascension. Tu sais ce qu'il y a au bout ?

– Les cieux ?

– Oui. Quand on aime et on est aimé, quand on libère énergie mauvaise, on approche du ciel. Chaque jour un petit pas. Je peux pas promettre tu y arrives, mais on essaie, Alex. On travaille.

Je vais dans la salle des visites sans savoir à quoi m'attendre. L'officier Andrew est là. Il ne me regarde pas, mais inutile de faire preuve d'une grande imagination pour deviner qu'il veut assister au spectacle, et il espère qu'il y en aura un.

Puis je l'aperçois. C'est Yunus. Mon petit frère que je n'ai pas vu depuis des années. Depuis le jour où j'ai été enfermé, il n'est venu que deux fois, la première juste après le procès. On n'a pas dit un mot. Il est

resté assis à contempler ses mains. Il est revenu un an plus tard. À nouveau, pas un mot. Il a cessé de venir.

C'est un adulte. Taille moyenne, mince, assez beau. Il a changé, mais ses yeux sont les mêmes, doux, gentils, sous ses longs cils, les yeux d'un gosse amoureux d'une punk.

– Salut, gamin !

– Salut, mon frère !

On se regarde. Au début, je détourne la tête. C'est plus facile pour moi d'affronter Esma. Elle me déteste. Purement et simplement. De temps à autre, elle débarque pour donner libre cours à sa colère. Elle me jette toutes sortes de choses à la figure, et dans mon dos aussi, à coup sûr. Pourtant, face à elle, je ne me suis jamais senti autant coupable que maintenant. Dans les yeux de Yunus, il y a quelque chose que je ne supporte pas : le besoin de comprendre. Il cherche encore une explication. Il croit encore que les humains sont bons et que quelque chose de mauvais a dû s'emparer de moi pour qu'un acte si horrible se produise.

– Ta musique, ça va ?

– Très bien. Mon premier album vient de sortir. Je te l'ai apporté, mais on me l'a pris. Ils ont dit qu'ils te le donneraient.

– Ouais, t'en fais pas ! dis-je, alors que je sais que je ne l'aurai jamais. Pourquoi tu es là, Yunus ? Ne te trompe pas, je suis heureux de te voir, juste… un peu surpris.

Il hésite. Une ombre passe sur son visage.

– Tu vas bientôt être libéré. J'ai besoin de savoir quels sont tes projets.

Mes projets ? Ça a l'air si nul, si boy-scout ! Mais c'est mon petit frère. Je ne vais pas lui briser le cœur. Et j'ai promis à Zeeshan de commencer à grimper, quoi que ça veuille dire.

– Mes projets, c'est de trouver un travail et de m'assumer financièrement, de mener une vie tranquille. Si Katie est prête à se montrer raisonnable, j'aimerais connaître mon fils, et… passer du temps avec toi et Esma. Si vous voulez bien de moi.

Yunus se redresse et me regarde droit dans les yeux.

– Je me suis demandé si je devais ou non te le révéler, et j'ai choisi de ne pas le faire. Toutes ces années, je n'ai rien dit. Esma non plus. On était d'accord. Mais maintenant, je ne veux courir aucun risque.

– Eh, ça suffit, les mystères ! Je ne vois pas de quoi tu parles.

Il prend une profonde inspiration.

– J'étais un gosse, quand tu as tué maman. Je n'ai pas pu t'arrêter. Si tu lui fais encore du mal, ça sera différent. Je ne suis plus un gamin. Je me battrai contre toi.

Pendant une seconde, je crains que mon frère ait perdu la tête. C'est un phénomène dont j'ai déjà été témoin. Des types dans l'aile des cinglés, qui sont devenus fous de chagrin.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Je te raconte que j'aime maman et que je ne te laisserai plus lui faire de mal.

– Frérot, maman est…

– Non, je n'ai pas terminé ! proteste-t-il en élevant la voix.

L'officier Andrew regarde de notre côté, des étincelles dans les yeux. La scène qu'il espérait est sur le point de se dérouler.

Yunus baisse alors le ton.

– Iskender, écoute-moi ! Maman est en vie.

Sa voix n'est plus qu'un murmure, si grave, si rude, que je ne suis pas certain de l'avoir bien compris, alors que je sais que si.

Iskender Toprak

IMAGE-MIROIR

Londres, le 30 novembre 1978

Yunus regardait en souriant, par-dessus l'assiette de son petit déjeuner, les deux femmes sur le canapé. Un miracle s'était produit. Sa tante Jamila était venue à Londres. Ça faisait trois ans que l'enfant ne l'avait pas vue. Avant ça, il lui avait parfois rendu visite, surtout en été, des rencontres si brèves et intenses que ça les avait laissés étourdis. Depuis trois ans, cependant, la famille n'avait plus voyagé, les vacances étant trop chères pour leurs finances. Après beaucoup d'espoirs déçus, les sœurs étaient à nouveau sous le même toit : Destinée-Rose et Assez-Belle.

Yunus s'adossa à son siège et chercha des différences entre les jumelles, comme dans ces jeux où il faut retrouver l'élément qui ne correspond pas dans deux images apparemment identiques. Pembe avait une fossette dans la joue droite, Jamila dans la joue gauche. Le grain de beauté au front de Pembe était à droite, celui de Jamila de l'autre côté. L'implantation de leurs cheveux les faisait tourner dans des directions opposées. Jamila était plus grande d'un bon centimètre, et elle avait des membres plus longs et des doigts noueux.

– Quoi d'autre, maman ?

– En fait, il y a une différence de plus, la plus importante, que tu as oubliée.

– Vraiment, quoi ?

– Nos cœurs battent à l'opposé, répondit Jamila.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elles présentaient une particularité rare chez les jumelles : le cœur de Pembe était bien du côté gauche de son torse, mais celui de Jamila battait du côté droit.

– Ouah ! s'émerveilla Yunus.

En voyant son excitation, Pembe éclata de rire. Elle se sentait plus légère, plus complète que depuis bien longtemps.

Ni l'une ni l'autre ne se préoccupaient du fait que Jamila n'avait pas encore salué deux autres membres de la famille : Adem, qui n'était plus à Londres et envoyait de temps en temps une carte postale et de l'argent d'Abu Dhabi, et Iskender, qui n'était rentré la veille qu'après que tout le monde était endormi et qui était reparti avant que Pembe ait eu l'occasion de lui annoncer la présence de sa tante. Elles prévoyaient de lui faire la surprise ce soir.

Yunus supplia sa mère de le laisser rester à la maison. Il ne se sentait pas très bien, argua-t-il, *mal à la gorge, vraiment fatigué*. Pembe savait que, même s'il y avait quelque vérité dans ces plaintes, il en faisait un peu trop, mais elle était tellement heureuse de voir sa jumelle qu'elle accepta que son fils n'aille pas en classe ce jour-là.

En sirotant leur thé devant la fenêtre, elles se mirent à parler kurde, ce qui exclut Yunus de leur conversation. Pembe confia à Jamila que des gens, elle ne savait pas comment, avaient eu vent de son aventure avec Elias. On bavardait, on médisait d'elle. C'était venu aux oreilles d'Iskender, qui ne la regardait plus, murmura-t-elle. Il lui avait interdit de continuer à travailler au-dehors et, rendant sa vie plus austère encore, il l'empêchait de quitter la maison. Elle expliqua tout ça le cœur lourd, mais avec un sourire forcé, pour que Yunus ne sente pas sa nervosité.

– Il faut qu'on règle ça, si Dieu le veut, affirma Jamila. J'aurai une discussion avec mon neveu.

Comme si l'échange envisagé avait déjà eu lieu, elle ajouta gaiement :

– Je vais te proposer quelque chose : pourquoi est-ce que je ne ferais pas les courses, aujourd'hui ?

Elle choisirait des légumes frais, du bon pain, les meilleures herbes. Elle ne parlait pas un mot d'anglais, mais Yunus, dont la gorge semblait soudain guérie, pourrait la seconder.

Yunus, ravi de passer du temps avec sa tante, sauta sur l'occasion.

– Oui, oui, maman, laisse-moi y aller !

– Mais ne tardez pas trop !

C'était un jour comme tous les autres. Un peu plus heureux, seulement. Le 30 novembre, un jeudi. Alors que Jamila et Yunus mettaient leurs chaussures et leur manteau, Pembe les interrompit.

– Oh, attendez une seconde !

Elle sortit un tube de rouge à lèvres de son sac, prune foncé, et en colora les lèvres de sa sœur, sèches et pâles après des années de soleil, de vent et d’indifférence. Elle retira ensuite le foulard de sa jumelle. L’épaisse chevelure de Jamila tomba sur ses épaules en une cascade de sépias et de bruns.

– Tu es bien plus jolie comme ça !

Jamila hésita. Dans l’étroit miroir de l’entrée, elle s’aperçut. Cette robe occidentale, ces cheveux lâchés, cette nouvelle femme la mirent mal à l’aise. Près d’elle, Yunus la pressa en turc :

– Viens, tantine, tu es super !

– Si tu le dis…

Tout sourire, Pembe donna de l’argent à sa sœur, une poignée de pièces à Yunus et les embrassa tous les deux.

– N’oubliez pas d’acheter de la cardamome. On a de la viande, ce soir, et j’en ai besoin pour le café.

Ils quittèrent donc la maison. Jamila et Yunus, ravis d’être en la compagnie l’un de l’autre. Elle tenta de lui parler kurde et fut déçue de constater qu’il ne comprenait rien. Comme tous deux parlaient mal turc, ils ne conversèrent que peu, mais ils se tinrent par la main, heureux. Yunus avait beau se réjouir d’accompagner sa tante, au bout de deux heures de courses il saisit l’occasion de la laisser sur le chemin du retour. Il avait autre chose à faire de bien plus important, puisqu’ils venaient de tomber sur Tobiko.

Les punks s’organisaient pour réintégrer leur ancien squat, apprit-il. Le grand jour était arrivé. À minuit, l’équipe ayant regroupé ses forces, ils allaient lancer l’attaque tant attendue. À l’aide de pieds-de-biche pour détacher les planches entourant la vieille maison victorienne, ils réoccuperaient les lieux avec leurs sacs de couchage et leurs munitions. Le lendemain matin, au réveil du quartier, ils seraient là. Si le conseil municipal envoyait encore ses troupes, ils les chasseraient à coups de pierres et de bouteilles.

En voyant Tobiko si excitée, Yunus demanda à sa tante s’il pouvait aller retrouver ses copains. Ils étaient presque arrivés, lui expliqua-t-il, et ils avaient acheté tout ce qui figurait sur la liste.

– Tu es sûr que ta maman serait d’accord ?

La question de Jamila sonnait plutôt comme une légère réprimande.

– Je te rattrape dans deux minutes, la rassura Yunus. Promis !

Jamila hocha la tête, prit tous les sacs et partit dans la direction indiquée par Yunus. En chemin, elle s’arrêta de temps à autre, une fois pour écouter un musicien, d’autres pour étudier un mur peint ou pour regarder des vitrines,

fascinée par la quantité d'objets en vente. Elle était si absorbée par sa promenade, si impressionnée et émerveillée par une ville à tel point étrangère à son monde, qu'elle ne remarqua pas qu'on la suivait.

CITRONNIER

Londres, le 30 novembre 1978

Pembe, dans sa cuisine, fredonnait un vieil air kurde, *Susanne Susie*, affreusement mélancolique, comme presque toutes les chansons d'amour de son pays. Elle était pourtant loin de se sentir esseulée. Si son esprit était préoccupé et son cœur désolé de l'absence d'Elias, elle n'échappait pas à un sentiment de bonheur intense. La présence de sa sœur avait renouvelé sa foi en la vie et lui donnait de l'espoir. Quelque temps auparavant, elle avait écrit une lettre à Adem pour lui expliquer qu'ils devaient se séparer pour de bon. Il n'avait pas répondu. Elle allait trouver un avocat. Adem serait triste, mais pas surpris. Peut-être même cela le soulagerait-il que ce soit elle, et pas lui, qui fasse le premier pas. Elle ne doutait pas qu'il serait bien plus difficile de convaincre Iskender, mais elle tenterait de le lui faire comprendre. Elle lui parlerait. Plus de mensonges. La seule vérité. Désormais, tout allait changer. Pembe ne savait pas comment, mais elle gardait confiance.

Après tous ces projets, elle entreprit de confectionner une tarte au citron meringuée – une recette américaine qu'elle avait apprise d'Elias. Elle espérait étonner Jamila avec ce délice. Quand elles étaient gamines, elles adoraient grignoter des citrons en saumure, et elles en avaient même fait un dicton : *Aigre plus aigre égale sucré*. Si leurs sœurs aînées n'en mangeaient jamais plus d'un tout petit bout sans que leur visage se crispe, les jumelles pouvaient dévorer cinq citrons en un goûter, et ce qu'elles préféraient par-dessus tout, c'était les confitures acidulées.

Il semblait pourtant que Jamila avait perdu son appétit légendaire. Elle était arrivée la veille à Londres et, depuis, elle n'avait presque rien avalé. Elle n'avait pas non plus dit grand-chose d'elle. Elle était différente, sa sœur. Ses yeux

n’étaient qu’ombres de cercles noirs, son sourire hésitant, timide – des changements si subtils que seule Pembe pouvait les remarquer. Les enfants, eux, ne cessaient de s’émerveiller des similitudes entre leur mère et leur tante. Dès que Jamila retira ses vêtements en laine tissés par ses soins et mit une des robes de Pembe, dès qu’elle se coiffa comme sa sœur, raie au milieu, il fut impossible de les distinguer.

Quand Pembe termina de fouetter en neige les blancs d’œufs avec du sucre, elle alluma le four. Elias lui avait conseillé d’ajouter une quantité généreuse de zestes de citron. Pembe conservait des citrons jaunes et verts et des oranges dans un panier en bambou sur le balcon. Dans le passé, elle avait tenté de faire pousser un citronnier, mais, chaque fois, il avait été grillé par les gelées soudaines.

Fredonnant toujours sa chanson, Pembe gagna le balcon. Quelque chose retint son attention au-delà de la rambarde et elle regarda dans la rue, en contrebas. Une seconde plus tard, elle vit sa jumelle tourner dans Lavender Grove, plusieurs sacs à la main. Pembe se pencha et lui fit signe. Sa sœur ne la vit pas.

– Jamila… Là-haut ! Je suis là !

Levant les yeux vers le balcon, Jamila lui adressa un sourire serein. Sous son attitude compassée et son allure digne, il restait chez elle quelque chose de la naïveté de l’enfance, aussi délicate que la brume. Une étincelle d’innocence. Pembe ne pouvait s’empêcher d’envier la beauté de sa jumelle, car, si elles étaient semblables, elles n’étaient pas pareilles. Le charme était, chez Jamila, aussi naturel que le vol d’une abeille vers une fleur. Elle rayonnait de vie et de lumière, pleine d’esprit et de retenue, songea Pembe, contrairement à elle.

– Je te prépare un dessert !

– Quoi ? demanda Jamila, qu’une voiture qui passait avait distraite.

– Je te…

Pembe s’arrêta. Elle venait de repérer Iskender au coin de la rue.

Pendant une ou deux secondes, Pembe regarda son aîné suivre sa sœur, les yeux réduits à des fentes, durs comme l’acier. Il serrait les mâchoires, mais ses lèvres bougeaient sans cesse, comme s’il débattait avec lui-même.

Elle ne comprit pas ce dont elle était témoin. Même quand elle le vit foncer sur Jamila, même quand elle remarqua le couteau dans sa main, même quand elle le vit lui bloquer le passage et prononcer des mots qui ne pouvaient servir qu’à lui donner la force d’accomplir la tâche qui l’attendait, elle ne comprit pas ce qui se produisait sous ses propres yeux. Soudain, le voile qui avait obscurci sa vision se leva et elle découvrit la réalité nue, le danger immédiat. Elle sentit l’air

quitter ses poumons. Ses citrons toujours serrés dans ses poings, elle traversa le salon, poussa la porte et courut jusqu'à la rue.

Elle était à trois mètres de sa sœur quand elle vit son fils la poignarder. Il avait lancé le couteau à la hâte, de travers, comme pour se débarrasser de cette corvée et continuer sa route. La lame décrivit un demi-cercle en l'air et pénétra la chair de Jamila du côté droit de son thorax. Derrière eux, Pembe produisit un son étranglé. Elle n'eut aucun doute. Elle sut jusque dans la moelle de ses os que le couteau avait atteint le cœur de sa jumelle.

Iskender fit un pas en arrière, resta une seconde immobile et fronça les sourcils en regardant le couteau dans sa main. Il eut l'air perdu, comme s'il ne savait pas ce qu'il venait de faire, qu'il avait été une marionnette actionnée par des ficelles et qu'il se réveillait. Dans un sursaut, il jeta le couteau et partit en courant.

Pembe entendit quelqu'un crier. Un hurlement perçant dans le vent. Il lui faudra une minute pour se rendre compte que ce son sortait d'elle. Elle ne pouvait bouger, parce qu'elle n'avait pas de corps. Pas de substance. Juste une voix. Tout son être était réduit à un cri – ou magnifié par lui – qui se transforma en une sorte de spirale indépendante de sa volonté, tourbillonnant, ondulant, se fondant dans un écho sans fin.

Les yeux écarquillés, le ventre en boule, Pembe tituba vers sa sœur. Le contenu des sacs s'était dispersé – petits pains, fromage, pommes vertes, pot de basilic, paquet de cardamome…

Telle une somnambule, Pembe enlaça la tête de sa jumelle, lui embrassa le visage – le front, les pommettes, le doux renfoncement à la naissance du cou. Elle tâta son pouls mais il était muet, et son corps mou perdait déjà sa chaleur. Toute couleur avait quitté son visage, sauf ses lèvres, qui avaient pris l'aspect de sa blessure. Pembe frissonna comme si la vie s'écoulait d'elle aussi. Une flaque de sang s'étendait, s'épaississait par terre, si sombre qu'elle était presque noire. Elle entendit des pas précipités, des chuchotements, la sirène d'une ambulance qui entrait dans sa rue, des portières qu'on claquait, le grésillement des radios de la police. Elle recula en chancelant, abandonnant le corps de sa jumelle, les pieds blessés par les pavés durs sous la semelle de ses pantoufles.

Peu après, une vieille femme, une gentille voisine albanaise, tourna au coin de la rue et s'étonna, s'effraya du chaos qui y régnait. En criant, elle tomba à genoux près du corps et pleura.

– Oh, ma pauvre petite ! Que t'est-il arrivé, ma chère Pembe ?

À l’écart, Pembe eut la chair de poule. Entendre qu’on pleurait son nom fut étrange et glaçant mais, curieusement, ça l’aida à se détacher de son environnement. Elle ne s’arrêta pas de marcher, elle ne regarda pas en arrière. Les bras croisés sur la poitrine, tête baissée comme pour lutter contre une bourrasque, elle fendit la foule, tel le fantôme qu’elle avait déjà l’impression d’être.

*

Jusqu’au soir, Pembe arpenta les rues, atteignant des quartiers au nord de Londres où elle ne s’était jamais rendue. Elle savait ne pas pouvoir rentrer chez elle ni aller chez Elias alors qu’Iskender était quelque part, en plein délire. Il ne tarderait pas à se rendre compte de son erreur et il reviendrait s’attaquer à elle. Sa peur était telle qu’elle ne parvenait pas à pleurer sa sœur. Son angoisse grandit au point de devenir une substance liquide qui l’emplissait peu à peu.

Elle dut s’arrêter plusieurs fois pour reprendre son souffle et ses esprits. Ses pieds décrivirent des cercles concentriques autour des *Ciseaux de Cristal*, jusqu’à ce qu’elle stoppe en face. Elle avait quitté son travail sans explication. Elle avait déposé les clés dans la boîte aux lettres et elle était partie. Cachée derrière une camionnette de la poste, elle regarda le profil exotique de Rita à travers la vitrine. Il y avait deux clientes et une jeune Asiatique aux cheveux aubergine qui devait être sa nouvelle apprentie.

Pembe décida d’aller dans la cour où l’on faisait sécher serviettes, blouses et tabliers. Si elle avait de la chance, elle pourrait subtiliser quelque chose. Elle avait jusque-là dissimulé de ses bras croisés les taches de sang sur son chemisier et s’étonnait que les passants ne se soient rendu compte de rien. À moins qu’ils aient préféré ne rien voir. Elle ouvrit le portail, se glissa dans la cour et s’arrêta.

Ondulant au rythme de la musique diffusée dans le salon de coiffure, un chewing-gum dans la bouche, l’apprentie venait décrocher les serviettes sèches. Trop tard pour reculer. Nulle part où se cacher. Pembe se retrouva nez à nez avec cette jeune étrangère, qui la dévisageait.

– Désolée ! dit Pembe.

Les joues rouges, elle se précipita, s’empara d’une blouse et s’enfuit en courant.

– Eh ! Qu’est-ce que vous faites ? cria l’assistante. Au voleur ! Au voleur !

Pembe était déjà loin.

Pendant les heures qui suivirent, elle erra, le soleil couchant lui caressant la nuque. Elle n'avait nulle part où aller. Si elle se rendait à la police, on l'interrogerait. Incapable de comprendre les nuances de la langue, elle ne saurait répondre et on finirait peut-être par la croire coupable.

Elle ne pouvait se réfugier chez un voisin. Qui prendrait le risque de la cacher ? De plus, elle ignorait si Iskender avait agi seul ou guidé par d'autres. Dans ce cas, qui était impliqué ? Tariq était-il dans le coup ? Et son mari ? Les deux frères avaient-ils convaincu Iskender, son sultan, la prunelle de ses yeux, de tuer celle qui lui avait donné le jour ? Son cerveau grondait. Elle ne pouvait faire confiance à personne d'autre qu'à Elias. Penser à lui la fit frissonner. Voilà ! Plus jamais elle ne le reverrait. C'était une bonne chose qu'Iskender ne sache pas où vivait et travaillait Elias. Tant qu'elle restait loin de lui, Elias irait bien. Il valait mieux qu'il la croie morte.

La culpabilité, ce petit serpent insidieux, la rongeait depuis des mois et devenait chaque jour un peu plus résistant, et il venait de sortir, dans toute sa splendeur répugnante, pour lui ronger l'âme. Elle s'en voulait, à elle seule. C'était son histoire d'amour avec Elias qui avait conduit à cette calamité. Comment pourrait-elle supporter de le retrouver ? En vérité, même alors, même là, Pembe tentait de disculper Iskender. Elle aurait aimé voir ses deux autres enfants. Que feraient-ils quand ils découvriraient que leur tante était morte et que leur mère avait disparu ? Que leur dirait la police, et que diraient-ils, en retour, à la police ?

Quand la nuit tomba, Pembe revint dans son quartier, tout en sachant que c'était dangereux. Elle se dissimula de son mieux en passant par l'arrière des maisons, de jardin en jardin, de garage en garage, et arriva dans Lavender Grove. Où Jamila était morte quelques heures plus tôt, on avait tracé à la craie sa silhouette. Le site était délimité par le traditionnel ruban de plastique de la police, et quelques personnes fumaient non loin, commentant les faits. Incapable de s'approcher davantage, Pembe décida de disparaître.

Pour la nuit, elle trouva un coin jonché d'ordures devant une branche de la banque Barclays et s'y recroquevilla, camouflant son visage chaque fois qu'une voiture passait. Elle utilisa des toilettes publiques et mendia de l'eau et un peu à manger dans un restaurant, avant de pleurer jusqu'à s'endormir.

– Réveille-toi ! Debout la môme ! cria un sans-abri qui s'avançait vers elle.

C'était un grand homme avec un ventre de buveur de bière, un visage rougeaud, des sourcils broussailleux, une bouche édentée.

– Bon sang de Dieu, qu'est-ce que tu fais à ma place ?

Pembe sursauta.

– Je… Je suis désolée ! bredouilla-t-elle, les lèvres tremblantes.

Elle sentit l’odeur de l’homme, mélange de vin, de tabac, de naphtaline et d’urine. Il titubait vers elle avec assurance. Pembe l’évita et se mit à courir.

– Eh, reviens, petit oiseau ! De quoi t’as peur ?

Le clochard la regarda partir dans la rue et disparaître à l’angle. Ricanant comme s’il avait fait une bonne blague, il s’installa dans le coin encore chaud, soupira en retirant ses chaussures et entreprit de se masser les pieds, l’air absent.

ESMA

Londres, le 1er décembre 1978

Il y avait tant de victuailles dans la cuisine, des cocottes et des marmites, chacune pleine de préparations délicieuses dont émanaient des odeurs puissantes, lourdes, des gratins, des pâtisseries, des desserts, alignés sur le plan de travail, sur la table, posés sur les chaises, par terre ! Je ne savais pas qui allait manger tout ça, maintenant qu'il ne restait plus que Yunus et moi. En plus, les gens ne cessaient de venir nous apporter des plats, bien décidés à nous nourrir. Dans le salon, des femmes de tous âges étaient assises côte à côte – de vieilles voisines, d'autres que je connaissais à peine et certaines que je voyais pour la première fois. À chaque arrivée, Tante Meral se levait, les accueillait et pleurait avec elles, puisqu'elle était l'hôte. Yunus et moi étions assis dans un coin, présents sans l'être, comme deux poissons morts dans un aquarium vide. Tous ceux qui passaient la porte s'approchaient de nous, nous regardaient, nous scrutaient, frappaient au mur de verre qui nous séparait d'eux et attendaient qu'on réagisse. On les voyait, on les entendait, mais on n'éprouvait rien, on était engourdis, insensibles à leurs consolations, nos esprits occupés à résoudre une énigme dont nous étions seuls conscients.

– Esma, tout est de ma faute ! a chevroté Yunus.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– J'ai laissé tantine toute seule…

– C'est Iskender qui a fait ça, pas toi, canim, ai-je affirmé en lui prenant la main puis en le serrant dans mes bras.

– Mais si c'est Tante Jamila dans l'ambulance, où est maman ?

– C'est ce que je me demande aussi.

Moins d’une heure plus tard, nous allions avoir la réponse. Vers midi, la porte s’est ouverte sur une femme vêtue de vert acide des pieds à la tête, y compris son chapeau à plumes. Bouche bée, les yeux ronds, les personnes en deuil ont regardé ses accessoires scintillants, ses ongles vernis, son allure étrange.

J’ai été ravie de la voir.

– Oh, Rita ! ai-je dit en courant vers elle, en larmes.

Je l’ai conduite dans la cuisine, où nous pourrions éviter les curieux.

– Ma mère n’est pas morte, ai-je murmuré.

Elle a hoché la tête.

– Elle est chez toi ?

Autre hochement de tête.

Rita m’a raconté que, tôt le matin, alors qu’elle allait ouvrir le salon, elle avait découvert son ancienne assistante endormie sur son seuil. Elle l’avait interrogée sur ce qui s’était passé, mais n’avait pas tiré grand-chose d’elle. Elle l’avait entraînée dans la salle d’épilation, à l’arrière, dont elle avait tiré les rideaux, et lui avait servi du thé et des biscuits. Après avoir donné congé pour la journée à sa nouvelle apprentie, elle avait fermé le salon. Elle avait ensuite aidé ma mère à se laver et l’avait laissée pleurer tout son soûl.

– Est-ce que tu peux la garder en sécurité quelques jours, jusqu’à ce qu’on trouve une solution ? ai-je demandé.

Cette fois, Rita a secoué la tête. Jamais son petit ami ne l’autoriserait à amener ma mère chez elle, et même s’il acceptait, elle n’était pas certaine de pouvoir lui confier un tel secret.

– Encore une chose, a continué Rita en me tendant un bout de papier portant le nom et l’adresse d’Elias. Il faut que tu lui dises que ta maman est morte. Pembe pense que ça vaut mieux.

Sans un mot de plus, je l’ai raccompagnée à la porte. Jouant son rôle jusqu’au bout, Rita, en pleurs, m’a serrée dans ses bras avant de partir.

– Je suis désolée, ma chérie ! Ta maman m’était très chère.

*

Une fois le soleil couché, Yunus et moi, main dans la main, sommes entrés aux *Ciseaux de Cristal* par la porte de service. Jamais je n’oublierai le moment où nous avons couru dans les bras de maman, en larmes et riant tout à la fois. Elle avait l’air si secouée, le visage marqué, des cernes autour des yeux…

Sa tête sur la poitrine de sa mère, Yunus gémissait :

– Tout est de ma faute. J’ai laissé Tante Jamila toute seule. J’ai voulu voir mes amis et je l’ai laissée rentrer sans moi.

Maman l’a embrassé, puis elle m’a embrassée et elle a murmuré : – Tu lui as parlé ?

Je lui ai résumé ma visite à Elias. Elle a écouté, effondrée, vidée, dans un état second. Mi-rêveuse, mi-éveillée.

– Ils disent des choses horribles sur toi, est intervenu Yunus. On ne leur parle plus.

Ainsi, ma mère a appris que tout le voisinage résonnait de commérages. Des gens l’accusaient d’avoir couvert la famille de honte et entraîné son fils dans une voie aussi sombre.

J’ai foudroyé mon frère du regard.

– Il y aura des funérailles demain. Tante Meral organise tout.

C’est alors que Yunus, soit qu’il eût planifié tout ça depuis un moment, soit qu’il regrettât de ne pas avoir tenu sa langue, prit maman par le bras et lui annonça, avec autorité : – Ne t’en fais pas ! Je sais où t’emmener. Il y a un endroit, à Londres, où tu seras tout à fait en sécurité et où personne ne te donnera à la police.

C’est ainsi que ma mère, Pembe Kader Toprak, trente-trois ans, décédée selon les registres officiels, partit vivre dans un squat en ruine, à Hackney, en compagnie d’une bande de punks.

LE NETTOYAGE

Londres, le 5 décembre 1978

Pembe était assise dans son lit, son visage tel un masque d'épuisement. Les bras autour de ses genoux repliés, les doigts entremêlés, elle sentait sa poitrine se serrer, une douleur croissante, comme si on compressait ses côtes. Respirer représentait un effort. Avaler lui brûlait la gorge.

Elle écouta les bruits de la vieille maison victorienne désormais plongée dans l'ombre, huma son odeur âcre. Poussière, sueur, meubles rongés aux vers, lessive humide, draps sales, bouteilles entamées, cendriers pleins. Se trouver dans une pièce où plusieurs personnes dormaient par terre côte à côte lui rappela son enfance. Elle se souvint de ses sept sœurs et elle imbriquées les unes dans les autres, recherchant la chaleur de leur voisine. Quel que soit le nombre de couvertures, au milieu de la nuit, elle se réveillait en frissonnant, découverte. Elle tirait alors une couverture à sa portée au-dessus de sa tête et s'en enveloppait du mieux qu'elle pouvait, ce qui laissait une de ses sœurs sans protection.

Pembe regarda, par-delà les jeunes endormis, le vide sinistre derrière la fenêtre, et elle éprouva une lassitude qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Une heure passa, davantage peut-être. Elle n'avait aucun moyen de le savoir. Au bout d'un moment, ses yeux perçurent une première lueur à l'horizon. Des bandes cramoisies se formèrent, fines comme des flèches. L'aube pointait au-dessus de Londres. Une peur amère monta dans sa gorge. Bientôt, ils seraient tous réveillés. Ils mangeraient, plaisanteraient, fumeraient. S'ils avaient accepté de l'héberger quelque temps, s'ils faisaient de leur mieux pour ne pas la déranger, les punks ne pouvaient se retenir de poser des questions. Ils n'arrivaient pas à comprendre ce qui se passait.

La plupart des squatters aimaient dormir tard. Pourtant, incertains de l'attitude qu'allait adopter le conseil municipal, ils étaient plus que vigilants, parfaitement conscients que les jours heureux des grasses matinées insouciantes étaient révolus. Vers huit heures, tout le monde était donc réveillé. Ils exhumaient leurs vêtements de la veille, allumaient leur première cigarette du jour, se bousculaient pour accéder au filet d'eau coulant dans l'unique lavabo ébréché. Même Iggy Pop, qui dormait avec des bouchons d'oreilles de sa fabrication, était debout.

Dans la cuisine, Tobiko regardait Pembe faire des crêpes pour une armée. Elle chercha quelque chose à dire, mais ne trouva que :

– Oh, ça sent bon !

Pembe lui adressa un petit sourire, les mains toujours occupées, rapides, précises, mais son esprit à des lieues de là. Quand elle eut terminé, elle désigna à Tobiko un grand plat chargé de crêpes.

– Pour vous tous…

– Et vous ? hésita Tobiko.

– Plus tard.

– Vous savez, déclara soudain Tobiko, on adore votre fils. Il est un peu notre mascotte, et… hum… Je ne sais pas bien quel est le problème, mais Yunus a dit que c'était compliqué et que vous deviez vous cacher un moment. Quels que soient vos ennuis, vous êtes la bienvenue. Vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous voudrez.

Pembe éprouva pour Tobiko une sympathie si profonde que ses yeux s'emplirent de larmes. Elle serra dans ses bras la jeune femme qui ne s'y attendait pas, mais qui immédiatement la serra à son tour. L'instant fut interrompu par Iggy Pop qui hurla depuis le salon, l'« agora » :

– Eh ! On a faim ! Le peuple veut manger !

Tobiko sourit, s'empara du plat et alla retrouver les autres.

Seule dans la cuisine, Pembe saisit un vieux balai et entreprit de nettoyer le sol. Si elle n'exécutait pas les tâches qui avaient toujours été les siennes, elle craignait de perdre l'esprit. Pendant les heures qui suivirent, elle frotta, épousseta, lava, astiqua tout le squat, sous les yeux stupéfaits de ses résidents. Elle s'activa toute la journée avec une telle concentration que personne n'osa se moquer d'elle ou lui demander d'arrêter, s'il vous plaît ! Ce fut même contagieux au point que quelques-uns proposèrent de l'aider et se joignirent à elle dans sa folie, jouant de la serpillière et de balais fabriqués à la hâte. Il ne fallut pourtant pas longtemps pour qu'ils se lassent et renoncent, épuisés.

Le soir venu, elle œuvrait encore, et les punks se faisaient discrets, fascinée par cette femme d'une autre culture, d'une autre langue, d'une autre histoire, qui nettoyait et pleurait, pleurait et nettoyait.

*

Prison de Shrewsbury, 1992

Trois mois avant ma libération, une vieille dame en soins intensifs ouvre les yeux. Elle se plaint d'avoir soif et mal dans le dos, mais, en dehors de ça, elle a l'air en parfaite santé. Quand elle est prête à parler, on lui demande si elle se souvient de l'homme qui lui a volé son sac et l'a agressée à coups de bouteille, en ce jour glacial. Elle le décrit. Sa mémoire est intacte, et celui dont elle fait le portrait n'a rien à voir avec Zeeshan. Comme ils ne sont pas convaincus, les policiers lui montrent une photo de mon compagnon de cellule. Elle affirme que ce n'est pas lui. Ils emmènent Zeeshan pour qu'elle puisse le voir en vrai à travers un miroir sans tain. Elle dit que ce n'est pas lui. Le tribunal décide de rouvrir le dossier.

– Tu devrais danser de joie, dis-je. Tu seras bientôt libre.

– Zeeshan homme déjà libre. Pas la peine de danser.

– Tu me manqueras beaucoup, vieux !

Il a l'air désespéré et avale péniblement sa salive.

– Je sors et je pense à toi. Tu es mon meilleur élève.

– Et toi un mauvais menteur.

Il pouffe de rire en faisant sursauter ses épaules.

– Oublie pas travailler.

– Quel travail ?

Il me l'explique.

Le matin du départ de Zeeshan, on médite ensemble pour la dernière fois. Contrairement aux autres jours, je ne renâcle pas, je ne proteste pas. Je m'installe en tailleur sur le sol inhospitalier et je le regarde. Pour la première fois, je parviens à calmer mon esprit, même si ce n'est qu'un bref instant.

Ce soir-là, Zeeshan parti, je réfléchis, allongé sur mon lit. Son absence est lourde à porter. La dernière fois que j'ai éprouvé ça, c'est à la mort de Top. Mais j'essaie de terminer ce qu'il m'a demandé. Mon travail. C'est ce que j'ai jamais eu à faire de plus dur. Écrire une lettre à ma mère, pour la lui donner à ma sortie.

Stylo à la main, je griffonne des versions différentes chaque jour. Quelques-unes ne sont pas mal, mais si indigentes, si fades ! Je les déchire et je recommence. Je n'y arrive pas. L'officier Andrew se pointe, parfois. Toujours pas d'amour entre nous, mais on ne se prend pas non plus à la gorge. Plus maintenant.

Je parviens enfin à composer quelque chose qui ne semble pas aussi horrible que les lettres précédentes. Cette fois, je décide de garder la feuille. Zeeshan m'a demandé, quand j'aurai écrit ma lettre, de la recopier sur une page blanche chaque jour, jusqu'à ce que je la sache par cœur. Et c'est ce que je fais ensuite.

Chère mère,

Je ne vais pas envoyer cette lettre. Je te l'apporterai en personne, inshallah, et te la donnerai, parce que c'est plus facile d'écrire que de parler. Cette année, mes yeux se sont ouverts. J'avais un compagnon de cellule complètement allumé. Fou, mais dans le bon sens du terme. Tu l'aurais aimé. Il s'appelle Zeeshan. Un type bien. Il m'a beaucoup aidé. Je comprends ça, maintenant qu'il est parti. Dommage qu'on apprécie toujours mieux ce qu'on avait quand on le perd.

Si je pouvais de nouveau avoir seize ans, jamais je ne ferais ce que j'ai fait, jamais je ne causerais autant de douleur. À toi, à ma sœur, à mon frère, à ma pauvre tante. Je ne peux changer le passé. Pas un seul instant de ce passé. Zeeshan a dit que je peux m'améliorer maintenant. Même de ça, je ne suis pas certain. Mais si tu acceptes que je revienne dans ta vie, si tu peux trouver dans ton cœur la force de me pardonner, quelle bénédiction ce sera d'être à nouveau ton fils !

Iskender Toprak

ESMA

Londres, le 12 septembre 1992

Samedi matin. Je prépare le petit déjeuner dans notre cuisine rénovée. Ça a coûté les yeux de la tête, bien plus que ce qu'on pouvait se permettre, mais mon époux a insisté pour qu'on soit équipés dernier cri. C'est le cadeau qu'il m'a fait pour notre dixième anniversaire de mariage. Placards couleur expresso, parquet en érable, réfrigérateur en inox, robot qui sait tout faire, tellement pratique… *Raffinée, moderne, cette cuisine fera l'admiration de vos amis*, disait la brochure.

Je gratte les œufs dans la poêle avec une spatule, je regarde les morceaux trop cuits du fond venir sur le dessus comme le passé refait surface dans le présent. Ce n'est pas facile de faire des œufs brouillés, quand votre esprit s'évade sans arrêt. Il faut avoir le bon rythme pour obtenir le résultat escompté, et j'ai l'impression que mes gestes ne sont jamais les bons. Je dois avoir un problème avec la notion du temps en général. Je ne suis pas plus capable de laisser partir hier que de me concentrer sur demain. De la gamine aux grandes idées et au style flamboyant, il ne reste pas grand-chose. Quand je pense à mon enthousiasme d'adolescente, ce qui m'arrive souvent, je ne peux m'empêcher de me sentir trahie – par nul autre que moi-même.

Mes filles sont assises à la table et parlent des présentateurs de « Blue Peter », leur programme télévisé préféré. Comme d'habitude, elles ont des opinions opposées. Je les écoute, mais mon cerveau est un cerf-volant. Il flotte dans le vent.

– Maman, est-ce que tu pourrais, s'il te plaît, dire à ton autre fille de la fermer ? braille Layla.

– Humm… Oui, dis-je en retirant la poêle du feu.

Les œufs ne sont pas vraiment prêts, mais je ne veux pas qu'ils brûlent. Pas cette fois.

– Maman ! s'exclame Jamila.

– Désolée, chérie, qu'est-ce que tu disais ?

Il est trop tard pour poser la question. Quand je me retourne, je vois une des filles souriante, triomphante, et l'autre renfrognée. C'est mon mari qui vole à mon secours.

– Laissez votre mère tranquille. Elle a d'autres préoccupations, aujourd'hui.

– Pourquoi ? demande Layla.

– On a déjà parlé de ça, chérie, répond Nadir. Votre oncle vient nous rendre visite. Votre mère ne l'a pas vu depuis longtemps.

– Oh… dit Layla sans pourtant que la moindre surprise se lise sur son visage.

Je remarque que Jamila regarde son père avec presque un défi dans ses yeux sombres en amande, si différents de ceux de la femme dont elle porte le nom.

– Est-ce que vous êtes en train de nous mentir, tous les deux ?

Mon mari, qui servait les œufs, arrête son geste. J'écoute le silence, incapable de le briser.

Comme d'habitude, Nadir est calme, posé.

– Ce n'est pas un joli mot à employer quand on parle de ses parents, ma chérie. Ni de n'importe qui d'autre.

– Désoléééée, chantonne Jamila.

– Très bien. Maintenant, dis-nous ce que tu sous-entendais par là !

Ravie de l'attention qu'on lui prête, Jamila fait une moue mutine.

– Eh bien… je ne crois pas qu'Oncle Iskender travaille en Alaska. Je crois… qu'il est un espion russe.

– N'importe quoi ! ironise Layla.

– C'est vrai. Il lâche des bombes sur des icebergs.

– Mais non !

– Si ! C'est ce qu'il fait.

Je dépose une rondelle de tomate et une feuille de basilic sur chaque assiette en me demandant si ça n'aurait pas été plus facile que mon frère soit un espion travaillant pour les Russes et testant des bombes au pôle Nord.

Quand les filles partent se préparer pour un goûter d'anniversaire, Nadir me prend dans ses bras et incline la tête. Je le regarde, j'enregistre ses yeux tendres, les plis que forme le sourire sur ses joues, les ridules sur son front. Ses cheveux, épais, en bataille, poussent à la verticale, défiant la gravité, refusant de couvrir ses oreilles. Il y a quelques mèches blanches aux tempes, indiquant son âge. Il a

seize ans de plus que moi, exactement la même différence qu'entre ma mère et Elias. Je me dis que c'est une coïncidence, bien sûr.

Je l'aime, bien que ça n'ait pas commencé par une émotion aussi profonde. Nous savions dès le début que je n'éprouvais pas l'amour fervent qu'il me vouait, et qu'il me voue toujours, je l'espère. Dans mon cœur mijotait un mélange de sentiments à son égard : respect, tendresse, admiration et surtout gratitude pour m'avoir tirée du marasme dans lequel je me laissais engluer. On entend parfois les gens dire que leur partenaire les a rendus meilleurs, mais on n'y croit guère, sauf quand ça nous arrive.

Après les événements de novembre 1978, notre famille s'est dissoute comme un bonhomme de neige sous le soleil brûlant. Soudain, tout ce qui nous restait de notre vie d'avant n'était plus qu'une flaque d'eau sale. Ce qui nous paraissait solide, immuable, était devenu fuyant, imprévisible. Yunus et moi avons dû aller vivre un temps chez Oncle Tariq et Tante Meral. Bien qu'ils se soient montrés assez gentils et généreux, j'ai détesté chaque seconde de notre cohabitation. Jamais je ne leur ai pardonné d'avoir sali ma mère pendant les semaines précédant le meurtre, et même si je demeurais sous leur toit, si je mangeais leur nourriture, si je portais les vêtements qu'ils m'achetaient, ils figuraient tout en haut de la liste des gens que je méprisais. Notre père nous envoyait des cartes postales, des cadeaux et de l'argent d'Abu Dhabi, de moins en moins au fil des ans, jusqu'à ce qu'il finisse par couper tout contact. Mon oncle et ma tante nous ont caché son suicide aussi longtemps qu'ils ont pu, en dissimulant, brouillant, déformant la vérité. Je le sais, parce que je fais la même chose avec mes enfants. C'est devenu une tradition familiale de voiler la vérité, de l'enterrer si profondément dans le quotidien immuable qu'au bout d'un moment on ne peut plus l'atteindre, même par l'imagination.

Mon souvenir de ces années, c'est la terre qui tremble, c'est mon âme qui s'enfonce dans des sables mouvants de douleur et de désespoir. La colère était la seule corde à laquelle m'accrocher pour m'en sortir, me sentir vivante – et ça a duré. Débuts de Mrs Thatcher, énormes bouleversements en cours. L'Angleterre aussi évoluait vite loin de tout ce qu'elle avait été, pachyderme se réveillant pour se désembourber d'un rêve hivernal. J'ai toujours eu de bonnes notes aux examens. Le ministère de l'Éducation s'est tout spécialement intéressé à notre cas et, bientôt, tant Yunus que moi avons été transférés dans une pension du Sussex. La distance m'a un peu aidée. J'y ai noyé ma rancœur. Après mes études secondaires, je suis allée au Queen Mary College, où je me suis inscrite en anglais. Puis j'ai rencontré Nadir.

C’est un homme de sciences, un savant qui croit en des certitudes universelles et des vérités objectives. Né à Gaza, élevé dans un camp de réfugiés palestiniens, il a quitté son pays pour l’Angleterre à dix-neuf ans, grâce à un parent qui a eu la générosité de financer son instruction. Peu après la sortie de *Yellow Submarine* des Beatles, Nixon est devenu président, Arafat a pris la tête de l’OLP et Nadir est arrivé à Manchester, taciturne et timide, mais plein d’espoir. Il a fait carrière aussi loin que possible de la politique en se spécialisant en biologie moléculaire. Tandis que la rotation du monde s’accélérait en un tourbillon de conflits, il s’est replié dans son laboratoire – ordonné, méthodique, contrôlable – pour étudier la morphologie des cellules.

Sa famille est toujours à Gaza, une grande famille aux membres chaleureux, fiers, curieux, bavards. Je les ai plusieurs fois rencontrés. Au milieu d’eux, j’ai observé mon mari avec cynisme, en quête de signes de modifications de son caractère, d’une altération qui révélerait son fond sous le vernis du décorum, mais Nadir est la gentillesse même partout, avec chacun. Jamais il n’agit par caprice ou sous l’effet d’une pulsion. Il aime réfléchir, *cogiter* – un de ses mots préférés. Jamais il ne se hâte. Sa devise, dans la vie : *Les eaux calmes sont profondes*. Pas étonnant qu’il s’entende si bien avec Yunus !

– Ça va ? me demande-t-il.

Je hoche la tête. Être seule, c’est tout ce que je veux, pour l’instant. Décrocher mon manteau et sortir. Tout laisser en plan, les restes dans les assiettes, les miettes sur la nappe, les gouttes sombres dans les tasses, les morceaux de mon passé.

– C’est juste que la journée va être longue.

– Ne t’en fais pas pour nous. Je récupérerai les monstres après la fête. Tu dois passer du temps seule avec lui.

J’écoute l’accent de mon mari, les sons gutturaux qui lui viennent de l’arabe.

– C’est exactement ce que je redoute… d’avoir plus de temps avec Iskender.

Nadir pose les mains sur mes joues et me plante un baiser sur les lèvres.

– Tout ira bien, chérie !

Pendant un bref instant, j’aimerais qu’il ne soit pas aussi attentif, aussi tendre. Nadir est le genre d’homme qui, face à l’agression, physique ou verbale, évite à tout prix la confrontation. Si quelqu’un lui nuit – comme le fit un collègue, une fois, à l’université –, il accepte la situation et considère que c’est *lui* le responsable. Je me rends soudain compte que, sans le savoir sans doute, j’ai épousé l’opposé absolu de mon frère aîné.

– Je ne sais pas, dis-je. Peut-être que je ne devrais pas y aller. Mon oncle risque de venir. Ou un de ses vieux potes.

Nadir hausse les sourcils. Il sent mon amertume remonter en moi. Il choisit ses mots avec soin : – Tu dois quand même y aller et le voir. S'il n'a pas du tout changé, s'il est le même homme qu'à l'époque, tu n'as pas besoin de lui dans ta vie, mais tu dois vérifier.

Puis il prononce ces quelques mots qui résonneront toute la journée dans mes oreilles : – C'est ton frère.

– Qu'est-ce que je vais dire aux filles, quand il sera là ? Voilà, les filles ! C'est votre oncle, que vous n'avez jamais vu. Pourquoi ? Eh bien, parce qu'il était en prison. Pourquoi ? Humm… Parce que, vous comprenez, il a tué votre…

– Inutile de leur expliquer quoi que ce soit. Pas encore.

Des larmes me montent aux yeux, et ma voix tremble un peu :

– Toi et Yunus, vous voulez toujours que les choses soient simples et faciles, mais le monde est si complexe ! Tout est compliqué.

Nadir fait la moue.

– Oublie le monde ! *Jouis, dans ce monde de néant, de la part du plaisir qui te revient. N'attends pas pour cela que les faveurs du ciel te soient retirées*.

Je ris malgré moi.

– C'est de Khayyâm ?

– Omar Khayyâm, en effet !

Mon mari. Cet homme aux mots tendres et aux poèmes chaleureux. Cet homme honnête, fiable et vertueux jusqu'à une naïveté qui me rend folle. Cet homme qui croit que l'honneur réside plus dans le cœur des gens que dans leur chambre à coucher. J'essaie d'imaginer ce qu'il estime en moi, pourquoi il m'aime. Incapable de trouver une réponse, je murmure : – Je ferais mieux de me préparer.

– D'accord, ma chérie.

À une époque, je me croyais de taille à réaliser de grandes choses, à livrer des batailles épiques, à défendre des idéaux. J'allais devenir écrivain et militante des droits de l'homme. Je voyagerais par le monde pour voler au secours des opprimés, des victimes. J. B. Ono – le célèbre auteur de romans où personne ne se laisse piéger par l'amour. J'avais souhaité être au centre du monde. J'ai fini par accepter de n'être qu'un des nombreux personnages d'une histoire, et encore, pas un des principaux.

J’ai écrit, pendant un moment, après avoir réussi mon diplôme de fin d’études secondaires, mais j’ai du mal à m’en souvenir. À l’université, j’avais de bons résultats, mes textes étaient inventifs et des professeurs m’encourageaient, mais quelque chose avait changé, et c’était irréversible : j’avais perdu toute confiance en moi. Telle une plante qui affiche sa beauté chez le fleuriste et se flétrit dès qu’on la ramène à la maison, mon désir de devenir romancière s’est étiolé dès que je suis sortie de mon environnement familial.

Après cela, je n’ai plus écrit autre chose que des lettres, plein, plein de lettres. J’en ai envoyé régulièrement à Shrewsbury, et à Yunus, quand on était séparés. J’ai aussi correspondu avec Elias (avec qui j’ai pris contact) et avec Roxana (qui a pris contact avec moi) et chacune de ces personnes m’a aidée, à sa façon, à retrouver les pièces manquantes du puzzle. Et j’ai écrit à ma mère, deux fois par semaine pendant douze ans.

Puis, l’été dernier, quand ma mère est morte, j’ai entrepris d’écrire l’histoire de sa vie. J’y ai travaillé jour et nuit, comme si je craignais, si je m’arrêtais ne serait-ce qu’un instant, de perdre l’urgence, que l’urgence me lâche, que tout s’effondre. Ce que j’ai couché sur le papier était si personnel que certaines parties me faisaient souffrir, que d’autres se sont accrochées à moi. Pourtant, peu après l’achèvement de mon manuscrit, je m’en suis détachée, il m’a été étranger. Elle n’était pas mienne, cette histoire.

Le passé se trouve dans un coffre, au grenier, au milieu de choses valables ou sans aucun intérêt. Je préfère le laisser fermé, mais il s’ouvre au moindre coup de vent, de lui-même, et, avant que je puisse intervenir, son contenu s’éparpille. Je remets chaque feuille à l’intérieur, une par une, les souvenirs, bons ou mauvais, jusqu’à ce que le coffre se rouvre quand j’y suis le moins prête.

Ma grossesse a plus été un accident qu’un événement programmé. Quand je me suis rendu compte de la situation, je me suis retrouvée en état de choc, terrifiée et euphorique à la fois. Quand j’ai appris que j’attendais des jumelles, j’ai pleuré une grande heure avec le sentiment, une fois de plus, que ma vie, quoi que je choisisse d’en faire, n’était qu’un maillon d’une chaîne d’histoires. Pendant ces neuf mois, mon corps s’est remodelé comme s’il était fait d’argile. J’espérais qu’il en irait de même pour mon âme. Mes filles ont sept ans aujourd’hui. Layla, les cheveux du noir satiné de la nuit, et Jamila, à qui j’ai donné le nom de sa grand-tante, bien qu’elle ne sache pas pourquoi.

D’en haut, dans ma chambre, j’entends le téléphone sonner. Mon mari décroche. J’ai l’intuition que c’est Yunus – le garçon qui porte le nom du prophète le plus indiscipliné. Ces derniers temps, mon jeune frère et mon mari

s'appellent quotidiennement. Une camaraderie virile. Je sais qu'ils conspirent contre moi et ma mauvaise humeur. Ils me considèrent comme une bombe à retardement, dont le tic-tac la rapproche du moment de l'explosion, alors qu'eux, toujours calmes et rationnels, tentent de trouver comment la désamorcer. Je me vois comme un paquet suspect sur la route, Yunus et Nadir comme des experts en déminage, vêtus de combinaisons et de casques ignifugés, qui s'avancent prudemment vers moi.

– Chérie, Yunus veut te parler !

Je décroche le combiné et j'attends que mon mari ait raccroché de son côté.

– Salut, frérot ! dis-je d'une voix aussi neutre que possible.

– Mon Esma, comment te sens-tu aujourd'hui ?

Pourquoi est-ce que tout le monde me pose cette question ?

– Très bien ! Et toi ? Quel temps fait-il, là-bas ?

Il ignore mes banalités et va droit au but.

– Bon. Quand est-ce que tu vas le chercher ?

En bruit de fond, j'entends son groupe qui répète – piano, guitare, *ney*. Mon frère donne un concert à Amsterdam, ce soir. Un événement culturel mondain. Le prince Claus doit être dans le public.

– Je pars dans une heure.

– Écoute, humm… Je sais que ce n'est pas facile. J'ai horreur de ne pas être là pour toi. Si j'avais pu…

– C'est bon. Je comprends. Tu as des obligations.

Je perçois de l'aigreur dans ma voix. Si Yunus l'a sentie aussi, il n'en fait pas état.

– Tu sais, ce matin, j'ai pensé au jour où je lui ai rendu visite… Il était heureux d'apprendre qu'elle était en vie. Il était… si ému ! C'est vraiment dommage qu'il n'ait pas pu la voir et lui demander pardon.

– Ah, son pardon… dis-je en levant les yeux au ciel.

– C'est ce qui se serait passé ! insiste-t-il. Ça aurait été tellement bien qu'il lui baise la main et demande sa bénédiction !

– Oh, arrête !

Un lourd silence s'abat et je commence à soupçonner que la ligne a été coupée quand j'entends Yunus.

– Je crois qu'il a assez souffert.

Je ferme les yeux. Mon sang bout dans mes veines.

– Comment est-ce que tu peux dire ça ? Il ne souffrira jamais assez ! C'est un égoïste qui a tué notre tante, et il mourra égoïste.

– Il n’était qu’un gamin.

– Il n’était pas un gamin ! Et ça n’a rien à voir avec son âge. Toi, tu étais un gamin. Tu n’as pas agi comme lui. C’était dans sa personnalité.

– Mais il est l’aîné ! Tu te plaignais tout le temps d’être traitée différemment parce que tu étais une fille, et je trouvais difficile d’être le plus jeune, mais est-ce que tu as jamais pensé combien ça devait être dur, pour Iskender ?

– Ouais, c’est sûr qu’être sultan, c’est pas une position facile !

– Écoute, frangine, soupire-t-il, il faut que je te laisse. Je serais là, si je le pouvais. On discutera à mon retour. On trouvera une solution. Ensemble. Comme toujours. D’accord ?

Craignant que ma voix ne me trahisse, je hoche la tête, comme si Yunus pouvait me voir. Quand on raccroche, je vais me laver le visage et me maquiller. J’en veux à Yunus d’être capable de pardonner et d’oublier, j’en veux à Iskender de ce qu’il nous a pris : une enfance normale – ce sentiment réconfortant de sécurité, d’amour, de continuité qu’on reçoit d’une famille avant de grandir et d’être plongé dans le vaste monde et ses vrais tourments. J’avais quinze ans, quand Iskender a perdu la tête. Après ça, la vie ordinaire que je connaissais a été fracassée et une douleur constante s’est logée dans mon cœur. Pour ma mère, ça a été pire encore.

En assassinant une personne, Iskender en a tué plusieurs.

*

Je roule jusqu’à Shrewsbury, je longe des pelouses bien tondues et des pâturages d’un beau vert. Le temps ralentit. Mon esprit repart vers Yunus. Il devient assez célèbre, mon petit frère. Nadir me dit que ses élèves connaissent sa musique et l’adorent. Je suis fière de lui. À ces moments, pour être honnête, je l’envie aussi. Je me demande si c’est une autre de ces farces de Dieu, qui a décidé que moi, la créative, je me retrouverais à mener une vie de famille banale, alors que Yunus, le calme, le réservé, réaliserait ses rêves autour du monde. Je suppose que les rivalités entre frères et sœurs n’ont pas de fin. On rivalise pour monopoliser l’amour des parents, même quand ils ne sont plus là.

J’arrive à la prison de Shrewsbury. Je reste dehors, surprise qu’il n’y ait personne d’autre. Pas d’Oncle Tariq. Pas de Tante Meral. Pas de voisins ni d’amis. Où sont-ils ? Iskender m’a dit que ses vieux copains ne venaient pas le voir. Est-ce que tout le monde l’a oublié ?

Une heure passe. Un petit vent sinistre me donne la chair de poule. J'ai un peu soif. Si j'entrais, les gardiens, selon toute probabilité, m'offriraient de l'eau, voire une tasse de thé. Je pourrais même leur demander à quoi m'attendre, s'ils savent quelque chose sur Iskender. Non. Il sortirait alors, et on devrait s'embrasser ou se serrer la main, ou je ne sais quoi, devant tous ces gens. Je préfère patienter dehors.

Le portail s'ouvre enfin. Sous la lumière du jour, en jean et veste en velours, il a l'air bien différent de la dernière fois que je l'ai vu. Il a pris soin de lui. Il semble en forme, musclé. Sa démarche a changé. Il ne redresse plus les épaules et la tête, comme jadis. Il fait quelques pas et s'arrête pour regarder le ciel froid, couvert, comme je l'avais imaginé.

Il remarque ma présence. Son visage reste impassible. Il s'avance lentement, pour me donner le temps de retourner au parking, de lancer le moteur et de partir, si je le souhaite. Quand il est tout près, je fais un pas en avant, les mains dans les poches.

– Salut, Esma !

Tout à coup, j'en veux à Nadir, à Yunus, à tous les esprits de ce monde, de m'avoir convaincue d'aller le chercher, mais je fais mon possible pour repousser ces pensées noires.

– Salut à toi, *mon frère*.

– Je ne m'attendais pas à te voir.

– Oh, je ne m'attendais pas à venir !

– Je suis heureux que tu l'aies fait.

Dans la voiture, j'éprouve le besoin de dire quelque chose, de remplir l'espace vide entre nous.

– J'aurais cru qu'Oncle Tariq se déplacerait.

– Il le voulait. Je lui ai demandé de s'abstenir.

– Vraiment ? C'est intéressant.

Je serre le volant un peu plus fort. Iskender se repose contre son dossier sans commenter.

– Comment vont les filles ? Et Nadir ?

Je lui raconte qu'elles jouent dans une pièce musicale à l'école, ce semestre. Layla sera un poisson-chanteur, mais on ne sait pas encore quel genre. Un espadon, probablement, même si elle préférerait un dauphin. Mon autre fille s'est vu attribuer le rôle de la femme du pêcheur, un personnage méchant, avare, mais assez central. Elles sont donc un peu en compétition, et la maison n'est pas calme. Poisson-chanteur contre femme de pêcheur.

Je raconte tout ça sans mentionner le nom de Jamila, bien qu'il sache, bien sûr.

– Elles sont toutes les deux très excitées, dis-je en conclusion.

– Des enfants formidables ! commente-t-il avec un sourire.

Le silence qui suit est déconcertant. J'insère dans le lecteur une cassette d'ABBA que j'ai apportée, mais je redoute de presser le bouton.

– Tu veux une cigarette ?

– Non merci. J'ai arrêté il y a un moment.

– Ah oui ?

Je l'observe du coin de l'œil.

– Si ça ne t'ennuie pas que je te pose cette question, qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

– J'aimerais voir mon fils dès que possible.

Je ne lui rapporte pas que Katie m'a téléphoné quelques jours plus tôt. Elle s'est installée à Brighton, mariée à un médium qui interprète les lignes de la main et prétend connaître l'avenir. Je doute qu'il ait prophétisé la libération de prison de l'assez célèbre petit ami de son épouse ! Ils ont eu trois enfants. Pendant qu'on bavardait, je n'ai pu m'empêcher de soupçonner qu'elle a encore des sentiments pour mon frère, qu'elle l'aime peut-être encore un peu.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Iskender demande, d'une voix douce : – Comment va Katie ?

– Mariée et heureuse.

Si ça le blesse, il ne le montre pas.

– C'est fantastique ! Je suis content pour elle.

Est-il sincère ?

– C'est gentil d'être venue me chercher. Je ne t'encombrerai pas longtemps. Je vais trouver un lieu où vivre. Et un travail. L'association des Bons Samaritains aide les gens dans ma situation. Ensuite… J'aimerais aller voir maman.

Il y a un tel espoir dans ces mots qu'ils partent dans l'air comme la vapeur des *böreks* que notre mère sortait du four. Je change de vitesse, j'accélère et, les larmes aux yeux, je lui annonce, d'une voix pâteuse : – Elle est morte.

Il tourne vers moi un regard incrédule.

– Mais… Mais Yunus m'a dit…

– Je sais ce qu'il t'a dit. C'était la vérité. Il y a six mois, elle s'est éteinte.

– Seule ?

– Seule.

Je ne lui raconte pas comment c'est arrivé. Ce sera pour plus tard.

– J’allais… Je voulais lui… embrasser les mains, murmure-t-il avec un léger bégaiement. J’espérais qu’elle accepterait de me voir.

– Je suis sûre qu’elle aurait accepté, dis-je avec sincérité. J’ai gardé toutes ses lettres. Tu en liras certaines. Tu constateras qu’elle a toujours pris de tes nouvelles.

Iskender baisse la tête et regarde ses poignets comme s’ils portaient des menottes. Il se tourne vers sa vitre et soupire. Son souffle dépose de la buée sur le verre. Il ouvre la fenêtre et sort la tête pour mieux respirer, puis il tire de sa poche un bout de papier qu’il laisse s’envoler, tel un cerf-volant sans ficelle.

– Encore une chose, dis-je quand il referme sa fenêtre. Nadir… mon mari… ne le sait pas.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Seuls Yunus et moi. Et toi, maintenant, bien sûr. Personne d’autre dans la famille ne sait que maman était vivante, et personne d’autre ne devrait l’apprendre.

C’était un serment que nous avions prêté, Yunus et moi. Quand nous avons compris que tout le monde confondait Tante Jamila avec notre mère, nous avons juré sur le Coran que jamais nous ne révélerions la vérité à quiconque. Pas à notre père. Pas à Oncle Tariq. Pas à Tante Meral. Pas à Elias. Pas même à nos conjoints, si on se mariait. Nous serions les deux seuls détenteurs de ce secret.

– Alors… Pourquoi me l’avez-vous dit ?

– C’est Yunus qui l’a voulu, pas moi. Il trouvait qu’il était temps que tu l’apprennes. Il espérait que vous pourriez vous retrouver, vous réconcilier. Il voulait que tu t’y prépares, je suppose.

On traverse un village endormi sans y apercevoir âme qui vive. L’après-midi se termine et le monde donne une impression d’unité, de satisfaction. À un feu, il se tourne pour croiser mon regard.

– Tu gardes trop de secrets, ma sœur !

– À ce propos, dis-je en ouvrant la boîte à gants. Est-ce que tu peux sortir ça ?

Il prend l’objet que je lui désigne. C’est un livre. Sur l’Alaska.

– Tu as une heure et demie pour mémoriser tout ce qu’il y a à savoir sur l’Alaska. C’est là que j’ai dit à mes filles que tu travaillais, tout ce temps.

Il a un petit sourire triste et feuillette le livre. Montagnes enneigées, grizzlis, saumons bondissant hors d’un torrent glacé… Ça n’a pas l’air d’être si mal que ça, l’Alaska !

RÊVE DANS UN RÊVE

Près de l’Euphrate, mai 1991

Elle ouvrit la commode, en sortit le tapis de prière et écouta les bruits dans la vallée. C’était ça aussi, vivre là. Tant que le vent soufflait du nord, il faisait entendre les appels à la prière depuis la mosquée du village, en contrebas, mais dès qu’il changeait de direction, elle ne pouvait plus savoir l’heure. La montre qu’elle avait apportée de Londres ne fonctionnait plus. Elle attendait dans un coin, vieux visage trop fatigué pour parler. Il fallait pourtant qu’elle connaisse les heures de prière, plus de cinq fois par jour, parce qu’elle avait tant à dire à Dieu !

C’était peut-être l’âge qui la rendait plus pratiquante, bien qu’elle ne fût pas très vieille, puisqu’elle avait quarante-six ans. À moins que ce soit à cause des trop nombreux esprits qu’elle avait pleurés au cours de sa vie. Chaque jour, elle demandait à Dieu d’aider sa jumelle à trouver sa place au ciel, car elle était certaine que c’était là que Jamila était montée. À un moment de sa prière, elle incluait Hediye, sa sœur-mère, dont l’image qu’elle retenait n’était pas la masse de chair gonflée, violette, pendue au plafond, mais la jeune fille joviale qu’elle fut. Elle priait aussi pour son mari, imaginant tout ce qu’ils auraient pu ou non se donner l’un à l’autre. Puis elle priait pour ses parents disparus depuis si longtemps, et s’il lui restait de l’énergie, elle priait pour les trois centenaires du village qui avaient récemment rendu leur dernier souffle, à peu de semaines de distance.

Quand elle avait honoré les morts, elle passait aux vivants. Elle commençait par ses petites-filles, sous la pluie londonienne, ces enfants qu’elle n’avait jamais vues qu’en photos. Elle implorait Dieu de guider sa *fille têtue et son cher mari*. Suivait une prière spéciale pour Yunus (et parfois pour son groupe), afin qu’il excelle et s’élève dans la société sans se laisser séduire par les futilités de la

gloire. Elle consacrait une minute à Elias, lui souhaitant santé et bonheur, et de trouver une personne à aimer, si ce n'était déjà fait. Venait alors la plus longue de ses prières, pour Iskender. *Son sultan, son lion, la prunelle de ses yeux*.

Il lui arrivait de se demander si elle avait eu raison de revenir, mais la sérénité qui l'enveloppait comme un châle chaque matin à l'aube suffisait à la conforter. Vivre dans une telle solitude, c'était frôler la folie. Elle tentait de rester équilibrée en remerciant Dieu tant pour tout ce qu'Il lui avait donné que pour tout ce qu'Il lui avait refusé. C'est plus difficile de devenir fou quand on est reconnaissant.

Ses premiers jours en Angleterre lui paraissaient aussi lointains qu'un rêve dans un rêve. La première fois qu'elle était montée dans un grand bus rouge, les enfants encore petits près d'elle, Yunus à naître. Jamais elle n'oublierait l'excitation éprouvée au spectacle du château de la reine à travers les vitres embuées, des soldats de la reine, dignes, sérieux, sur leurs hauts chevaux. La solitude l'avait angoissée, en arrivant à Hackney, avec ses rues trempées de pluie, ses maisons en briques collées les unes aux autres, ses minuscules jardins. Son mari leur avait trouvé une maison miteuse, qu'il aurait fallu repeindre, au moins, mais elle s'en moqua, habituée qu'elle était à s'installer dans de petits espaces, telle une hirondelle qui construit son nid sous le rebord du toit. Elle ne put cependant pas se faire au climat. La pluie. La lumière si chiche. Les nuages toujours sombres. Grandir près de l'Euphrate l'avait endurcie contre les hivers rudes et les étés brûlants, mais elle ne s'était pas facilement adaptée à circuler sous un ciel couvert en permanence. Elle adorait pourtant se rendre au marché aux puces de Ridley Road, regarder les badauds chercher les bonnes affaires dans cette rue grouillante comme une ruche. Rien à voir avec les bazars d'Istanbul, mais toute cette agitation l'excitait. On pouvait croiser tant de gens différents, leur peau de toutes les nuances de brun et de rose, venus de lieux qui, pour elle, n'étaient que des noms sur une carte approximative !

Ce ne furent pas tant les voitures arrivant de la gauche ou leurs chauffeurs assis à droite qui la déconcertèrent, mais la manière de se comporter des Londoniens – les vieilles dames guindées, l'insolence des jeunes, la liberté des femmes, le genre de confiance qu'elle n'avait jamais eue et qu'elle ne pensait jamais acquérir. Elle s'émerveillait de voir les femmes, dont le T-shirt soulignait les tétons et qui exposaient leurs cheveux au soleil, porter leur féminité comme une robe d'apparat. Des couples s'embrassaient dans la rue, fumaient, buvaient, discutaient… Jamais elle n'avait connu de gens si à l'aise de s'afficher publiquement. Les villageois de son enfance n'étaient pas bavards, et elle avait

toujours été de nature discrète. Pour elle, l'Angleterre était un pays de mots, et elle fit de son mieux pour en décrypter la signification cachée, pour en comprendre les plaisanteries, pour jouer de leur ironie.

Plus que tout, dans la grande ville, c'étaient les oiseaux qui la fascinaient – confinés aux fissures et aux anfractuosités, presque invisibles sauf quand ils se rassemblaient pour se disputer une poignée de graines ou quand ils tombaient par terre, morts. Les oiseaux de l'Euphrate ne leur ressemblaient pas. Il n'y en avait sans doute pas autant d'espèces – sûrement pas autant qu'au zoo de Londres ! –, mais ils étaient libres. Et bienvenus.

À Londres, elle s'offusquait de voir des montants de fenêtres hérissés de piques, pour empêcher les oiseaux de s'y percher et de souiller l'endroit. Ça lui rappelait le haut des murs qui entouraient les jardins, à Istanbul, et au sommet desquels on insérait des éclats de verre. C'était pour éloigner les voleurs, à ce qu'on lui avait dit. Ça l'avait fait frissonner. Ceux qui vivaient dans ces belles demeures souhaitaient non seulement arrêter les intrus, mais couper leurs mains nues et leurs pieds. Rebords de fenêtres avec des piques, murs de jardins avec des éclats de verre… Elle n'aimait ni l'un ni l'autre. Ni ce que la vie citadine faisait aux gens, peu à peu.

*

Après le meurtre, Pembe était restée plusieurs mois dans le squat. Yunus et Esma venaient lui rendre visite tour à tour, prudents à l'extrême, veillant à ne pas piper mot à leur oncle ou à leur tante. Malgré l'arrestation et l'emprisonnement d'Iskender, Pembe ne savait toujours pas si elle devait ou non se faire connaître. Au début, elle avait craint que les squatters découvrent la raison pour laquelle elle se cachait, mais le fait qu'ils ne lisaient presque jamais le journal et qu'ils écoutaient moins encore les ragots du quartier joua en sa faveur. Ils avaient bien senti qu'elle avait de graves ennuis, mais ils croyaient que c'était à cause du ministère de l'Intérieur. Comme ils professaient leur hostilité à toute forme d'autorité, ils étaient heureux de la protéger, et ils continuèrent même quand ils apprirent la véritable raison de son séjour parmi eux. Quand Yunus leur demanda de l'aider à changer l'aspect de sa mère, ils sautèrent sur l'occasion. Ils coupèrent les cheveux de Pembe et les teignirent en roux clair, *comme une belle Irlandaise*. Avec de grosses lunettes rondes et un jean, elle était méconnaissable.

Pourtant, malgré tous leurs efforts, ils ne seraient pas parvenus à faire traverser ces jours sombres à Pembe si elle n'avait reçu l'aide de sa jumelle. Une fois, à minuit, dans le squat, elle était assise près de la fenêtre à regarder un vide sensible à elle seule, quand elle remarqua une silhouette dans le jardin, immobile, mais éveillée. C'était sa sœur. Jamila ne s'approcha pas et ne prononça pas un mot, mais il suffit à Pembe de la voir pour sentir enfler en elle une boule de joie fantastique. Le moment ne dura pas, l'apparition se dissolvant dans l'air telle une goutte de lait dans de l'eau, mais l'expérience assura à Pembe que sa jumelle ne souffrait pas et que l'endroit où elle avait migré n'était pas trop insupportable. Par la suite, ce même fantôme reparut de temps à autre, allant de Pembe à Iskender en prison.

Peu avant que Yunus et Esma soient envoyés en pension dans le Sussex, Pembe décida de partir. Elle venait de comprendre, profondément, qu'elle avait terminé son temps en Angleterre et devait regagner l'Euphrate, le lieu où elle était née, car, contrairement à Elias, elle n'était pas une plante aérienne ; elle avait besoin de retrouver ses racines. Yunus et Esma la soutinrent dans son projet à condition qu'elle revienne vite et qu'ils puissent lui rendre visite pendant l'été.

Ils avaient conservé la Concubine ambre, que Jamila avait apportée, nichée dans le talon excavé de sa chaussure, et qu'elle avait confiée à sa sœur pour qu'elle la range dans un endroit sûr. Pembe et les enfants n'avaient pas la moindre idée de sa valeur ni de la manière de la vendre. Finalement, ce fut Mrs Powell qui vint à leur secours, ainsi que son fils, le Capitaine – ce qui inquiéta beaucoup Yunus. Le diamant fut vendu et Mrs Powell aida Pembe à organiser son voyage. Elle s'assura aussi de déposer une bonne partie de la somme sur un compte en banque pour Yunus et Esma. Avec le reste de l'argent, les punks orchestrèrent des fêtes si folles qu'on en parla pendant des mois, à Hackney. Le seul détail négligé par Pembe, quand la transaction se termina à Hatton Garden, fut que ce diamant ne pouvait qu'être donné en cadeau, jamais vendu. Elle n'était pas au courant de la malédiction. L'eût-elle été qu'elle n'aurait rien changé à ses projets. Pembe, la femme aux multiples superstitions, était fatiguée de ses peurs.

Quand Pembe arriva à la cabane de sa sœur, dans la vallée, elle ne fut pas vraiment découragée par la ruine qu'elle trouva. Le passage du temps, les quatre vents, les bandits et un abandon avaient en partie gâché le paisible refuge que s'était créé Jamila.

Les paysans, ravis de retrouver leur Sage-Femme vierge – même s’ils ne comprirent jamais pourquoi elle refusa désormais d’assister les naissances –, l’aidèrent à nettoyer et à réparer la cabane. La région était devenue dangereuse. Des insurgés kurdes luttaient contre le gouvernement et des soldats patrouillaient jour et nuit. Pembe s’installa pourtant au milieu de ce chaos, à la place de sa jumelle. Elle dut parfois esquiver les périls, mais jamais elle n’y fit allusion dans ses lettres. Elle ne relatait que les bonnes choses.

Elle avait promis à ses enfants que son déménagement serait provisoire, qu’elle resterait là un temps et reviendrait, une femme nouvelle, mais dès qu’elle pénétra chez sa sœur et entreprit d’y mettre son ordre, Pembe sut qu’elle ne quitterait pas cette maison de sitôt.

ESMA

On dit qu'on commence à comprendre sa mère quand on devient mère soi-même. Pour moi, ce furent ses lettres qui m'aidèrent à mieux la connaître.

Elle m'a écrit régulièrement, elle s'est ouverte à moi, elle m'en a plus confié sur elle sur le papier qu'elle ne m'en avait jamais dit face à face. Voir arriver ses enveloppes bleues m'est devenu indispensable, une routine hebdomadaire que je chérissais. Je me faisais du thé, je m'asseyais à la table de la cuisine et je lisais la lettre, une fois, plusieurs fois, sachant qu'elle allait bien, qu'elle se plaisait là-bas.

Ma fille chérie, lumière de ma vie, dans ce monde et dans le suivant,

Je pense tout le temps à toi. Je t'en prie, ne cesse pas de rendre visite à ton frère. Pardonne, Esma. Essaie. Je comprends à quel point c'est difficile, mais tu le dois. Assure-toi qu'il comprenne bien qu'il n'est pas seul. On n'est jamais seul. Je prie Allah qu'Il lui envoie un compagnon, quelqu'un qui parle la langue de l'amour. Je prie chaque jour qu'Il trouve cette personne et l'envoie en prison pour accompagner Iskender.

Ne fronce pas les sourcils, ma chérie. Ne dis pas qu'une fois de plus je suis partiale envers lui, même maintenant. Pourrais-tu choisir un doigt plutôt qu'un autre ? C'est ainsi, pour une mère. Tu ne peux pas favoriser un enfant plutôt qu'un autre. Iskender, Yunus et toi m'êtes chers à égalité.

Ces derniers jours, il est plus difficile qu'avant de t'envoyer du courrier. Ne t'en fais pas si tu n'entends pas parler de moi pendant quelques semaines. J'ai fait le rêve le plus paisible qui soit, hier. J'étais en même temps ici et dans le Londres de la reine. Je me suis réveillée et j'ai pensé : c'est la réalité – je suis là, avec toi.

Ta mère qui t'aime, Pembe

C’est la dernière lettre que j’ai reçue d’elle. Celle que j’ai lue tant de fois que le papier ondule sur les bords et porte partout des traces de doigts, les miennes sur les siennes, comme des récits qui se croisent et divergent.

Plus tard, quand j’ai réussi à me rendre en Turquie, les villageois m’ont décrit ce qui s’était passé. Ils m’ont assuré qu’elle n’avait pas souffert, pas du tout. Un virus. La maladie commence par une irritation de la peau au niveau du cou et des bras, des taches roses, rien de particulièrement inquiétant. Bientôt, le patient commence à frissonner et à transpirer, et, à ce stade, si on ne le traite pas, s’ensuit une forte fièvre et un sommeil comateux, qui affaiblit si vite les poumons que beaucoup ne se réveillent pas. Le virus était apparu à la fin du printemps 1992, passant des animaux aux humains, et il avait tué une douzaine de personnes en un mois avant de disparaître comme s’il n’avait jamais existé. Elle l’avait probablement contracté en se rendant à Mala Çar Bayan, son village, pour faire des provisions. Elle avait alors accepté de prendre le thé chez une femme qui voulait lui montrer les tapis qu’elle avait tissés dans sa jeunesse. Le fils de six ans de cette femme était affecté par le virus, mais personne ne le savait, à l’époque. L’enfant a survécu, pas ma mère.

Ce n’est que lorsque ses lettres ont cessé de me parvenir que j’ai compris qu’elle était morte pour la seconde et dernière fois.

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier David Rogers pour sa lecture des premiers jets de ce livre et pour m'avoir prodigué des suggestions de grande valeur.

Merci à mon agent Elizabeth Sheinkman de ses encouragements, elle qui sait rester si charmante. Merci également à mes deux merveilleux éditeurs, Paul Slovak et Venetia Butterfield, pour leurs notes pertinentes et leur attention scrupuleuse aux détails, et à Donna Poppy pour sa précieuse contribution.

Mes remerciements les plus chaleureux à Zelda et Zahir qui, quand on leur a demandé à l'école ce que les mères faisaient, en général, à la maison, ont répondu : « Elles signent des livres », et à Eyup, mon mari, mon bien-aimé, modèle de patience et de sagesse.

Je suis également reconnaissante aux femmes, d'Occident et d'Orient, qui ont partagé avec moi tant leur histoire personnelle que leurs silences.

Elif Shafak

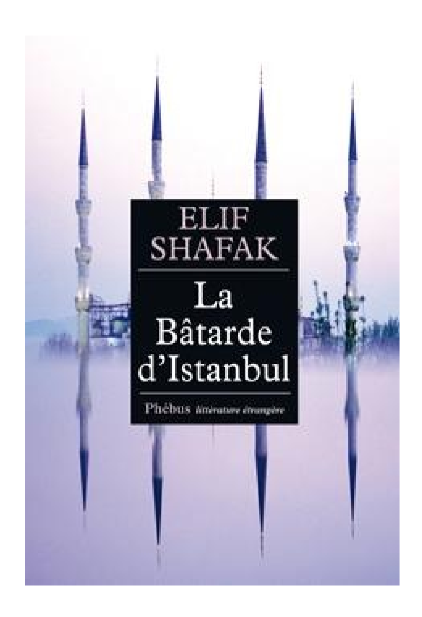
http://www.elifshafak.com

Titre original :
Honour

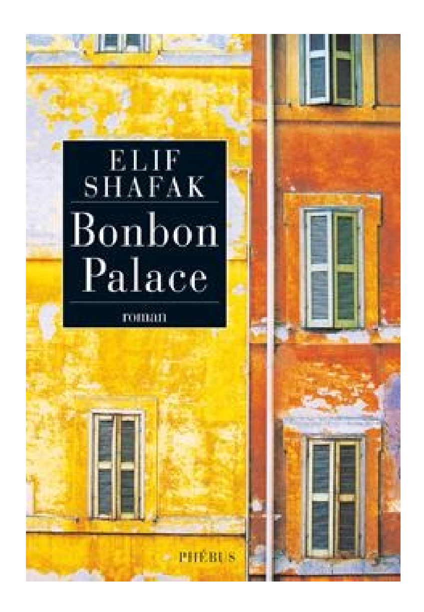
DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Phébus

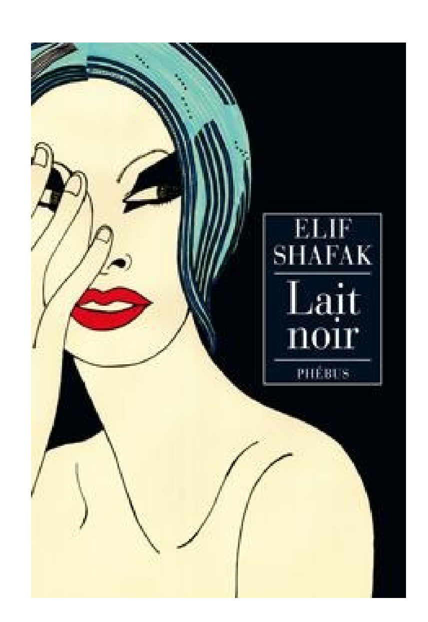
La Bâtarde d'Istanbul, 2007



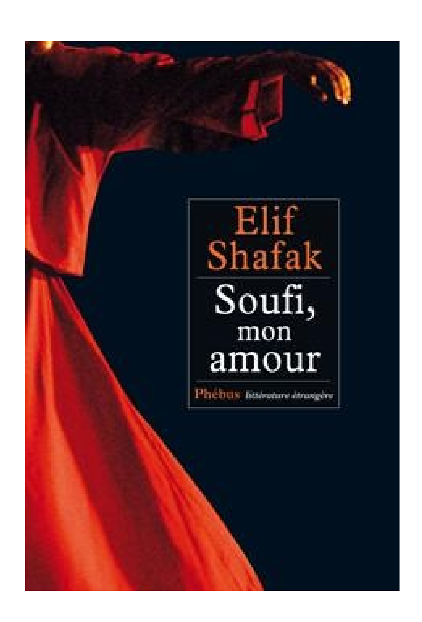
Bonbon Palace, 2008



Lait noir, 2009



Soufi mon amour, 2010


Elif
Shafak
Soufi,
mon
amour
Phébus littérature étrangère

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 12 février 2013 par Facompo, Lisieux
ISBN 9782752909596

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en mars 2013
dans les ateliers de Normandie Roto Impressions s.a.s.
(ISBN 9782752907431)


PHÉBUS